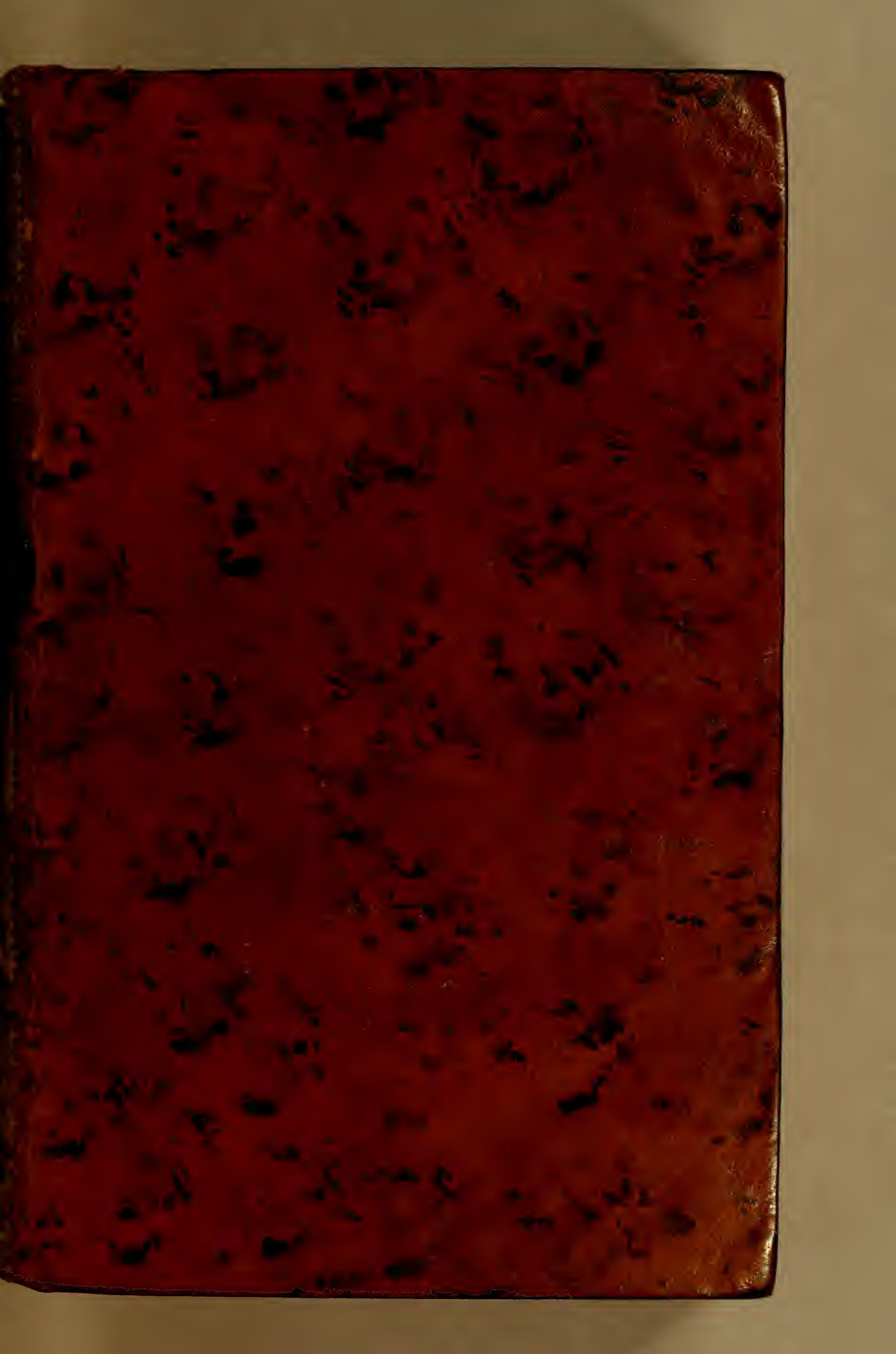


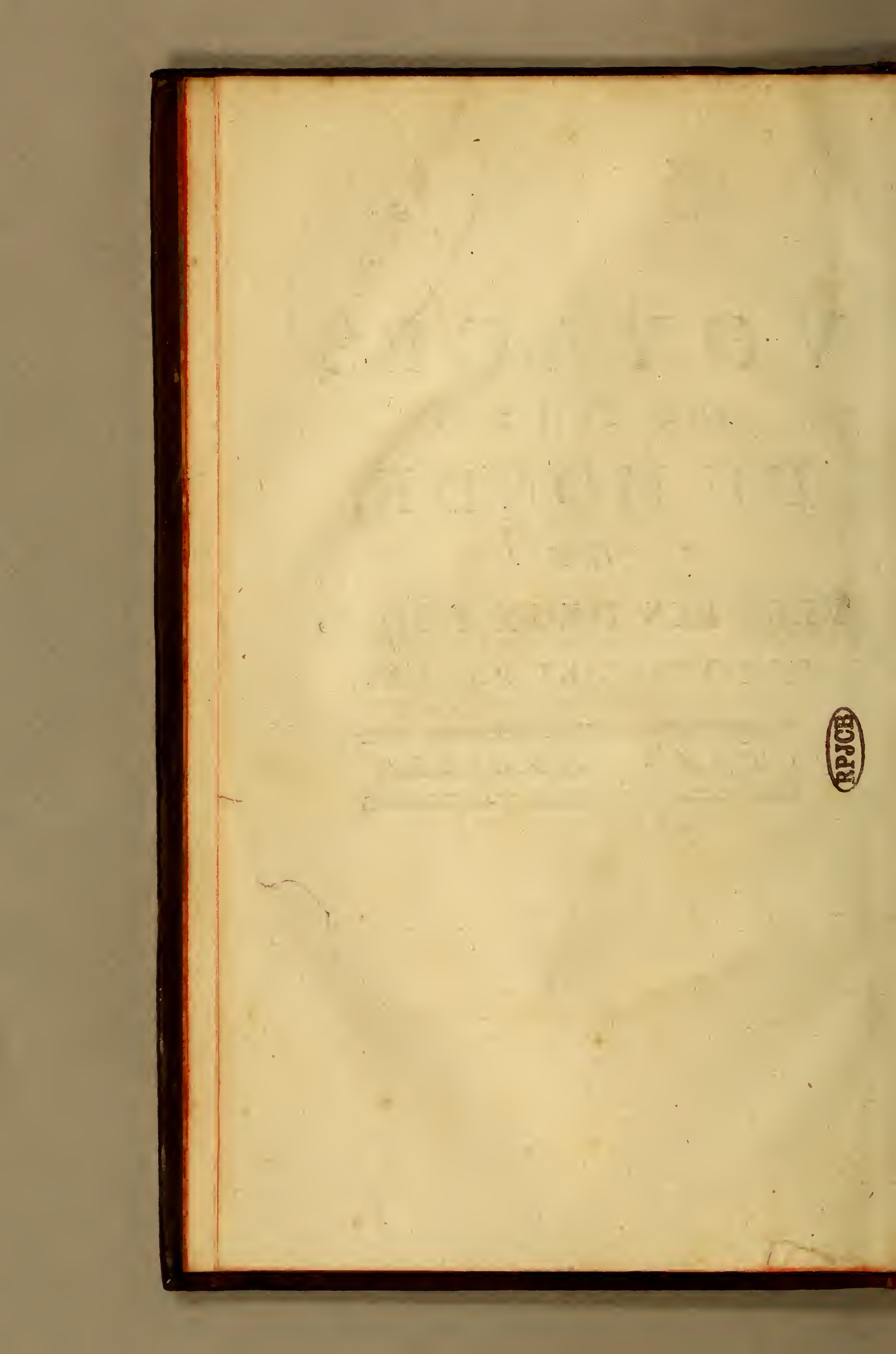

GAUDEO.



X1

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE,
ET
VERS LES DEUX POLES,
PAR TERRE ET PAR MER.

TOME PREMIER.


RPJCB

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE,
ET
VERS LES DEUX POLES,
PAR TERRE ET PAR MER,

Pendant les Années 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774 & 1776.

Par M. DE PAGÈS, Capitaine des Vaisseaux du Roi, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris.

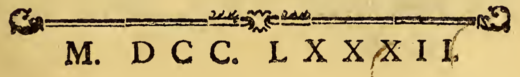


TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, N°. 334.



M. DCC. LXXXII.

LETTRE

A MONSIEUR

LE COMTE DE C....

MONSIEUR,

Je crains bien que vous ne m'ayez trop flatté, & que cette bonne opinion que vous m'avez témoignée pour la Relation de mes Voyages, ne soit uniquement l'effet de votre amour pour le bien général, & de ce zele patriotique dont vous êtes pénétré. Je n'aurois jamais pensé à essayer mon style,

qui ſouvent me paroît obſcur à moi-même, ſi vous ne m'aviez engagé à mettre mes Journaux en ordre. C'eſt vous & M. le Comte de B. qui m'y avez déterminé. Le ſuffrage de cet homme de génie, ſi célebre par ſon goût, par ſa préciſion, & par ce pinceau délicat & ſublime dont il a tracé l'Hiſtoire de la Nature, ne pouvoit que me ſéduire; mais, MONSIEUR, *vouloir encore que je livre cette Relation au Public, n'eſt-ce pas trop exiger? N'importe, je vous obéirai, quoiqu'en tremblant. Vous ſavez que je n'eus jamais aucune prétention au talent d'écrire; que je n'ai jamais rien fait pour l'acquérir, & que tout ce que je puis eſt d'expoſer naïvement les faits tels qu'ils m'ont frappé. Mais le Public voudra-t-il entrer comme vous,* MONSIEUR, *dans ces conſidérations, & faire grace, en faveur de l'exacte vérité, au ſtyle d'un Militaire & d'un Marin qui a ſi long-temps erré dans des Pays incultes & ſauvages, qui ne cherche qu'à rendre ſes idées avec le moins de confuſion qu'il peut,*

n'ambitionnant de toutes les qualités littéraires que la clarté, peu ſoucieux de l'ornement ? Cet Ouvrage n'eſt celui ni d'un Littérateur, ni d'un Savant, c'eſt mon ouvrage ; le ſimple récit d'un Voyageur, ami de l'Homme & de la Nature, qui ne prétend point du tout au titre d'obſervateur profond, mais à celui d'obſervateur ſincere & ſenſible. Cette ſenſibilité de mon ame ſur certains faits & ſur certaines mœurs, m'arrachera quelquefois des réflexions qui auront beſoin d'indulgence. Peut-être en obtiendrai-je un peu du Lecteur, qui voudra bien me ſuivre avec intérêt dans des voyages pénibles, entrepris dans l'eſpérance & par le déſir d'être utile à ma Patrie & de ſatisfaire mon cœur.

Je vais repaſſer en France ; la continuation de la guerre me rappelle : ma ſanté s'eſt un peu rétablie ici ; mais je vous avoue que, malgré le plaiſir que j'aurai de vous voir, je ne quitte pas ſans regret, quoique ce ne ſoit que pour peu de temps, mon agréable vallon des Baradaires. La

beauté de ce climat, & les bords agreſtes de ma riviere conviennent mieux à mon humeur que le tumulte de l'Europe. Votre amitié ſeule peut me dédommager des plaiſirs tranquilles de ma retraite.

J'ai l'honneur d'être, avec les ſentimens les plus ſinceres & les plus reſpectueux,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, PAGÈS.

De Saint-Domingue, au quartier des Baradaires, le 10 Mai 1780.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR TERRE ET PAR MER.

PREMIERE PARTIE.

CONTENANT la relation du Voyage par terre & par mer, par la voie de l'oueſt, depuis la côte de France, juſques à la ville de Batavia, dans l'Iſle de Java, en traverſant l'Océan, l'Amérique, la mer du Sud, & l'Archipel de la Chine.

CHAPITRE PREMIER.

QUELS furent les motifs qui m'amenerent à Saint-Domingue, & le point de vue ſous lequel j'enviſageois mon voyage.

DIFFÉRENTES circonſtances relatives à mes vues particulieres, & au ſervice de la Marine, auquel je ſuis attaché, m'engagerent à former

le projet de connoître les Mers de l'Inde, & de m'y rendre par la voie de l'Ouest ; je me proposois ensuite de traverser la Chine, & de me rendre, par la Tartarie, sur les côtes de la mer de Kamchatca. Mon objet étoit de chercher le passage du Nord, en parcourant les côtes du Nord. Les moyens que je comptois employer m'avoient paru assez simples ; je voulois connoître les mœurs & la maniere de vivre des Peuples du Nord, adopter ces mœurs, pour suivre long-temps ces Peuples dans leurs courses, & me porter ainsi de village en village le long des bords de la mer ; je n'aurois pas manqué, en tenant cette route, de trouver ce passage vers le nord de la Sibérie, ou de m'assurer de son impossibilité, si la continuité des côtes m'avoit conduit dans l'Amérique Septentrionale. Cette seconde partie de mon projet n'a pu être remplie, parce qu'il m'a été impossible de me procurer les moyens nécessaires pour traverser la Chine.

Je n'avois jamais pu lire l'histoire d'un Voyageur parcourant des contrées inconnues, sans me sentir ému. Les conquêtes des Européens dans les deux Indes ; les tentatives & les découvertes des Russes dans le nord-est de leur Empire ; l'ambition des grandes entreprises, & sur - tout un penchant invincible

pour les chofes qui pouvoient me rapprocher de cette fimplicité primitive de la Nature fauvage, belle de fa propre beauté, telle que je me la peignois lorfqu'elle fortit des mains du Créateur, abforboient toutes les facultés de mon ame. Je penfois que le défaut d'obftination & de patience, & que les befoins qu'entraîne néceffairement la façon de vivre de ces hommes, qui, par leur rang & leurs lumieres, peuvent feuls être employés à cette forte d'entreprifes, étoient les principaux obftacles qui les rendoient fouvent inutiles. Je penfois qu'une maniere de vivre dure, & un travail foutenu de beaucoup de conftance & de courage, me mettroient à portée de réuffir. J'avois d'ailleurs je ne fais quel preffentiment, que plus les hommes font fimples & groffiers, moins ils font mauvais, & qu'avec un caractere aifé, & une extrême fimplicité dans la façon d'être, de vivre, d'agir & de penfer, on eft mieux reçu dans les Pays les plus barbares qu'au centre des Villes les mieux policées, le fafte excitant néceffairement la cupidité, mere de l'avarice & de la méfiance. Toutes ces raifons embelliffoient mon projet à mes yeux, en faifoient difparoître les difficultés, &, me plongeant dans une forte d'ivreffe, parvinrent à m'y affermir.

Telle étoit la ſituation de mon ame, lorſqu'en 1766, mon ſervice me conduiſit de Rochefort ſur les côtes de l'Iſle Saint-Domingue ; Iſle dont je ne parlerai point, parce que la route qui y conduit & le pays même ſont très-connus.

En conſéquence des obſtacles auxquels j'attribuois le défaut de ſuccès des Voyageurs, je me formai une maniere de vivre & de penſer ſimple & nouvelle pour moi. Je n'avois pas diſcerné juſques alors ſi en effet elle étoit la meilleure ; je ne l'adoptois que par force, n'ayant ni aſſez de fortune, ni aſſez de crédit pour faire commodément un auſſi long voyage chez pluſieurs Nations ſauvages ou très-peu policées, & chez d'autres, qui ſouffrent impatiemment l'abord des Etrangers, mais dont il falloit traverſer les contrées. Je bruſquai un peu mon projet, en gardant néanmoins toutes les meſures qu'il fut poſſible, relativement à mon ſervice ; & comme j'étois déterminé par des circonſtances favorables, qui n'auroient pu ſe réunir que très-difficilement en tout autre temps & en tout autre lieu qu'au Cap François où je me trouvois alors, je pris mon parti, ſans héſiter plus long-temps.

Je m'embarquai ſur un bateau François, allant à la Nouvelle-Orléans, attendant mes

succès de la Providence, de mon courage, de ma patience, d'une façon d'être la plus simple qu'il seroit possible, & d'une vie dure, dont l'habitude devoit me rendre plus supportables les fatigues du voyage, & peut-être le travail des mains auquel les circonstances pourroient me forcer; je m'attendis à tout pour n'être surpris de rien.

La Nouvelle-Orléans venant d'être cédée à l'Espagne, j'espérois qu'il ne me seroit pas impossible d'y trouver des ressources, pour traverser l'intervalle qui se trouve depuis le fleuve Mississipi jusques au *Rio bravo* ou *Grande*, qui sépare la Nouvelle-Espagne de la Louisiane, & qui n'est habitée que par des Sauvages; cette distance, quelque considérable qu'elle dût être, ne me le paroissoit pas assez pour s'opposer à mon dessein, & je me flattois de pénétrer dans la Nouvelle-Espagne par les frontieres du nouveau Mexique.



CHAPITRE II.

TRAVERSÉE de l'Isle Saint-Domingue à la Nouvelle-Orléans; séjour que j'ai fait dans cette Ville.

Le 30 Juin 1767.

NOus mîmes à la voile du Cap François, le dernier de Juin 1767; nous fîmes route pour passer dans le vieux canal, les vents étant dans la partie de l'est : nous courions en conséquence dans l'ouest-nord-ouest. Nous nous éloignâmes ensuite peu à peu de la terre, en prenant plus du nord-ouest; & nous passâmes à environ huit lieues dans le nord du Mole Saint-Nicolas.

Vieux Canal de l'Isle de Cuba.

Continuant la même route, & avec les mêmes vents, nous découvrîmes peu après la côte de l'Isle de Cuba, & en la prolongeant nous reconnûmes le cap des Mulas, pour aller chercher les islots des Palumas & de sable, qui forment du côté du large l'entrée du vieux canal; mais afin d'aller chercher avec certitude ces islots qui sont très-bas, nous avions porté la plus grande attention à reconnoître parfaitement le cap des Mulas; car la continuation de la côte de l'Isle de Cuba ne se

découvre que difficilement, & il faut un bon Pilote pour l'accoſter. Les Palumas reſtent à bâbord, & l'Iſle de ſable à ſtribord, en donnant dans ce canal. Il a près de cinq lieues de largeur dans cette partie, & il ne s'élargit conſidérablement qu'après environ ſoixante lieues de diſtance.

Il eſt formé, du côté du large, par une traînée de rochers, bancs & iſlots, qui s'étendent juſques au canal de Bahama; & du côté de l'Iſle de Cuba, par pluſieurs bancs ou rochers, qui tiennent aſſez d'eſpace pour que la terre ſoit hors de vue.

Les vents continuoient à l'eſt, petits, & ne ſe renvoyoient pas par briſes : les courans portoient dans l'oueſt; auſſi nous débouquâmes très-heureuſement quatre jours après. Je ſuis ſurpris que la plupart des vaiſſeaux qui ont à faire à l'oueſt de ces parties, s'expoſent à une longue traverſée, & aux calmes qui regnent ſouvent dans le ſud-oueſt de l'Iſle de Cuba, en prenant cette derniere route pour éviter le paſſage du vieux canal, qui n'a rien de dangereux lorſque l'on fait attention à ſa navigation.

Nous fîmes enſuite route ſur Matance, montagne qui eſt dans les terres à l'oueſt de la baie du même nom; ſa cime s'éleve par-

deſſus les autres montagnes en forme de chapeau ; auſſi l'appelle-t-on le *Chapeau de Matance*, & elle ſert de reconnoiſſance aux Navigateurs. Nous reconnûmes bientôt après la Havane dans la même Iſle de Cuba. Gouvernant enſuite dans la partie du nord-oueſt, & éloignant la côte, nous allions ainſi chercher la ſonde des iſlots des Tortues, qui ſont dans le ſud-oueſt du Cap de la Floride, & dans le ſud à eux. Nous trouvâmes cinquante-deux braſſes, fond de ſon & de gravier gris; mais dans leur ſud ſud-oueſt, à la diſtance de cinq lieues, qui les mettoit hors de vue, étant très-bas, nous trouvâmes cinquante braſſes, fond de ſon & de gravier noirâtre. Ce ſecond fond eſt la véritable reconnoiſſance de cette ſonde. Nous prîmes un peu de l'oueſt, pour couper la ſinuoſité formée par le golfe de la Floride, & nous perdîmes bientôt la ſonde. Nous eûmes quelques calmes ; nous vîmes beaucoup de dorades, qui étoient très-groſſes, & d'environ cinq pieds de longueur ; elles ſont curieuſes par la variété de leurs belles couleurs, qui changent d'un inſtant à l'autre. Nous nous défiâmes des courans du canal de Bahama.

Canal de Bahama.

Il me parut ſingulier que la force des courans du canal de Bahama, du ſud au nord, (qui

(qui n'eſt apparemment que l'effet des vents aliſés & du giſſement des terres), fut plus conſidérable, lorſque les vents du Nord étoient plus forts. Je ne pus expliquer ce phénomene qu'en ſuppoſant que les vents du Nord, lorſqu'ils deviennent plus violens, chaſſent les vagues avec force ſur la traînée de roches & de bancs qui s'étend dans l'eſt-ſud-eſt, & les font briſer en les élevant très-haut. Ces vagues dépaſſent ainſi les roches, & tombent dans une mer calme, dont elles hauſſent le niveau au deſſus de celui du large, & les eaux, en reprenant leur niveau, produiſent un courant plus rapide qu'en temps calme ou de belle mer.

Fleuve du Miſſiſſipi.

Les vents fraîchirent, & nous allâmes chercher la ſonde entre la riviere de la Mobile & la bouche du ſud-eſt du fleuve du Miſſiſſipi; elle fut de quarante braſſes, fond de vaſe noire. Nous fîmes route en la conſervant. On va la chercher dans cette partie, parce qu'étant alors dans le nord-eſt des deux embouchures du ſud-eſt & du ſud, on ſe trouve élevé au courant de celle du ſud-eſt, & alors on dérive toujours, ſuivant la ſonde de vingt-cinq à trente braſſes juſques à la vue de la baliſe. On la découvre de cinq lieues, & on mouille à deux lieues de diſtance dans ſon nord-eſt, pour éviter la force du courant du fleuve &

les arbres de dérive. La ſonde de la Mobile eſt de vaſe noire; celle de la bouche du ſud-eſt du Miſſiſſipi, de vaſe blanchâtre mêlée de quelques grains de ſable fin que je trouvai en la mâchant, & celle de la baliſe eſt de vaſe également blanchâtre, mais ſans ſable. Si à l'atterrage on ne prend point les précautions que j'indique ci-deſſus, on riſque d'être dérivé au large par la bouche du ſud-eſt, & par les paſſes de l'eſt & du ſud de la grande embouchure, qui eſt celle du ſud; on eſt enſuite dérivé dans le ſud-oueſt par les paſſes de l'oueſt de la même embouchure du ſud, & par la troiſieme bouche du Miſſiſſipi, qui ſe jette à la mer dans le ſud-oueſt : alors les courans portent dans la baie de St. Bernard, qui eſt peu connue, & dangereuſe par ſes bancs de ſable & par la côte qui eſt noyée.

La grande embouchure du fleuve, qui, comme je l'ai dit, eſt celle du ſud, forme pluſieurs paſſes, ſéparées par des iſlots ſouvent noyés lors des grandes eaux. Un d'entre eux, ſitué dans la partie de l'oueſt de la paſſe du ſud, avoit été occupé par les François, qui y entretenoient une baliſe, pour la ſûreté de l'atterrage à la côte qui eſt noyée. Les Eſpagnols venoient d'en occuper une autre à l'eſt d'une paſſe dans le ſud-eſt; ils y avoient

dreſſé une batterie, élevé une baliſe, & y entretenoient des Pilotes pour cette nouvelle paſſe, qui me parut plus commode que l'ancienne : en effet, les vaiſſeaux venant pour la plupart de la partie de l'eſt, & les vents dépendant preſque toujours de cette partie, la route du nord-oueſt eſt plus commode que celle du nord. On ſe trouve auſſi moins dans le cas d'être dérivé dans l'oueſt, vers la baie de St. Bernard : les deux paſſes ſont difficiles, & il n'y a au plus dans celle ci que dix-huit pieds d'eau, encore faut-il chenaler bien juſte dans un courant très-rapide. Nous entrâmes avec un Pilote.

Je fus ſurpris de la beauté de ce fleuve, dont les eaux, ſe mêlant à la mer, ne perdent leur couleur blanchâtre & leur douceur qu'à deux ou trois lieues au large; elles font encore reſſentir à cette diſtance la force de leur courant, qui charie fréquemment de gros arbres déracinés, dont l'abord eſt redoutable aux Navigateurs.

Ces arbres, reſtant ſouvent traverſés & embarraſſés dans le lit du fleuve, s'accumulent par la ſuite, & forment des digues au courant; mais leur mugiſſement ſe fait entendre à une aſſez grande diſtance, & avertit de s'en méfier. Le cours libre & aſſez régulier de ce

fleuve eſt au moins de deux lieues & demie par heure. Cette rapidité faiſant regonfler les eaux vers les bords, fait que dans certaines parties elles prennent une direction contraire à celle du milieu. Nous profitions de ces eſpeces de remous; mais, malgré cela, nous remontions très-lentement, le vent étant foible, & le courant très-rapide en d'autres endroits.

Notre impatience étoit augmentée par une quantité prodigieuſe de couſins & de mouches, dont la piqûre eſt inſupportable; les bords de ce fleuve ne ſont formés que de terres noyées, marécageuſes, couvertes de roſeaux, & qui ſont très-propres à engendrer ces inſectes. Il ſemble que la Nature ſe plaiſe à les multiplier, & à rendre leur piqûre cuiſante, & de différentes eſpeces de douleurs, ſuivant leur variété, qui eſt très-conſidérable pour la forme, la groſſeur & la couleur dans l'une & l'autre eſpece de ces animaux. La vue de l'immenſe étendue de ces roſeaux toujours verts, très-haut, & que les vents font ondoyer, pourroit fournir un coup-d'œil agréable, ſi on ne ſavoit pas qu'ils renferment des hôtes ſi mal-faiſans. Pendant la chaleur du jour, les plus incommodes ſont une eſpece de mouches, nommées *frappe d'abord*, qui ne manquent jamais de piquer dans le même inſ-

tant qu'elles se posent, mais si vivement que le sang coule tout de suite; c'est ce qui leur a fait donner ce nom. La fraîcheur des approches de la nuit fait retirer ces mouches, auxquelles succedent des nuées de cousins, mousțiqs & autres. Il n'y a qu'une très-épaisse fumée qui puisse les faire fuir; c'est le seul remede à leur importunité, & c'est celui dont usent les habitans de la Louisiane.

A environ dix lieues de l'embouchure du Mississipi, est la séparation de la branche du fleuve qui forme la bouche du sud-est. Un peu plus haut, sur la même rive, nous vîmes le bayon ou marais aux huîtres, qui y sont d'une grosseur prodigieuse, & dont l'écaille sert à faire la chaux, n'y ayant pas de pierre dans ce pays. Ces bords marécageux, de même que tous ceux de la côte, servent de retraite à une grande quantité d'oiseaux de marais de toute sorte. Ils sont si gras, qu'ils ont excité l'industrie des Habitans laborieux de la Nouvelle-Orléans, pour en extraire la graisse ou l'huile, qui fait une petite branche de commerce.

Marais aux huîtres.

A quinze lieues de l'embouchure, nous trouvâmes le détour des Plaquemines, ainsi nommé d'un fruit sauvage qui est assez bon. Le terrein commence à s'élever au dessus des

Fruit des Plaquemines.

eaux. Le fleuve eſt bordé de gros arbres, hauts & majeſtueux, qui, étant entremêlés de beaucoup d'arbriſſeaux, forment un bois touffu. En s'enfonçant dans le bois, le ſol couvert de feuillages pourris, préſente d'aſſez jolies promenades, lorſqu'elles ne ſont pas barrées par des arbres tombés par vétuſté, ou par des mares dont l'eau ne peut s'écouler; les cimes touffues des arbres, impénétrables au ſoleil, y entretiennent une ombre perpétuelle. Les cygnes & les cardinaux flattent la vue par leurs couleurs, & le ramage de ces derniers ne le cede point à celui des oiſeaux d'Europe. Le fleuve fournit abondamment, dans ſes coudes ou ſes recoins, des canards ou autres oiſeaux bons à manger; l'on y pêche à la ligne diverſes eſpeces de gros poiſſons, entr'autres des barbues & des poiſſons armés. Les défenſes pointues que les premiers ont à la tête & à la queue, & dont les ſeconds ont tout le corps couvert, peuvent faire repentir le Pêcheur imprudent de ſa trop grande vivacité; leur piqûre eſt ſuivie du gonflement de la partie piquée.

Orage violent.

Il nous ſurvint, dans ce détour, un orage ſi violent, qu'étant mouillés & amarrés à un arbre, notre amarre rompit, & nous fûmes enlevés vers l'autre bord du fleuve avec notre

ancre qui avoit perdu fond. L'orage cassa notre mât de hune, qui n'avoit qu'environ deux pouces & demi de diametre, & étoit très-court, mais, à la vérité, sans auban ni étai, notre bateau n'étant que d'environ soixante tonneaux : il n'avoit qu'un guidon d'environ trois pieds de longueur. Ce mât n'opposoit par conséquent d'autre resistance au vent, que ce guidon & sa solidité. On amarre les bâtimens aux arbres des bords, parce que si l'on mouilloit, on risqueroit de perdre ses ancres, prises au fond dans quelque arbre envasé.

Habitations & culture.

Nous commençâmes bientôt à trouver des habitations & des plantations de riz & de maïs. L'on ne seme guere du riz que dans les endroits où les terres, qui n'ayant qu'un ou deux pieds d'élévation sur le niveau de l'eau, peuvent laisser passage à des canaux qui arrosent les champs. Quant au maïs, on en seme dans toute la Louisiane; mais la récolte n'en est nulle part si belle & si abondante qu'ici. Les maisons de ces habitations sont assez agréables : on les construit à quelques pieds d'élévation de terre, pour se garantir de l'humidité & des serpens, ou autres animaux venimeux, qui n'y sont cependant pas dangereux. Le plancher est formé par de gros arbres équarris, joints les uns aux autres, & soutenus

par des poutres & des piliers; d'autres piliers, plantés en terre, ſoutiennent le corps du bâtiment, qui a quatre faces, & une galerie à chacune : les chambres ſont dans le milieu. Ces maiſons n'ont qu'un étage, couvert d'eſſentes où de petites planches de bois de cyprès très-minces, coupées, attachées & rangées comme nos ardoiſes d'Europe. Chaque maiſon eſt au milieu de ſa petite plantation, qui peut avoir deux cents pas en carré, & qui eſt placée ſur le bord de l'eau. Les meilleurs arbres qui occupoient cet eſpace avant le défrichement, ont ſervi à conſtruire l'habitation, ou à faire des barrieres aux champs. On met le feu au reſte, pour éviter la peine de les couper & de les enlever; mais dans les plantations récentes, les troncs reſtent encore en terre, vu le grand travail néceſſaire pour les déraciner & les emporter. Ils ne ſe détruiſent qu'à la longue, par la ſéchereſſe & la pourriture qui en font périr les reſtes.

Détour aux Anglois, & Ville de la Nouvelle-Orléans.

A huit lieues plus haut, nous trouvâmes le détour aux Anglois, & à cinq lieues de là, nous mouillâmes le 28 de Juillet vis-à-vis de la Nouvelle Orléans. Cette ville eſt diſtante d'une lieue par terre, d'un lac qui communique aux poſſeſſions de la Mobile, cédées à l'Angleterre. Elle eſt à environ trente lieues

de l'embouchure du fleuve, dont les bords ſont cultivés & très-habités depuis trois ou quatre lieues au deſſus du détour des Plaquemines. Elle eſt aſſez bien bâtie en brique; le quai eſt large & vaſte, les rues propres & grandes, & les maiſons du Roi ſont belles; elle eſt médiocrement peuplée. Les habitans ſont d'un beau ſang, d'une taille robuſte, & d'un caractere mâle & gai. Cette ville n'eſt la réſidence fixe que de Marchands & d'Ouvriers de toute eſpece, de la garniſon & des Officiers du Gouvernement. Les Colons, qui ſont adonnés à la culture de leurs habitations, & ceux qui ſont établis au loin, à cauſe de leur commerce avec les Sauvages, n'y réſident que dans les intervalles de leur travail & de leur traite.

Caractere & induſtrie des Habitans.

On ne peut trop admirer le courage des Habitans de la Louiſiane, qui, embraſſant la vie des Sauvages par le déſir de faire fortune, prennent même leurs vêtemens, & ſe livrent aux travaux les plus pénibles, pour un profit ſouvent peu conſidérable. Les uns vont errer vers le bord de la mer, pour faire de l'huile avec les oiſeaux de marais; les autres s'avancent à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, pour chaſſer l'ours, le chevreuil ou le bœuf Illinois, dont ils rapportent des

peaux, de la graiſſe & des viandes boucanées; d'autres s'enfoncent dans les forêts, pour travailler le bois de cedre, de cyprès & d'érable, dont cette Colonie fait un grand commerce aux Iſles de l'Amérique; quelques-uns tranſportent par mer ces productions aux mêmes Iſles, & en rapportent des marchandiſes de traite ou d'autre commerce; d'autres enfin, pour tranſporter ces mêmes marchandiſes à quatre ou cinq cents lieues dans les terres, entreprennent de vaincre à la rame un courant très-rapide pendant cette diſtance. Dans leurs courſes par terre, ils ne mangent jamais que la viande de leur chaſſe, & n'ont pour vêtement qu'une chemiſe flottante, & une bande de drap à la ceinture. Ils font tous leurs voyages par eau, & ſe ſervent de pirogues ou arbres creuſés, pour tranſporter leur famille aux lieux de leur chaſſe ou de leur traite. Lorſqu'ils y ſont rendus, une cabane de branches, enduite de limon, fait tout leur logement : quelques-uns d'entre eux mettent leur induſtrie à chercher des arbres, nommés ciriers, dont les petites branches donnent de la cire, qu'on extrait de la façon ſuivante par une eſpece de leſſive. Ils coupent ces petites branches aſſez menu, & les mettent dans un cuvier ſur une eſpece d'échafaudage qui laiſſe quelque diſ-

Arbre nommé cirier.

tance entre elles & le fond; ils verſent deſſus une leſſive qu'ils laiſſent couler environ deux jours; les parties graſſes de ces branches ſe ſéparent inſenſiblement & tombent au fond du cuvier, où elles forment un ſédiment, qui, lorſqu'il eſt refroidi, donne un pain de cire verdâtre, aſſez conſiſtant, ſervant enſuite à faire des bougies. Tous ces exercices les rendent robuſtes & bien faits, & entretiennent leurs corps & leur eſprit au courage & au travail dont ils viennent ſe délaſſer à la Ville, après avoir rempli leur objet.

Avis ſur la route de la Nouvelle-Eſpagne, & motifs de mon voyage par terre.

Je m'y délaſſai auſſi des fatigues que notre petite traverſée, depuis le Cap François, m'avoit occaſionnées par le nouveau genre de vie que j'avois embraſſé. J'avois tâché, malgré mon peu d'uſage, de prendre ma part des travaux du bord, pour commencer à m'habituer aux peines de corps. Je pris toutes les informations que je pus me procurer, ſur la poſſibilité de me rendre par terre à la Nouvelle-Eſpagne. Ayant appris que le dernier établiſſement de chaſſe François, chez les Sauvages du nord-oueſt, nommés *Nachitoches*, n'étoit éloigné que de ſept lieues du premier poſte Eſpagnol, chez les Sauvages nommés les *Adacs*, je haſardai d'entreprendre ce voyage.

Courage, vêtemens, & induſtrie des Sauvages.

Je paſſai mon temps à admirer la beauté de ce pays, & je vis, pour la premiere fois, de ces hommes que nous nommons Sauvages. Leurs manieres me firent croire qu'ils n'en avoient que le nom, & que nous ne le leur avions donné qu'à cauſe de leurs mœurs ſimples, & de leur maniere de vivre plus dure que la nôtre: j'admirois ſur tout ce flegme & cette ſérénité qu'ils conſervent toujours, ne prenant pas cet intérêt vif ou inquiet que nous prenons au bon ou au mauvais ſuccès. L'attrait que les belles formes ont pour nous, me faiſoit examiner avec attention celles des deux ſexes, dont les muſcles nerveux, ſans graiſſe, & de couleur de maron rougeâtre, fixoient mes regards. Quoique la figure faſſe la partie la plus intéreſſante de l'homme, je prenois moins de plaiſir à examiner celle des Indiens ſauvages, que la beauté & la tournure robuſte de leur corps, de leurs cuiſſes & de leurs jambes; je me plaiſois ſur-tout à conſidérer dans les hommes ces deux filets de chair ferme qui ſont des deux côtés de l'épine du dos, & qui, dans leur état naturel, ont une forme remarquable. Les femmes ont la gorge peu conſidérable, mais ferme & rebondie, & elles deſſinent ordinairement une roſe autour du

mamelon avec de la poudre à tirer. Les uns & les autres ont la figure matérielle, mais point inepte : leurs cheveux ſont rudes & coupés à quatre doigts de longueur; leur front eſt ceint d'un bandeau de raſſades, ou grenats de verre : ils portent une large écharpe de la même matiere, & les femmes ont les bras & les jambes ornés d'une égale bande de raſſades. Les hommes ont la ceinture couverte de peaux de chevreuil ou de bandes de drap qu'ils paſſent entre leurs cuiſſes, & les femmes ſont également couvertes de peaux ou de pieces de drap plus longues, & flottantes juſques à mi-cuiſſe; ils ont de plus, pour ſe garantir du froid, de grandes peaux, & des couvertures qui les enveloppent exactement, lorſqu'ils ſont accroupis.

Ces Sauvages viennent à la Nouvelle-Orléans, pour ſe pourvoir d'un ſuperflu dont nous leur avons appris l'uſage, & ils l'achetent avec leurs volailles, leur chaſſe & leur pêche. J'achetai de leur poiſſon, qui étoit aſſez groſſiérement apprêté, mais de maniere à ſe conſerver. Ils en font calciner la ſuperficie ſous la braiſe, en ſorte qu'elle devient comme un charbon, & l'intérieur, privé d'une abondance de ſuc qui pourroit ſe cor-

rompre, défendu de l'air extérieur, impénétrable à la calcination, se conserve assez long-temps.

CHAPITRE III.

ROUTE par le Fleuve du Mississipi & la Riviere rouge, depuis la Nouvelle-Orléans jusques à Nachitoches, & mon séjour dans ce lieu.

Départ de la Nouvelle-Orléans pour Nachitoches.

PENDANT mon séjour à la Nouvelle-Orléans, qui ne fut que de six jours, un Négociant de cette Ville fit équiper une pirogue de cinq avirons en marchandises de traite, pour les Indiens Sauvages des parties des Nachitoches; je saisis cette occasion, & m'y étant embarqué, je partis le 4 d'Août. Cette pirogue avoit environ trente-cinq pieds de longueur sur quatre de largeur; elle étoit faite pour aller légérement & bien gouverner; elle étoit formée d'un seul gros arbre creusé; il y avoit à l'avant un excédent de bois, relevé de deux pieds au moins, en forme de coquille entr'ouverte; cet excédent étoit taillé très-fin, pour qu'il pût écarter l'eau au pied des chutes, & fendre le courant en les remontant, sans risque

Le 4 d'Août 1767.

d'être submergé. Nous étions huit hommes en tout, savoir cinq rameurs, dont deux Negres, un Canadien qui venoit d'arriver de son pays par les terres, & deux Matelots qui furent ensuite remplacés par deux Sauvages, le Patron de la pirogue, le Propriétaire, & moi.

La rapidité du courant, augmentée par la quantité d'embarras qu'on rencontre, ne nous permettoit de faire que quatre lieues par jour. L'on appelle embarras un ou plusieurs arbres de dérive, dont les branches s'embarrassent dans la vase du fond ou des bords du fleuve; ils sont ordinairement en travers du courant, & ils y forment une espece de digue, qui, changeant sa direction, lui donne plus de rapidité, ce qui rend la navigation dangereuse, à cause des branches ou tronçons sur lesquels on risque d'échouer & de rester.

Les deux bords du fleuve sont très-bien cultivés en maïs & en indigo; ils abondent en arbres fruitiers, sur-tout en pêchers. Les défrichemens me parurent plus réguliers; ils s'étendent plus avant dans le bois que ceux que nous avions vus avant d'arriver à la ville. Je vis sur le bord du fleuve d'assez belles maisons de campagne, & des beaux jardins, le tout appartenant à des Colons François. A quelques lieues de la Ville, on trouve une

colonie d'Allemands, qui, pour le moins, ne cedent en rien à l'induſtrie des François. Il y a enſuite deux quartiers d'Acadiens réfugiés, qui, étant les derniers établis, n'ont ni la même aiſance, ni la même culture que les premiers. Ces Peuplades ſont enfin terminées ſur la rive gauche, par un canal qui communique au lac Ponchartrain; c'eſt là que ſe termine l'Iſle de la Louiſiane, qui eſt formée par la mer, le fleuve, le canal, le lac Ponchartrain, & les rivieres de la Mobile. L'on compte trente lieues de diſtance de cet endroit juſques à la Nouvelle-Orléans, & cet eſpace eſt entiérement bordé d'habitations, à peu d'éloignement les unes des autres (1).

Bornes de la Louiſiane.

Nous trouvâmes enſuite, ſur la rive gauche, quelques villages d'Indiens Sauvages,

(1) Les François poſſédoient ſur le bord de ce canal le Fort de Manchac, & les Anglois venoient auſſi d'en conſtruire un ſur la rive oppoſée, au commencement du terrein de la rive gauche du Miſſiſſipi, qui leur appartient depuis la nouvelle ceſſion. Ce canal communique par le Miſſiſſipi avec le lac Ponchartrain, & celui-ci baigne la Floride qui leur appartient auſſi. La liberté de la navigation du fleuve, qui, depuis le Canada juſqu'ici, borde l'oueſt des poſſeſſions de la Nouvelle-Angleterre, leur ayant été cédée, ils en profitoient pour établir leur commerce chez les Sauvages de l'oueſt de toutes ces parties, & pour ſe ménager peut-être des voies & des vues plus étendues vers le Mexique.

nommés

nommés *Chacta & Tounica*, d'où étoient ceux que j'avois vus à la Nouvelle-Orléans. A quelque distance, sur la rive droite, est la séparation d'une branche du fleuve qui se jette à la mer dans le sud-ouest; on voit aussi quelques habitations sur cette rive.

Établissement François, nommé la Pointe coupée.

Quelques jours après, nous arrivâmes à un établissement François considérable, nommé la Pointe coupée; il est situé sur la même rive droite. Le tabac est la seule production qui s'y trouve de plus qu'à la Louisiane, &, à cela près, la qualité du sol & la forme des maisons sont les mêmes. Les Habitans ont les mêmes moeurs qu'à la Nouvelle-Orléans, excepté qu'ils ont un peu plus de rusticité; car, quoiqu'ils soient bien vêtus dans les jours de cérémonie, ils sont habillés ordinairement comme les chasseurs avec une simple chemise, sans culotte, & couverts seulement à la ceinture d'un morceau de drap. Les femmes sont, dans l'intérieur de leur ménage, sans chemise, les épaules & le sein nus, n'ayant qu'une simple jupe pour vêtement. Ce lieu, bien & agréablement peuplé, est voisin de plusieurs lacs qui conduisent aux Aperoussa, autre établissement François dans l'ouest de celui-ci.

Relâche à un village de Sauvages.

Un peu plus haut, & à l'autre bord du fleuve, est un village de Sauvages, qui, comme tous

ceux de ces contrées, n'en ont que le nom. Ils se servent de fusils & de casse-têtes, de même que ceux que nous avions déjà vus.

Leur travail, leur caractere.

Ils cultivent pendant l'été du fruit & du maïs, & l'hiver ils vont à la chasse, dont ils se nourrissent & dont ils vendent le superflu aux Européens. Ils se louent pour travailler; & deux de nos rameurs étant tombés malades, nous les remplaçâmes par deux Sauvages.

Pour marquer leur deuil, ils se laissent croître la barbe, qu'ils ont (excepté ce cas) grand soin d'arracher, en ayant d'ailleurs très-peu, au menton seulement, & d'environ deux lignes de longueur. J'ai remarqué aux Philippines à peu près la même espece & rareté de barbe, & je crois qu'il en est de même chez les Peuples des Pays chauds, qui n'ont point mélangé leur sang avec les Habitans des Pays froids. Ces Sauvages vont pleurer sur les tombeaux de leurs proches; un d'eux venoit de perdre sa femme, & laissoit croître sa nouvelle barbe pour marque de sa sensibilité. Il s'étoit engagé avec nous pour quitter des lieux qui lui retraçoient la perte qu'il venoit de faire: un jour, s'étant éloigné de nous pour laisser un libre cours à sa douleur, qui paroissoit profonde, il nous donna lieu de remarquer qu'ayant vu inopinément sa fille, âgée d'en-

viron douze ans, qui nageoit avec ſes compagnes dans le fleuve, il en détourna ſa vue en verſant des larmes ; la petite Sauvageſſe s'en étant apperçue, ceſſa ſon amuſement, tomba dans la triſteſſe, & alla ſe renfermer dans ſa cabane. J'obſervai que les deux ſexes nageoient très-bien, & non comme nous, mais à braſſée ſeulement, en s'élançant avec force, & battant l'eau des pieds & des mains. L'autre Sauvage que nous avions loué étoit jeune, & avoit une jeune femme qui ſe ſéparoit de lui avec regret. Nous craignîmes qu'elle ne le diſſuadât de ſon voyage, & ce ne fut pas ſans peine que nous le détournâmes de ſes repréſentations; l'appât d'une couverture pour lui, & d'un peu de drap rouge pour ſa femme, l'emporta enfin ſur leur tendreſſe, tant il eſt vrai que l'avidité eſt le germe de la diminution des qualités ſociales : cependant, avant de ſe déterminer tout-à-fait, il avoit toujours quelque nouvelle affaire dans ſa cabane; c'étoient des changemens d'avis continuels de part & d'autre, & des nouveaux repas avec du maïs pilé dans des morceaux d'arbres creux, & bouilli avec des pêches; ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſe ſéparer. Nous le décidâmes enfin, & pour le divertir de la tentation de nous quitter, nous éloignâmes

la pirogue de sa cabane, en la conduisant à l'autre bout du village.

Ce village peut avoir soixante cabanes; elles sont faites, comme toutes celles des Sauvages, avec de gros arbres, qui, plantés en rond dans la terre, viennent se joindre par le haut en forme de cône; le peu de distance que la rondeur ou la forme de l'arbre laisse entre deux, est rempli par des branches; & le tout, solidement lié & enduit de limon, ne permet point de passage à la pluie. Excepté dans l'espace qui forme une petite porte d'entrée, la cabane est garnie dans sa rondeur d'un large banc, fait avec de petits arbres rangés près à près, & couverts d'une natte de roseaux; ce banc leur sert de lit. Le feu se fait dans le milieu, & la fumée sort par la porte ou par un trou pratiqué dans le haut, à la jonction des arbres. Les cabanes des Principaux ont, à trois ou quatre pas de distance, vis-à-vis de la porte, une autre cabane ouverte ou galerie qui sert à prendre l'air & à se mettre à l'abri du soleil. Celle-ci est simplement couverte de feuillages ou de roseaux, soutenus par quatre ou six piliers, & c'est le lieu d'assemblée de la Nation; ils y reçoivent les étrangers, & ils y passent leur temps de délassement à dormir ou à fumer avec leur casse-tête. Cette arme est une

espece de hache d'armes, dont le manche, ordinairement creux, sert de tuyau qui communique au dos de la hache, & sur lequel est formé en fer un noyau de pipe.

A notre approche des villages, nous étions annoncés par un cri que faisoient les premiers Sauvages qui nous appercevoient. Le Chef & les Principaux s'assembloient chacun devant sa cabane, & nous envoyoient un d'entre eux: nous leur présentions ordinairement une bouteille de tafia, ce qui étoit cependant à notre volonté. Ils nous rendoient amplement des volailles, du poisson ou des fruits; ils nous offroient à fumer du tabac, mêlé & adouci avec une feuille rouge, de la forme de celle du pêcher. Ils nous recevoient mieux enfin que je ne l'ai été, comme inconnu, dans aucun village Européen.

Ils sont grands & bien faits, ayant les traits du visage grands & gros, cependant sans rudesse. Ils paroissent avoir beaucoup de respect pour les vieillards; ils se marient très-jeunes, & paroissent aimer leurs femmes, qu'ils peuvent répudier, ce qui arrive très-rarement: les femmes se communiquent peu avec les hommes; ils ne paroissent point jaloux. Ils ne s'occupent que de la guerre, de la chasse & de la pêche. La culture des terres (où l'on

trouve beaucoup de pêchers, & où on seme du maïs, des citrouilles & des melons), le soin du ménage, le transport des effets dans leurs longs voyages, & l'apprêt du produit de la chasse ou de la pêche, sont les occupations des femmes. Ils se couvrent la ceinture avec des peaux de chevreuil; & en temps d'hiver, ils ont ou des couvertures d'Europe, ou des peaux de ciboule ou boeuf Illinois. Ce boeuf est un animal assez ressemblant au boeuf d'Europe, à l'exception d'une élévation ou bosse qu'il a sur les épaules, comme celui de l'Inde; les Sauvages en tannent très-bien les peaux avec le poil, qui est plus bourru que la laine, & fin comme la soie, ce qui les rend très-bonnes contre le froid.

Je fus surpris de voir les meres attacher leurs enfans sur des tretaux qui leur servent de lit: ces tretaux ne dépassent pas les épaules, en sorte que la tête reste pendante; elles les laissent ainsi, ne prenant d'eux d'autre soin que de leur donner à teter.

Ils se servent de plantes pour la Chirurgie, & sur-tout de la feuille de squine, qui est excellente pour les blessures; mais pour la Médecine, leur unique remede est la diete & l'eau.

Enfin, ces Peuples m'ont paru affables,

humains, laborieux & braves. L'union qui regne tant dans leurs familles que dans leurs villages ; leur exactitude à remplir les devoirs réciproques du jeune homme envers le vieillard, du pere envers le fils, du mari envers la femme; leur bonne réception & le peu de crainte qu'ils ont de leurs ennemis, m'ont donné la meilleure opinion de leur douceur, de leur affabilité & de leur bravoure. Nous avons éprouvé leur courage en différentes guerres, de même que les Espagnols; ils venoient alors de faire une incursion sur les Anglois, dont le voisinage ne leur plaisoit pas. Ils ont beaucoup de peine dans les voyages qu'ils entreprennent pour aller à la chasse; mais ils ne sont effrayés ni par la rapidité du fleuve, ni par l'aspérité du sol, qui n'a encore reçu aucun adoucissement de la part des hommes.

Passage aux deux Isles, & idées du Missisipi.

Poursuivant notre route, nous passâmes aux deux Isles, qui formant trois passes, doivent rendre la navigation du fleuve plus difficile. La majesté de ce fleuve, qui se soutient à cette distance, me fit croire que c'étoit un des plus beaux & des plus étendus du Monde; car on le remonte à l'espace de huit cents lieues, sans qu'à cet éloignement sa largeur ni sa profondeur donnent encore

le moindre eſpoir de s'approcher de ſa ſource. Ses eaux ſont les meilleures que j'aye encore bues, & il eſt par-tout bordé d'arbres d'une hauteur prodigieuſe, ſur-tout de cyprès ; les principales rivieres qu'il reçoit, ſont les rivieres rouge & noire; le Miſſoury & la belle Riviere. Il communique à quantité de lacs, & à ceux qui avoiſinent le Canada, où l'on peut traverſer en pirogue, à quelque petit portage près.

Nous avions cependant beaucoup de peine à vaincre le courant, & lorſque nous étions dans la direction de quelque fil d'eau extrêmement rapide, nous luttions ſouvent une demi-heure pour gâgner une toiſe en avant. Je fus ſouvent obligé de prendre la rame, pour ne pas dériver, & pour ſuppléer à la foibleſſe de notre jeune Sauvage, que le changement d'alimens avoit rendu malade. Malgré cette peine, le plaiſir de voir des lieux auſſi nouveaux pour moi, me dédommageoit de mes fatigues : tantôt nous voyions des plages de ſable & de gravier, où le courant plus foible avoit laiſſé épars des arbres énormes, qui, étendus avec leurs branches & leurs racines à demi-pourries, & ſéchées par le ſoleil, ſembloient déſigner, par leur couleur lavée, qu'ils étoient morts depuis pluſieurs ſiecles. Auprès des endroits bas & marécageux, je voyois errer

Deſcription des bords du fleuve, & rencontre des caymans.

lourdement des caymans ou crocodiles, abominables par leur puanteur & leur figure. Dans d'autres endroits où le fleuve couloit uniformément, il nous préſentoit des bords unis & couverts de gros arbres butés ou ſerrés par de groſſes lianes, qui, après s'y être entortillées, retomboient juſques à terre. Les bois fourrés y laiſſoient entrevoir de temps en temps ou de petites prairies, ou des marécages, ou un ſol uni, couvert d'ombrages inacceſſibles aux rayons du ſoleil, & quelquefois embarraſſé de gros arbres tombés de vieilleſſe ; quelques-uns, qu'on auroit cru encore ſains à la couleur & à la ſolidité de l'écorce, ſe réduiſoient en pouſſiere ſous la main qui les touchoit. Sur des rives élevées à pic, où la rapidité de l'eau indiquoit l'inégalité du ſol, tantôt des terres éboulées laiſſoient voir de groſſes racines ſans appui, & annonçoient la chute des coloſſes déjà inclinés qu'elles ne ſoutenoient plus qu'à demi ; tantôt le terrein tout-à-fait miné en deſſous, cédant à ſon propre poids, entraînoit avec lui les bois qu'il portoit, & faiſoit, en tombant, retentir au loin un bruit confus, par l'éboulement des terres & le ſifflement des branches qui ſe rompoient après leur vibration. Deux de ces éboulemens que nous entendîmes au moins d'une lieu de diſtance,

& dont le fracas, augmenté & reproduit par les échos que formoit la hauteur immenſe des bois qui regnent le long du fleuve, produiſirent un bruit d'un genre nouveau pour moi.

Cependant nous avancions, quoique lentement; nous rencontrions de temps en temps des vacheries & des habitations Angloiſes ou Françoiſes, dont les poſſeſſeurs avoient préféré une vie preſque ſauvage à celle pour laquelle ils avoient été élevés. J'ai remarqué par expérience le penchant naturel que nous avons pour ce genre de vie : j'ai vu beaucoup de perſonnes qui l'avoient embraſſé; mais je n'ai vu aucun Sauvage qui ait éprouvé le même ſentiment pour nos uſages & nos mœurs; ce n'eſt qu'à la longue que ces uſages, leur procurant plus aiſément leur néceſſaire, & leur créant des beſoins nouveaux, leur donnent l'idée de la vie commode, & les engagent peu à peu à ſuivre notre façon de vivre.

Embouchure de la riviere rouge.

Nous avions couru dans le Nord l'eſpace de quatre-vingts lieues, lorſque nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere rouge, qui vient de l'oueſt. Nachitoches étant dans cette partie, nous prîmes notre route par cette rivière. Ses eaux rougeâtres & bourbeuſes ne valoient pas celles que nous venions de quitter; il eſt vrai

que le courant n'étoit pas bien fort. Ce n'étoit plus cette majesté du Mississipi qui m'avoit étonné ; un cours assez paisible succédoit à sa rapidité ; les bords étoient assez bas & vaseux. Les bois, moins antiques & plus fourrés, étoient entrecoupés de prairies marécageuses ; tout annonçoit une nature moins mâle, refroidie par la quantité des eaux qui couvrent cette partie durant l'hiver ; beaucoup de coqs d'Inde, au moins aussi gros que les nôtres, passoient d'un vol rapide sur cette rivière, & les chevreuils paissoient tranquillement dans ces prairies. Nous dépassâmes bientôt l'acor du mur & l'embouchure de la riviere noire qui vient du nord-ouest (1) ; nous continuâmes notre route par la riviere rouge. Vers les bords de la riviere noire, le terrein n'étoit pas si bas, & le paysage étoit plus agréable. Les bois du Mississipi se retraçoient de nouveau à notre vue ; nous commençâmes à voir des

Embouchure de la riviere noire.

(1) Cet acor du mur est une éminence, ainsi nommée à cause de son élévation à pic sur le reste du sol, qui, fort au loin, est noyé pendant l'hiver ; il est par conséquent le seul susceptible d'être habité, &, s'il l'étoit, il pourroit être regardé comme la clef de la riviere rouge, & par conséquent des parties du nord-est de la Nouvelle-Espagne, dont on connoît les riches productions ; car pour ce qui est de la route par terre, par la voie des Apceroussa, elle est trop marécageuse pour être praticable.

ours, & l'on me dit qu'il y avoit auſſi des eſpeces de tigres. Nous nous rafraîchîmes à la maiſon d'un ancien Officier François, qui s'étoit relégué dans ces bois avec une femme & quelques Negres eſclaves, pour cultiver la terre & ſoigner ſes troupeaux.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes au pied d'une petite chute d'environ huit pieds : il y avoit dans cet endroit deux habitations Françoiſes, dont les Colons avoient épouſé des Sauvageſſes, & avoient auſſi donné leurs filles à des Sauvages. Nous prîmes un de ces François pour piloter notre pirogue, qu'il fallut décharger, & les Sauvages d'un village voiſin vinrent nous aider à la remonter par une eſpece de glacis que forment le lit de la riviere & la chute de l'eau. Le Pilote reſta dedans; tout le monde, ſans diſtinction, ſe rangea ſur deux cordes dans le lit le plus haut, & halant la pirogue avec force, nous la remontâmes ſuivant la direction que donnoit celui qui étoit reſté : on rechargea, & l'on continua la route. Deux lieues après, nous recommençâmes le même ouvrage à une ſeconde chute; nous n'étions plus alors qu'à vingt lieues de Nachitoches, mais le plus difficile nous reſtoit à faire. Nous travaillions le jour tous ſans diſtinction; car nous avions

deux hommes malades, & le métier de rameur eſt le plus dur que je connoiſſe. Nous dormions peu la nuit ſur le bord de la riviere, qui eſt d'une vaſe mal deſſéchée; nous y étions dévorés d'inſectes, & entourés de caymans ou crocodiles, qui, de jour même, venoient familiérement ſur le bord chercher les reſtes de notre dîner : d'ailleurs la ſociété des deux Negres & des deux Sauvages, nos compagnons de travail, étoit un peu nouvelle pour moi, à cauſe de leur ruſticité.

Nous nous trouvâmes le troiſieme jour au pied d'une troiſieme chute, au haut de laquelle eſt un lac, juſtement nommé lac à la vaſe. Le Pilote que nous avions pris au pied de la premiere chute, nous guida à travers ce lac. Autrefois la riviere avoit vraiſemblablement un autre cours, car dans cet endroit elle s'étend & ſe perd avec très-peu de courant, dans un eſpace d'environ trois lieues de tour. Il n'y avoit ici qu'environ un demi-pied d'eau ſur une vaſe extrêmement délayée, & dans un ſol plein de racines & de chicots, à cauſe des arbres, qui avec le temps ſe déracinent ou pourriſſent à fleur d'eau. Pour alléger, il fallut ſe mettre dans l'eau, & pouſſant notre embarquation nous n'eûmes pas peu de peine à la paſſer. Malgré notre attention, la pirogue

donnoit à chaque inſtant ſur des tronçons d'arbres, où elle reſtoit comme ſur un pivot; elle n'en ſortoit qu'avec beaucoup de force, & nous nous mettions dans la vaſe juſques à la ceinture, d'où nous ne nous retirions guere ſans quelques entailles aux jambes ou aux cuiſſes, cauſées par les chicots ou les coquilles qui étoient cachées ſous l'eau.

Nous eûmes peu de relâche après avoir paſſé ce lac, & nous arrivâmes au rapide; c'eſt un courant extrêmement fort, il eſt formé par la pente du terrein & quantité d'embarras. Les autres paſſages n'étoient que pénibles, mais celui-ci étoit réellement dangereux. Pour peu que notre pirogue ne ſe fût pas préſentée au droit fil de la direction du courant qu'il falloit garder, nous euſſions péri ſans reſſource. Nous le paſsâmes heureuſement, & deux jours après, deuxieme de Septembre, nous arrivâmes au grand embarras. Dans celui-ci, la riviere coule à travers des tas de gros arbres, qui s'y étant traverſés & accumulés, ont barré le paſſage ou formé des iſlots, qui, avec le temps, ont cru par le charroi de la riviere. Nous travaillâmes à nous faire un paſſage à coups de hache; mais comme cette opération étoit fort longue, & que nous n'étions qu'à une petite lieue de

diſtance de Nachitoches, j'en fis le chemin par terre. 2 de Septembre 1767.

Il y avoit encore dans ce voiſinage une cabane d'une Créole qui s'étoit mariée avec un Sauvage, chez qui nous dînâmes, & qui nous reçut très-bien.

Le voiſinage du poſte François rendoit les bois fréquentés par les chaſſeurs & par les gardiens des troupeaux, & la coupe que l'on en faiſoit tous les jours pour les différens beſoins, les rendoit aſſez reſſemblans aux nôtres. Après les avoir traverſés, je vis une vaſte prairie, parſemée de divers champs, plantés de maïs & de tabac. Au loin, ſur une hauteur au bord de la riviere, étoit un carré entouré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, & très-près l'un de l'autre; il ſervoit de fort à cet établiſſement. A quelque diſtance en arriere paroiſſoient des petites maiſons de bois qui étoient en ligne, quoiqu'à de grandes diſtances. Quelques autres étoient cependant éparſes çà & là; elles pouvoient être en tout au nombre d'environ ſoixante ou ſoixante-dix, & elles formoient tout l'établiſſement des François fixés dans ce lieu, ou qui y faiſoient leur entrepôt de traite pour les Sauvages du haut de la riviere, nommé le Cado. Ce village & le fort dominoient ſur l'autre rive, qui offroit

Arrivée à Nachitoches; caractere, culture & induſtrie des Habitans.

une grande prairie couverte de chévaux & de vaches; la vue étoit de tous côtés bornée au loin par les bois.

Je logeai chez le propriétaire de la pirogue; mais j'y étois très-mal, tant pour le logement que pour la nourriture. La maiſon étoit ſale & petite, & nous n'avions que de très-mauvais pain, mêlé de maïs & de riz. Je regrettois les bords de la riviere, & le biſcuit dont nous avions vécu depuis la Nouvelle-Orléans, quoiqu'il ſe fût gâté depuis que nous avions quitté le Miſſiſſipi. On ne peut imaginer à quel point l'odeur puante de l'urine ou des excrémens des caymans infecte l'air ſur la riviere rouge; le biſcuit en avoit été empoiſonné au point qu'en le mangeant nous croyions mâcher du muſc pourri & infect; mais je me promettois de faire un court ſéjour dans ce pays, & quelques repas de dindes & de chevreuils me dédommageoient de la mauvaiſe chere que me faiſoit mon hôte.

On compte que Nachitoches eſt éloigné de la Nouvelle-Orléans de cent quarante lieues dans le nord-oueſt; il eſt aſſez bien peuplé, vu ſa petiteſſe. Les Habitans, ainſi que tous ceux de la Louiſiane, y ſont ſpirituels, bien faits, & durs à la fatigue. Ils remontent les rivieres à quatre ou cinq cents lieues de diſtance avec toute

toute leur famille, pour aller en chaſſe ou en traite, & ils emploient quelquefois dix-huit mois à cette occupation.

Certains d'entre eux s'adonnent ſur-tout à la chaſſe de l'ours, qui ne ſe fait que dans l'hiver, temps où il eſt gras & rend beaucoup d'huile; cet animal a ordinairement ſa retraite dans des cyprès creux, dont l'ouverture eſt dans le haut : le Chaſſeur le guettant lorſqu'il y eſt entré, monte, à l'aide de crocs, ſur l'arbre voiſin ; il eſt muni d'un fuſil & d'une lance à feu, & lorſqu'il apperçoit l'ouverture du creux, il y jette la lance enflammée; l'animal effarouché ſort, & dans le temps qu'il met à deſcendre, le Chaſſeur tâche de le tirer à la tête ou aux épaules; il tombe, & le Chaſſeur redouble juſques à la mort de l'animal. Je pris dans ce poſte des informations touchant les poſſeſſions des Eſpagnols ; j'appris avec plaiſir qu'elles n'étoient éloignées que de ſept lieues ; que là étoit le poſte des Adaès ou Adaiſſes, avec un Gouverneur de cette Province nommée Tégas. Chaſſe de l'ours.



CHAPITRE IV.

Route par les Adaiſſes & Naquadoch, de Nachitoches à San-Antonio. Mon ſéjour aux Adaiſſes & à Naquadoch, & deux voyages à ce dernier lieu.

JE ne ſéjournai que trois jours à Nachitoches, & je me préparai à paſſer chez les Eſpagnols; j'en pris un pour m'y conduire, qui étoit plus noir & plus groſſier qu'un Sauvage. Il étoit tout déguenillé, & ne me donnoit pas bonne idée des Créoles de ſa Nation. Il m'avoit loué ſon cheval pour porter mes effets que j'avois emballés, pour la commodité du tranſport, dans trois peaux d'ours: j'en deſtinois une pour me ſervir de lit, l'autre de toit, & l'autre pour garantir mes effets de la pluie dans les Pays inhabités où je me propoſois de paſſer dans la ſuite.

Paſſage de l'établiſſement François au poſte Eſpagnol.

Nous partîmes de Nachitoches pour les Adaès le ſoir, & nous fîmes notre route de nuit.

A moitié chemin, nous trouvant un peu fatigués, nous nous repoſâmes quelques inſtans, & mon guide crut me faire un grand régal, en partageant avec moi un morceau

de pain de maïs de quatre onces au plus. Après ce court repas, nous nous remîmes en route; nous avions quelque peine à marcher dans un ſentier peu frayé, ſur un ſol inégal, obſcurci par les bois que nous traverſions, & ſouvent barré par les vieux arbres que le temps & la pourriture avoient abattus. Souvent, lorſque je conduiſois par la bride mon cheval chargé de mes effets, l'obſcurité ou les détours qu'il falloit prendre nous faiſoient perdre le ſentier; auſſi nous n'arrivâmes que vers les trois heures du matin chez un bon Sauvage baptiſé, où je logeai.

Il me reçut très-bien, & cacha avec ſoin mes effets : il craignoit qu'ils ne fuſſent regardés comme contrebande, & il me les rendit enſuite très-fidélement. Je m'endormis ſur mes peaux d'ours à un coin de ſa maiſon qui n'en méritoit pas le nom, n'y ayant pour ſoutenir le toit & pour ſervir de mur que quelques pieux, dont les deux tiers étoient tombés de vétuſté. Dès que le jour fut venu, ſa famille, qui dormoit ſur un lit placé à côté de moi, me fit amitié, & l'on me prépara à manger : je voyois cependant que mes hôtes n'étoient pas opulens; je leur donnai à choiſir du linge ou de l'argent, pour me procurer ma nourriture. Ils penſerent que le linge ſeroit

de meilleure défaite, mais ils ne purent trouver du maïs que le lendemain, & en petite quantité; j'avois cependant grand faim, & je les pressois d'en chercher davantage; ils m'assurerent que le poste en étoit absolument dépourvu. Ce fut la premiere fois de ma vie que je sentis vivement la dureté des besoins réels; cette disette me fit faire des réflexions désagréables. Je me déterminai cependant à aller chercher dans le village des hôtes plus industrieux & plus aisés : je m'y logeai en effet chez un Chef de soldats, qui, quoique peu somptueux, avoit de quoi manger; je fus cependant pressé plus d'une fois par la faim chez ce nouvel hôte.

Ce poste est composé d'environ quarante mauvaises maisons, construites de pieux fichés en terre; elles sont situées sur le penchant d'une petite colline : la hauteur est occupée par un grand carré, entouré de gros arbres fichés en terre, qui sert de fort comme à Nachitoches : ils nomment ces forts ou redoutes *Præsidio*. Les maisons du village sont éparses à l'entour, du côté du couchant : de ce même côté, un petit vallon sépare du village une autre hauteur un peu plus considérable, où l'on trouve un couvent de Franciscains & l'église. Quelques arbres épars, & un défriche-

ment rempli de ronces & de brouſſailles, d'un quart de lieue de largeur, & borné par le bois, en formoient tout le payſage.

Le terrein eſt preſque ſans eau & très-ſec, ce qui, joint à la pareſſe des Habitans, les fait ſouvent manquer du pur néceſſaire, qui ſe réduit à du maïs; ils le font bouillir avec de la chaux, pour en pulvériſer la peau & ramollir tant ſoit-peu le grain : après l'avoir bien lavé, ils l'écraſent ſur une pierre à chocolat, & l'ayant mouillé à proportion, ils en font une pâte qu'ils pétriſſent entre leurs mains; ils en forment enſuite des gâteaux très-minces & aſſez larges, qu'ils mettent cuire ſur une lame de fer extrêmement mince. C'eſt la nourriture primitive des Habitans de la Nouvelle-Eſpagne, & ces crêpes ou gâteaux, qu'ils nomment tortillas, ſont aſſez bons lorſqu'ils ſont bien faits. Les Habitans de ce poſte ſont preſque tous Soldats à cheval, & vivent de la paye du Roi, qui eſt d'une piaſtre par jour; mais, ſoit par les dépenſes que cauſe l'éloignement des choſes néceſſaires à leur habillement qu'ils tirent de Mexico, ſoit par leur pareſſe qui les réduit à aller chercher au loin leurs vivres, cette ſolde ſuffit à peine à leur entretien.

Mœurs & caracteres des Habitans.

Ils paſſent leur temps de ſéjour ou à racon-

ter leurs exploits, ſoit dans les combats, ſoit dans les obſtacles qu'ils ont à vaincre dans ces contrées ruſtiques, ou bien ils montent à cheval pour viſiter & exercer leurs troupeaux à la domeſticité, & s'amuſent enſuite à jouer. Ils poſſedent, la plupart, les reſtes d'un corps robuſte, mais ruiné par leurs courſes à cheval pour le ſervice contre les Sauvages (qu'ils nomment Mecos), ou par quelque reſſentiment de leurs galanteries. Ils ſont toujours portés à rendre ſervice, humains, compatiſſans & braves : ils ſont très-hoſpitaliers, & quoiqu'ils ſoient preſſés par la faim, ils partagent leur dernier morceau de pain avec le premier venu; mais ils ſont en même temps altiers, menteurs, & voleurs par beſoin ou par curioſité. J'ai remarqué que ce penchant au vol leur étoit commun avec la plupart des Sauvages. Je n'en trouve la ſource que dans le premier mouvement imprimé par la Nature, de ſatisfaire ſes déſirs & ſes beſoins. Ils doivent y être ſoutenus par la pratique de cette eſpece de communauté de biens que la Nature leur inſpire, tant à leur avantage qu'à leur déſavantage; mais les Sauvages ſe corrigent aiſément de leurs défauts.

Vêtemens des Eſpagnols.

Ces Eſpagnols demi-Sauvages ſont habillés très-bizarrement; ils portent une eſpece de

ſoubre-veſte & des culottes ſans couture, aſſez communément galonnées, mais dont les pieces tiennent les unes aux autres avec des boutons d'or ou d'argent. Lorſqu'ils ſont à cheval, ils portent une grande cape ou une eſpece de chaſuble arrondie par le bas, & ornée à l'entour du col de cinq ou ſix larges galons : avec cet habillement ils n'ont quelquefois point de chapeau ni de chemiſe, ou ce même vêtement, quoique ſans être uſé, eſt déchiré & en lambeaux par les ronces qu'ils rencontrent dans les bois. Ils portent des bas de peau, & des ſouliers dont la peau de deſſus eſt coupée en bandes, pour laiſſer paſſage à l'air & à la boue, ou à la pouſſiere; leurs talons ſont chargés de deux éperons traînans de ſix pouces de longueur pour le moins, le rouet en ayant plus de deux à lui ſeul. Lorſqu'ils étoient ſur leurs chevaux, qu'ils ſavent très-bien manier, ils me rappeloient l'ancienne Chevalerie. Leurs armes ſont compoſées d'une cuiraſſe de peau de chevreuil, d'un bouclier, d'une large épée tranchante, d'une carabine, & d'un tromblon; deux petits coffres de cuir placés en avant de la ſelle, renferment leurs vivres; les cuirs & le fût de la ſelle leur ſervent de matelas & d'oreiller; ce fût ſert auſſi de piédeſtal à la carabine, qui tient lieu de pilier à une eſpece

de tente qu'ils forment avec leur large cape. Leurs ſelles ſont couvertes de cuirs très-bien travaillés, ornés de divers deſſins qui y ſont empreints, & elles ſont garnies tout autour de petits clinquans d'acier flottans, qui, s'entreheurtant par le mouvement du cheval, paroiſſent autant de petites ſonnettes. Je fus étonné d'y voir deux immenſes étriers, du poids d'environ cinquante livres, formés par quatre épaiſſes bandes de fer en croix, placées de telle façon que le vuide néceſſaire à mettre le pied du Cavalier eſt formé à la jonction des bras de la croix; elles ſont de quatre à cinq doigts de largeur, & d'environ quatre lignes d'épaiſſeur. La longueur du montant de cette même croix eſt preſque triple de celle des bras, & je ne puis mieux repréſenter ce montant que par deux cartes à jouer que les enfans buttent les unes contre les autres pour faire leurs châteaux. Ces étriers ſinguliers ſont très-bons pour rappeler, par leurs poids, le Cavalier qui vacille, & à tenir ſes pieds dans la poſition que demande l'attitude d'un bon Cavalier; mais il faut y être accoutumé, car les premiers jours j'en eus les chevilles diſloquées & gonflées; ils peuvent également contribuer à ſoulager un cheval aſſez vigoureux pour n'être pas incommodé de leur poids, leur

balancement égalisant dans la partie inférieure celui du Cavalier dans la partie supérieure. Les mors de leurs brides sont aussi très-bons ; ils forment un carré long qui s'enfonce dans la bouche du cheval, & j'ai vu depuis, qu'ils étoient semblables à ceux dont usent les Arabes qui sont très-entendus dans cette partie.

Je m'instruisis, autant qu'il me fut possible, de la route de Mexico, qu'on me dit être de cinq cent cinquante lieues. Départ pour Mexico.

Le second établissement est à deux cent cinquante lieues de celui-ci, par un chemin qu'on ne peut quelquefois pas découvrir, & à travers beaucoup de rivieres dont le passage est très-dangereux. L'on m'assura que quoique les Sauvages & les Soldats pussent faire cette route au nombre de deux ou trois pour le moins, il étoit cependant impossible de la faire à moins d'être dix à douze personnes, lorsqu'on emportoit des effets avec soi. Je vis avec peine que je ne pouvois faire ce voyage qu'en grande compagnie, ce qui me mettoit dans la nécessité d'attendre des voyageurs pour me joindre à eux. Je séjournai donc.

J'appris, quelque temps après, que l'ancien Gouverneur de cette Province, rappelé à Mexico pour quelque démêlé avec le nouveau, étoit tombé malade à cinquante lieues

de là, dans une miſſion nommée Naquadoch : je me décidai à aller le joindre, & à attendre ſon rétabliſſement & ſon départ. J'achetai un cheval, & je fis porter mes effets par les mulets des ſoldats de ſon eſcorte, qui étant venus faire de nouveaux vivres, retournoient pour le joindre.

Celui avec qui j'avois fait prix pour me guider, étoit un honnête fripon de Mexico; il me traitoit bien en apparence, mais l'intérêt étoit ſon but : il fit écarter, ſans doute exprès, dans le bois, la mule qui portoit mes effets, & ſe ſervit du prétexte de la chercher, afin d'avoir, en mon abſence, un intervalle aſſez long, pour me filouter quelque linge, qu'il cacha apparemment dans les brouſſailles.

Deſcription du Pays.

Le ſol que nous parcourions eſt varié, & compoſé de petites hauteurs aſſez étendues, & de larges vallons. Dans ces vallons on voit des prairies d'une herbe extrêmement haute, & apparemment marécageuſes en hiver. Les hauteurs ſont occupées par des bois de diverſes eſpeces aux endroits humides, & par des pins très-hauts & très-gros aux endroits ſecs. Je fus ſurpris de voir une grande quantité de ces pins couchés par terre, noirs, & comme en poudre de charbon par le pied : on auroit dit qu'on y avoit mis le feu. Je remarquois la même

chofe à ceux qui, étant très-vieux, étoient encore fur pied. Au raz de terre, le pied de l'arbre devient noir, fe réduit en poudre, & peu à peu le corps manquant de bafe, tombe. Je ne pus en découvrir la raifon, car ce n'eft point par pourriture, le temps, le fol & le corps de l'arbre étant très-fecs; peut-être eft-ce par l'écoulement de la féve. Nous vîmes fouvent, en continuant notre route, des chevreuils & des efpeces de petits loups ou de chiens fauvages, de moyenne grandeur, & effilés, ayant un heurlement différent des chiens & des loups d'Europe, mais extrêmement poltrons, & en grand nombre.

Quoique je payaffe affez bien pour ces contrées, une mauvaife honte me faifoit toujours partager les travaux de mes compagnons de voyage, autant que mes forces le permettoient. Depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, je couchois dehors; les nuits étoient devenues fraîches, les journées étoient en comparaifon très-chaudes, ce qui, joint à la fatigue, me donna la fievre, à trente lieues des Adaès; elle me conduifit jufques à Naquadoch. J'ignore par quelle providence je ne me rompis pas vingt fois le cou, foit en tombant de cheval, foit en m'accrochant aux branches des arbres qui étoient fur notre fen-

Fatigue que j'éprouvai.

tier; lorſque l'accès me prenoit, le tourne-ment de tête m'ôtoit l'uſage de mes ſens, il ne me reſtoit que la penſée, & nous ne pouvions pas nous arrêter, étant obligés d'arriver le ſoir aux ruiſſeaux où nous pouvions trouver de l'eau & de l'herbe pour nos chevaux. Lorſque nous fûmes arrivés à la miſſion de Naquadoch, un peu de repos remit mes forces, & je retrouvai ma ſanté. Nous avions paſſé une autre miſſion, nommée les Aiſſes, & ce ſont les deux ſeules habitations que l'on rencontre. Elles ſont voiſines de quelques villages ſauvages du même nom, tantôt amis, tantôt ennemis des Eſpagnols.

Arrivée à Naquadoch, après les Aiſſes.

A mon arrivée à Naquadoch, cet ancien Gouverneur, dont j'ai parlé, me fit un aſſez bon accueil; mais il me fut néceſſaire de retourner aux Adaiſſes, pour faire les vivres néceſſaires pour la route, n'en ayant point abſolument trouvé à Naquadoch, ni chez les Sauvages voiſins; car, comme je l'ai dit, il falloit faire plus de deux cents lieues dans des Pays incultes, pour ſe rendre au poſte voiſin.

Retour aux Adaiſſes.

Je partis donc, mais ſeul, n'ayant trouvé ni compagnon de voyage, ni domeſtique. Je ne pouvois quelquefois aſſez admirer, pendant cette petite route de cinquante lieues, les décrets de la Providence, lorſque me repoſant

ſur des peaux d'ours qui me ſervoient de matelas, & mon cheval, attaché à des brouſſailles, paiſſant à mes côtés, je me conſidérois ſeul dans ces vaſtes forêts. J'y menois une vie à peu près ſemblable à celle d'un Sauvage; car les meilleurs vivres du voyage & les plus commodes à porter, étoient un peu de viande ſéchée au ſoleil, & de la farine de maïs rôti, que les Eſpagnols nomment pynolé. Cette farine, détrempée dans de l'eau, ſe gonfle beaucoup, & une poignée ſuffit pour un repas. Je me trouvai fort embarraſſé le lendemain de mon départ; je m'étois mis en route avant le jour; je m'égarai par un ſentier battu, qui me conduiſit à un village Sauvage; je le reconnus à travers les arbres, à la rondeur des cabanes en pain de ſucre, & je rebrouſſai chemin ſans être découvert. L'obſcurité & la nuit me ſervirent; car, au premier mouvement, ſi les Sauvages ſe fuſſent éveillés, ils euſſent très-bien pu tirer ſur moi, croyant que je venois pour les eſpionner ou les voler.

Rencontre des Sauvages dans le bois.

Le même jour, ayant vu une troupe de Sauvages, je m'étois écarté du ſentier, pour dîner & m'éloigner d'eux, par une crainte involontaire qu'en ont encore les Européens; mais à peine avois-je mis pied à terre, que

je fus joint par deux Sauvageſſes, qui me demanderent du maïs; je partageai avec elles ce que j'avois : mais je fus bien agréablement ſurpris, lorſque, quelque temps après, je les vis revenir pour me faire part de leurs gâteaux de fruits ſauvages ; je fus comblé d'amitiés par les hommes de leur troupe que je rencontrai enſuite. Ils m'indiquerent le chemin, & les bons endroits pour dormir & faire paître mon cheval.

Le ſoir, je m'étois couché pour prendre du repos, & j'avois attaché mon mulet à des brouſſailles dans un lieu où il y avoit de l'herbe fraîche. Je m'éveillai au milieu de la nuit, ſuivant ma coutume, pour le placer à un nouvel endroit où l'herbe ne fût ni foulée ni broutée; mais je fus bien ſurpris de ne plus le trouver, il s'étoit détaché & s'étoit écarté : quelles réflexions il me ſurvint dans ce moment! je reſtois ſeul ſans monture dans ces vaſtes forêts, ſans vivres ni armes pour m'en procurer ou me défendre. Je conſidérois triſtement deux peaux d'ours & ma ſelle qui me ſervoient de lit & d'oreiller, &, crainte de me perdre, je n'oſois de nuit m'enfoncer dans le bois pour chercher mon mulet. La néceſſité me fit cependant bientôt reprendre courage ; ayant obſervé, par la poſition de la lune, la direc-

tion du ſentier, je courus chercher dans le bois. Heureuſement, une demi-heure après, je le trouvai paiſſant ſur la pente d'un ruiſſeau, qui donnoit de l'herbe fraîche; mais ce fut une nouvelle peine pour le ſaiſir; enfin j'en vins à bout; la patience ne me manqua jamais: j'étois réſolu, plutôt que de retourner ſur mes pas, de m'adreſſer aux Sauvages ennemis des Eſpagnols, qui voyagent quelquefois dans ces contrées, ou de partir ſeul. L'expérience des difficultés qui ſe trouvent à ces voyages, m'a démontré par la ſuite que ce parti eût été impraticable, puiſqu'il l'eſt même pour un Sauvage nouveau dans le Pays.

Retour à Naquadoch.

Ayant fait des vivres de l'eſpece dont j'ai parlé, je repartis pour la miſſion de Naquadoch.

A midi du jour de mon départ, le haſard, ou mon mulet qui, connoiſſant le chemin, étoit ſouvent mon guide, me conduiſit mieux que je n'aurois fait moi-même, j'arrivai au bord d'une petite riviere que j'avois paſſée à gué à mon premier voyage: l'on m'avoit prévenu qu'elle pourroit être gonflée; elle l'étoit en effet; mais comme on m'avoit dit d'obſerver ſi certaines pierres qui ſe trouvent ſur le bord, n'étoient pas couvertes d'eau, ce qui eût indiqué que le paſſage étoit encore

praticable, je crus les reconnoître, & j'entrai hardiment dans le lit de la riviere. Je n'étois pas encore au milieu, & quoique je pressasse mon mulet, il ne voulut plus aller en avant, il reculoit par bonds, & paroissoit effarouché. Je fus obligé de céder à sa volonté, & je ne savois trop quel parti prendre : je craignis de m'être trompé, le gué pouvant être à une autre direction que celle que j'avois prise. Je me confiai à mon mulet; je le remis dans le sentier, & lui mettant la bride sur le cou, je le piquai, lui laissant prendre la direction qu'il voulut; il en prit une autre que la mienne, & je passai très-heureusement.

Ayant voulu m'arrêter pour manger, je l'attachai à un arbre, & m'étant écarté pour examiner quelque chose, je le trouvai, à mon retour, qui se débattoit en bondissant; je m'approchai, & le vis couvert d'un million d'abeilles, l'air en étoit obscurci aux environs. Je me couvris le visage & les mains, & coupant à la hâte son licol, je le traînai à toute course derriere moi; ces mouches s'éleverent, & ne pouvant suivre notre marche elles resterent en arriere. Je le baignai dans la riviere, pour diminuer l'enflure & la cuisson des piqûres qui le tourmentoient; ce remede fut sans succès, & je crus qu'en le fatiguant, la chaleur & la sueur

ſueur le ſoulageroient : je continuai mon chemin, que j'alongeai par cette raiſon, & le lendemain il n'y parut plus.

J'arrivai le troiſieme jour à Naquadoch, & par les ſoins du bon Pere Miſſionnaire, j'achetai deux mules. Mon compagnon de voyage reprit un peu de ſanté, & j'eſpérai d'arriver à mon but.

Je rapporterai ici un trait de la généroſité des Sauvages. Il ſe préſenta à nous un pauvre homme, qui, ſans vivres ni cheval, imploroit le ſecours de notre petite caravane, pour le nourrir & le monter pendant le voyage de San-Antonio, où il vouloit ſe rendre. Il fut unanimement rejeté, & je ne pouvois moi ſeul lui rendre ce ſervice; mais quelle ne dût pas être notre honte, lorſque nous apprîmes que les Sauvages voiſins lui avoient fourni un cheval & des vivres, & qu'ils l'emmenoient avec eux juſque dans le voiſinage de ce poſte, où ils vont en cherchant des fruits, dont ils font de très-bons gâteaux ! Trait généreux des Sauvages.

J'avois auſſi remarqué, en bien des occaſions, la bonté de ces gens lorſqu'ils ne ſont point excités par quelque paſſion; mais auſſi, dans ce dernier cas, leurs premiers mouvemens ſont très-violens, juſqu'à ce que leur tranquillité naturelle ſe ſoit peu à peu rétablie,

Il n'eſt point ici queſtion de cette raiſon ſoutenue de l'éducation & de la religion, que poſſedent les Peuples policés, ni de cette politique, qui, ſous la même apparence, enfante, exécute, differe ou prolonge les plus noirs complots. La ſimple raiſon naturelle les rend amis, compatiſſans, & reconnoiſſans; mais la vivacité de leur ſang échauffant quelquefois leur imagination, les rend cruels, & les porte au libertinage & au vol.

Je rapporterai à cet effet, à la honte des François de la Louiſiane, qu'ils ont porté leurs vices juſque dans quelques familles de ces Peuples ſimples. J'ai vu à Nachitoches une fille très-bien faite, qui, venant du fond des bois, s'abandonnoit, non pas indifféremment à tout le monde, mais à ceux qui lui offroient des préſens, quoique de peu de valeur. C'eſt ainſi, comme je l'ai ſouvent remarqué, que le commerce & la fréquentation des Etrangers, en donnant à ces Peuples innocens l'idée du luxe, & en leur faiſant des beſoins que ne connoît pas la ſimple Nature, font éclore le germe d'une corruption qui ne ſe feroit jamais manifeſtée parmi eux. Je me convainquis que les Peuples étoient moins corrompus en raiſon de leur ruſticité, parce qu'ils ſe fréquentent moins, qu'ils ſont en plus petit

nombre, & qu'ils ont moins de besoins. Je me suis depuis affermi dans cette derniere idée, par bien des comparaisons & des expériences, prises même chez les animaux, qui different très-peu de notre espece, relativement aux premiers mouvemens de la Nature.

J'admirois souvent la bonne foi des Sauvages, lorsqu'ils venoient s'acquitter de leurs dettes avec autant d'exactitude que leur chasse le leur permettoit; d'autres fois mon ame étoit doucement saisie, lorsque le hasard me faisoit surprendre un jeune couple couché sous quelques peaux. Je voyois sur leurs visages, & la vraie pudeur d'une jeune épouse, & la noble assurance d'un mari tranquille, dépouillé de toute espece de honte & de méfiance envers sa femme & l'étranger.

Mais je reviens à notre départ de Naquadoch; car il seroit trop long de rapporter tous les obstacles qui se trouverent dans la poursuite de mon voyage, à travers des pays si différens des nôtres par leur rusticité; il me seroit difficile de rendre les sensations douces, l'espece de volupté que je n'avois jamais éprouvée, & que je ressentis à la vue de la simple & premiere Nature, tant par rapport au sol qu'aux habitans.

Quoique je fusse à la veille d'entreprendre

une route aſſez dure, l'eſpérance & la joie de continuer mon voyage commencerent à me faire oublier les fatigues de corps & d'eſprit que j'avois eſſuyées depuis la Nouvelle-Orléans. Nous fûmes bientôt prêts à partir, & nous nous mîmes en route le deuxieme de Novembre; nous étions environ quinze perſonnes, car nous étions eſcortés par des Soldats ou des demi-Sauvages. Nous avions vingt mules chargées, & environ deux cents mules ou chevaux de rechange; ce cortége formoit un coup-d'œil aſſez agréable, par l'ordre qu'obſervent ces animaux, ſur-tout dans les mauvais pas & dans les rivieres rapides, où leur manége & leur inſtinct ſont admirables.

Départ de Naquadoch.

Deux jours après notre départ, nous fûmes retenus par les pluies dans des prairies, au bord d'une petite riviere, où le terrein peu ſolide cédoit ſous nos chevaux, qui enfonçoient juſques aux ſangles. Le ſol s'étant un peu ſéché, nous nous remîmes en route, & nous paſsâmes deux ou trois villages de Sauvages aſſez conſidérables, nommés Tégas de San-Pédro, & dont les cabanes étoient éparſes & en grand nombre.

Cette Nation me parut plus nombreuſe que toutes celles que j'avois déjà vues; elle étoit

auſſi plus induſtrieuſe. Ces Sauvages different de ceux qui ſont le long du Miſſiſſipi & de la riviere rouge; ceux-ci font tous leurs voyages dans des pirogues. Les Tégas, cabanés bien loin des rivieres conſidérables, élevent des chevaux pour leur tranſport, ainſi que ceux des Aiſſes, Adaiſſes & Naquadoch. Ils cultivent auſſi beaucoup plus de maïs. Ils s'adonnent moins à la chaſſe, ſe nourriſſant en partie pendant l'hiver avec des fruits des bois, dont ils font des gâteaux. Le climat plus chaud, & le ſol plus fertile en fruits ſauvages, fourniſſent à ceux-ci une partie de leur néceſſaire, & les portent moins à manger de la viange que ceux du Nord.

Les Eſpagnols vivant froidement avec eux depuis qu'ils avoient demandé des explications & menacé les poſtes, à cauſe des défenſes de commerce que le nouveau Gouverneur de cette Province avoit faites aux François de Nachitoches, nous ne nous y arrêtâmes pas. Certains d'entre eux ſe rendirent cependant à notre halte, pour voir l'ancien Gouverneur qui étoit de leurs amis; mais on les reçut avec une grande circonſpection, & on les congédia le plus tôt qu'il fut poſſible. D'autres vinrent nous joindre à cheval dans notre route du lendemain, & nous accompagnerent

quelques heures, en faisant parade de la vîteſſe de leurs chevaux & de leur adreſſe à les conduire. Je ſuis forcé d'avouer que je n'ai rien vu de plus noble & de plus mâle que ces gens-là. Leur corſage eſt grand & nerveux ; ils courent ventre à terre, ayant leur fuſil le long de l'avant-bras, & une couverture ou une piece de drap en écharpe flottante au gré du vent que cauſe la rapidité de leur courſe ; tout le reſte du corps eſt preſque nu ; les belles ſtatues équeſtres de nos Rois donnent une idée de ces Sauvages. Quelques-uns, d'un caractere plus tranquille, portoient en croupe leurs femmes & leurs filles, que la pudeur engageoit à éviter nos regards & à ſe ſerrer contre leur conducteur. Ils nous marquoient, par la briéveté de leurs viſites, combien ils étoient peu ſatisfaits de leur curioſité.

Façon d'aborder & de paſſer à gué les rivieres difficiles & rapides.

Huit jours après, nous arrivâmes à la riviere de la Trinité, guéable, quoiqu'avec beaucoup de courant, & ayant environ deux portées de fuſil de largeur. L'on prend la précaution de former trois files, en mettant les bêtes de charge au milieu, & les Cavaliers des deux côtés ; par ce moyen ils rompent le courant ſupérieur, & retiennent dans la partie inférieure ceux qui, ſans cette précaution, céderoient à ſa rapidité. Lorſqu'il s'agit de def-

cendre dans le lit des rivieres, les mulets font accoutumés à fe laiffer gliffer fur leurs jambes de derriere, en obfervant un parfait équilibre, pour ne pas renverfer leur charge. Nous continuâmes ainfi notre route, qui étoit à peu près dans l'oueft, prenant un peu du fud; nous allions à travers champs, fans fuivre aucun chemin, mais les Soldats Sauvages, qui connoiffoient le pays, arrivoient très-jufte au terme qu'ils fe propofoient.

Façon de paffer fur des radeaux les rivieres profondes, & nos travaux à cet effet.

Nous pafsâmes enfuite à gué un des bras d'une riviere appelée les *Bras*; mais le fecond ne fe trouvant pas guéable, l'on choifit pour s'arrêter un de ces endroits tortueux, où le courant eft jeté d'une pointe à l'autre. Nous nous armâmes de haches, & choififfant dans le bois de gros arbres fecs & fains, nous les jetâmes dans la riviere, & nous en fîmes des radeaux, attachés avec les licols de nos chevaux; par ce moyen nous pafsâmes peu à peu nos effets. Les Efpagnols appellent ces radeaux *Balfas*; le courant les jette à l'autre bord. Ils font très-petits; un bon nageur eft au devant, tenant entre fes dents une corde qu'on laiffe affez longue, & par le moyen de laquelle il leur donne la direction néceffaire, tandis que deux autres nageurs, des deux côtés, ont attention de la leur faire fuivre,

& d'empêcher que le courant ne les renverse.

Lorsque tout le bagage est passé, l'on mene tous les chevaux & mulets sur le bord; un bon nageur se jette à l'eau, un autre le suit à cheval, & la troupe de chevaux chassée suit le Cavalier, qui les appelle de la voix, tandis que d'autres gens, sur l'autre bord de la riviere, font de grands cris à l'endroit où ces animaux doivent prendre leur direction pour aborder. Tout le monde passa très-heureusement sur ces radeaux. L'on ne sauroit cependant croire la peine que nous donnoit le passage des rivieres ou des gros ruisseaux : leur lit, ordinairement profond, & quelquefois des bords vaseux, nous forçoient, pour pouvoir y aborder, à ouvrir & à pratiquer la descente à coups de bêches, ou à transporter sur la vase des fascines & de la terre, crainte d'y périr. Il falloit, outre cela, y transporter quelquefois d'assez loin nos effets, que nous laissions sur des endroits secs : le même travail recommençoit sur l'autre bord, & souvent des ruisseaux étroits & vaseux nous arrêtoient deux ou trois jours. En un mot, je ne sais quel est le plus difficile, ou de vaincre la rapidité du Mississipi & les chutes de la riviere rouge, ou de chercher un chemin difficile à travers des rivieres considérables, tantôt pro-

fondes, tantôt guéables, mais parsemées de rochers, ou sur des terreins remplis de marécages & entrecoupés de ruisseaux vaseux & de fondrieres.

Des traits légers de notre premiere liberté embellissent seulement ces campagnes sauvages, & l'agrément de la vue de ces paysages champêtres étoit pour moi le seul, mais agréable dédommagement de tant de peines. Je ne saurois exprimer l'impression qu'ils faisoient sur moi, & la seule expérience peut faire connoître les diverses émotions que produit la Nature sur notre ame.

Les bords des rivieres ou des ruisseaux étoient couverts de forêts. Certains arbres, tout-à-fait ou en partie desséchés, y présentoient, dans les lacunes, les restes vigoureux d'un sol mâle & fécond; d'autres, également antiques, étoient soutenus par des liannes entortillées, qui, avec le temps, avoient presque égalé la grosseur de leur premier appui; la diversité des feuilles y formoit le plus agréable mélange; d'autres, recélant dans leur tronc creux un fumier qui, formé des débris de leurs feuilles & de leurs branches à demi-mortes, avoit échauffé les graines qu'ils y avoient laissé tomber, sembloient, par les arbrisseaux qu'ils renfermoient, promettre un dédommagement de

la perte de leurs peres. Sur les bords des prairies, il ſemble que la Nature ait voulu mettre à couvert des injures du temps certains de ces vieux arbres, affaiſſés ſous le poids de leurs années, en leur formant un manteau d'une mouſſe griſâtre, qui pend en feſtons depuis la cime des branches juſques à terre. Les François appellent cette eſpece de mouſſe barbe d'Eſpagnol.

La vue, bornée dans les forêts, s'étend à volonté dans les prairies, dont l'étendue annonce la liberté de leurs habitans. Des chevreuils peu farouches y paiſſent en ſi grand nombre, que dans le lointain je les pris ſouvent pour des troupes de nos chevaux qui s'étoient égarés. La confiance naturelle, & que l'éloignement des hommes donne à tous les animaux, les rend ſi familiers, que les garces & d'autres oiſeaux venoient ſe percher ſur le dos de nos mulets.

Méfiance des Eſpagnols envers les Sauvages; productions de ces pays en fruits & animaux ſauvages.

Nous continuions ainſi notre route, & nous faiſions bonne garde, ayant découvert, par la fumée, que des Sauvages étoient dans le voiſinage. Ils vivent en grande méfiance envers les Eſpagnols, qui les ont forcés de ſe retirer vers le Nord, par une conduite bien oppoſée à celle des François, remplie de douceur & de ménagemens. Nous chaſſions depuis la

riviere rouge des coqs d'Inde & des chevreuils, lorſqu'il étoit poſſible de s'éloigner de la route & du travail, ce qui étoit fort rare. Nous trouvâmes des ours dont la chair eſt excellente; la terre eſt couverte d'oignons, dont nous fîmes bonne proviſion, & nous y trouvâmes auſſi des petites châtaignes & des noix d'une coque différente, mais dont la chair eſt égale à celles d'Europe; cette coque eſt ſemblable, à l'extérieur, à celle des noix muſcades. Ces châtaignes & une eſpece de nefles ſont très-abondantes; j'y vis auſſi des plants de vigne ſauvage. Nous commençâmes bientôt à trouver des traces de bœufs, qui, de domeſtiques qu'ils étoient dans leur origine, ſont devenus ſauvages & ſe ſont multipliés en s'étendant dans ces déſerts. Je trouvois la farine de maïs délayée dans de l'eau, ou le maïs entier rôti ou bouilli, une nourriture très-ſeche; mais un morceau de viande fraîche, coupée aſſez mince & jetée ſur des charbons, me parut un ragoût ſucculent. Notre voyage commença enfin à être plus doux.

La priſe des bœufs étoit une fête qui précédoit les repas qu'ils nous donnoient; lorſque nous en appercevions, les Cavaliers les plus leſtes s'éparpilloient en fer à cheval dans la plaine; ils les tenoient ainſi enfermés & les

chaſſoient à coups de fouet devant eux en divers ſens, juſques à ce qu'ils fuſſent fatigués; alors ils les amenoient quelquefois pêle-mêle avec nos chevaux, en tâchant par leurs cris de ranimer le reſte des forces de ces malheureux animaux. On les tuoit lorſqu'ils ne pouvoient plus ſuivre ; on en prenoit une portion plus que ſuffiſante, & on laiſſoit le reſte. Quoique j'aimaſſe mieux manger de la viande que de la farine de maïs, mon corps n'en recevoit pas plus de nourriture ; mon eſtomac fatigué ne s'accommodoit ni de l'un ni de l'autre. Je les mangeois ſéparément, ménageant la farine qui me reſtoit, pour les repas où nous n'avions pas de viande. J'aurois peut-être eu beſoin de mêler ces deux nourritures; mais la prudence ne le permettoit pas, & m'empêchoit même ſouvent de ſatisfaire mon appétit. J'éprouvai alors ce que je n'avois pas voulu croire des chaſſeurs, accoutumés à ne vivre que de viande. Ils m'avoient aſſuré qu'il étoit difficile de ſe nourrir long-temps avec la partie maigre, dont on ſe dégoûtoit dans peu de temps; mais que la chair graſſe des animaux étoit la ſeule que pouvoient ſupporter ceux qui uſoient de cette nourriture.

Continuant notre route, nous paſsâmes à gué la riviere rouge ou Colorado, qui me

parut plus conſidérable que les deux autres, par ſa largeur & ſa rapidité. Nous eûmes alors abondamment des bœufs & des chevreuils, & nous ne vivions preſque que de viande. Ce pays n'eſt formé que de vaſtes prairies, coupées par des petites rivieres ou ruiſſeaux de diſtance en diſtance, leſquels ſont bordés de quelques bouquets de bois, où croiſſent quantité d'aromates inconnus en Europe : je crois que c'eſt une des plus belles contrées du Monde. Nous arrivâmes au bord d'un ruiſſeau, gonflé & profond, nommé à juſte titre, *Quitto calçones*, ou *Quitte tes culottes*; il fallut travailler à le paſſer ſur des radeaux. Tandis que nous étions à cette occupation, quelques Sauvages parurent pendant la nuit qui avoit interrompu notre travail. Ils avoient ſaiſi le temps où nous étions ſéparés, moitié ſur un bord du ruiſſeau, & moitié ſur l'autre, & ne pouvant pas nous raſſembler à cauſe de l'obſcurité. Ils viſiterent d'abord la troupe de nos chevaux qui paiſſoient dans la prairie, eſpérant de les enlever : la partie de nos gens qui pouvoient les ſecourir y vola, & leur bonne garde dégoûta apparemment les Sauvages de nous attaquer, à cauſe de leur petit nombre.

Les Sauvages tentent de nous attaquer.

Enfin, nous arrivâmes à la derniere riviere conſidérable, qu'il fallut paſſer pour ſe rendre

à San-Antonio, le ſecond poſte Eſpagnol que l'on rencontre. Elle ſe nomme Guadeloupe, & il y fallut renouveler la cérémonie des radeaux. Quatre jours après, nous arrivâmes aux plantations de maïs du poſte, dont les Habitans ne ſont pas tout-à-fait ſi pareſſeux que ceux des Adaès. Elles ſont vaſtes & belles, entrecoupées de prairies, où l'on éleve grand nombre de beſtiaux de toute eſpece. Nous commençâmes à y trouver des figuiers de Barbarie & des pimens ſauvages; l'on me montra auſſi une racine ſemblable à un navet, dont une tranche aſſez mince ſuffit pour purger avec force; mais elle perd ſon effet, dès qu'on avale un peu de farine de maïs délayée dans de l'eau. Nous nous y reposâmes; j'achetai une troiſieme mule, & nous y donnâmes à garder tous nos animaux. On ſera peut-être ſurpris de la quantité de chevaux dont nous étions pourvus; mais on verra que c'étoit encore peu, attendu les difficultés du voyage, la rudeſſe du ſol, & le ſoin qu'il faut avoir de changer de monture au moins chaque jour. Enfin, le dernier Novembre nous arrivâmes à San-Antonio.

Arrivée à San-Antonio, le 30 Novembre.

J'y trouvai le nouveau Gouverneur de la Province, que j'avois vu aux Adaiſſes; il s'y étoit rendu par un chemin du Nord, où toutes

les rivieres font presque toujours guéables, mais impraticables pour des mules chargées; ces rivieres sont bordées, dans ces parties, de Sauvages Tégas & Apaches. Les derniers sont ennemis mortels des Espagnols, & les avoient même forcés autrefois d'abandonner un poste dans leur pays, nommé San-Xavier, mais ils se retirerent à leur tour dans le Nord, où ils ont bâti des villages. Quoique la population sauvage ne soit pas bien considérable, nous avions assez régulièrement trouvé depuis la Louisiane jusques à San-Pédro, des villages sauvages, à vingt-cinq ou trente lieues les uns des autres, & quelquefois plus près; mais cette vaste étendue que nous avions passée depuis ces mêmes villages de San-Pédro, & celle qui s'étend jusques au *Rio grande*, est absolument dépeuplée de Sauvages. Ils fréquentent néanmoins ces parties, soit pour faire la guerre aux Espagnols & piller leurs troupeaux, soit pour chasser des boeufs sauvages, & pour y chercher des fruits, comme des plaquemines, des châtaignes & des noix; mais ils n'y construisent pas des cabanes, les leurs étant au nord de cette partie, comme je l'ai déjà dit. Ces incursions leur ont fait donner faussement le nom de Sauvages errans.

Population sauvage, & pourquoi les Apaches sont nommés errans.

Guerre avec les Sauvages, & leur sagacité.

Pendant mon séjour dans ce poste, les Sauvages chez qui nous avions passé à San-Pédro, s'étant tout-à-fait brouillés avec le nouveau Gouverneur, qui vouloit empêcher leur commerce avec les François de Nachitoches, vinrent enlever un troupeau d'environ quatre cents chevaux. La garnison prit les armes, monta à cheval, & les ayant suivis l'espace de cent lieues à la trace sans les atteindre, elle retournoit tranquillement à San-Antonio, lorsqu'au passage de la riviere de Guadeloupe, un autre parti des mêmes Sauvages, cachés dans des halliers, fit une bonne décharge sur les troupes Espagnoles. Ceux-ci se défendirent bravement pendant trois heures; mais il fallut céder au nombre, & ils perdirent environ cent cinquante chevaux, & beaucoup d'effets. Le poste étant insulté quelques jours après, on travailla à le mieux fortifier: j'offris mes services, & je me préparois à une bonne défense; mais le tout se borna à quelque légere escarmouche. La façon de combattre des Sauvages ne me donna pas d'eux une idée désavantageuse. Je remarquai d'abord, que lorsqu'ils avoient tenté de nous attaquer à *Quitto calçones*, ils avoient espéré que nous trouvant embarrassés & séparés au passage de ce

ce ruiſſeau, qui n'étoit pas guéable, notre diviſion entraîneroit notre défaite, & certainement ils auroient réuſſi, s'ils euſſent été un peu plus nombreux ou plus hardis. Je remarquai enſuite que lorſqu'ils attaquerent les Eſpagnols au paſſage de Guadeloupe, ils attendirent également qu'ils ſe fuſſent partagés ; l'uſage des Eſpagnols étant de paſſer les rivieres moitié avec le Gouverneur, & moitié avec la troupe de chevaux de rechange. Lorſque le Gouverneur ſe préſenta avec ſa troupe pour paſſer la riviere, les Sauvages étoient embuſqués près du ſentier; ils firent leur premiere décharge à bout portant, & prenant leur courſe dans la plaine, ils allerent recharger derriere leurs Cavaliers, qui, au ſignal, étoient ſortis d'une autre embuſcade, & couroient ſur les Eſpagnols pour faire auſſi leur décharge. Le combat continua de même, les piétons s'avançant quelques pas en avant pour tirer, & les Cavaliers, qui tiroient à leur tour, les couvrant juſqu'à ce qu'ils euſſent rechargé. L'infériorité du nombre & le déſir de ſecourir leurs camarades, engagerent les Eſpagnols à dégarnir le détachement qui eſcortoit les chevaux de rechange; les Sauvages en profiterent, & ſe jetant entre ces chevaux & les Eſpagnols, ils reſterent maîtres du re-

change. J'admirai ſur-tout leur précaution pour éviter d'être pris. Ils ſe mettent exactement nus, même à la ceinture, afin de ne pouvoir être accrochés en fuyant, & ils ſe frottent d'huile, afin que les mains des ennemis gliſſent ſur leurs corps, uſage conforme à celui des anciens Athletes; mais je ne les crois pas des guerriers bien opiniâtres, & à la longue ils cedent à la tenacité des Européens. Je fus cependant bien aiſe qu'ils ne s'entêtaſſent pas à vouloir nous aſſiéger; nous n'euſſions pas pu tenir au moindre coup de main.

Deſcription de San-Antonio.

Le poſte de San-Antonio eſt en plaine; une de ſes faces occupe l'ouverture du coude que forme une petite riviere : il repréſente un carré long, qui eſt partagé par une petite branche des eaux de cette même riviere. Il eſt ceint par les murs de pierre des maiſons dont il eſt bordé, & les chemins ſont barrés par des pieux en forme de paliſſades. Comme il eſt fort grand, & que certaines maiſons ſont ruinées, il n'eſt pas exactement fermé, & il faut beaucoup de monde pour le garder; ſes dehors ſont d'ailleurs embarraſſés par des cabanes qui couvrent & favoriſent l'abord de l'ennemi. Le coude de la riviere eſt également plein de cabanes, habitées par des Colons naturels des Iſles Canaries. Il eſt au reſte très-agréablement

ſitué, formant une preſqu'Iſle en pente douce, qui domine l'autre bord de la riviere. Tous les environs, plantés de maïs, ſont fertiles, & bien arroſés par l'eau de la riviere, dont on forme différens canaux. Ces lieux étoient pleins d'une quantité prodigieuſe de grues. Le nombre des maiſons peut être de deux cents, dont les deux tiers ſont bâties en pierres. Celles-ci ſont toutes couvertes en terraſſes de terre bien battue, qui ſuffiſent à cauſe du peu de pluie & du beau ciel de ce pays. Depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, je n'avois pas eſſuyé vingt jours de pluie. L'on m'a dit cependant que le climat de la riviere rouge, de Nachitoches & des Adaiſſes, étoit aſſez pluvieux, froid & mal ſain. Les marais & les bois qui les avoiſinent peuvent en être la cauſe; cette pluie n'exiſte point à San-Antonio, qui eſt ſitué dans des prairies, & n'eſt entouré que de petits bois de caſſis, ou de meſquitte qui eſt auſſi une eſpece de caſſis. Les grands bois de futaie finiſſent aux environs de la riviere rouge ou Colorado : il y a cependant encore quelques bouquets de gros arbres ſur les bords de celle de Guadeloupe.

Son climat, & celui de la riviere rouge.

Ce poſte eſt le plus conſidérable des quatre qui compoſent cette Province; ſavoir, les Adaès à ſept lieues de Nachitoches, les Aco-

Poſtes Eſpagnols au nord de la Nouvelle-Eſpagne.

quiſſa à cent lieues, dans le ſud-oueſt de celui-ci, Labadie du *Spiritu Sancto* à deux cents lieues dans l'oueſt ſud-oueſt, & enfin le poſte de San-Antonio à deux cent cinquante lieues dans l'oueſt & oueſt ¼ ſud-oueſt des mêmes Adaès. L'on trouve encore le poſte de San-Saba dans l'oueſt ¼ nord-oueſt de San-Antonio; à cent lieues de diſtance, & à l'oueſt du même San-Antonio, celui du Rio-Grande, ſitué ſur le bord de ce fleuve. A peu près au même air de vent, on trouve ceux du *Paſſe-de-nord* & de *Santa-Fe*, au nouveau Mexique, qui ſont à environ deux cent cinquante lieues de diſtance de San-Antonio. L'on voit par ce détail, qu'il y a une erreur conſidérable dans les Cartes qui marquent le nouveau Mexique beaucoup plus dans le Nord qu'il n'eſt réellement; & quoique les détours puiſſent tromper ſur la préciſion des diſtances, je crois cependant que la latitude de ces lieux, qui ſont les plus au nord des poſſeſſions Eſpagnoles, eſt de 33 à 34 degrés. Le Gouvernement de Cuvilla qui eſt dans l'oueſt, eſt au moins cinquante lieues plus au ſud, & celui de la Sonora qui joint à la Californie, eſt dans le ſud-oueſt de ce dernier. Les Eſpagnols ont eu autrefois des poſtes beaucoup plus au nord; mais étant vexés par les Sauvages, ils ont été

obligés de les abandonner. Ils ne s'entretiennent qu'avec beaucoup de peine à *San-Saba*, à *Santa-Fe* & à *Paſſe-de-nord*; il y avoit même eu des ordres d'abandonner San-Saba. Les routes de la Nueva-Sonora, qui conduiſent aux nouvelles mines du Serro-Prietto, ſont preſque impraticables, & j'ai vu faire des armemens conſidérables pour les dégager des Sauvages ennemis. Comment peut-on allier de pareils faits avec la quantité de poſtes que les Cartes nous déſignent au nord de ces parties ? Les relations des Naturels Indiens, voyageurs dans les parties les plus au nord de ce Royaume, ne me permettent pas d'ajouter foi à l'exiſtence de ces établiſſemens; ce ne ſont point des conjectures légeres que je haſarde, je ne parle qu'après les informations que j'ai priſes avec les porteurs des marchandiſes deſtinées à l'habillement des Eſpagnols établis au Nord, & avec les Géographes de la ſuite du Général, que je vis aux Adaès, leſquels avoient été commis pour lever le plan des poſtes ſitués chez les Sauvages, & qui venoient de la Nouvelle-Sonora.

Excepté le poſte de San-Antonio, qui a une colonie d'Eſpagnols des Iſles Canaries, les autres poſtes ne ſont composés que de Soldats & de quelques Indiens, autrefois Sauva-

ges. Leur occupation eſt d'élever des chevaux, des mules, des vaches & des brebis. Ils laiſſent errer ces animaux par troupes dans les champs, & les amenent tous les deux mois dans des parcs qu'ils ont près de leurs maiſons; alors ils les lacent, les attachent; enfin, ils les manient le plus qu'il leur eſt poſſible pour diminuer leur férocité. Deux ou trois jours après, lorſqu'ils apperçoivent que la faim commence à tourmenter ces animaux, ils les lâchent & en amenent d'autres; auſſi, moyennant le ſoin qu'ils prennent de ne pas laiſſer devenir leurs troupeaux tout-à-fait ſauvages, ils ſont quelquefois riches de cinq à ſix mille animaux.

Voici comme ils s'y prennent pour les lacer : comme ils ſont très-bons cavaliers, ils vont dans les champs & à travers bois, en ſuivant à la courſe l'animal qu'ils veulent prendre. Lorſqu'ils l'approchent, ils tiennent un long lacet roulé ſur le haut du bras, ils le lui lancent, ſoit au cou, ſoit aux pieds, & rompant la direction de leur cheval, ils arrêtent l'animal lacé. Ils ont auſſi des animaux privés qui leur donnent du lait, & qui ſervent à leurs voyages. Les vaches demi-ſauvages ſervent à faire de la graiſſe & de la viande ſéchée. Les chevaux ou les mulets ſont ordi-

nairement vendus, lorſqu'ils ſont à demi-domptés; ces deux eſpeces d'animaux ne ſont pas bien cheres; j'en ai vu vendre pour une paire de ſouliers. Ils lâchent également jour & nuit, dans les bois, les animaux privés, & ils n'ont qu'un ou deux gardiens pour toute la troupe du poſte. Lorſque quelqu'un de ces animaux s'écarte, ils connoiſſent à la trace ſur l'herbe, s'il s'eſt écarté en paiſſant ou en fuyant, & ſi c'eſt une mule ou un cheval, alors ils le ſuivent l'eſpace de quinze à vingt lieues. Cette fineſſe de coup-d'œil que l'uſage leur donne aiſément, leur ſert auſſi à pourſuivre les Sauvages dans les bois. Les uns & les autres voulant cacher leur marche, mettent le feu à l'herbe dans les endroits qu'ils laiſſent derriere eux; auſſi trouve-t-on ſouvent deux ou trois lieues de pays brûlé.

Pour ne point s'égarer, ils ont dans les prairies des points de reconnoiſſance d'après la poſition des bois voiſins, & ils connoiſſent dans les bois la partie du nord par le côté du corps des arbres, qui, n'étant point expoſé au ſoleil, eſt devenu verdâtre par l'humidité & par une eſpece de mouſſe qui s'y forme; l'autre côté de l'arbre qui fait face au ſud devient blanchâtre & net.

Missions pour convertir les Sauvages.

Il y a, aux environs de ce poste, quatre Missions de deux Franciscains chacune, situées le long de la riviere, à deux ou trois lieues de distance les unes des autres. Ces Missionnaires y élevent des familles de Sauvages pris à la guerre, qu'ils ont baptisés & mariés. Chaque Mission en a sept à huit, qu'elle entretient avec leurs femmes & leurs enfans, & les fait travailler à son profit. L'Ordre de ces Missions est à peu près le même, quant au temporel, que celui qu'observoient les Jésuites aux établissemens du Paraguay, où les Indiens étoient cependant moins gênés qu'ici.

Les Sauvages Tégas sont les derniers qui se servent de fusils & traitent avec les François; les autres, qui se tiennent à environ cinquante lieues au nord de San-Antonio, & qui se nomment Apaches, se servent de fleches, de même que ceux qui sont vers les bords de la mer, entre les postes des Acoquissa & Labadie *du Spiritu Sancto.* Quelques Européens ont cru ces derniers, qui se nomment Coumaches, anthropophages; les Espagnols les peignent seulement comme poltrons & cruels, & ils n'échappent à l'esclavage qu'en fuyant dans des islots & des marais, sur le bord de la mer.

Les Espagnols font très-sûrement la guerre à ces Sauvages à fleches, en se couvrant la tête d'un bouclier, & le corps d'une casaque faite de trois ou quatre peaux de chevreuils, piquées avec du coton & à l'épreuve de la fleche. Lorsque le nombre des Sauvages est petit, & que les Cavaliers Espagnols sont sûrs de la victoire, ils ne tirent sur eux qu'à l'extrémité ; mais ils les lacent comme des chevaux, en les poursuivant à la course, & en leur lançant le lacet au cou & aux pieds, de telle façon qu'ils l'étendent, alors le Sauvage ne peut faire aucune défense. Ensuite ils les lient, & les conduisent dans les Missions, où, par la douceur, la faim, les femmes qu'on leur donne à épouser, & la raison, on tâche de les adoucir; alors on les catéchise, & on les baptise. Le préjugé qui empêche les Espagnols de fréquenter les Sauvages indépendans, & leur opiniâtreté à les chagriner par leur voisinage, ou par de légeres hostilités, leur a acquis, à la longue, le terrein immense & dépeuplé qui est au nord de la Nouvelle-Espagne; il est douteux que toute autre politique, ou que la voie des armes à force ouverte, eût fait le même effet, au moins eût-elle coûté bien du sang & des dépenses. Façon de les prendre.

Mœurs simples & pures des Espagnols de ce poste.

Je m'étois logé chez un bon homme Indien, auquel m'avoient attaché la douceur & la patience désintéressée avec lesquelles il m'avoit rendu service pendant tout le voyage que j'avois fait depuis les Adaès. J'avois d'ailleurs fait beaucoup de connoissances, & mes façons unies plaisoient assez généralement. Je crois que ces gens pensoient que je pourrois me fixer parmi eux; ils me pressoient souvent sur cet article; plusieurs soupçonnoient que je pouvois avoir de l'argent, voyant la quantité de mes hardes, qui, quoique peu considérables dans nos pays, pouvoient ici faire la fortune d'un homme de leur état. Ils voyoient d'ailleurs ma conduite réguliere, & il me sembla que par ces deux raisons, ils n'eussent pas été fâchés que je me fusse épris des charmes de quelqu'une de leurs filles. Il y en avoit, à la vérité, qui le méritoient par leur figure & leur caractere, & il m'étoit aisé de m'en assurer, mangeant & logeant ensemble dans la même chambre. Je sentois le prix des mœurs douces & pures que la liberté, une honnête pauvreté, & une éducation pieuse donnoient à ces honnêtes gens. Je trouvois tous ces avantages dans la famille de mon hôte; mais, quelque frappé que je fusse de leurs mœurs, de la beauté du climat & de

la fertilité du sol, j'étois bien éloigné de leur idée.

J'avois déjà acheté un cheval & trois mules, & je m'occupai des provisions nécessaires à ma subsistance, ne voulant plus me trouver dans le cas de souffrir la faim. J'avois trouvé ce besoin si pressant & si incommode, que je n'ai pas honte d'avouer qu'il avoit absorbé toutes mes autres pensées, & même m'avoit fait oublier jusqu'aux principes de mon éducation. Je payai toutes mes dépenses comme j'avois déjà fait aux Adaès, avec mon linge, qui étoit de très - bonne & plus commode valeur dans ce pays, que l'argent qui y a très-peu de cours; je n'étois d'ailleurs pas fâché de l'épargner, & de m'alléger d'autant. Un Créole, natif du Sartille, venoit cependant de me soulager d'une partie de ce poids, en me filoutant une douzaine de chemises, & d'autres effets, dont je recouvrai cependant la valeur en grande partie; un Habitant, de ses amis, m'ayant cédé un billet de vingt piastres sur Mexico, en échange de ce vol. Je fais observer le lieu de la naissance de ce Créole, parce que dans les petits désagrémens que j'ai essuyés, j'ai remarqué que la malice augmentoit en proportion des grades & de l'extraction : la pureté des mœurs diminuoit au con-

traire progreſſivement depuis l'habitant des bois juſqu'à celui des villages & des villes; en ſorte qu'entre le Sauvage, l'Indien, le Créole & l'Eſpagnol, ce dernier ſe trouvoit le moins ſociable. Je n'ai jamais éprouvé de tort bien conſidérable de la part des Saüvages ou des Indiens ſemi-Sauvages ; auſſi, dans les Peuplades, préférois-je le logement d'un Indien à celui d'un Eſpagnol : cela répondoit d'ailleurs au plan que je m'étois fait, & à la ſatisfaction que j'avois d'approfondir les uſages des Peuples ſimples que je trouvois ſur ma route.



CHAPITRE V.

ROUTE par la Rheda, & à travers le Rio-Bravo, de San-Antonio à la Ville du Sartille, & mon séjour en cette Ville.

ETANT prêts à partir pour le Sartille, nous nous mîmes en route la troisieme fête de Noël. Nous n'avions pas encore fait cinq lieues, lorsque nous eûmes avis de nous méfier des Sauvages ennemis, qui venoient de poursuivre un Moine. Nous séjournâmes dans sa Mission, crainte d'être attaqués en route; car n'étant plus escortés, nous n'eussions pu faire une longue résistance. Le lendemain, ayant envoyé à la découverte, & les passages paroissant libres, nous nous remîmes en route, ne suivant pas de chemin frayé, crainte de mauvaise rencontre. Nous traversâmes des bois de mesquittes, espece de cassis plein d'épines, & très-bas; c'est la seule espece de bois qui soit commune, après qu'on a dépassé San-Antonio. Nous passâmes ensuite des collines de terre, dont l'eau, distillant en abondance, rendoit le sol peu praticable. Ces sources nous conduisirent au bord d'une petite riviere Le 27 Décembre 1757.

guéable, mais difficile par ſes rochers, ſes trous & la rapidité de ſon courant. Quelques prairies & des ruiſſeaux bordés de meſquittes ſe terminerent au *Rio-Frio*, que nous paſsâmes à gué.

Paſſage pénible à travers des marais, & le Rio de Las-Nuicès.

Nous trouvâmes enſuite des lacs & des marais, abondans en oiſeaux & en poiſſons, & bientôt après le Rio de Las-Nuicès, qui étoit preſque à ſec, & très-vaſeux. Nous tranſportâmes des faſcines pour le paſſer, & cela ne nous donna pas peu de peine. Nous traverſâmes enſuite de belles prairies, qui nous conduiſirent dans un fond vaſte & étendu. Nous arrivâmes enfin, après dix jours de route, à un village de dix à douze maiſons, nommé la Rheda; il eſt éloigné de quatre-vingts lieues de San-Antonio, & il eſt ſur le bord d'une grande riviere, nommée Rio-Grande, & ſur les Cartes Rio-Bravo : en effet, après le Miſſiſſipi, elle eſt la plus conſidérable de ces parties, & aſſez ſemblable à ce fleuve par ſa grandeur & ſa rapidité.

Il y a un bateau pour le paſſage, après lequel le pays commence à être plus peuplé. Nous commencâmes auſſi à découvrir des montagnes; car je n'avois trouvé ni colline, ni hauteur un peu conſidérable, depuis le commencement de mon voyage. La campa-

gne étoit cultivée & habitée en quelques endroits, & les champs étoient ſemés de maïs; l'air y étoit peuplé d'une immenſe quantité de grues : notre voyage étoit aſſez agréable, par les beaux pays que nous traverſions, & dans leſquels nous trouvions abondamment de quoi manger.

Paſſage en bateau de la riviere Sabinas: eaux minérales.

Nous paſsâmes, peu de temps après, la riviere ſalée, qui, un peu au deſſus, porte le nom de Sabinas; elle eſt rapide & pleine de roches. Nous fûmes enſuite tourmentés par des cours de ventre que nous donnerent les eaux minérales; les chevaux en furent même très-incommodés. Nous trouvâmes auſſi différentes ſources d'eaux très-chaudes, d'un goût ſalé & fort amer; il en falloit cependant boire, puiſqu'il n'y en avoit pas d'autres. Le pays eſt très-ſec & déſagréable. Dans les fonds, ce ſont des bois épineux de meſquittes, qui laiſſent cependant appercevoir un ſol aſſez net & preſque ſans herbe; mais les plaines & les hauteurs ſont ſemées de plantes épineuſes. Elles ſe diverſifient en mille eſpeces, par leurs formes & par leurs épines; les unes ſont en façon de dard, les autres en ſcie unie ou rebrouſſée, & d'autres en harpon; mais elles ſont toutes très-aiguës; elles entrent très-facilement dans la chair, & n'en ſortent qu'en

déchirant & causant par conséquent une assez grande douleur. Il semble que la Nature se plaise à faire acheter par des souffrances le passage de ces contrées.

Animal puant.

Nous y fûmes empestés par l'odeur d'un animal à peu près de la grosseur d'un lapin, mais beaucoup plus lourd ; cet animal emporte avec lui une singuliere défense. Lorsqu'il est chassé & qu'il est près d'être joint, il exhale une odeur si infecte, que celui qui en seroit trop près risqueroit d'en être étouffé, & la fuite est le seul remede. J'avois aussi vu dans la plaine de Tégas un petit animal à poil court & roussâtre, les pattes & le corps courts & renfoncés ; il est de la grosseur d'un gros chat, ressemblant à cet animal quant au museau & aux oreilles, mais son front est comme celui du lapin. Nous en tuâmes un, & après l'avoir fait rôtir sous la cendre, nous le mangeâmes ; sa chair étoit très-bonne, fine, blanche, & entre-lardée comme celle du cochon. Les Indiens le nomment Tacouagge ; il y a aussi dans ce pays des serpens à sonnette, mais je n'en vis pas.

Mines de la Sierra & de Laiguana.

Nous laissâmes sur la gauche les mines de la Sierra & de Laiguana, & plusieurs hameaux. Nous passâmes aux Peuplades d'Indiens de la Punta, Sant-Yago & de la Caldera, & nous laissâmes

laissâmes à droite une montagne isolée, nommée par sa forme la table de la Caldera. Elle est taillée à pic de tous ses côtés, n'y ayant qu'un sentier très-difficile & presque impraticable pour y monter; l'on n'y peut aborder que par cet endroit, & il seroit même impossible à des chevres de gravir par un autre. Le haut est une plaine fertile qui donne de bons pâturages; l'on trouve des sources dans ses inégalités : l'on y a enfermé des bestiaux qui donnent un bon profit; une maison bâtie sur le sentier empêche qu'ils ne sortent de cette espece de parc ou de terrasse.

Les Etats d'Indiens policés, que les Espagnols conquirent après la mort de Montézuma, commencent à la riviere salée : on rencontre peu après le village de la Caldera dont je viens de parler. Nous étions entrés dans les montagnes, & ces belles plaines de la Province de Tégas n'étoient remplacées que par des rochers & par quelques vallons, qui ne produisent que des aloës, des figuiers de Barbarie, & une autre plante épineuse d'une seule tige, sans feuilles, nommée en Europe Cierge Pascal; ici elle est d'un aspect réellement majestueux. Cette seule tige s'éleve de terre à la hauteur d'environ quinze pieds; elle se sépare en quatre ou cinq autres, qui, après

Cierge Pascal.

s'être éloignées de trois ou quatre pieds de celle du milieu, s'élevent enſemble à une hauteur perpendiculaire d'environ vint pieds; auſſi eſt-ce preſque le ſeul arbre ou plante que fourniſſe cette contrée.

Quatre jours après avoir paſſé par les villages Indiens que j'ai déjà nommés, nous trouvâmes des bois d'une eſpece de dattiers, quant à la forme des feuilles & à l'emplacement des branches au bout deſquelles le fruit eſt placé. Il eſt à pepin, doux & très-bon; il vient en régime, de l'arrangement, de la forme & de la groſſeur d'une eſpece de petites figues bananes qui croiſſent dans l'Inde, & qui ſont connues aux Philippines ſous le nom de *dedos de Dama*, ou doigts de Dame; le ſol de cette partie eſt d'ailleurs extrêmement ſec.

Poſte de Cuwilla.

Nous laiſſions alors le poſte de Cuwilla à l'oueſt, éloigné d'environ vingt lieues. Le pays abonde en chevres & en brebis, que l'on tue pour en vendre la peau. Nous côtoyâmes une petite riviere qui paſſe plus bas à Monterey; elle eſt très-ſalée, comme toutes les eaux que nous avions trouvées depuis le Rio-Salado ou Sabinas. Les bords de cette riviere ſont cultivés & peuplés d'Indiens. Nous paſsâmes enſuite environ vingt lieues de terrein déſert, à travers de hautes montagnes très-rudes, après

quoi nous découvrîmes une belle plaine bien cultivée, dans laquelle eſt ſitué le Sartille, où nous arrivâmes le 20 Janvier 1768. Nous croyions alors avoir fait cent ſoixante lieues au ſud-oueſt. Aux approches du Sartille, deux jours avant notre arrivée, nous avions remarqué une éclipſe de ſoleil; elle me ſembla plus conſidérable & plus exactement centrale que celle du 1er. Avril 1764 ne m'avoit paru en Provence où j'étois alors.

Arrivée au Sartille, le 20 Janvier 1768.

Eclipſe de ſoleil.

La ville du Sartille eſt aſſez grande, & elle eſt moyennement peuplée d'Eſpagnols & d'Indiens; les égliſes y ſont belles, de même que les places publiques; les principales rues ſont larges, propres, & bordées de maiſons médiocrement bien conſtruites en pierre; mais le reſte de la Ville eſt mal bâti & de mauvais goût, ſur-tout les maiſons des Indiens, qui ne ſavent pas diſtribuer leurs logemens. L'on trouve dans certaines rues des ſources qui diminuent la ſéchereſſe du ſol. Il y a au Sartille un aſſez grand nombre de Marchands honnêtement riches. Cette ville eſt l'entrepôt des productions ſauvages des pays que nous venions de quitter, productions qui ſe répandent enſuite dans les pays plus peuplés; elle l'eſt auſſi des vêtemens & des ſuperfluités de la vie, que les Sauvages viennent acheter en échange

Deſcription de cette Ville.

de leurs peaux, de leurs viandes, & de leurs chevaux. Les Habitans, excepté les Indiens, suivent la coutume de la populace, qui se livre aisément aux mœurs vicieuses dont on lui donne l'exemple, sans en adopter également les préservatifs. Je leur trouvai en général un caractere orgueilleux, fourbe & frauduleux; ils agissent avec une feinte générosité qui cache des sentimens plus qu'intéressés; en un mot, ils ont l'orgueil, mais non le caractere bon & généreux du véritable Espagnol. Cette ville est composée d'un quartier d'Espagnols, ou soi-disant tels, la plupart d'entre eux n'ayant peut-être pas la huitieme partie de sang Européen; leur couleur est un composé de celles de l'Européen, du Negre & de l'Indien : ce dernier est regardé dans ce pays comme l'extraction la plus basse; aussi s'allie-t-il peu avec l'Européen. Le second quartier est composé d'Indiens, nommés *Trascaltequas*. Autant les premiers sont orgueilleux & paresseux, autant ceux-ci sont laborieux & affables. Ils sont les seuls qui cultivent les jardins & les champs qui donnent du maïs & du blé en abondance. Ce fut ici le premier endroit où je mangeai du pain de froment, depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans. Les jardins y donnent des figues, des pommes, des raisins, toutes sortes

Mœurs des Habitans.

Productions du Pays.

de plantes d'Europe, & une large plante épineuſe, dont la ſéve fait une boiſſon aſſez bonne; elle ſe nomme Maguey, & le ſuc, Pouchre; elle croît dans preſque toute la Nouvelle-Eſpagne.

Nous étions dans le mois de Janvier; le climat étoit très-doux, ſans pluie, & le ciel, toujours ſerein, étoit encore plus pur que celui que j'avois trouvé à San-Antonio. J'y vis la fête de la Chandeleur, qui eſt celle de la Ville; elle fut célébrée aſſez ſinguliérement. Après la Meſſe, on fit en pompe une proceſſion avec l'image de la Vierge, qu'on alla repoſer ſur un théâtre, placé à côté d'un cirque qui ſervoit au combat des taureaux, & tout le monde ſe retira. Après la ſieſte, l'on ouvrit le ſpectacle du combat des taureaux par des fanfares qui étoient jouées par des inſtrumens placés aux côtés de l'image de la Vierge : ce divertiſſement dura juſqu'à la nuit, & l'on acheva la proceſſion, en reportant l'image dans l'égliſe. Après cela commença une Foire, bien pourvue de ſucreries, vins, pâtiſſeries, & autres gourmandiſes. Là ſe déploie toute la galanterie des Eſpagnols, qui ſont ſi pauvres que pluſieurs engagent leur derniere chemiſe pour y bien régaler leurs connoiſſances. Je trouvai ſingulier de voir les maris porter cette galanterie à

Célébration de la fête du lieu.

l'excès envers leurs femmes. Je vis une femme, qui m'avoit paru avoir beaucoup de bon ſens, ſe formaliſer de ce que ſon mari n'étoit pas aſſez galant pour vendre un couteau de chaſſe qui lui reſtoit, & en employer l'argent à la régaler de ſucreries à la Foire. Pendant cette cérémonie, les deux époux ſont très-graves & ſérieux, & les maris ont pour leurs femmes des petits ſoins à l'Eſpagnole, comme s'ils étoient au temps de leurs premieres amours. Cette fête dura trois jours. J'en avois vu une pareille à San-Antonio, pour la Conception. La veille de la fête on alla chercher l'image de la Vierge dans l'égliſe ; elle étoit accompagnée d'un grand nombre de gens déguiſés, les uns en Diables, les autres en Anges, d'autres avoient des habillemens d'homme ou de femme à la Maureſque. On apporta l'image dans une ſalle de bal chez le Chef de la fête, & l'on commença à danſer & à diſtribuer des rafraîchiſſemens. On repréſenta enſuite une eſpece de Comédie ; le lendemain, les mêmes amuſemens recommencerent avec le combat des taureaux, & durerent juſques au ſoir. La fête étant finie, on reporta en proceſſion l'image de la Vierge dans l'égliſe. Tant il eſt vrai que certains uſage, pieux dans leur origine, dégénerent bientôt en abus !

Dans l'eſt & dans le ſud de ces contrées, ſont les Provinces de Parras & du Reyno; elles donnent de très-bon vin, beaucoup de fruit & de ſucre, du maïs, du blé, & des beſtiaux. Les côtes du Reyno qui bordent une partie du golfe du Mexique, ſont très-poiſſonneuſes; c'eſt dans cette partie qu'eſt ſitué le port de Tampic. Cette Province donne auſſi un peu de cochenille, eſpece d'inſecte qui ſe nourrit ſur une plante épineuſe, de la forme du figuier de Barbarie, mais dont les feuilles ſont beaucoup plus petites & plus fines. Cet inſecte fait une petite coque qu'il attache aux feuilles de cette plante, s'y renferme, & y meurt; le tout ſe colore, ſe conſolide, & prend la forme que nous connoiſſons à la cochenille, à la derniere préparation près. On étend un linge ſous l'arbuſte, qu'on ſecoue pour en ſéparer la petite coque. Cette production vient dans les champs ſans culture, de même que l'indigo; elle eſt ramaſſée par les ſeuls Indiens, dont peu même en connoiſſent tout le prix.

Deſcription de la cochenille.

Les affaires de mon compagnon de voyage n'ayant fini qu'au commencement de Février, nous nous préparâmes alors à partir; les chemins étant aſſez praticables, il voulut voyager plus vîte que nous n'avions pu faire juſque-là, à cauſe de nos effets. Nous les don-

nâmes en conséquence à fret pour Mexico, à un Franciscain qui y retournoit, après avoir accompagné l'habillement nécessaire pour les différentes Missions des parties sauvages que nous venions de laisser. Les gens que nous avions emmenés retournerent dans leur Patrie, & je me séparai de mon fidele Indien de San-Antonio. Je ne saurois assez admirer le zele patient avec lequel il me rendit toujours service, & corrigeoit ma mal-adresse dans des pays si différens des nôtres par leur rusticité & par leur peu de ressources. La prudence, le bon sens, la religion & l'humanité qui éclatoient dans toutes ses actions, m'obligent de dire que cet Indien est le seul homme en qui j'aye trouvé réunies autant de qualités, sans s'être démenties une seule fois depuis plus de quatre mois que je le connoissois. Je payai un nouvel homme, pour me servir dans le voyage que j'allois continuer.



CHAPITRE VI.

ROUTE par les Villes de Charcas, San-Louis Potosy, San-Miguel el-Grande, & San-J'uan del-Rio, depuis la Ville de Sartille jusqu'à celle de Mexico, & mon séjour dans cette derniere Ville.

NOUS partîmes du Sartille pour Mexico, le 10 de Février 1768; nous n'avions plus besoin de faire des vivres, & nous mangions de bon pain. Pendant trois journées, nous trouvâmes un pays très-peuplé; mais nous en passâmes ensuite trois autres sans trouver autre chose qu'un sol très-sec, & de la poussiere corrosive comme de la chaux. Il n'y a d'autre eau dans cette traversée, que celle des puits qui sont très-profonds. On paye pour leur entretien l'eau qu'on y prend, qui est saumâtre & d'un mauvais goût; l'on n'en trouve que toutes les sept à huit lieues. Il y a une cabane pour leur gardien, & ce sont les seules habitations que l'on rencontre. Après avoir dépassé ce petit désert & deux journées de prairies, nous arrivâmes à une mine nommée Charcas, où est une petite Ville assez

Départ du Sartille pour Mexico, le 10 Février 1768.

Arrivée à Charcas.

jolie, moins grande que le Sartille, mais mieux bâtie & plus peuplée.

Je me ſépare de mes compagnons de voyage.

Mon compagnon de voyage, l'ancien Gouverneur de Tégas, y tomba malade; je ne voulus pas retarder ma marche, & la route étant fréquentée, je penſai à me ſéparer de lui : il parut affligé de ce que je l'abandonnois; mais j'étois forcé de partir, ayant appris l'arrivée du galion de Manila à Acapulco, dont j'étois encore éloigné de deux cent cinquante lieues; le mois de Février étoit déjà à moitié écoulé, & ce vaiſſeau devoit partir ſur la fin de Mars.

Ma ſanté s'étoit aſſez bien ſoutenue depuis mon départ de San-Antonio & du Sartille, à une attaque près de rhumatiſme au genou, que je guéris par un grand exercice & des cataplaſmes de mente broyée & frite avec du ſuif de bouc; j'éprouvois encore une foibleſſe d'eſtomac, que la farine de maïs rôti, & quantité de maïs rôti ou bouilli que j'avois mangé juſques au Sartille, avoient dépravé.

Mon arrivée au village nommé le Venau.

Je paſſai à un village nommé le Venau, tout composé d'Indiens, gouvernés par leurs Chefs. On venoit d'exécuter douze des plus ſéditieux d'entre ceux qui s'étoient révoltés; leurs têtes étoient ſur des pieux, à la place de leurs maiſons qu'on avoit raſées, après avoir

envoyé toute leur parenté en exil. Cette punition d'exil eſt très en uſage chez les Eſpanols, & la politique m'en parut très-ſage; car il arrive ſouvent que des ſujets qui deviendroient rebelles, s'ils trouvoient des moyens d'appuyer leurs révoltes, reſtent fideles & utiles à l'Etat, lorſque ces moyens leur ſont ôtés; leur mélange avec des ſujets fideles & heureux par leurs bonnes mœurs, les engagent bientôt à ſuivre leur exemple. L'occaſion ou le déſeſpoir eſt la cauſe preſque inévitable des plus grands crimes; mais la ſociété des hommes honnêtes, laborieux & charitables, en prévient les funeſtes effets. La connoiſſance des hommes apprend que la plupart des criminels ne l'euſſent pas été, s'ils étoient nés dans des climats & ſur un ſol heureux, dont la culture abondante les eût payés de leurs peines. Un travail modéré, & l'attrait de la nature au bien, les auroient éloignés du vice. L'origine de nos Colonies en eſt une preuve, quoique l'ancienneté de la population y ait apporté quelque différence; car j'ai trouvé des mœurs bien plus pures à la Louiſiane & aux Philippines, qu'à Saint-Domingue & au Mexique. Sans attaquer l'origine de certains Créoles de la Louiſiane & des Philippines, tout le monde ſait cependant que la

néceſſité d'établir la premiere Colonie y avoit fait admettre des gens de toute eſpece, & que les Philippines ſont le lieu d'exil de pluſieurs mauvais ſujets du Mexique, qui lui-même en reçoit beaucoup de ceux d'Eſpagne. J'ai vu néanmoins à Manilla des Officiers, de riches Négocians, & des perſonnes de tout état, qui, y ayant paſſé les fers aux pieds, y ont mené dans la ſuite & menoient encore une vie très-réguliere & exemplaire, quoiqu'il ſe trouve dans ce Pays bien des moyens de provoquer le vice. Les Eſpagnols avoient ſuivi au Venau une voie de juſtice très-ſévere, en décapitant les plus ſéditieux; l'exemple & la politique, cruelle par néceſſité, l'exigeoient peut-être; mais la bonté de leur cœur ne leur permit pas d'étendre plus loin la ſévérité des loix, & le reſte des ſéditieux fut exilé. J'oſe remarquer ici qu'il faut que la population Indienne ſoit bien abondante, ou que les relations ayent bien groſſi le carnage & les vexations qu'eſſuyerent les Mexiquains; j'ai vu par moi-même l'immenſe quantité d'Indiens dont ce Royaume eſt peuplé, & l'aiſance dans laquelle ils vivent, quoique ſubordonnés à leurs Conquérans. La levée du tribut & la police ſont exercées en beaucoup d'endroits par leurs Chefs, & les loix du Roi d'Eſpagne tendent

plutôt à les rendre ſujets patriotes, qu'eſclaves malheureux : pluſieurs d'entre eux, dépendans ſubalternes, ſont admis aux charges de l'Egliſe, de la Juſtice & du Militaire. Ils s'allient avec les Eſpagnols, ſur-tout dans les grandes Villes & à Manilla : c'eſt ſeulement loin des Villes que la hauteur qu'inſpire le titre de Conquérans à des vagabonds que la fortune a favoriſés, donne quelques déſagrémens aux Indiens. Le peu de fréquentation des deux Nations les engage alors à ſuivre le préjugé de ſupériorité & d'éloignement que toute Nation a pour une autre, & ſur-tout l'Eſpagnol. Les Indiens ſe regardant comme les plus foibles, leur ſoumiſſion & leur caractere ſuppléent au petit nombre d'Européens, & la politique rend utile à l'Etat ce que le caractere des deux Nations opere par haſard.

L'Eſpagnol que j'avois pris à mon ſervice m'avoit d'abord paru un coquin. Lorſque j'étois en compagnie du Gouverneur que je venois de quitter, je croyois n'avoir rien à craindre de ſa part avec un auſſi grand nombre de compagnons de voyage; mais lorſque nous nous trouvâmes tête à tête, j'eus quelque méfiance de ſa probité; heureuſement il n'avoit point d'armes, & je portois toujours un couteau à ma ceinture. Mes chevaux & *Précautions contre mon guide.*

mes mules ne m'avoient jusques alors rien coûté de nourriture, étant gardés dans les pacages, pendant la nuit, par mes compagnons de voyage; je ne jugeai pas à propos de donner à celui-ci la même commission, crainte qu'il ne me les enlevât, & qu'à mon réveil je ne me trouvasse à pied.

Je trouvois chaque soir des maisons pour coucher; je pris le parti d'y acheter de quoi manger pour mes mules : je faisois coucher mon domestique dans la maison, & je dormois seul au pied des piquets où je les attachois, car dans ce pays-là il n'y a point d'écuries; j'étois d'ailleurs plus assuré de ce qu'elles mangeoient, & j'avois plus d'attention à elles qu'à moi. Il est singulier combien elles sembloient contrariées de ne pas paître en liberté; elles resterent deux ou trois jours à ne manger que très-peu d'herbes coupées, & je ne pus les accoutumer au grain qu'en le leur faisant mâcher par force, après l'avoir trempé dans de l'eau de sel. La premiere nuit qu'elles resterent attachées, leurs jambes & leurs corps s'engourdirent à tel point, que le matin elles paroissoient tout d'une piece; ce ne fut qu'à grands coups de fouet & en les traînant, qu'elles commencerent, non à former des pas, mais à sauter, comme si elles eussent

eu des entraves, & en traînant les deux pieds de derriere; mais leur ſang s'échauffant peu à peu par les coups & par l'exercice, elles reprirent l'uſage de leurs jambes comme auparavant.

Deſcription de San-Louis Potoſy.

Le lendemain de mon départ, j'arrivai à San-Louis Potoſy, où ſont de fameuſes mines d'or & d'argent, principalement celle du Serro San-Pédro. San-Louis eſt une jolie Ville, d'une grandeur médiocre, & bien bâtie, ayant de belles rues tirées au cordeau; elle eſt bien peuplée, environnée de beaux jardins. On y voit de ſuperbes égliſes, & les Habitans y ſont riches & jouiſſent de toutes les commodités de la vie.

Origine de la ſéditiondes Indiens de cette Province.

Dans toute cette Provence, les Indiens étoient fort triſtes; leur humeur avoit été aigrie par de nouveaux impôts, par l'excluſion des Jéſuites, & par le joug Eſpagnol qu'ils portent avec peine. Ils avoient été animés par des Chefs vindicatifs que le Gouvernement avoit autrefois punis, & toutes ces raiſons avoient porté ceux de cette Province juſques au Venau, à une eſpece de ſédition, qui, ſans la promptitude & la ſévérité dont on uſa pour l'étouffer, auroit pu avoir des ſuites, n'y ayant ſur vingt Indiens qu'un Eſpagnol ou ſoi-diſant tel.

On éleve dans ce pays de très-beaux chevaux, & j'en achetai un; on y nourrit auſſi beaucoup de vaches, le tout pour la conſommation de Mexico. La maniere de prendre les vaches eſt adroite & ſinguliere; elles errent dans les champs, & lorſqu'on en a beſon on les chaſſe à la courſe. Quand on les a jointes, on prend le temps du galop où elles tombent ſur les pieds de devant; alors le Chaſſeur les élevant indirectement & avec force par la queue, leur fait perdre l'équilibre, & elles s'abattent ſur le nez; en même temps il paſſe en avant ſous les cuiſſes la queue qu'il tenoit à la main. Cette attitude eſt ſi gênante pour ces animaux, qu'ils reſtent dans la même ſituation des journées entieres, & juſques à ce que le nombre dont le Chaſſeur a beſoin étant complet, il vienne les dégager. J'avois laiſſé dans l'oueſt les Provinces de Guadalaxara, Zacatécas, & leurs Villes. Là ſont des mines conſidérables; il y en a beaucoup d'autres dans le ſud-oueſt de San-Louis : ce pays eſt plein de richeſſes & de pauvreté cachée, les Créoles dépenſant avec la même facilité qu'ils amaſſent.

Maniere adroite de prendre les vaches.

Je ſéjournai deux jours à San-Louis, & m'étant remis en route, je paſſai des pays variés par des collines, ſemées de beaucoup de

villages

villages Indiens, & bien cultivés en blés, & sur-tout en maïs. Le sac de maïs y valoit un écu au plus; l'espace depuis Charcas à San Louis Potosy, est à peu près le même que celui-ci pour la population & pour la culture. Les Indiens chez qui je logeois toujours étoient assez simples, & hospitaliers. Leur bonne santé, les douceurs d'une vie innocente & tranquille, sont les fruits de leur sobriété & de leur amour pour le travail. Ils sont sans luxe ni hauteur, & simplement vêtus; les uns le sont à l'Espagnole, les autres conservent leur vêtement primitif. Les hommes portent une culotte & une chemise courte & sans plis, qui descend jusques à la ceinture : le tout est de peau de chevre : d'autres ont, au lieu de chemise & de culotte, une espece de chasuble, dont les côtés sont cousus par le bas. Les femmes ont de plus, autour de la ceinture, une piece d'étoffe qui tombe jusques à mi-jambe, & une semblable chasuble sur les épaules; leurs cheveux tressés se nouent de différentes manieres sur le derriere de la tête, qu'elles ont toujours découvertes. Les hommes couvrent la leur d'un chapeau à l'Espagnole.

Fertilité du Pays.

Caractere & vêtemens des Indiens.

Outre les Alcades, qui sont des especes de Consuls en qui réside certaine partie de la Justice Civile & Militaire, les Commandans de

Province, les différentes Cours de Juſtice, les Evêques, les Chapitres & les Moines forment des Corps très-puiſſans. Ils ont tous de très-belles poſſeſſions, & tout le pays eſt diviſé en Seigneuries, la plupart titrées; elles ont de très-beaux châteaux, & de grands revenus, leur terrein étant fertile & étendu. Tout y annonce leur luxe & leur grandeur, qui égale celle de nos plus grands Seigneurs.

Paſſage à San-Miguel el-Grande, & autres lieux; population & induſtrie de ces Pays.

Quatre jours après mon départ de San-Louis, j'arrivai à San-Miguel el-Grande; cette Ville eſt en effet grande & belle, plus conſidérable que celles où j'avois déjà paſſé; elle eſt ſituée ſur le penchant d'une colline. Les maiſons, les rues, les jardins y ont un air plus noble, plus recherché, & y annoncent en tout la richeſſe de leurs Habitans. Le ſurlendemain, je couchai aux environs de Queretano, lieu célebre par ſes manufactures de chapeaux, de draps & autres étoffes; je me rendis enſuite à San-Juan del-Rio, très-jolie Ville, d'une moyenne grandeur; elle eſt bien habitée, & arroſée par une jolie riviere, qui eſt bordée d'arbres & de promenades. Ce Pays eſt très-cultivé, extrêmement habité, & plein de grandes Villes. Les bois, qui y ſont rares, y ſont cependant déſagréables, excepté quelques arbres épars le long des ruiſſeaux &

des rivieres; les bois ne ſont compoſés que de figuiers de Barbarie, qui ont vingt-cinq à trente pieds de hauteur; après San-Juan del-Rio ſont des montagnes aſſez hautes, & pendant trois journées je n'y trouvai que de gros Bourgs bien bâtis, qui annonçoient cependant l'approche d'une grande Ville. Enfin, le 28 de Février, après avoir fait depuis le Sartille cent cinquante lieues de route dans le ſud, je découvris des hauteurs, un très grand lac, au milieu duquel, à environ une lieue de diſtance, paroît la ville de Mexico, comme une maſſe immenſe qui ne tient à la terre que par les chauſſées qui y conduiſent : au pied de la montagne, ſur le bord du lac, eſt un Bourg, nommé Noſtra-Sonora de Guadaloupe, qui pourroit paſſer pour une petite Ville d'Europe. Il y a un bel aqueduc & une belle égliſe, dédiée à cette même Noſtra-Sonora, de même que tout le Royaume. On ſe rend à la Ville par une ſuperbe chauſſée, très-bien entretenue; elle a au moins cent pieds de largeur, & une lieue de longueur; on y remarque des arcades de diſtance en diſtance, pour donner un libre cours aux eaux du lac, qui ſont ſaumâtres. Cinq pareilles chauſſées conduiſent de différens côtés à cette grande Ville, qui peut avoir ſix lieues de tour, & qui

28 Février 1768.

Arrivée à Mexico, & deſcription des beautés de cette capitale.

n'eſt fermée que par des barriéres. Le lac lui tient lieu de fortification, car il eſt impoſſible de le paſſer à gué, à cauſe de la vaſe, & il n'y a pas aſſez de bois dans le pays pour conſtruire un grand nombre de bateaux. Les rues ſont preſque toutes tirées au cordeau & larges; leur nom y eſt inſcrit, ainſi que le numéro des maiſons, ce qui ſert beaucoup aux étrangers, qui riſqueroient de s'égarer. Il y a des jardins publics, de belles promenades, & l'on y trouve de grandes & belles auberges, comme dans toutes les Villes des environs; mais elles ſont peu commodes, n'y ayant que des chambres ſans meubles ni vivres. Les maiſons ſont belles, & à trois & quatre étages; la Cathédrale, le Palais du Vice-Roi, & les ſimples reſtes du Palais & des Bains des Empereurs du Mexique, prennent les trois côtés de la place principale. Ils excitent la curioſité des arrivans, de même que l'Hôtel des Monnoies, dont les cours ſont ſans ceſſe plaines de lingots entaſſés, qui s'y ſuccedent pour être peſés & touchés. On en ſouſtrait enſuite le quint, qui eſt le droit du Roi, ſur l'exploitation des mines, qui, la plupart, appartiennent à des particuliers. Le Baratillo, eſpece de Bourſe, dont la régularité & la richeſſe flattent la vue, mérite l'attention du Voyageur. Le même goût

ſe fait remarquer ſous les voûtes qui ſervent aux marchés des fleurs, des marchandiſes de mode, des ſucreries, & de tout ce qui dépend de la bijouterie & du vêtement.

Les Indiens y exercent avec ſuccès la Peinture & la Sculpture, qui brillent ſur-tout dans les égliſes : l'Orfévrerie tient un des premiers rangs parmi les Arts de cette Ville, & les ouvrages, quoique maſſifs, y ont du goût & ſont achevés. L'argent y eſt employé à une infinité d'uſages, ſur-tout dans les égliſes, qui ſont d'une richeſſe prodigieuſe : on peut s'en former une idée le jour de la célébration de la conquête du Mexique ; chaque particulier fait dans ce jour parade au dehors de ſa maiſon, de ſes meubles les plus précieux ; il ſeroit difficile de déterminer la valeur totale des richeſſes étalées ; ils pouſſent la ſomptuoſité juſques à ſe ſervir d'argent au lieu de fer pour les roues de leurs carroſſes & pour leurs chevaux. Les hauts Habitans, Créoles ou Européens, qui, comme les autres Nations, n'ont pas tous la fureur d'habiter l'Europe où ils ſeroient moins bien, vivent ici avec beaucoup de faſte. Les ſeuls habillemens propres ou du mode y ſont chers ; mais les vêtemens honnêtes & les vivres ſont à très-bon marché, & deux cents lieues ne ſont rien pour l'infatigable Indien, qui,

à bas prix, apporte de toutes parts des productions à cette grande Ville. Il évite, par son travail, l'indigence, qui ronge le bas étage des Espagnols de ce Pays ; autant le haut Habitant est riche & aisé, autant le reste est pauvre. On peut juger de la richesse de cette Ville, par le luxe, le jeu, la construction des maisons, les meubles, le nombre de domestiques & de voitures à quatre ou six mules ; mais la pauvreté y est en même temps extrême pour le bas étage ; sous une cape de cent morceaux, on ne trouve souvent ni culotte ni chemise ; la même chose arrive aux femmes : au surplus, la débauche, l'ivrognerie de vin ou de poulchre, & les jeux des cartes, ou les paris aux combats des coqs, font l'occupation des deux sexes de tout étage.

Les Mexiquains nomment généralement les Sauvages du nord *Mecos* ; ils n'en parlent qu'avec des démonstrations d'une crainte sans égale, & c'est chez eux le comble de l'injure de nommer quelqu'un Chychymeco. Quelle induction tirer de ces deux circonstances? Les Chychymecos seroient-ils une Nation à part, plus féroce que les Mecos, ou le terme de Chychy renchériroit-il sur l'injure de Meco ? Les Sauvages du nord de ce Royaume n'étant point aussi dociles que le furent jadis les Indiens,

on choisit & l'on paye largement les meilleurs Créoles pour leur faire la guerre : l'on venoit d'envoyer de ces troupes à la Province de Sonora, pour en rendre la communication libre avec Matanchel, d'autres ports où on s'embarque pour la Californie, & avec quelques mines nouvellement découvertes au Serro-Prietto ; cela augmente l'étendue de ce Royaume, qui est très-considérable. Sa grandeur, qui n'est pas bornée, la quantité de grandes Villes, le nombre de ses Habitans, sa fertilité, ses mines, & ses riches productions particulieres, m'en ont donné une grande idée; mais passager, & n'en ayant vu qu'une partie, je n'en ai pu prendre qu'une connoissance imparfaite.

Pendant que j'étois à Mexico, l'Inquisition, qui y est très-févere, fit fouetter publiquement différentes personnes, entre lesquelles étoient deux femmes, victimes d'une superstition ridicule; elles étoient accusées de faire des plaies à leurs ennemis par certaines invocations, & en cicatrisant les parties correspondantes d'une espece de poupée qu'elles avoient à cet effet. Inquisition.

Ces femmes portoient en conséquence ces poupées suspendues à leur cou. Les autres criminels portoient en écrit, sur une espece de mitre, la qualité de leur crime. Le fouet

n'eſt que le prélude du châtiment, & il eſt toujours infligé dès que les accuſés ſont reconnus criminels, & avant le jugement déciſif. Les châtimens de l'Inquiſition ſont regardés avec vénération, comme très agréables à Dieu. J'ai remarqué dans le Catéchiſme Eſpagnol, au nombre des œuvres de charité, celle, non de remettre dans la bonne voie, mais de châtier ceux qui ſont dans l'erreur.

Climat du Mexico.

J'avois trouvé, pendant les premiers jours de mon ſéjour, l'air humide & frais; mais dans la ſuite il ne me parut pas mal ſain, & quoiqu'il fût humide, il étoit aſſez vif, le lac étant ſitué ſur des montagnes. Je me délaſſai amplement pendant mon ſéjour dans cette Ville, y jouiſſant de tous les agrémens de la vie que fournit ce bel endroit. Je me nourriſſois avec de très-bons alimens. Les légumes, le jardinage, & certains fruits d'Europe y ſont auſſi communs que ceux de l'Amérique; je prenois très-ſouvent une boiſſon rafraîchiſſante, faite avec de l'eau de farine de maïs, qui, bouillie juſques à un certain point, prend la conſiſtance du chocolat; on la nomme Atollé. Je viſitois les curioſités, les égliſes, les palais, les promenades publiques, & ſur-tout le jardin public de l'Almeyda, les jardins & les aqueducs de Tacuba. Cependant le temps du départ du galion

d'Acapulco preſſoit, étant ordinairement du 25 au 30 de Mars; mais j'attendois mes effets, donnés au Sartille à fret, à un P. Franciſcain. Ce ne fut que vingt jours après mon arrivée, que l'on m'écrivit de Quérétano, que le Religieux porteur qui s'en étoit chargé, étant tombé malade, je ne pouvois les avoir qu'à ſa convaleſcence, temps où on me les apporteroit. Je ne pouvois différer mon départ à moins de manquer le galion; je pris le parti de les abandonner. J'ai depuis prié un Négociant de les faire vendre, & d'en donner le montant à mon ami l'Indien de San-Antonio. Je fus un peu fâché de la négligence du bon Franciſcain, mais il fallut prendre mon parti.



CHAPITRE VII.

ROUTE à travers le Rio-de-las-Balſas & le Bourg de Chilpanſingo, depuis la Ville de Mexico juſques au Port d'Acapulco, & mon ſéjour dans ce Port.

Le 18 Mars 1768. Départ de Mexico.

JE partis de Mexico pour Acapulco, le 18 du mois de Mars; je n'avois gardé que deux mules; l'Eſpagnol que j'avois pris avec moi depuis le Sartille n'avoit pas voulu laiſſer ſans fondement mes idées ſur ſon compte. Je l'avois perdu de vue dans Mexico avec le cheval qu'il montoit, & que j'avois acheté à San-Louis Potoſy. A ſon défaut, j'engageai un François qui étoit dans la miſere & que j'avois nourri les derniers jours de mon ſéjour, à me ſuivre à Acapulco; mais il diſparut le jour que je devois partir. Je me trouvai donc ſans compagnie, & ne pouvant plus remettre mon départ, je me mis en route ſeul. Les chemins étoient larges, beaux & fréquentés, & je ne riſquois pas de m'égarer.

Climat & deſcription des environs de Tchuſco.

Après avoir paſſé une chauſſée auſſi belle que celle de Guadeloupe, je montai une haute colline ſablonneuſe, & je couchai à un en-

droit, nommé Tchufco, environné de maifons d'Indiens, qui faifoient du charbon, des bois de pin d'alentour. Je traverfai le lendemain plufieurs bois petits & mal-venans, & je couchai à la Bourgade de Cuernavaca, qui eft fituée au pied d'une colline vers le fud. Elle eft très-agréable par la douceur du climat, qui eft humide, mais fain à Mexico, & froid à Tchufco; l'œil y eft charmé par la quantité d'eau & de jardins qui produifent toutes fortes de fruits d'Europe & d'Amérique. Je traverfai, les jours fuivans, des montagnes efcarpées & feches, où très-rarement croiffent quelques pins. Certains recoins des vallons font cependant plantés de cannes à fucre, & arrofées, ce qui fait une agréable diverfité. J'allai deux jours en compagnie de gens qui fe rendoient aux villages voifins; mais je fus obligé enfuite de prendre des guides de diftance en diftance.

Climat & fertilité de Cuernavaca.

Laiffant à droite les mines de Tafcou ou Real Delmonte, je couchai au Cannobial ou village des rofeaux, & je paffai, le cinquieme jour de mon départ, une riviere large, profonde & rapide, nommée Rio-de-las-Balfas, ou riviere des radeaux, qui font ici conftruits avec des rofeaux, foutenus par un grand nombre de calebaffes. La quantité de coufins que produifent les eaux de cette riviere, fait

qu'on ne voyage que bien avant dans la nuit. J'y pris un guide Negre, le chemin étant dans des vallons à pic qui se succedent, où j'aurois pu m'égarer de nuit, & dans des lits de ruisseaux très-difficiles pour un étranger. Je crois que ce Negre n'étoit pas trop honnête homme ; car dans un chemin obscur, il piqua précipitamment son cheval en prenant une route détournée; il vouloit apparemment s'enfuir avec une de mes mules qu'il avoit attachée derriere lui : je le dépassai au galop, & il s'excusa sur le caprice de sa monture; je le serrai de près le reste de la route, & je tenois mon couteau prêt à l'en frapper au moindre signal de ses mauvaises intentions ; mais il n'osa plus bouger après cette entreprise. Etant arrivé au premier village, je le congédiai, & nous nous quittâmes assez mécontens l'un de l'autre, & moi très-dégoûté des guides. Après ce village, qui est à dix lieues de la riviere, le sol n'est plus montueux ; mais il est fertile & bien cultivé. J'arrivai ensuite à un grand Bourg nomme Chilpansingo, composé d'Indiens, dont tout le pays est peuplé, n'y ayant que très-peu d'Espagnols. Jusque là le sol ne m'avoit offert que peu de goudron, d'huile, de maïs, de sucre, de coton, de cacao, & de fruits. Ici il donnoit abondamment toutes ces

Productions & fertilité des environs de Chilpansingo.

productions. Les chemins rudes, à travers beaucoup de montagnes, étoient devenus plus praticables; le climat étoit très-chaud, & je voyois quelquefois des écureuils sur les arbres.

Toute la Province apporte ses denrées à Mexico, & Acapulco y supplée lors du séjour du galion. L'Indien, qui n'a d'ordinaire que des ânes pour le transport de ses denrées, est assez laborieux pour porter lui-même la charge sur ses épaules lorsqu'ils sont fatigués, & alors il les laisse marcher à vuide devant lui. Les Indiens sont vêtus comme au nord de Mexico, & la chaleur du climat fait que leurs maisons ont des grilles de roseau au lieu de murs. Continuant ma route, j'arrivai enfin à la riviere des Papagallos ou Perroquets; j'y couchai chez un bon Indien, qui me reçut avec une cordialité sans égale. Il ne me restoit plus que vingt-deux lieues de route; je me résolus à les faire d'une traite. Après en avoir fait dix, je me reposai à un village pendant deux heures: j'y pris un guide pour la nuit, le chemin étant à travers des montagnes qui bordent Acapulco; mais à mi-chemin, mon guide, qui étoit le domestique de celui qui s'étoit accordé avec moi pour me guider, se trouvant très-fatigué, me pria de lui donner

Passage de la riviere des Papagallos, & marche forcée jusques à Acapulco.

quelque relâche. Je le laiſſai, & je continuai ſeul, quoique j'euſſe largement payé le Maître de cet homme pour me faire guider pendant la nuit. Je voulois hâter ma marche ; une journée de retard pouvoit être de grande conſéquence, car j'avois appris que le dernier Courrier du Vice-Roi du Mexique, qui apportoit au galion les dernieres inſtructions pour ſon départ, étoit paſſé depuis deux jours. Je montai à travers un ſentier étroit, obſcur & plein de groſſes roches, où je ne pouvois aller que très-doucement à cauſe de la fatigue de mes mulets. Je craignois d'ailleurs de m'égarer, & je leur laiſſois chercher le chemin, ſachant par expérience que ces animaux ſentoient la voie la plus battue. Vers une heure du matin, étant ſur le ſommet de la montagne, j'entendis briſer les vagues de la mer; mon cœur treſſaillit d'une douce joie, remerciant Dieu de la fin d'un voyage auſſi pénible. A la deſcente, je vis la mer, & je rendis à Dieu de nouvelles actions de graces à la vue d'un élément & d'un vaiſſeau, après leſquels je ſoupirois depuis ſi long temps. Enfin, vers les ſix heures, après cent lieues de route dans le ſud-ſud-oueſt depuis Mexico, & environ huit cents lieues depuis mon départ de la Nouvelle-Orléans, j'arrivai au Port d'Acapulco, que les

Action de graces à la vue du galion & de la mer du Sud.

Naturels du pays appellent ſouvent Portou, ou ſimplement le Port. C'eſt une mauvaiſe Bourgade qualifiée de Ville, très-mal bâtie, & ſur un ſol ſtérile; elle eſt entourée de hautes montagnes ſemées de volcans, qui rendent l'air très-mal-ſain & peſant. Elle eſt très-peu peuplée, & preſque entiérement par des Negres; mais la rade eſt vaſte, ſûre & belle: outre qu'elle eſt le relâche ordinaire du galion de Manilla, elle étoit autrefois fréquentée par des vaiſſeaux du Pérou, qui venoient y acheter du goudron & des marchandiſes de la Chine & de l'Europe; mais la Compagnie de Lima a fait défendre ce commerce. Le cabotage ne s'y fait ſeulement pas, & les belles perles qui ſe trouvent ſur ces côtes & ſur celles de la Californie, ne peuvent exciter l'émulation. Elle eſt ſituée ſur une eſpece d'anſe dans la partie oueſt-nord-oueſt de la rade. Cette anſe eſt formée par la ſinuoſité de la côte, & par une langue de terre aſſez avancée, ſur laquelle eſt un vieux Fort mal entretenu, & peu conſidérable; elle eſt le mouillage ordinaire du galion; la tenue y eſt bonne; l'on peut mouiller à moins de deux encablures de terre, & la pointe du Fort pare des vents & de la mer de la rade. Il y a une autre anſe dans la partie du ſud-eſt; elle eſt ſur une langue de terre

Deſcription du Port d'Acapulco.

montagneuse, qui sépare & ferme la rade du côté de la mer. Elle est plus sûre que celle qui est devant la Ville, & les vaisseaux vont s'y mettre à l'abri lorsqu'ils hivernent à Acapulco. L'on trouve aussi sur la côte, en dehors de la rade, & à environ une demi-lieue de la Ville par terre, une anse assez vaste, où je crois qu'il y a un bon mouillage, qui ne seroit cependant praticable que dans la belle saison. La rade d'Acapulco a environ trois lieues de largeur; elle a cependant un banc de roches, qui est dans le nord-ouest, ou en dehors de l'anse fermée par le Fort; ces roches sont est & ouest avec lui. L'entrée de cette rade est trop large pour être défendue; elle est sud-est & nord-ouest, & l'on range ordinairement la côte de stribord, en sortant à la distance d'une portée de pierrier.

Sonsonate, Acapulco, Matanchel, & San-Joseph, sont les seuls Ports de la Nouvelle-Espagne que les Espagnols fréquentent sur cette mer du sud. Sonsonate l'est par les vaisseaux du Pérou, qui viennent y chercher du goudron & des bois; Acapulco l'est par le galion de Manilla, qui y apporte des marchandises de l'Inde & de la Chine, & en rapporte le prix en piastres. Matanchel est l'entrepôt de la Californie avec la terre ferme, & San-Joseph

Joseph est l'aiguade du galion de Manilla, à son arrivée sur les côtes de la Nouvelle-Espagne ou de la Californie.

Je ressentis, pendant mon séjour dans ce lieu, trois secousses de tremblement de terre, dont la premiere fut la plus considérable. Comme j'étois couché par terre, à la façon des Indiens chez qui je logeois toujours, & dans un de ces instans où un profond assoupissement, avant-coureur du sommeil, laisse ressentir encore les mouvemens extérieurs, je sentois que le sol trembloit sous moi, & j'entendois un bruit pareil à celui d'une lourde voiture dans des rues étroites & bordées de hautes maisons; je m'imaginois être encore à Mexico, où roulent quantité de carrosses; mais j'étois surpris de la forte impression qu'ils faisoient sur les murs de la maison, & de leur pesanteur. Je formois ce raisonnement dans mon assoupissement, lorsque je fus éveillé par les cris perçans des femmes, qui, dans les rues, prioient Dieu ou pleuroient, & crioient toutes : *Ave Maria*, *Ave Maria*, *Santissima.* Je compris quelle étoit la nature du tremblement que je ressentois, & j'eus le temps de remarquer que le bruit se faisoit d'abord entendre du côté des montagnes, & que les secousses n'étoient qu'une espece de propagation des

Tremblemens de terre.

vibrations qui lui ſuccédoient. Elles ne devoient donc être que la ſuite de l'ébranlement du ſein des montagnes, cauſé par l'éruption de quelques-uns des volcans qu'elles renferment. Je crus voir la même choſe dans les deux autres ſecouſſes, qui furent peu conſidérables.

Foire d'Acapulco, cargaiſon du retour du galion, & mon embarquement pour Manilla.

Les marchandiſes qu'on enleve toutes à Mexico, étoient parties, & cette Foire étoit réduite à quelques petits Marchands, qui venoient vendre les denrées néceſſaires aux Commis & Officiers du Commerce de Chine. On avoit embarqué trois millions de piaſtres, prix de la cargaiſon du galion & de l'entretien des Iſles Philippines; enfin, ayant vu embarquer environ cent paſſagers, dont quarante étoient des Moines, je me rendis à bord.



CHAPITRE VIII.

TRAVERSÉE d'Acapulco à Manilla, aux Isles Philippines, avec mon séjour à l'Isle de Guam, une des Isles Mariannes, à l'Isle de Samar, qui est le plus à l'est des Philippines; un petit voyage dans cette derniere Isle, & mon séjour à Manilla.

Départ de la Nouvelle-Espagne, le 2 Avril 1768.

Nous mîmes à la voile d'Acapulco pour Manilla, le 2 Avril 1768, par la brise du nord-ouest, & nous gouvernâmes dans le sud & sud-sud-ouest. Il est difficile d'exprimer l'embarras qui regne dans ce vaisseau. L'on me dit cependant qu'il étoit très-dégagé pendant cette traversée, en comparaison de celle de Manilla pour Acapulco. Ce vaisseau-ci n'étoit que de cinq cents tonneaux; il portoit, outre son équipage, des Bannis, des Femmes, des Moines, des Marchands, des Officiers de tout grade, tant Militaires que de Justice, beaucoup de Commis, & un grand nombre d'Officiers du vaisseau. Ces Officiers ne sont point marins, leurs places s'achetant à chaque tra-

verſée pour en retirer les appointemens, qui ſont très-forts, & pour faire un grand commerce. Les ſeuls Pilotes, qui ont grade d'Officiers-Majors, entendent la navigation ; ils commandent la manœuvre & dirigent la route. Je m'arrangeai pour manger avec un d'eux, quelques jours après notre départ, n'ayant pas eu le temps de faire mes proviſions à Acapulco, comme les autres; car dans ce vaiſſeau chacun embarque ſes vivres, ſon eau, & mange à part; l'équipage même n'a pas de chaudiere commune, & quelquefois un ſeul homme en a une particuliere. Cela cauſe une confuſion étonnante par le nombre de ſerviteurs, qui eſt plus grand que celui des maîtres, y ayant des matelots qui en ont juſques à deux.

Lorſque nous fûmes par les treize degrés de latitude, nous mîmes le Cap à l'oueſt-ſud-oueſt; nous avions les vents à l'eſt & eſt-nord-eſt très-petits, ils faiſoient à peine gonfler les voiles; mais ils étoient peſans, & nous faiſions bonne route. L'horizon eſt toujours épais dans ces parties, de même qu'à Acapulco, & la chaleur eſt peſante. Nous avions ſouvent, pendant la nuit, des éclairs & quelquefois du tonnerre. Ayant atteint les dix degrés de latitude, nous nous y maintînmes en variant

des neuf aux onze degrés, & nous fûmes plus de quinze jours ſans toucher une manœuvre. Enſuite les vents fraîchirent dans la même partie de l'eſt, l'horizon étoit plus clair, & le chemin conſidérable par le plus beau temps & les plus belles mers du monde.

Reconnoiſſance des bancs à l'eſt des Iſles Mariannes.

Vers le 15 de Mai, nous commençâmes à voir des poiſſons volans, qui avoient les ailes rougeâtres, au lieu que ceux que j'avois déjà vus les avoient blanchâtres. Après le 20, nous vîmes des oiſeaux; du 20 au 30, les éclairs, le tonnerre, & quantité d'oiſeaux nous donnerent connoiſſance des bancs & iſlots qui ſont à quatre cents lieues à l'eſt des Iſles Mariannes ou des Larrons.

Les premiers jours de Juin, nous nous mîmes par la latitude de douze à treize degrés; enfin, le 9 du même mois, les vents toujours eſt & eſt-nord-eſt depuis notre départ, nous découvrîmes les montagnes qui ſont dans l'eſt-nord-eſt de l'Iſle de Guam; c'eſt la ſeule des Iſles Mariannes qui ſoit fréquentée par les Eſpagnols. Nous y conduiſions un nouveau Gouverneur, & nous mouillâmes le lendemain dans la partie du ſud de cette Iſle par les trente braſſes.

Relâche à l'Iſle de Guam.

Nous étions à la portée du canon de terre, & vis-à-vis d'un petit fort & d'un village

Indien. Cet endroit eſt éloigné de trois lieues par terre du chef-lieu, qui eſt ſitué à l'oueſt de l'Iſle, & eſt la réſidence ordinaire du Gouverneur & de la plupart des Eſpagnols; le chef-lieu eſt aſſez conſidérable, & ſur le bord d'une petite riviere, à l'embouchure de laquelle il y a une rade qui eſt aſſez bonne pendant la belle ſaiſon. Le mouillage que nous occupions étoit plus ſûr, & à l'abri des vents du nord-oueſt qui régnoient alors; car le temps des pluies étoit arrivé. Nous avions dans l'eſt-nord-eſt une petite Iſle, couverte de cocotiers; elle étoit ſéparée de la grande terre par des bas-fonds blanchâtres, qui s'étendent auſſi un peu au large d'elle. Il y avoit huit ans que ce pays n'avoit eu communication avec perſonne, malgré l'uſage ordinaire d'y envoyer de Manilla un bâtiment tous les deux ou trois ans.

Portrait des Habitans.

Les Habitans ſont grands & bien faits, ils ont la phyſionomie ouverte, & ſont extrêmement généreux; ce ſont les premiers à qui j'ai vu mâcher du bétel, qui conſiſte en une feuille d'un arbuſte ou liane nommée Betle, qu'on enduit de chaux éteinte. On plie dans cette feuille une parcelle d'une eſpece de châtaigne ou de noix, que produit un arbre nommé Areca; l'on mâche ſans avaler ce tout,

qui produit un picotement au palais, & excite une ſalivation qui ſe colore de rougeâtre; c'eſt une grande ſenſualité chez les Indiens, & certains s'en ſont fait une néceſſité, comme nous du tabac à raper. D'autres ſont plus ſenſuels, & y mêlent du tabac, de l'ophium, des comines, & autres drogues fortes. Le bétel, après avoir été mâché, exhale un doux parfum pour celui qui l'a dans la bouche & qui ſe fait un grand plaiſir de le répandre à ſes voiſins. C'eſt une grande marque d'intimité ou de faveur, lorſqu'un homme reçoit d'une femme ou d'un ami, un peu de ſa maſtication de bétel. Pour moi, outre la cuiſſon & la brûlure qu'on reſſent les premiers jours qu'on mâche cette drogue, & le déſagrément de paroître cracher un ſang viſqueux & verdâtre, je ne trouvois aucune ſenſation agréable à cet uſage, & je ne pus jamais m'y accoutumer. Je bus dans cette Iſle de la très-bonne eau-de-vie, faite avec la féve fermentée du cocotier; j'en avois bu de pareille à la Nouvelle-Eſpagne, mais qui étoit faite avec la féve du maguey ou celle d'une eſpece d'aloès. Les fibres de ces deux dernieres plantes ſervent auſſi au lieu de fil, & ſont très-forts. Eau-de-vie de cocotier.

Les Habitans des Philippines aſſurent que ceux des Mariannes ſont une de leurs Colo-

nies; ils peuvent être au nombre de dix mille, distribués en sept à huit villages. Le sol est fertile, produisant du riz, du maïs, & beaucoup de légumes. Il s'y trouve quantité de volailles, quelques vaches, & différens fruits, entr'autres un que je n'ai vu dans nul autre pays, & qu'on nomme Rima ou fruit du pain. Il est de la forme & grosseur du Jacre, c'est-à-dire d'environ cinq pouces de diametre; il a une peau très-rude, comme du chagrin grossier; il est formé d'une chair jaunâtre & spongieuse, comme le massepain, mais plus solide. Le goût en est très-bon, & on le fait rôtir sous la cendre, après l'avoir fait bouillir; les bois en sont pleins, de même que de cocos & de figues bananes. Le sol est formé par de hautes collines couvertes de bois, & par des vallons cultivés; le chef-lieu est dans la partie du nord-ouest, à quatre lieues dans les terres, & sur le bord d'une riviere assez considérable. On peut mouiller à son embouchure, mais la rade n'est pas excellente.

Production du pays, & fruit du pain.

Après avoir fait de l'eau, pris des rafraîchissemens, laissé à terre le nouveau Gouverneur, & embarqué son prédécesseur, nous mîmes à la voile le 15 du mois de Juin, & nous quittâmes avec plaisir les pluies qui régnoient à terre. Nous gouvernâmes ouest &

ouest ¼ nord-ouest, les vents étant très-petits à l'est. Le 20, ils varierent dans la partie du nord, & nous eûmes quelques calmes. Vers le 25, nous eûmes des calmes plus fréquens, & les vents varioient davantage du côté du nord-ouest; le Ciel étoit nébuleux, & nous avions de temps en temps des orages. Nous n'étions cependant pas à cent lieues des Philippines, & nous avions eu une belle traversée; mais le 30, les vents se déclarerent au nord-ouest & ouest-nord-ouest frais; le temps se chargea tout-à-fait, les nuages étoient très-bas, & les orages fréquens. Nous gardions l'amure à stribord avec peu de voile, & notre vaisseau, mauvais boulinier, gagnoit très-peu. Le 8 de Juillet, le vent venant gros-frais, & orage sur orage, on amena les mâts de hune & les basses vergues, en laissant la seule misaine, à la cape de laquelle nous avions mis dans la nuit. Elle étoit doublée & fortifiée par des bandes en carré, de distance en distance. Elle pouvoit s'emmener à mi-mât, ayant à mi-chute deux fausses relingues, qui permettoient de soustraire la moitié de la chute de la voile, à la façon des cache-marées.

Les vents avoient sauté au sud-ouest, & nous avions l'amure à bâbord; ils soufflerent violemment dans cette partie pendant sept

jours, & nous caſsâmes une barre de gouvernail; j'avois vu autant de vent, mais non pas ſi continu dans une égale force, ni un ciel & une mer ſi courroucés; enfin, le 17 de Juillet, le temps s'étant un peu calmé, nous guindâmes nos mâts de hune & nos vergues; le vent varia à l'oueſt & oueſt-nord-oueſt, le ſud-oueſt nous avoit jetés dans le nord. Nous mîmes l'amure à ſtribord, & le 24 nous découvrîmes la terre; nous crûmes que c'étoit celle de l'Iſle de Samar, mais dans la partie du détroit de San-Juannico. Nous nous trouvions donc au ſud du Cap du *Spiritu-Santo*, ſur lequel nous comptions faire route; il y avoit d'ailleurs un mois que nous n'avions pu prendre hauteur. Lorſque nous fûmes près de terre, le vent varioit de l'oueſt ſud-oueſt à l'oueſt-nord-oueſt; il faiſoit quelquefois calme plat, & d'autres fois des orages, & le courant nous portoit rapidement dans le ſud-ſud-oueſt. Nous voulûmes, pour ces raiſons, conſerver l'amure à bâbord, & perdant la terre de vue, le vent fraîchit encore conſidérablement dans le ſud-oueſt. Nous amenâmes nos mâts de hune une ſeconde fois; mais cette bouraſque ne fut pas ſi violente que la premiere, & ne dura que cinq jours. Le ſud-oueſt nous avoit relevés, le nord-oueſt

maniable lui ſuccéda; nous découvrîmes le Cap du *Spiritu-Santo*, & nous gagnâmes la terre bord ſur bord. Cette ſaiſon étoit celle des vents d'oueſt ou d'aval, & il nous reſtoit encore cent lieues dans cet air de vent pour arriver à Manilla; la route étoit à travers d'un archipel, qui, dans cette ſaiſon de vents forcés, rendoit la navigation dangereuſe. Il fut réſolu de relâcher à l'Iſle de Samar, & d'y hiverner. En conſéquence, le 1er. d'Août nous mouillâmes par ſept braſſes fond de vaſe dans une vaſte rade, formée par trois Iſles à l'embouchure d'une riviere nommée Palapa, qui prend ſon nom d'un village voiſin.

Hivernage à l'Iſle de Samar.

L'atterrage du Cap du *Spiritu-Santo* eſt connoiſſable par une montagne plate & élevée, qui eſt ſituée dans l'oueſt à lui. On la nomme *Menſa de Palapa*, ou *la Table de Palapa*; les terres fuient enſuite dans l'oueſt. Le mouillage où nous étions eſt bientôt après; il eſt à environ ſix lieues dans l'oueſt du Cap du *Spiritu-Santo*, & la reconnoiſſance de l'embouchure de la riviere de Palapa eſt d'abord, en venant du large, la chute de la partie de l'eſt de la *Menſa* ou *Table*. Lorſqu'on approche de la terre, on voit pluſieurs petits mornes ronds qui s'elevent en pain de ſucre, & ſont placés ſur la grande terre dans le voiſinage de l'Iſle de Quiprau,

qui eſt la plus à l'eſt des trois qui forment la rade de Palapa. L'Iſle de Cagayagan eſt la plus à l'oueſt, & celle de Lawan eſt au ſud de ces deux, par conſéquent à terre d'elles. Entre Quiprau & la terre eſt l'embouchure du nord-eſt de la riviere de Palapa ; elle paroît être la plus large, mais il n'y a pas d'eau, & elle eſt parſemée de roches ; il faut donc élonger la terre au moins à une lieue de diſtance, & après avoir dépaſſé l'Iſle de Quiprau, l'on découvre la paſſe du nord de la rade de Palapa. Cette paſſe eſt entre l'Iſle de Quiprau & celle de Cagayagan ; il faut s'élever encore un peu dans le nord-oueſt ; car des deux pointes de ces Iſles il s'élonge dans cet air de vent, à bâbord & à ſtribord de la paſſe, des bancs & des rochers qui portent près d'une lieue au large, mais on les découvre blanchir ou noircir ſous l'eau du haut des mâts. L'on gouverne enſuite au ſud-ſud-eſt, & étant entre les deux Iſles, on met le Cap ſur un Iſlot placé au milieu de la rade, & qui ſert de cimetiere. Cette rade eſt très-vaſte, ayant près de quatre lieues de longueur ſur deux de largeur ; elle a auſſi une autre paſſe dans ſa partie de l'oueſt, entre les Iſles de Lawan & de Cagayagan, mais il n'y a pas plus de dix pieds d'eau. Si l'on veut y hiverner, on s'approche de l'embouchure de la ri-

viere de Palapa qui s'y jette dans le ſud-eſt, & les vaiſſeaux ſont auſſi en ſûreté que dans le meilleur Port. L'aiguade eſt dans le ſud de l'entrée ſur l'Iſle de Lawan, qui eſt la ſeule des trois qui ſoit habitée.

Nous dévorâmes les premiers rafraîchiſſemens; car nous n'avions tous eu, depuis le premier coup de vent, que huit onces de biſcuit par jour, & de l'eau de pluie gâtée par l'eau de mer qui s'y mêloit lorſque la lame rompoit contre le bord; nous avions fait un auſſi grand retranchement dans les vivres, vû l'incertitude de la longueur de la traverſée, ſi nous n'avions pu attraper le mouillage de Palapa; mais ce pays abondoit en bonnes choſes, & nous oubliâmes bientôt ce petit contre-temps. Le vaiſſeau étoit entouré de quantité de bateaux du Pays qui apportoient des rafraîchiſſemens, & de pluſieurs petits vaiſſeaux nommés Champans, qui nous firent abonder de vivres.

Les champans ſont les bâtimens de charge, en uſage chez les Peuples, ſoit des Iſles ou de la grand-terre qui bordent le golfe de la Chine; ſavoir, depuis la Chine juſqu'au Royaume de Malaca, & depuis l'Iſle de Sumatra juſqu'à celles du Japon. Ils ont peu de façons, mais beaucoup de quête & d'élancement; ils ſont

larges, courts, & hauts de bois, ayant un mât de l'avant, & un autre mât très-bas de l'arriere. Les plus gros, qui ſont de quatre cents tonneaux, ont trois mâts, mais ſans mât de hune; les voiles ſont de nattes, & de la forme de celles des cache-marées; ils ont un gouvernail extrêmement large & creux, pour lui donner plus de légéreté, car il a plus de ſurface en groſſeur que nous n'en donnerions à celui d'un vaiſſeau de cent vingt canons. Ils ſont très-enhuchés, par la quantité de cabanes de bambou les unes ſur les autres, qui, diviſées en trois parties, ne laiſſent ſur le pont que deux petits eſpaces vis-à-vis des deux mâts; ces bâtimens ne marchent cependant pas ſi mal qu'on le croiroit au premier coup-d'œil. Les Naturels de ces Pays ne ſe ſervent pas de pavillons, & n'ont que des banderolles & des eſpeces de petites flammes.

Voyage à Manilla.

Je tentai, dès notre mouillage, de me rendre à Manilla par terre, la pointe oueſt de cette Iſle de Samar n'étant éloignée de celle de l'eſt de l'Iſle de Luçon que par un détroit ou paſſage de cinq à ſix lieues. Parmi les premieres pirogues ou bouangues qui étoient venues à bord, il y en avoit une qui appartenoit à des Indiens d'une Iſle aux environs du détroit. Je leur propoſai de me prendre

avec eux lorſqu'ils s'en retourneroient. Je voulois être plus à portée, par le voiſinage de leurs Pays, de paſſer à l'Iſle de Luçon ; je m'embarquai en conſéquence dans leur pirogue.

Son œuvre morte, trop baſſe pour la plaine mer, étoit entée avec des feuilles de nipes, ſoutenues par des bambous, & bien conſues. Le mât étoit un bambou fendu, dont les deux morceaux, attachés aux deux bords & ſe joignant dans le haut, ſervoient de mât & de hauban ; la voile étoit faite avec des feuilles de nipes, groſſiérement conſues, & ſes manœuvres étoient des routans ; l'ancre étoit une branche d'arbre à deux pattes de bois, conformées comme les nôtres. Le jas avoit dans ſes extrémités deux groſſes pierres, & cette mécanique tendoit au même but que la nôtre ; ſes cables enfin étoient auſſi de gros routans ajuſtés les uns aux autres, & liés en faiſceau & non battus, & tordus comme ceux dont les Chinois font les leurs. Des barres, ayant un morceau de planche au bout, formoient les avirons ; quatre gros bambous, attachés en forme de cadre, & poſés en travers ſur notre pirogue, arrêtoient ſes trop grands balancemens ; enfin, trois Indiens & moi formions l'équipage de cette eſpece d'embarquation.

J'étois ſurpris de me trouver dans un pareil

lieu, & je ne ſavois ſi je devois admirer la ſimple induſtrie de ces gens, ou la craindre; j'éloignois ces idées, crainte d'en trouver de déſagréables, & je reſtois extaſié. Nous voguâmes en pleine mer, faiſant route à l'oueſt, pour joindre la pointe d'une Iſle que nous voyions devant nous, à deux lieues de diſtance. Un orage s'éleva, qui finit en pluie ſi abondante qu'elle rempliſſoit notre pirogue; nous fûmes obligés d'en vuider l'eau, & nous en fûmes quittes pour être bien mouillés. Nous marchions très-bien, & nous relâchâmes bientôt à notre pointe.

Mœurs & caractères des Indiens demi-Sauvages.

Nous y trouvâmes quantité d'autres pirogues, & des Indiens en grand nombre qui y avoient relâché comme nous. Les uns avoient ôté leur chemiſe, crainte de la mouiller, & avoient leurs larges culottes roulées juſques à la ceinture, où elles étoient repliées; les autres étoient vêtus d'une eſpece de corſet qui ne commençoit que ſous les bras, & tomboit juſques à mi-cuiſſe; ce corſet étoit ſurmonté d'un grand rochet, qui couvroit les épaules & les bras, le tout étoit formé de pluſieurs couches de cette toile de fibres de cocotiers, qui eſt ourdie par la nature, & ſe trouve attachée au corps de l'arbre entre les branches. La couleur brune, le rude tiſſu & l'arrangement ſucceſſif

ſucceſſif des pieces les unes un peu en deſſus des autres, donnoient un air aſſez *ſylveſtre* à ceux qui portoient ce vêtement. Ils avoient la tête couverte d'une eſpece de plateau un peu convexe ; il étoit fait de feuilles de nipes, arrangées par la racine autour d'un cerceau de trois pieds de diametre ; ces feuilles venoient ſe joindre au centre par leur pointe. Une bande en rond, faite de peau de routan, & attachée en deſſous de ce plateau, faiſoit la forme ou l'enfoncement de cette eſpece de chapeau. Tous ces Indiens étoient armés d'une eſpece de couteau de chaſſe à lame ſerpentée, nommé *cris* ou *campilan*, & d'un bouclier de bois, en long, de forme à parer tout le corps. Ils faiſoient derriere ce bouclier cent contorſions différentes, pour éviter les bleſſures des combats dont ils donnoient le ſimulacre ; ils faiſoit leurs attaques & leurs retraites avec des cris & des ſauts ſinguliers ; ils paroiſſoient tranſportés de joie au bruit des orages, & les éclats qu'ils faiſoient en fixant la nuée d'où partoit quelque éclair ou quelque coup de tonnere, inſpiroient l'effroi en exprimant l'alégreſſe. J'ouvrois de grands yeux pour voir tout cela de deſſous une roche où je m'étois mis à l'abri de la pluie ; mes eſprits étoient comme ſuſpendus au milieu d'une Nation qui

m'étoit si nouvelle, & dont j'ignorois le langage. Je ne savois à quoi attribuer leurs transports de joie; étoient-ils l'effet de leur férocité? étoit-ce rodomontade, bravoure, gaieté ou légéreté? Je crus reconnoître les deux dernieres, & je n'en fus pas fâché pour ma sûreté particuliere. La méfiance dont je m'étois apperçu à bord, où l'on ne laissoit pas approcher les Indiens en grand nombre; ce que j'avois entendu dire de leurs liaisons avec les Mahométans, & avec ceux du fond des terres qui n'étoient pas policés, tout cela me revenoit dans la tête. Je craignois que ces Indiens ne fussent de ceux qui ne sont pas encore ramassés en villages, & qui ne sont point soumis aux Espagnols, d'autant plus qu'ils ne paroissoient pas trop s'inquiéter de moi; il en vint cependant bientôt après d'autres mieux mis, qui me regarderent attentivement; ceux-ci m'offrirent ensuite du riz à manger : je ne le refusai pas, j'avois trop besoin de me faire des amis dans mon nouvel état; mon imagination étoit dans un trouble que je ne pouvois débrouiller. Ils avoient fait cuire ce riz dans un bambou, percé comme un passoir; après l'avoir bouché, ils l'avoient enfermé dans un autre bambou plus gros & plein d'eau; ils avoient aussi bien bouché celui-ci, & l'avoient

Façon de faire cuire le riz, & le tirer du feu.

jeté ſous les cendres ou des braiſes légeres; l'eau du premier bambou, en bouillant, s'imbiboit dans le riz du ſecond, & le feu ne pouvoit brûler le premier, à cauſe de l'humidité entretenue par l'eau qu'il contenoit; ils avoient fait du feu en frottant avec vîteſſe deux morceaux de bambou. La pluie ceſſa, & nous nous rembarquâmes dans notre pirogue, quittant cette Iſle déſerte, dont le court ſéjour me paroiſſoit un conte de Fées & m'avoit ſi fort étonné.

Nous paſsâmes, faiſant toujours route vers l'oueſt, dans un canal formé par cette Iſle & par un autre à terre d'elle; je voyois beaucoup de pirogues allant & venant à cauſe de l'abord du galion; mais je ne voyois aucune trace d'habitation ni de culture. Nous ſortîmes au large par un détroit que formoient les deux pointes de ces Iſles, & nous longeâmes la terre à droite. Nous nous tenions au large à cauſe des roches, où rompoient de gros briſans qui nous empêchoient de ſerrer la terre. Nous n'oſions non plus prendre trop du large, à cauſe de la petiteſſe & de la foibleſſe de notre pirogue; cette alternative nous faiſoit ſouvent ranger de trop près les pointes des briſans, & nous mettoit en grand danger par la mer qui s'y élevoit.

Description du village de Lawan.

Enfin nous détournâmes une pointe, & j'entrevis, à travers les arbres, un village nommé Lawan ; il avoit une eſpece de Fort ſur une hauteur au bord de la mer, où étoient l'égliſe & le couvent. Les maiſons des Indiens étoient en dehors, éparſes dans le bois, que la Nature, trop fertile, rendoit difficile & touffu. J'étois tenté de comparer ces maiſons à des cages ; leur forme carrée & compoſée de bambous en grille, ou ſimplement en long & à jour, la façon dont elles ſont perchées ſur leurs piliers, & leurs vacillations au moindre mouvement de ceux qui ſont dedans, vû la nature des bambous qui les ſoutiennent, leur donnoient aſſez l'air de véritables cages.

Nous y relâchâmes, & je deſcendis chez le Curé, qui étoit Jéſuite, de même que tous ceux de cette Iſle, & qui me fit une aſſez bonne réception ; j'y mangeai des œufs d'un oiſeau nommé Tabon, qui ſont gros comme ceux d'une oie, & qui ſont cependant pondus par un animal qui n'eſt pas plus gros qu'une tourterelle. Lorſque la femelle du tabon veut pondre, elle creuſe une petite caverne profonde & tortueuſe dans le ſable, & y fait ſa ponte, & lorſqu'elle l'a finie, elle couvre ſes œufs avec du ſable, en rebouchant ſon trou comme il étoit auparavant.

La chaleur du ſol fait éclore les œufs, dont les petits pouſſins grattent le ſable juſques à ce qu'ils ſoient parvenus à ſe faire jour & à découvrir la lumiere; mais il en périt beaucoup, car, dans cette obſcurité, il arrive ſouvent qu'ils grattent ou horizontalement ou en bas, & ne peuvent par conſéquent parvenir à la ſurface du ſol; ils meurent alors de faim & de fatigue.

Nous repartîmes de Lawan au coucher du ſoleil, pour profiter du calme de la nuit, & longeant la côte à l'oueſt, nous fîmes route pour Catarman; nous fîmes douze lieues cette nuit-là, mes Indiens étant bons rameurs, & la pirogue marchant bien : j'avois cependant d'eux quelque méfiance, car, quoique je n'entendiſſe pas leur langue, je comprenois qu'ils parloient ſouvent de moi. Sous prétexte de geſticulation & de ſignes, un d'eux, preſſant avec liberté mes habits, approchoit fort de mes poches. Une pareille familiarité, que ma ſeule méfiance me rendoit peut-être ſuſpecte, ne me plaiſoit pas; je ne ſavois trop que penſer; mais un violent déſir de me rendre à Manilla me poſſédoit : je voulois profiter du ſeul vaiſſeau qui dût bientôt partir pour le port de Canton, & je paſſois ſur toute eſpece de danger. Lorſque j'arrivai à Catarman, combien

Risque d'être fait esclave, & relâche à Catarman.

n'eus-je pas à remercier Dieu, en apprenant que dans la nuit, à la même heure, & aux mêmes écueils où nous avions passé, les Corsaires Mahométans avoient pillé trois pirogues, & fait esclaves ceux qui s'y étoient trouvés ! Cette nouvelle avoit été apportée par ceux à qui l'obscurité de la nuit avoit permis de se sauver à la nage. L'on me dit aussi que les Indiens qui m'avoient conduit étoient de l'Isle de Capul, qui, depuis long-temps, n'avoit plus de communication avec les Européens, n'ayant ni Curé ni Gouverneur ; l'on ajouta que cette Isle servoit d'asile aux Mahométans, qu'ils aidoient quelquefois dans leurs courses ; peut-être est-ce par cette raison que notre pirogue ne fut pas attaquée comme les autres, les ennemis ayant reconnu leurs camarades.

Police civile & spirituelle de ce village, exercée par un Jésuite.

J'allai loger chez le Curé, qui étoit Jésuite ; il me reçut assez bien, mais avec un peu de hauteur. Je le voyois fort occupé à tenir ses especes d'audiences ; il y terminoit les démêlés des Indiens, ou les affaires concernant la police & la sûreté de la Paroisse. A la nuit, un petit garçon qui le servoit vint me prier de passer dans une chambre voisine, & de me reposer sur un canapé ; je le suivis, & m'ayant laissé seul, il ferma à clef la porte sur lui. J'en-

tendis un inſtant après, dans la chambre que je venois de quitter, beaucoup de monde, & la voix du Pere Jéſuite. Il haranguoit, & faiſoit rendre compte de leur conduite à certains de la compagnie, qui, par le ſon de leurs voix, me paroiſſoient âgés. Sa voix s'échauffoit, & l'interrogation finiſſoit ordinairement par ce mot, *Mangateau*, qui ſignifie choſe; il étoit ſuivi d'une fuſtigation ſerrée, dont j'entendois les coups. L'Inquiſition me revint dans l'idée, & je fus un peu ſurpris. J'eus grande attention, à ſouper, de lui demander, lorſqu'il eut lui-même commencé à me parler de ſes fonctions de juſtice, ſi elles étoient pour quelque objet de religion, ou de ſimple police du lieu. Il m'aſſura, & je fus convaincu par la droiture de ſes démarches, que ces punitions tenoient à la police.

Corſaires Mahométans.

Catarman, qui, en langage Indien de Samar ou Biſſaye, ſignifie *pointe* ou *cap*, n'étoit qu'à quatorze lieues de Palapa, & il m'en reſtoit huit ou dix à faire jusques à l'Iſle de Luçon; je voulois m'y rendre; mais à cauſe des Indiens Mahométans de Mindanao, Holo, Borneo, Paragoa, & autres Iſles entre les Philippines & les Moluques, perſonne n'oſa me paſſer au détroit de San-Bernardino, qui étoit leur principale croiſiere. Je m'étois ſé-

paré des Indiens de Capul qui m'avoient amené ; car ce que j'avois appris touchant leur Isle, ne m'avoit pas donné de la confiance. Les Indiens Chrétiens craignent beaucoup ces Mahométans, qui infestent sans cesse les côtes des Isles Bissayes, & même celles de Luçon ; ils viennent, sans opposition du Gouvernement Espagnol, enlever les Habitans jusque sous les murs de Manilla. Outre cela, l'on m'exagéroit la difficulté de la route par terre de San-Bernardino à Manilla, qui étoit de cent cinquante lieues, par des chemins à peine praticables dans cette saison, même pour les Indiens, qui étoient accoutumés à se mettre dans la vase jusques à la ceinture. Le pays ne donnoit presque d'autres montures que quelques buffles, dont même en beaucoup d'endroits on ne pouvoit se pourvoir : d'un autre côté, en attendant la fin de l'hivernage du galion, je manquois le seul bâtiment qui partît de Manilla pour Canton, où j'avois dessein de me rendre.

Cloches Indiennes ou tambours.

Tandis que je faisois ces réflexions, les gardes, placés sur les caps & sur les hauteurs, donnerent, par leurs cloches-tambours, le signal de l'approche des pirogues Maures. Ces cloches-tambours, connus par les Européens sous le nom de Tamtam, sont faits de métal, &

ils ont six points au plus d'épaisseur; ils ont la forme d'une espece de tambour de basque, dont le plan seroit interrompu dans le centre par une espece de plan elliptique, par conséquent cave d'un côté, & convexe de l'autre. On tient l'instrument suspendu, & on bat avec une baguette fourrée la partie convexe de cette ellipse, qui est l'extérieure. Le son que rend cet instrument est un peu rauque & sourd, mais fort; il est d'une nature à ne pas se faire entendre à plus de quatre cents pas; mais dans cet espace il s'entend plus généralement que le son de nos cloches, à cause de la plus grande quantité de ses vibrations. Je fus donc obligé d'abandonner le dessein de me rendre à Manilla avant le galion, par l'impossibilité d'aller en avant sans danger, les Maures ayant paru plusieurs fois devant le village. Après quelques séjours, je rétrogradai, & je me rendis à Palapa.

Il n'étoit resté à bord que l'équipage, & je trouvai ce village, qui peut consister en cent maisons, rempli par les passagers du vaisseau; les restes de cette Paroisse étoient épars dans les bois; je m'y arrangeai cependant assez bien, & mon séjour y fut agréable. Ce lieu, qui est situé sur une riviere de son nom, à deux lieues de la mer, étoit assez vivant à cause de la re-

lâche du galion, qui y avoit attiré les Indiens de Catarman, Lawan, Catuby, Ubi, & autres villages, à douze ou quinze lieues aux environs; l'on trouve aussi sur la côte du sud, vis-à-vis de l'Isle de Leyte, le chef-lieu de Samar, nommé Cabalongua, qui est le lieu de résidence du Gouverneur Espagnol de cette partie; il est ordinairement le seul Espagnol séculier de son Gouvernement; Cabalongua n'a guere d'autre productions remarquables qu'une espece de féves de St. Ignace, nommées dans le Pays Pepitas de Cabalongua. Les maisons des Indiens sont construites de bambou, & le toit & les murs sont couverts avec des feuilles d'un arbuste appelé nipe; ces feuilles sont doublées & cousues sur un petit roseau, & rangées en façon d'ardoises : on n'habite point le bas des maisons; mais à quelque hauteur de terre on pratique un plancher de bambous fendus, rangés en grilles, & serrés. Ils ont assez de solidité, & donnent lieu, par leur arrangement, à l'évaporation de l'humidité du sol, & au passage de l'air, ce qui rend ces maisons très-saines.

Je passai mon temps aux villages de Catarman, Lawan, & Palapa, qui, comme tous ceux du Pays, ont un petit Fort dans lequel est l'église; les Habitans s'y retirent avec leurs

plus précieux effets, lors d'invaſion de la part des Mahométans que les Eſpagnols nomment Maures.

Tous ces Pays, vers les bords de la mer, ſuivoient autrefois cette Religion ; mais les Miſſionnaires Eſpagnols les ont convertis, & rendus ſujets de la Couronne; auſſi exercent-ils ſur eux un pouvoir preſque deſpotique; ils puniſſent la moindre faute par des coups de fouet; tout y eſt également aſſujetti, vieillards, jeunes gens, femmes, filles, enfans, ſans diſtinction de rang, d'âge, ni ſexe. Il eſt vrai que dans cette Iſle, les Jéſuites qui en deſſervoient les Paroiſſes, tournoient tellement l'eſprit de ceux qu'ils châtioient, que remerciant le Pere, & recevant volontairement la punition, ils étoient perſuadés de la juſtice de leur châtiment. Ils ſe repentoient même, & retomboient rarement dans la même faute. Ces punitions ſont publiques & point déshonorantes, chacun connoiſſant qu'il eſt dans le cas de tomber en faute, & de les ſubir du ſoir au lendemain. Ils ſont très-bien inſtruits de la Religion : outre les fêtes, deux jours de la ſemaine ſont fixés pour célébrer le Service divin, & chanter des cantiques avec une harmonie, une onction & une ſimplicité naturelles, qui rendent cette cérémonie très-auguſte. Je m'y

trouvai le jour de la fête du lieu ; elle se célébra décemment & avec dévotion, mais suivant le génie Espagnol. On arbora aux bastions du Fort les pavillons de la Vierge, de saint Ignace, de saint François, & autres, & ils furent salués de l'artillerie au lever & au coucher du Soleil. On a détruit depuis peu, dans cette Isle, l'usage de danser dans l'église le jour de la fête. On a cru avec raison ces actes d'alégresse dangereux ; mais je reviens aux Curés. Le Jésuite connoissoit par la confession, l'intérieur des ames de ces Indiens, qui vont bonnement consulter leur Curé sur leur moindre différent & dans leurs moindres besoins. Il les aide toujours de ses conseils & de quelque petite gratification, soit en remedes, soit en vins, liqueurs ou viandes ; il mêle ainsi tour à tour la sévérité & la douceur, de façon que ces Peuples se corrigent de leurs défauts, & le regardent comme un Pere uniquement appliqué à les rendre heureux. Il tient en effet à leur égard la place de Pere de famille, de Directeur sévere pour établir le bon ordre, & de Capitaine de terre & de mer pour les défendre de leurs ennemis. C'est le Curé qui dirige la construction du Fort de chaque Paroisse, qui le pourvoit de canons, qui fait construire les

bateaux de guerre, & quelquefois qui les commande lui-même; il nomme les Capitaines, les corps de garde, les poftes des Sentinelles; il eft, en un mot, Directeur fpirituel & temporel. Quoique je fois naturellement peu porté pour la févérité & le pouvoir monaftique, je ne pus m'empêcher d'admirer de pareilles difpofitions, &, quelle qu'en fût la fource, bonne chez certains, & d'une autre nature chez d'autres, elles tendoient généralement au bien. Cet ordre me paroiffoit, quant à la police & au fpirituel, le même qu'obfervoient les Jéfuites aux miffions du Paraguai; ici cependant les Indiens y trouvoient leur bien réel, & ils travailloient à leur profit. Pendant mon féjour dans ces Ifles, le Roi d'Efpagne ayant détruit l'Ordre des Jéfuites dans fon Royaume, on vint les raffembler pour les envoyer en exil. Ils fupporterent, fous mes yeux, cet événement avec foumiffion & fermeté, quoiqu'ils fe trouvaffent dans un Pays où ils auroient pu caufer des révolutions, par l'amitié que les Indiens avoient pour eux. Il ne reftoit alors fous la domination Efpagnole, dans cette partie du Monde, que ceux des Mariannes que nous n'avions pas eu ordre de prendre à notre paffage, & peut-être dans l'Amérique, ceux de la Californie, que les In-

Emprifonnement des Jéfuites.

diens avoient différé de renvoyer ſous différens prétexes; ceux du reſte de la Nouvelle-Eſpagne étoient partis pour l'Europe depuis long-temps.

Le ſol de l'Iſle de Samar eſt très fertile, & d'une culture aiſée; il rend au moins quarante pour un; l'on n'y ſeme d'autres grains que du riz, qui ſert pour les Curés, pour le Gouvernement de Manilla, & pour le Gouverneur de la Province, qui eſt le plus ſouvent le ſeul Eſpagnol ſéculier réſidant dans un Pays très-étendu. L'Indien ne ſe nourrit ordinairement qu'avec des patates, des yams, & une autre racine qu'il nomme Gaby. Je me nourris auſſi de racines pendant mon ſéjour; leur goût ſucré me paroiſſoit plus agréable que la fadeur du riz cuit à l'eau. Dans le commencement, elles me parurent venteuſes & peſantes, mais je m'y accoutumai bientôt, & elles me nourriſſoient mieux que le riz. J'y mangeai auſſi beaucoup de viande de cochon, qui eſt plus petit que le nôtre, & plus effilé; ſa chair n'eſt point peſante, elle eſt noire & par filamens comme celle du boeuf. Les œufs de tabon y ſont auſſi fort communs; il s'en trouve quelquefois dans un trou juſques à quarante; l'expérience a appris aux Indiens à les rencontrer & à les déterrer; ces œufs ſont peſans & indigeſtes : on y fait

de la bonne eau-de-vie avec la séve de l'arbuste nipe, avec celle du cocotier, & celle d'un arbre nommé *Cabonegro*, à cause des fibres noirs qu'il produit, & dont on fait des cables & des cordages très-bons. Les Indiens se nourrissent aussi avec la chair du coco, lorsqu'elle commence à se consolider : elle ressemble alors à une espece de glu blanchâtre ; mais elle est indigeste lorsqu'elle est formée, & alors elle a un peu le goût de l'amande fraîche.

L'Indien de Samar n'a d'autre arme & d'autre instrument de travail qu'une espece de couteau de chasse, qu'il nomme crys ou campilan : il s'en sert pour couper les plus gros arbres, dont il fait des pirogues, ou qu'il fend pour en faire des planches. Lorque cet instrument est usé, il sert aux femmes pour grater la terre qui est sablonneuse, & pour y planter des patates ou autres racines. Dans deux mois elles deviennent extrêmement grosses, & un espace de quarante toises fournit plus que le nécessaire d'une famille assez nombreuse.

Ils cultivent aussi des cannes à sucre, des choux, de l'ail, des oignons, des melons, des jacres, des oranges de la Chine, des citrons, des légumes, & beaucoup d'autres fruits inconnus en Europe, mais en petite quantité.

Ils ont des figues bananes en très-grande abondance; il y en a de douze à quatorze especes, & de divers parfums. Ils sont obligés par le Gouvernement d'entretenir des cacaotiers, qui sont ici des arbres à haute tige.

Les bois sont pleins de cocos, de figues, de citrons, de pomplemous, espece d'orange de cinq pouces de diametre au moins, de poivre, de miel, & de cire. L'on fait rarement peu de chemin sans rencontrer des ruches; elles sont suspendues aux branches des arbres, en forme de citrouille alongée.

Oiseaux & quadrupedes.

La chasse n'est pas moins abondante, & les bois foisonnent d'oiseaux de toutes especes, sur-tout de poules; elles different des nôtres par leurs corps ramassés & leurs pattes courtes; elles sont de couleur grise, piquetée comme la perdrix; les tourterelles y abondent aussi; il y en a de trois sortes; les premieres sont grises & grosses comme des poulardes; les secondes sont plus petites, & la troisieme espece est verte & excellente. Il y a une autre espece d'oiseau nommé Calao; il est gros comme une oie, très-bon à manger, mais difficile à joindre. Il se perche aux environs des endroits humides, sur les plus hauts arbres; son vol est très-rapide, & il est remarquable par sa tête, sur laquelle croît une grande couronne

ronne oblongue & rouge, plane, & de même matiere que le bec dont elle fait partie : cet ornement, joint à sa grosseur, lui donne un air majestueux; ses plumes sont noires & roussâtres. J'ai eu l'honneur de présenter à l'Académie la tête d'un de ces oiseaux. Les Cacatuas, espece de perroquets blancs, & les Louris y sont aussi en très-grand nombre, & l'on y trouve beaucoup de jolies petites perruches de diverses couleurs, & de la grosseur d'un linot. Il y a encore une espece de petit oiseau, de la grosseur d'une guêpe, admirable par la beauté de ses couleurs, qui approchent du fauve, du rouge & du bleu; les quadrupedes n'y sont pas moins nombreux. Les bois sont pleins de singes très-gros, de buffles sauvages, & de chevreuils; l'on me fit dans ce Pays beaucoup de relations sur la différente qualité des serpens, en grosseur & en petitesse; mais je n'y en vis pas de bien extraordinaires.

Il n'est pas plus difficile dans ces Isles de s'habiller que de se nourrir. Il y a une espece de figuier bananier, dont les écorses roulées qui forment le pied, sont composées de fibres qui s'en séparent aisément lorsqu'on les fait pourrir. On les ajoute les unes aux autres, & on en fait une toile très-fine, qui d'abord est peu souple, mais qui le devient lorsqu'elle est

apprêtée avec de la chaux. On appelle ce fil ou cette fibre Abaca; outre la toilerie, elle ſert pour les cordages. Il eſt auſſi aiſé de ſe loger que de ſe vêtir dans cette partie du Monde; car les rivieres ſont bordées de bambous, & les bois ſont pleins de nipe & de routan. Ce dernier leur ſert, au lieu de clous, à attacher leurs bambous avec une adreſſe extraordinaire; car ils n'emploient pas une once de fer dans leurs maiſons. Enfin, deux mois de travail au plus répartis dans l'année, ſont l'exercice de ces Peuples, dont les mœurs douces annoncent la félicité. Les hommes ſont d'un caractere aiſé & ouvert, & les femmes gaies & galantes ſans débauche; quoique peu portés à la fatigue, ils ne la craignent pas à la moindre néceſſité; ils ſont un peu vains, menteurs, & intéreſſés à l'égard des Européens, mais ſans méfiance ni larcin. Leur penchant à l'amitié m'y a fait remarquer des épanchemens de cœur que je n'avois diſcernés nulle part, & je les crois extrêmement délicats ſur les différens degrés de ſenſations.

Caractere des Indiens.

Je fus bien ſurpris lorſque je les vis faire précéder le baiſer, témoignage ordinaire de l'amour entre les deux ſexes, ou entre les peres & leurs enfans, par une douce aſpiration de l'odeur de la partie où ils vouloient

appliquer leurs levres. Ces Indiens Biſſayes ont beaucoup de goût pour la Muſique, & ils ſont extrêmement adroits d'eſprit & de corps pour toutes ſortes d'Arts & de Métiers, quoiqu'ils n'y ſoient cependant pas maîtres bien achevés par le peu de pratique. Leurs fibres ſont généralement plus ſouples que les nôtres, & ils ſe ſervent de leurs pieds, à peu de différence près, comme nous pourrions faire de nos mains, pour ramaſſer diverſes choſes, ou pour s'y accrocher. Ils pincent avec les doigts du pied auſſi fortement que nous ſaurions faire avec les doigts de la main. Le même homme fera une guittare & un violon avec le même campilan qui lui aura ſervi à fendre un gros arbre ou à creuſer une pirogue; ce même inſtrument lui ſervira également à faire des deſſins ſur des bambous, ou de la ſculpture d'une fineſſe étonnante, & à ſe défendre contre ſes ennemis; c'eſt enfin leur unique meuble tranchant. Ils font des nattes d'une telle fineſſe qu'elles peuvent entrer dans nos poches, quoiqu'elles ayent ſix pieds de longueur. Elles ſont très-bien travaillées en divers deſſins, & peintes avec des couleurs très-vives, qu'ils font avec l'écorce ou le bois de certains arbres.

Ils travaillent de jolies étoffes, mélangées

en abaca ou fibre de figuiers bananiers, avec de la ſoie ou du coton; ils font des broderies ſur des étoffes de ſoie extrêmement fines, & de la dentelle. Il n'y a point de maiſon qui, pour ſon uſage, n'ait un métier de Tiſſerand. Lorſqu'ils ſont à bord, ils deviennent Charpentiers, Voiliers & Calfats; à terre, ils ſont Cordiers & Conſtructeurs. Je ne ſaurois enfin vanter aſſez leur goût & leur ſagacité; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que pas un d'eux n'eſt ouvrier journalier d'aucun de ces métiers, mais ils les exercent tous, un peu groſſiérement à la vérité, ſuivant leur fantaiſie ou leurs beſoins. On écrivoit autrefois dans ces Pays avec un ſtile ſur des feuilles de cocotier ou de nipe. Ils ont la coutume de ſe faire *maſſarer*, ce qui conſiſte à donner de la circulation au ſang & aux humeurs, en faiſant craquer les jointures, & en pétriſſant la chair des différentes parties du corps; ils frottent auſſi les jointures aux enfans avec de l'huile. Tout cela me paroît très-ſain, & eſt en uſage dans toute l'Aſie. Ils ſuppléent aux ventouſes par des pincemens tres-forts ſur le haut de l'épaule, & qui étant redoublés forment des ampoules: ils ſuppléent à la ſaignée par des entailles dans la chair; ils connoiſſent d'ailleurs beaucoup de baumes & de plantes médicinales.

Ils n'ont pour vêtement qu'une large culotte longue qui descend à mi-jambe, une chemise qui descend à mi-cuisse par-dessus la culotte, & un mouchoir roulé en anguille autour de a tête, en façon de turban. Lorsqu'ils veulent être plus superbement habillés, ils mettent une espece de robe de chambre de soie ou de coton, & ils portent un chapeau rabattu; c'est ici une grande beauté que d'avoir les ongles fort longs, mais du gros & du petit doigt seulement, & j'en ai vu de deux pouces au moins de longueur. Les femmes portent à la ceinture une espece de toile ou de pagne, qui, faisant plusieurs tours autour du corps, les enveloppe jusques aux pieds; certaines d'entre elles portent une jupe d'abaca, dont la toile fine & claire les oblige par modestie à en replier un côté en avant dans la ceinture, & alors elles ont une jambe nue; elles portent aussi une chemise qui ne descend que jusques à la ceinture; leur tête est également ceinte d'un mouchoir comme les hommes; mais leurs cheveux sont roulés en couronne sur le haut de la tête : elles portent une robe en cérémonie. L'un & l'autre sexe a de très-beaux cheveux; les femmes sur-tout en prennent un soin tout particulier, en les oignant d'huile de coco, qui les consolide & les rend

très-noirs. Il eſt rare d'en trouver de laides, quoiqu'elles ayent le nez court & écraſé dans le haut, ſans que les narines ſoient ouvertes comme chez les Negres; & quoique leurs traits ſoient aſſez petits & peu réguliers, elles ont preſque toutes de fort beaux yeux & de la phyſionomie. Elles ſe ſervent, au lieu de cruches, de longs bambous, de ſix à ſept pouces de diamettre; elles portent quelquefois des chapeaux de feuilles de nipe pareils à ceux que je vis aux premiers Indiens de ce Pays, & lorſqu'elles vont chercher de l'eau, l'arrangement de leur jupe, leur large chapeau, & le gros bambou dont elles ſont légérement chargées, leur donnent enſemble de la grace, de la nobleſſe, & une apparente fierté. D'ailleurs, au loin des villages, les deux ſexes vont preſque nus, ſurtout lorſqu'ils ſont éloignés des Miſſionnaires.

Productions de la mer & de ſes Iſles.

Les rivieres ſont poiſſonneuſes, de même que le bord de la mer où l'on pêche de belles perles. L'on prend le poiſſon en l'enivrant avec la pâte d'une eſpece de bois broyés, qu'ils nomment *Coco*. Ils la répandent ſur le ſable, à baſſe mer & au flot; le poiſſon enivré venant ſur l'eau eſt aiſé à prendre : les bois de fer d'ébene & de teinture y ſont communs. L'on tire de l'intérieur des terres, de la poudre d'or; mais les Moines ſeuls connoiſſent cette bran-

che de commerce. Ils défendent aux Eſpagnols de reſter dans les villages Indiens, ſous le prétexte louable (s'il a un bon principe) de ne pas expoſer les mœurs de ces Peuples ſimples à la corruption des Européens ; il n'y a que peu de temps que le Gouvernement de Manilla a eſſayé de reſtreindre le pouvoir monaſtique.

Je ne ſaurois finir de parler avantageuſement de ce Pays, qui eſt le plus agréable que j'aye vu, & pluſieurs fois j'enviai le bonheur des Biſſayes (car on nomme ainſi tous les Indiens des Philippines qui n'habitent pas l'Iſle de Luçon). Cette Iſle-ci eſt d'environ ſoixante-dix lieues de tour, & de dix mille Habitans, & ſi la Province de Tégas m'avoit plu, Samar l'emporta. Le premiere avoit offert à mes yeux des plaines à perte de vûe, des bois immenſes par leur étendue & leur qualité, des rivieres ou des lacs dont le bruit des eaux & l'étendue annoncent la majeſté du Créateur. Samar me préſentoit des fontaines, des ruiſſeaux, ou des petites rivieres ; tout le Pays eſt couvert de bois, qui, à la vérité, ne ſont pas ſi majeſtueux qu'à Tégas, mais dont les arbres ſont, les uns chargés de fruits ou de fleurs, & les autres donnent ou des baumes excellens pour la médecine, entre autres le pa-

lomaria, ou des parfums pour les maiſons. Les ruches qui y ſont ſuſpendues, l'air agréablement parfumé par une fleur blanche, analogue au jaſmin, & par beaucoup de roſiers de Chine; tout enfin annonce la Nature dans ſon adoleſcence, telle qu'elle étoit avant que le travail des hommes eût changé ſa forme agréable.

Des lieux auſſi ſatisfaiſans & des mœurs auſſi douces que celles des Biſſayes m'enchantoient. Je me retraçois la moitié du tour du Monde que je venois de parcourir, & combien peu les préjugés qui l'enveloppent étoient capables de ſatisfaire une ame droite & pure. J'enviois le bonheur des Biſſayes; leurs mœurs ſimples, la ſincérité qui paroiſſoit dans la plupart de leurs actions, & la ſatisfaction tranquille de leur cœur me sembloient la plus grande perfection des ſociétés humaines; j'étois également touché de leur forme d'adoration, ſoutenue par une muſique ſimple & attendriſſante; je n'étois pas moins frappé des beautés que j'avois découvertes juſque dans les moindres ouvrages du Créateur, dans des pays où l'avidité des hommes ne les avoit pas dégradées; je ne pouvois m'empêcher d'y reconnoître cette Providence qui m'avoit juſqu'alors conduit comme par la main; je lui devois de la reconnoiſſance, &

mes réflexions ſe tournerent vers la Religion ; je fis plus d'attention que je n'avois fait juſques alors à la mienne; Dieu y étoit préſenté avec plus de grandeur que dans toutes les autres, s'y étant élevé, ſi je puis m'exprimer ainſi, par ſes bienfaits & ſes avis d'exemple, aux extrêmes des deux puiſſances poſitive & négative de magnificence & d'abaiſſement; au lieu que dans les autres Religions, il n'étoit élevé que dans ſa puiſſance poſitive de magnificence. Elle étoit, par ſon eſprit, la ſeule digne de s'étendre univerſellement; elle me paroiſſoit enfin la plus propre à rendre les hommes heureux, s'ils en ſuivoient la morale avec ſimplicité & bonne foi, & je ſuppoſois ces qualités aux heureux Biſſayes.

Je donnerai ici l'idée d'un bâtiment, nommé Bouanga, qui n'eſt peut-être qu'une amplification de celui que M. Anſon décrit aux Iſles Mariannes; ce ſont des pirogues très-longues, & pontées. Le bois du corps du bâtiment eſt élevé au plus d'un pied au deſſus de l'eau, mais à ce même corps eſt entée l'œuvre morte, qui eſt extrêmement légere, à peu près dans le goût de celle de nos anciens chébecs; elle a de chaque côté deux galeries de bambou, de deux pieds de large en amphithéatre, qui regnent dans preſque

Deſcription d'un trirême à cadre de balancement.

toute la longueur du bâtiment, laiſſant peu de diſtance à remplir de l'avant & de l'arriere. Le premier degré de cet amphithéâtre, placé à côté & en dehors du plat-bord, eſt élevé d'environ un pied & demi ſur le pont; & le ſecond, également à côté & en dehors du premier degré, a ſur lui un pied ſeulement d'élévation. La premiere galerie ou degré eſt ſoutenue par des courbes attachées à l'œuvre morte, & la ſeconde par des courbes attachées à des alonges très-ſaillantes, laiſſées de diſtance en diſtance, plus alongées que l'œuvre morte : ces deux galeries & le pont ſervent à aſſeoir trois rangs de rameurs, dont les échaumes & les avirons ſont placés les uns au deſſus des autres, dans le goût des ſabords des vaiſſeaux; ils ſont tellement diſpoſés, que le ſecond rang de rames vient frapper l'eau dans le vide intermédiaire que laiſſe le premier rang, & qui eſt néceſſaire à l'alongement du bras du rameur. Enfin, le troiſieme rang vient frapper l'eau également dans le vide intermédiaire du ſecond rang perpendiculairement, mais en dehors ou au large du premier rang (On nomme échaume, en terme de marine, une cheville de bois ou de fer, qui, étant placée ſur le plat-bord, ſert de point d'appui ou de centre de rotation à la rame).

Ils suppléent aux échaumes du premier rang par des trous au bord ou à l'œuvre morte, où passe la rame; & les échaumes du second & du troisieme rang sont formés par quatre arcboutans, dont deux venant l'un de l'avant, l'autre de l'arriere, à l'inclinaison de quarante-cinq degrés, contribuent à la solidité d'un troisieme placé à leur point de rencontre & perpendiculairement; celui-ci qui forme l'échaume, & les deux premiers qui le buttent, sont dérangés de la ligne perpendiculaire par un quatrieme, qui les éloigne du bord, & les incline vers l'horizon, pour donner un plus long bras de levier au rameur; ce dernier arcboutant est attaché sur le bord d'une espece de lisse ou de garde-corps, qui est à la galerie de bambous. En sorte (pour mieux entendre cet arrangement) que les deux premiers arcboutans & l'échaume ou troisieme arcboutant sont d'un bout attachés sur le bord de la galerie, & le quatrieme sur son balcon, & de l'autre bout ils contretiennent tout l'échaume ou troisieme arcboutant auquel ils sont liés. En sorte aussi que les deux premiers & longs arcboutans forment un triangle isocelle, partagé par une perpendiculaire qui est l'échaume, & incliné en dehors par le quatrieme arcboutant sur un plan

formé par le bord ou par le balcon, & le bord de la galerie de bambous.

D'ailleurs, la conſtruction de leurs rames n'eſt pas comme la nôtre. Le bras du rameur doit être robuſte, tout le poids étant dans le bout de la rame, qui n'eſt formée que par une longue barre, au bout de laquelle eſt une planche oblongue.

L'on juge bien que ces galeries & le nombre de rameurs doivent donner au bâtiment un balancement conſidérable; voici comme ils y remédient. A environ un ſixieme de la longueur du bâtiment, en diſtance de l'avant & de l'arriere, ſont placés en travers deux gros bambous, qui s'éloignent de chaque côté du bord d'environ vingt à vingt-cinq pieds plus ou moins, ſuivant la grandeur du vaiſſeau. Ils ont dans leur bout deux ou trois autres bambous liés horizontalement, & qui les joignent en travers, ce qui de chaque côté du vaiſſeau forme deux grands cadres, ou ſeulement un grand cadre poſé de plan ſur un bâtiment. Les deux côtés de ce cadre, qui ſont placés en travers ſur le bâtiment, ont une tonture qui les fait s'étendre de chaque côté juſques à fleur d'eau, où ils ſont joints par les deux autres côtés de ce même cadre. Ces côtés-ci préſentant, par les trois bambous

dont ils sont composés, une grande surface
à l'eau, empêchent les trop grands balancemens du vaisseau; l'on a grand soin que ce
cadre soit solidement attaché au corps du bâtiment, car de lui dépend son salut. Il sert en
outre, en temps calme, à placer des rameurs
dans toute sa longueur, qui se servent de la
pagaye, & qui rament à différentes mains, les
uns en dedans, les autres en dehors du cadre
du balancement.

Il est difficile de croire la vîtesse avec laquelle vont ces bâtimens à la rame, & que sur
une pirogue surhaussée de quelques mauvais
bambous, il soit possible de placer environ
cent cinquante rames & quarante pagayes; ce
qui paroît cependant moins étonnant, lorsque l'on fait attention que, de chaque côté,
il y a trois rangs de rameurs, & deux rangs
de pagayes sur les cadres de balancement.

Les Indiens Mahométans se servent de cette espece de bâtiment, pour faire la course & enlever des Indiens Espagnols. Ils vont vendre leurs captifs à Borneo, & quelquefois à Batavia, où j'ai vu, avec surprise, des esclaves qui avoient été sujets libres du Roi d'Espagne. Ces Mahométans sont braves, & comme ils sont ordinairement très-nombreux sur leurs bâtimens, ils font leurs attaques à l'abordage; Combats de Corsaires Mahométans.

ils commencent à nettoyer le vaiſſeau ennemi
en y faiſant pleuvoir une quantité prodigieuſ
de zigayes ou de petits dards; ils ſautent er
ſuite à bord, le cric ou le campilan à la mai
Ils font peu d'uſage des armes à feu, & i
n'ont que quelques canons qu'ils ont pris ſ
les Européens. Ils different en cela des Indie
plus voiſins des Hollandois, qui commence
à fabriquer groſſiérement des fuſils. J'ai pr
plaiſir à examiner en général, lorſqu'il m'a é
poſſible, l'induſtrie premiere des Habitans c
cet Archipel, qui tâchent de ſortir de leur a
cien état, preſque ſauvage, par les leçons qu'
prennent chez les Chinois & chez les Eur
péens. Les Chinois les fréquentent pour
commerce, & leurs Champans parcourent pe
dant le beau temps les principaux lieux de c
Archipel; mais comme les Européens le
font la guerre, la néceſſité de ſe défendre
oblige plutôt à ſaiſir l'induſtrie guerriere q
celle du commerce. Ils ſont, pour la plupa
ſous le pouvoir de Seigneurs tributaires
Holo ou de Borneo, & autres Iſles. Pluſieu
d'entre eux ont leurs poſſeſſions dans un Arc
pel très-ſerré, placé à l'eſpace marqué ſ
nos Cartes (comme inconnu), entre Borne
Holo, les Moluques & les Nouvelles-Phili
pines. Par ce que j'ai vu aux Philippines

Relations ſur ces Indiens Mahométans, & ſur leur Pays.

à Batavia, & par ce que j'ai ouï dire, j'ai trouvé ces Insulaires assez ressemblans à ceux que décrit M. de Bougainville de l'Isle d'O-faity, & en général à ceux du sud-est de ces parties. Cette analogie, en fait de mœurs, de langage & de traits, étant, à ce que je crois, plus considérable que celle qu'ils ont avec les Habitans de la terre ferme d'Asie, me fait hasarder de dire qu'il se peut que leur émigration soit bien ancienne, & leur fréquentation avec la terre ferme bien récente. Leur espece & leurs moeurs leur sont devenues par cette raison comme particulieres. Les idiomes de ces parties ont en général de la ressemblance; celui des Bissayes a un son très-doux, & j'ai ouï dire qu'il étoit très-poli. J'ai remarqué dans l'idiome de ces Indiens, comme je l'avois fait chez les Sauvages du nord de la Nouvelle-Espagne, des mots très-fréquens dans le discours, qui n'étoient point articulés, mais énoncés par des aspirations du gosier, ou par divers serremens de langue contre le palais, & qui ne sont pas susceptibles d'être rendus par nos signes littéraux. Les Peuples les plus sauvages ont, je crois, généralement moins de mots articulés que nous, & plus d'inarticulés. J'ai d'ailleurs très-peu de connoissance de ces Indiens & de leur

Réflexions sur leur origine, leur langage, & celui des Peuples sauvages.

idiome, je n'en parle qu'en paſſant, & comme les ayant vus aſſez peu de temps.

Quoique le temps fût par intervalles aſſez beau à terre, les vents d'aval ou d'oueſt régnerent toujours au large, juſqu'à la fin de Septembre; ils commencerent alors à varier du côté du nord & du nord-eſt. On ſe prépara au départ pour Manilla, & le 7 d'Octobre, tout étant rembarqué ſur le galion, nous appareillâmes par un vent d'eſt, & fîmes route à l'oueſt-nord-oueſt pour entrer dans l'Archipel. Nous fîmes ſur le ſoir très-petite voile, ne voulant pas paſſer de nuit le détroit de San-Bernardino qui en forme l'entrée, & où il regne des courans très-forts. Le lendemain nous donnâmes dans ce détroit, en laiſſant cette petite Iſle à ſtribord; elle eſt au milieu d'une paſſe d'environ trois lieues de largeur, formée par l'Iſle de Luçon, & des iſlots voiſins de celle de Samar. Les courans très-forts & par tourbillons nous manioient, & nous empêchoient de gouverner; mais généralement, excepté les remous, ils portoient en dedans, étoient par conſéquent favorables, & les vents étoient aſſez frais, toujours dans la partie de l'eſt. Nous dépaſsâmes enſuite l'Iſle de Capul, celles appelées Narangeas, & nous côtoyâmes à ſtribord la grande terre. Nous vîmes enſuite l'Iſle de

de San-Hyacyntho ouTicao, où le galion va ordinairement faire de l'eau & prendre des rafraîchiſſemens avant ſon départ pour Acapulco. Après San-Hyacyntho, que nous laiſsâmes à bâbord, nous dépaſsâmes Maſbate & Burias, & côtoyant toujours la grande terre, nous entrâmes dans une eſpece de baſſin d'environ vingt lieues d'étendue. Nous dépaſsâmes peu après Marindouque, & nous entrâmes dans un nouveau baſſin.

Nous découvrîmes dans ce parage une voile Européenne, de la qualité de laquelle nous ne pouvions décider, voyant beaucoup de bois ſur l'eau, & peu de voilure. Ces parages étant très-peu fréquentés par les Européens, nous étions inquiets; nous lui donnâmes chaſſe. C'étoit le galion de Manilla, le San-Carlos, qui, en faiſant route pour Acapulco, avoit trouvé des mers & des vents très-rudes aux parages du nord des Iſles Mariannes. Il avoit été obligé de couper ſon grand mât & ſon mât d'artimon, & de relâcher.

Continuant toujours notre route, nous découvrîmes la hauteur de Calapan dans l'Iſle de Mindoro, dont la pointe eſt baſſe. Nous la laiſsâmes auſſi à bâbord; cette Iſle & la grande terre formoient un canal, où le vent d'eſt s'enfournant, nous faiſions très bonne

route. Enfin, nous doublâmes l'ouban, & nous découvrîmes les montagnes de Maribelles, qui ſont au ſud-oueſt de la baie de Manilla. Nous nous rangeâmes le cap au nord & nord nord-oueſt, pour faire route deſſus; nous élongions l'entrée de la baie pour aller chercher la petite paſſe; la grande paſſe, quoique plus large, étant moins aiſée, à cauſe du banc de Saint-Nicolas, qui oblige de revenir à l'ouvert de la petite, lorſqu'on eſt une fois en dedans. Ces deux paſſes ſont formées par l'Iſle du Corrégidor, au large de laquelle ſont quelques iſlots & écueils, nommés Cavallo, Puercas; les terres de Maribelles forment la côte de ſtribord en ſortant de cette baie, & celles de Maridondon celle de bâbord. Les vents étant frais & debout à l'eſt & à l'eſt-nord-eſt, nous mouillâmes en dehors du Corrégidor jusques au lendemain, par quinze braſſes fond de ſable, & alors ayant adonné à l'eſt & à l'eſt-ſud-eſt, nous donnâmes dedans, & mouillâmes le 15 Octobre vis-à-vis de la pointe de Cavite, par les cinq braſſes fond de vaſe : ce port de Cavite eſt ſitué dans le nord-eſt de la baie, & eſt celui des vaiſſeaux du Roi aux Iſles Philippines. Il eſt à deux lieues de Manilla, où il n'y a pas aſſez d'eau pour les gros vaiſſeaux dans la riviere, qui, à mer haute, n'a que douze à

Le 15 Octobre 1768.

quinze pieds de fond. La marée y monte environ ſix pieds.

Le port de Cavite eſt formé par une langue de terre qui le défend des vents du ſud-oueſt & du nord-oueſt, qui ſont les ſeuls à craindre; les vaiſſeaux y ſont très en ſûreté & amarrés à terre, le bord étant aſſez à pic. L'arſenal eſt ſur la pointe de la langue de terre, qui eſt défendue par de bonnes batteries; il eſt vaſte, bien pourvu, & il y a de beaux chantiers de conſtruction. Il eſt en outre défendu par d'autres batteries & par un aſſez bon château, ſitué entre l'arſenal & la ville, qui eſt ſur la continuation de la langue de terre; le tout eſt entouré par de bons murs du côté de dehors. Cavite a un gros fauxbourg, nommé Saint-Roch, qui eſt peuplé d'Indiens, qui ſont très-bons ouvriers pour les ateliers de l'arſenal, & très-bons matelots. Je ſéjournai dix jours dans ce lieu, après leſquels je me rendis à Manilla.

Je fus très-aiſe d'être arrivé dans cette Ville, qui étoit voiſine des établiſſemens Européens dans l'Inde, & qui me parut en recevoir quelque influence par l'adouciſſement des préjugés Eſpagnols; ils m'avoient quelquefois cauſé des embarras pendant ma route de la Nouvelle-Eſpagne, & dans la traverſée de la mer du ſud; j'eſpérai, mais en vain, trouver chez les

Miſſionnaires Dominicains, qui fourniſſoient les Miſſions de la Chine, des informations & des facilités pour m'introduire avec eux dans cet Empire, & le traverſer juſques à la Tartarie; cette voie étoit la ſeule poſſible, vû les obſtacles que les Chinois oppoſent à l'introduction des Etrangers dans l'intérieur; mais elle me fut impoſſible par le peu de bonne volonté de ces Miſſionnaires; je me propoſai de continuer mon voyage autour du globe, en paſſant par la voie de l'Inde.

Agrément des bords de la riviere de Manilla.

J'étois logé conformément à mon deſſein de connoître les plus ſimples naturels des Pays par où je paſſerois, & mon goût étoit en même temps doublement ſatisfait par la poſition de la maiſon. Elle étoit ſituée ſur le bord de la riviere, à un quart de lieue de la Ville; cette diſtance étoit bordée par une chaîne de hameaux, de jardins, & de maiſons de campagne, ce qui, joint au peu de rapidité du courant, rendoit ſes bords charmans; ils étoient embellis par des arbres fruitiers, tels que les manguiers, les mangouſtans, les orangers de Chine, & autres. Le chemin par terre n'étoit pas moins beau; il traverſoit cinq villages, qu'on auroit juſtement pu nommer fauxbourgs; leurs diſtances, occupées par des champs de riz, faiſoient une agréable variété;

cent pas plus loin que mon logement étoit une petite hauteur qui se terminoit en plaine; elle servoit de pâturage pour l'immense quantité d'animaux des environs de la Ville. Comme l'usage de ces Peuples est de faire tous leurs transports & leurs voyages par eau, il passoit à chaque instant, sous mes fenêtres, des pirogues & des bateaux qui portent à la Ville le produit des champs & des jardins, & jamais rue ne fut plus animée & plus agréable que l'est cette riviere; le peu de courant qu'elle a, permet de construire le devant des maisons dans l'eau; les Indiens en ont, dont les foibles piliers de bambou sont portés à une ou deux toises en avant dans la riviere, ce qui les rend propres & saines; la moitié de la maison est par conséquent sur l'eau; la moitié de notre cuisine étoit de cette sorte. Ces maisons sont construites comme celles des Bissayes, à quelque petit agrément près. Celles des Espagnols sont en pierres & dans un goût différent, belles & spacieuses; au lieu de vîtres, on se sert d'une espece de coquillage transparent comme la nacre, & qui donne assez de clarté.

Caractere & mœurs des Indiens de Manilla.

Je passai mon temps à mon ordinaire, en fréquentant les Indiens le plus qu'il me fut possible; j'habitois, je mangeois & je dormois avec eux; c'étoit la meilleure façon de les

connoître. Ils me parurent avoir les mêmes qualités du cœur que les Biſſayes ; mais elles étoient plus bizarres ; ils ſont extrêmement vifs & gais, ſpirituels & adroits. Ceux qui viennent du nord de l'Iſle ſont cependant un peu plus groſſiers ; l'aiſance dans laquelle ils vivent leur donne de la vanité, & leur charité mutuelle les éloigne du travail. Ils comptent la nourriture pour rien, & ils gardent chez eux les gens de leur Nation des villages éloignés pendant trois ou quatre mois, ſans paroître importunés de la longueur de leur ſéjour. Ils ſont très-charitables pour leurs parens, retirant chez eux toute la famille d'un parent peu aiſé, qui y reſte autant que bon lui ſemble ; d'ailleurs les familles ſe ſéparent très-peu, & l'on voit dans la même maiſon quatre ou cinq branches de la même famille, qui en forment par conſéquent autant d'autres. Elles vivent en très-bonne intelligence, & mangent au même plat. On croiroit que des familles auſſi nombreuſes exigent des maiſons très-vaſtes ; c'eſt le contraire, car tout le monde, même les étrangers, dorment dans une même chambre, ſur des nattes étendues à terre, & rarement arrive-t-il quelque indécence. Je me ſuis ſouvent trouvé, à mon réveil, avoir à moitié troqué de natte avec quelque femme qui dor-

moit à mes côtés, ſans que l'on y ait trouvé rien à redire. J'ai ſu depuis, que cette même familiarité exiſtoit dans d'autres parties éloignées de celle-ci, ſans qu'il en arrivât le moindre inconvénient; ces uſages dangereux ſont une preuve des mœurs pures qui regnent dans ces ſociétés. Je n'ai point vu dans ce Pays de diſpute entre les maris & les femmes, ce qui eſt ſi commun en Europe. Enfin, le bon caractere des Habitans des Philippines s'étend juſque chez les riches Eſpagnols, & il n'y a point de maiſons de ce rang qui n'éleve deux ou trois Créanſas; ce ſont des enfans pauvres qu'ils nourriſſent & vêtiſſent ſans diſtinction comme les leurs. Lorſqu'ils ſont grands, ils placent les garçons dans différens emplois, & ils marient les filles; il y a de ces Créanſas que leurs bienfaiteurs ont dotés de cinq à ſix mille piaſtres; il y a d'ailleurs des eſpeces de Couvens où les filles ſont très-bien élevées & dotées.

Il me parut ſingulier que les Indiens commençaſſent à laiſſer leurs enfans ſimplement vêtus de leurs chemiſes, ſans leur donner des jupes ni des culottes juſques à l'âge de dix à douze ans; je fus ſurpris que dans un Pays chaud on eût cette négligence pour les filles, dont les courtes chemiſes ne deſcendent qu'au nombril. Peut-être la nudité ne fait-elle éprou-

ver de la honte aux jeunes gens, que lorſque le ſentiment, commençant à ſe développer, eſt excité par un objet particulier; je conçus cette idée après deux remarques que je fis à ce ſujet. Un jour que je me promenois dans un bois, à une lieue de Manilla, le haſard me fit approcher d'une maiſon devant laquelle je trouvai une Indienne d'environ dix à onze ans, aſſiſe au grand ſoleil; elle étoit nue & accroupie, ayant ſa chemiſe pliée auprès d'elle. Dès qu'elle me vit elle ſe leva promptement, & mit ſa chemiſe; quoiqu'elle ne fût pas vêtue décemment, elle croyoit être bien miſe, parce qu'elle avoit les épaules couvertes; elle n'étoit plus embarraſſée de paroître devant moi. Je remarquai auſſi, pendant pluſieurs jours, le fils de mon Hôte, âgé d'onze ans, & la fille d'un Indien voiſin, âgée de dix, qui, dans les jeux de leur enfance, commençoient à éprouver quelque trouble; ils ſe cherchoient mutuellement, ils n'aimoient que leurs jeux particuliers; &, ſans le vouloir, ils ſembloient y mettre du myſtere. Je remarquai que ces deux enfans étoient le plus ſouvent nus; mais quand leurs cœurs éprouvoient quelques émotions, ils ſe couvroient par inſtinct avec leur chemiſe, ce à quoi ils ne penſoient pas dans d'autres momens, ou vis-à-vis de perſonnes indifférentes. Mon Hô-

teſſe étoit reſtée ſimplement couverte de ſa chemiſe juſques à l'année qui avoit précédé ſon mariage, elle l'avoit cependant contracté à l'âge de treize ans. Les Sauvages, les Indiens des Philippines, ceux de l'Inde, les Arabes, vont ſouvent preſque nus, & ſimplement couverts à la ceinture, ſans qu'ils y trouvent la moindre indécence. La couleur baſanée de leur peau eſt une eſpece de vêtement, & ils s'accoutument à regarder avec indifférence, & ſelon les bornes & les loix de la Nature, ce à quoi les hommes vicieux attachent une ſenſualité effrénée, & bien ſouvent une modeſtie recherchée annonce des moeurs plus corrompues que la négligence des Nations les plus ſauvages ſur leur extérieur.

Deſcription de Manilla & de ſes environs.

La ville de Manilla eſt bien bâtie, elle eſt de moyenne grandeur, & les maiſons ne paroiſſent pas d'abord ce qu'elles ſont; les rues ſont belles, le commun des Habitans y paroît aiſé, & le haut étage y eſt riche; mais la ſomptuoſité, le luxe & la débauche n'y ſont pas pouſſés à un ſi haut point qu'au Mexique : tout y reſpire l'eſprit gai, galant & ſimple des Indiens, & le fier préjugé Eſpagnol a un peu cédé aux charmes de leur caractere.

La riviere qui coule ſous les murs de la Ville, & dans laquelle mouillent les vaiſſeaux

marchands, sépare de Manilla le gros Bourg de Sainte-Croix ; ce Bourg est en partie aussi bien bâti que la Ville. Il est habité par beaucoup d'Indiens & d'Espagnols, & il est entouré de trois villages Indiens, qui peuvent passer pour ses fauxbourgs. Sur l'autre rive, du même côté de la Ville, sont, à très-petite distance, plusieurs fauxbourgs Indiens très-considérables. Le Parian, lieu assez régulier, habité par beaucoup de Chinois, est le Bourg de vente & de travail pour toutes choses; car il y a très-peu d'ouvriers & de marchands dans la Ville.

Population de Chinois, leur caractere, leur figure, & celle des Indiens.

Les Chinois ou Sangleyes, qui, chaque année, viennent de Canton ou de Quemoy, ont laissé peu à peu quelques-uns de leurs compatriotes pour commercer, sous le prétexte d'embrasser la Religion Chrétienne. Leur nombre s'est tellement accru, qu'à présent ils sont plus de vingt mille. Ils font la plus grande partie du commerce, & il n'y a guere d'autres ouvriers qu'eux ; certains d'entre eux s'adonnent aussi à l'Agriculture. Ils sont d'une souplesse & d'une finesse extrêmes dans le commerce ; politiques, conservant toujours un visage riant, polis & serviables, ayant cependant toujours l'intérêt en vue ; laborieux & sobres, sans avarice ; ils sont d'ailleurs gais, affables, spirituels, & ordinairement bien faits : leur figure devient assez

interreſſante, & on s'y accoutume après les premiers jours, qui ne ſont pas en leur faveur. Celle des Indiens des Philippines y a quelque rapport, quant à la beauté; mais les os & les traits, la phyſionomie & les yeux ſont différens & plus agréables chez les Indiens que chez les Chinois; ils ont ſeulement du rapport dans l'enſemble de la figure & dans la forme du nez.

Japonois ; idée de leur caractere & de leur commerce.

Il y a auſſi dans cette Ville des Négocians Arméniens, & quelques Habitans Siamois, Malayes & Malabares. J'y vis auſſi des Japonois : les vents les jettent quelquefois ſur ces côtes, & ils s'y fixent alors, n'oſant pas retourner dans leur Pays, de la vue duquel il leur eſt défendu de s'éloigner, ſous peine de la vie. Ils paroiſſent très-ſoumis à leurs Supérieurs; ils ont le maintien grave & ferme, ſont robuſtes & durs au travail, ſans être exceſſivement laborieux; ils ſont ſobres, & paroiſſent avoir l'eſprit ſolide & du courage. Ces conjectures ſont d'ailleurs très-foibles, n'en ayant vu qu'un petit nombre. Ils me dirent n'avoir de commerce ouvert qu'avec les Chinois, envers qui ce commerce eſt fort reſtreint. Pour celui des Hollandois, chacun ſait les précautions qu'on prend à leur égard, comme celle de retenir un de leurs vaiſſeaux en otage, & de renfermer dans

une enceinte les Européens préposés à ce commerce. Les Manillois leur ont envoyé autrefois des Députés avec des présens, des offres d'amitié, & des propositions de commerce. On leur rendit des présens de beaucoup plus de valeur, & des offres d'amitié; mais on n'accepta point le commerce. Les Manillois envoyerent aussi des Députés à Pékin, & le commerce sur toute la côte de la Chine leur est libre, étant regardés comme Indiens. Il leur seroit très-aisé de l'étendre, n'y ayant que cent & quelques lieues de traversée de la côte de Luçon à celle de Chine.

On y fait différens beaux ouvrages en or & en une espece de tombac, d'un tiers plus précieux que l'or; les chaînons d'or que les femmes y travaillent, peuvent aller de pair avec les plus beaux du monde. L'on trouve aussi dans les dépendances des Philippines quantité de nids d'oiseaux, qui sont un manger délicat & très-sain, il y a des mangues excellentes, & du sagou, qui est une espece de gomme; elle découle des branches tronquées d'un arbre, & elle est bonne pour l'estomac.

Sauvages de l'Isle de Luçon.

On trouve, dans certaines parties de l'Isle une espece d'hommes presque Negres, quant à la couleur & aux traits; ils sont errans dans les bois, de petite stature, & d'un caractere

doux. On ignore leur ancienneté, ou quel événement les a placés dans ce Pays. Il y a auſſi des Indiens qui ne ſont pas encore Chrétiens, & qui errent ſans être réunis en villages.

Les Habitans des bords de la mer étoient autrefois Mahométans, & gouvernés par des Seigneurs, nommés Datous, qui étoient Souverains dans leurs petits diſtricts, & payoient un tribut à divers Rois : il ne reſte de ces Datous qu'aux Iſles Biſſayes, où ils n'ont pour ſouvenir de leur ancien pouvoir que la peine de faire payer le tribut au Roi d'Eſpagne ; il eſt cependant modique, & commode à payer, comme dans la Nouvelle Eſpagne. Les Datous de l'Iſle de Luçon ſont très-rares, & ſans aucune eſpece d'autorité. Je connoiſſois une Métiſſe Indienne & Chinoiſe, dont le frere, deſcendant de ces Souverains, voulut faire valoir un nouvel ordre de la Cour d'Eſpagne en faveur de ſon origine; cet ordre lui fut enlevé par le Gouvernement de Manilla, ſous divers prétextes, & le pauvre Indien mourut miſérable. Il y a auſſi à Manilla un Officier qui a à peine de quoi vivre, quoiqu'il ſoit du nom & de la race des Montezuma, anciens Empereurs du Mexique, aux deſcendans deſquels on n'a conſervé que cinq mille piaſtres de penſion, & le droit d'avoir des gardes autour

de leur carroſſe. Leur pauvreté ne leur permet pas de les entretenir, & ils ne les ont que ſur leur cachet, avec les armes de l'Empire, qu'on leur a permis de porter. La méfiante ſévérité, non des Eſpagnols en général, mais de quelques particuliers, les rend odieux aux Indiens; elle ſeroit quelquefois très-juſte, ſi elle n'étoit pas portée à un trop haut point par quelques-uns de ces particuliers. A l'arrivée des Anglois à Manilla, les Indiens leur tendoient les bras; mais ils en furent bien punis : les Eſpagnols firent main-baſſe ſur preſque toute une Province. Les Chinois ou Sangleyes tomberent ſans raiſon dans la même faute, & eſſuyerent un châtiment plus ſévere; on les chaſſoit dans tout le Pays comme des bêtes ſauvages, tirant ſur ceux que l'on craignoit de ne pouvoir joindre, & faiſant voler à la bouche d'un canon ceux que l'on prenoit; leur race eût été éteinte dans l'Iſle, s'il eût été poſſible de s'emparer de ceux qui étoient dans l'armée Angloiſe.

Productions des Iſles Philippines.

Les informations que je pris pendant le ſéjour de ſix mois que je fis aux Iſles des Biſſayes ou à celle de Luçon, & ce que je vis relativement au ſol & aux Habitans, me donnerent une très-haute idée du parti que l'on pourroit tirer de toutes ces Iſles Philippines.

Elles produisent abondamment du riz, du blé & des légumes, dont l'exportation dans les diverses parties de l'Inde donneroit une bonne rétribution; car les Hollandois manquent de riz & de blé à Batavia, & la presqu'Isle de l'Inde tire, à grands frais, ses blés & ses légumes de Surat. Le sucre que les Provinces des environs de Manilla donnent abondamment, & dont l'on pourroit étendre la production, auroit, s'il étoit exporté dans toute l'Inde, sa part du commerce lucratif que les Anglois & les Hollandois en font. Il faut que le gain de ce commerce soit très-considérable, puisque les Anglois viennent le chercher en contrebande dans les Ports de Batavia & de Malaca, où on en fabrique. J'ai vu que c'étoit une partie recherchée de leur commerce à Bombay, Surat, Mascate, Bender, Aboucheir & Bassora.

L'indigo & le cacao ne sont pas, à la vérité, portés aux Philippines à une culture bien considérable; mais le seul défaut de débouché & d'industrie en est la cause. La premiere de ces productions y est presque sauvage, & on se donne peu la peine de la cultiver. Elle auroit un très-grand débit dans toutes les parties de l'Inde; tout le monde connoît, en outre, le prix qu'elle a en Europe, de même

que celui du cacao. Il réussit supérieurement dans ces Isles, & est d'une qualité supérieure à celui de Caraque.

Le bois & les écorces propres à diverses teintures, l'ébene, & généralement tous les bois précieux des Pays chauds que l'on emploie aux meubles & à la menuiserie, sont dans ce Pays en très-grande abondance, & il me parut surprenant que la petite partie de ces bois, que les Indiens exploitent, fût d'abord achetée par les Chinois, qui les revendent ensuite aux Indiens ou aux Européens, qui les transportent en Europe ou dans l'Inde. Cette partie de commerce peut devenir assez considérable, lorsque les Espagnols voudront se donner la peine de faire parcourir leurs forêts.

Le coton qui abonde aux Philippines, & l'extrême industrie des Indiens, donneroient lieu aux plus belles Manufactures possibles de toiles de coton, qui feroient nécessairement tomber celles de l'Inde & de la Chine. Je n'ai vu nulle part autant d'adresse & de facilité dans le travail, que chez les Indiens de ce Pays. Ils savent apprêter & employer avec goût les plus belles couleurs qu'ils tirent des plantes, des bois & de l'écorce des arbres de leurs forêts; il n'y a pas de maison aux Isles

Biſſayes, qui n'ait un métier de Tiſſerand pour ſon uſage; il ne ſeroit néceſſaire que d'exciter & de guider leur induſtrie, pour tirer d'eux les toileries les plus fines & du meilleur goût.

La facilité de cette branche de commerce, qui renferme preſque la moitié de celui des Indes avec l'Europe, m'auroit paru mériter, par ſa nature, une extrême attention & les derniers ſoins pour la faire éclore.

Les mines de fer, qu'on avoit commencé d'exploiter dans les parties de la Laguna & de Cagayan, mais qu'on a abandonnées par le peu d'habitude, peuvent fournir un bon commerce avec toute l'Inde, qui tire de l'Europe une partie de ſon fer. La poudre d'or enfin que l'on achete des Indiens preſque ſauvages, & les perles qui ſe pêchent ſur les côtes des Iſles Biſſayes, ſont un objet aſſez précieux, pour qu'on eſſayât d'arracher des Miſſionnaires Eſpagnols de ces parties, toutes ſortes d'inſtructions à cet égard, afin de retirer tout le profit que de pareilles richeſſes peuvent apporter.

Les bois des Biſſayes donnent abondamment du poivre, je l'ai vu par moi-même. J'y ai vu auſſi une branche tendre de giroflier, que l'on alla chercher dans le bois pour un remede. Je n'affirmerai cependant rien au ſujet de cette der-

niere production, dont la qualité peut être différente, & de laquelle je ne pus m'assurer; celle de la branche que je vis, me parut appartenir à un arbuste; mais cette induction me paroît mériter qu'on fasse des recherches sur son existence. J'ai vu aussi à Manilla des noix muscades qui venoient aux environs de la Laguna; je ne crois pas à la vérité qu'elles soient aussi bonnes que celles des Moluques; mais on sait généralement que des arbres dont on ne prend aucun soin, donnent des fruits médiocres & sans saveur. Je ne puis douter, d'après les relations certaines que j'en ai eues, qu'il n'y ait dans les possessions Espagnoles de l'Isle de Mindanao beaucoup d'arbres de cannelle. Elle est à la vérité, comme les noix muscades de Luçon, d'une saveur un peu sauvage & médiocre; mais je puis également attribuer ce goût, qui differe cependant peu de celui de notre cannelle, au défaut du soin & de la culture qui manque à ces arbres. L'exemple des richesses que produit aux Hollandois le commerce du poivre, de la cannelle, de la muscade & du girofle, auroit dû exciter l'attention des Espagnols sur les trois premieres de ces productions, qui se trouvent dans les bois des Philippines, & peut-être sur la quatrieme.

L'on trouve auſſi dans les bois des Biſſayes quantité de ruches à miel qui donnent beaucoup de cire ; des nids d'oiſeaux, des cocos dont on fait de l'huile & de l'étoupe, de l'huile de bois, & beaucoup d'autres choſes dont on peut former une petite branche de commerce dans les diverſes parties de l'Inde, & que je n'ai pas vues négligées chez des Peuples plus induſtrieux.

Après le détail des riches productions ſuſceptibles de culture & d'augmentation dont l'on voit que ces Iſles abondent, ſi l'on conſidere la qualité des Indiens qui les habitent, & leur nombre, on verra qu'ils ſont ſuſceptibles de tout entreprendre, pourvu qu'ils ſoient guidés. Leur adreſſe, leur activité & leur courage me l'ont prouvé en diverſes occaſions. Il n'y a point entre eux de meilleurs Guerriers que ceux de Bohol & de Cavite ; ceux même des autres Iſles ou Provinces que le haſard a mis à portée d'être formés, ne leur cedent point. Il eſt ſurprenant qu'un Pays auſſi dénué des ſecours de l'Europe ait produit des Conſtructeurs, des Pilotes, des Maîtres, tout ce qui eſt enfin néceſſaire à la navigation. L'on conſtruit ſouvent à Cavite, à Pangaſſinan, & dans pluſieurs autres lieux, des vaiſſeaux même de ligne, qui, à la vé-

rité, n'ont pas la fineſſe des nôtres, mais qui ſont dans leurs proportions, & ſont ſur-tout très-ſolides. L'abaca ou les fibres d'une eſpece de figuier bananier leur ſervent pour faire les cordages & les cables; ils ſe ſervent auſſi de cabo negro, qui eſt une eſpece d'excroiſſance à fibres noires qui vient à un arbre de ce nom. Les arbres des bois donnent différentes eſpeces de brai, qui ſert comme celui d'Europe; l'étoupe que l'on tire de l'enveloppe des noix de coco, ſert pour le calfatage, & ils carenent leurs vaiſſeaux avec un maſtic compoſé de plâtre & d'huile. Les mines fourniſſent du fer pour le cloutage, les ancres & toutes les ferrures néceſſaires à un vaiſſeau : les Indiens ſont des Matelots-nés, par leur agilité, leur ſoupleſſe, & leur réſidence ſur le bord de la mer ou des rivieres; ces mêmes hommes ſont, par leur adreſſe, à la fois Charpentiers, Calfats, Tiſſerands, Voiliers & Cordiers, pendant le temps qu'ils ſont à terre : ce que j'avance ſont des faits dont je me ſuis aſſuré. Si aux détails où je ſuis entré ſur les productions de ces Contrées, ſur l'induſtrie & les qualités des Habitans, qui peuvent fournir preſque tout ce qu'on retire de l'Inde pour ſon commerce intérieur & extérieur, on ajoute que ce Pays offre quantité

de bois de conſtruction & toutes les choſes néceſſaires à la marine ; que le nombre des Indiens permet d'y conſtruire & d'y équiper des flottes, ſans faire un tort conſidérable à la culture des terres ni à la main d'œuvre ; on verra que cette nouvelle marine pourroit ſuppléer à celle que l'on fait paſſer de l'Europe dans l'Inde, ſoit pour la guerre, ſoit pour le commerce. Si l'on jette un coup-d'œil ſur la ſituation des Philippines, on verra qu'elles ſe trouvent à portée de faire en droiture, avec l'Eſpagne, le commerce des marchandiſes de l'Inde qui leur ſeroient devenues propres, & de faire à moindres frais ce même commerce, par la mer du ſud, avec le Pérou & la Nouvelle Eſpagne. Ces Iſles ont de très-bons ports ; le commerce de l'Europe, ou de l'intérieur de l'Inde, eſt très-commodément placé à Manilla, à moins qu'une nouvelle route par le nouveau détroit de Cook ne fût plus avantageuſe. Pour ce qui eſt de celui de la mer du ſud, il ſeroit plus commode à un port très-ſûr, qui eſt ſitué dans la partie de l'eſt de l'Iſle de Luçon, à un lieu nommé Naga ; ſa ſituation abrégeroit la route, qui eſt difficile au travers de l'Archipel, pendant la ſaiſon des vents d'oueſt. Bois de conſtruction pour la Marine.

Le voiſinage de la Chine met les Eſpagnols

à portée de retirer des vaisseaux Chinois qui viennent chez eux, les productions qui ne sont pas dans leurs Isles, comme le thé, la porcelaine & la soie. Ils pourroient même prendre chez cette Nation, & dans le Bengale, des Ouvriers en toilerie fine, pour perfectionner leurs Indiens; cela seroit d'autant plus aisé, que les émigrations Chinoises sont très-considérables; le seul défaut d'une saine politique les a rendues jusqu'ici peu utiles, & en dernier lieu absolument inutiles aux Espagnols. Ces émigrations, & celles des autres Peuples de l'Inde, étant bien dirigées, augmenteroient la population des Philippines, qui alors n'auroient besoin de tirer de l'Europe que des Chefs pour les conduire.

La conduite de la Cour d'Espagne dans ses Colonies, me fit naître quelques réflexions dont elle fut l'objet. Je pensai d'abord que l'extension du nombre des possessions & des Citoyens d'un Etat, devoit être la base la plus sûre de l'extension de sa grandeur; les Colonies doivent avoir ce but, & partir de ce principe, où elles ne sont que des points passagers de commerce.

Les Citoyens d'un Etat peuvent augmenter en nombre dans ses nouvelles possessions, par l'incorporation des naturels du Pays, qui,

presque sauvages, d'un caractere souple ou rendu tel, & dépourvus de Chefs puissans, sont amorcés par la douceur d'un nouveau gouvernement, & par le bien-être qu'ils ressentent à chérir & à prendre l'esprit de leurs nouveaux Maîtres.

Ces mêmes Citoyens peuvent encore être augmentés en nombre, par l'incorporation des émigrations de certains Peuples qui, rebutés chez eux par une culture infructueuse, ou par un gouvernement dur, viennent chercher le bien-être chez des Maîtres nouveaux. Mais comme il est assez difficile d'imprimer à ces transfuges un nouvel esprit de patriotisme, une saine & adroite politique doit, en les séparant & les divisant sous divers prétextes & dans divers emplois, en les appliquant sur-tout à la culture des terres, & en les traitant avec bonté & justice, leur faire aimer l'esprit du nouveau Maître, & par conséquent des nouveaux Peuples chez qui ils sont venus habiter? L'égalité de Religion avec le Souverain, & les Loix de cette même Religion, présentées suivant leur qualité & sous leur véritable point de vue utile & aimable, par des Ministres prudens & zélés, sont le plus fort lien qui puisse unir tous les individus réunis de ces deux Nations. L'es-

time, la probité, le désintéressement & la confiance, qui unissent les cœurs de ceux qui professent avec sincérité une même Religion, sont de bien puissans motifs pour unir leurs intérêts temporels. Les Missionnaires bien choisis, & animés d'un vrai zele, doivent donc être un des grands moyens pour attirer la confiance de ces nouveaux Citoyens; le Gouvernement civil doit les protéger & les seconder, en leur prescrivant cependant des bornes qui les éloignent du fanatisme & de l'ambition.

Il est également utile d'établir une entiere égalité entre les individus des Nations acquises, & ceux de la Nation du Souverain, chacun suivant ses talens & ses facultés; les mêmes récompenses & les mêmes emplois doivent leur être distribués dans toute sorte d'états, d'un grade cependant subalterne; on doit favoriser sur-tout l'alliance des individus des deux Nations, par le moyen des mariages; un extrême ménagement pour les usages de ces Etrangers, & généralement tous les moyens qui peuvent incorporer les Nations acquises avec celle du Souverain, me paroissent être les véritables moyens de changer des sujets étrangers en sujets nationaux & citoyens.

Je ne crois cependant pas que cette voie

pût être profitable ailleurs que dans les Colonies; car une Nation mêlée forme ordinairement un tout d'un esprit mêlé & abâtardi en tous points. Quel que soit le caractere propre d'une Nation, elle doit seulement en changer la direction, si elle est mauvaise : il lui est désavantageux de l'altérer, & il est toujours meilleur tel qu'il est, qu'avec ce mélange.

La population de cette Colonie, telle que je viens de la supposer, a donc un caractere d'un genre différent, & par conséquent inférieur à celui de la Nation du Souverain; le mélange des individus de diverses Nations, & l'éloignement de la résidence du Souverain en sont les causes; cette derniere influe même sur les Colonies composées en entier de Nationaux. L'éloignement du Souverain les mettant moins à portée de l'aider dans le Gouvernement, & de parvenir aux distinctions, les rend moins Patriotes; cet esprit est aigri par la jalousie qui naît naturellement de l'infériorité dans les emplois, infériorité inévitable à cause du peu de connoissance que le Gouvernement a des sujets qui peuvent être instruits, & à cause de leur petit nombre ou de leur peu de ressources à cet effet. Le patriotisme général est aussi nécessairement aliéné par une espece d'esprit particulier au Colon, qui prend sa source dans

la différence du climat, des ufages, de l'éducation, de la conftitution phyfique, & de la façon d'être; cette différence eft d'autant plus naturelle, que l'expérience la fait appercevoir de Province à Province, de Ville à Ville, & fouvent de famille à famille. D'après cette efpece d'efprit particulier, & d'après l'éloignement des Colonies, les crifes, qui n'arrivent que trop fouvent chez une Nation, des événemens malheureux, bien des chofes enfin peuvent produire du changement ou un extrême mécontentement dans les Colonies, & y faire éclore l'idée d'un nouveau Gouvernement. Ce défir ne viendra cependant qu'à la fuite du fafte, du fuperflu de toutes les chofes utiles à la vie, & du nombre des Colons poffédant un même efprit. Il m'a paru que ces particularités ne pouvoient exifter en un certain point dans des Ifles, & qu'elles étoient par conféquent la meilleure efpece de Colonie; leur médiocre étendue n'y permet pas une richeffe très-confidérable, qui ne naît que de la grande différence des états; cette grande différence exifte néceffairement plus dans un Empire étendu, que dans celui d'une médiocre grandeur. La fréquentation entre deux Ifles, moindre que celle entre deux Provinces d'un même Continent, leur

donne par conféquent à chacune un efprit particulier qui doit affoiblir leur union; enfin leur fituation maritime les rend fouvent rivales. Ces réflexions fur les qualités & fur la population des Colonies, m'engagerent à examiner leur culture, & par conféquent leur commerce; je jetai les yeux fur nos Ifles Antilles. Je penfai que les Citoyens doivent être répartis dans des états utiles & variés par gradations, fuivant celles de l'origine & de l'ancienneté des Sociétés, où d'abord les premiers hommes ont cultivé par eux-mêmes. Cet ordre n'a pas été fuivi dans nos Colonies; l'ufage des Efclaves y a fuppléé : les Européens qui y ont paffé, ont cru fe dégrader en confervant l'ufage de leur travail manuel; ils font devenus Bourgeois, & ont fubftitué les Negres, non feulement à leur travail, mais même à celui des animaux. Ils ont inventé un efclavage tel qu'il n'en exifte pas d'auffi dur fur toute la furface de la terre pour le genre des punitions. La population bourgeoife a cependant augmenté, & la population travaillante a diminué; on a befoin de la remplacer chaque année par les cargaifons des bâtimens de la Guinée. Ces deux chofes font contre l'ordre; elles doivent être par conféquent peu utiles; outre le double emploi des

Esclaves qui, mourant dans nos Colonies, ou y étant sans propagation, doivent être remplacés, il pourroit être à présumer qu'une pareille consommation de Negres dépeuplera l'Afrique; leur rareté, qui n'est déjà que trop évidente, augmentera, leur prix suivra la même augmentation, & elle sera en sus favorisée par une plus grande expérience des Peuples d'Afrique, sur leur commerce avec les Européens.

La population bourgeoise ou inactive augmentant, surcharge l'Etat après l'avoir affoibli par sa privation des individus actifs qui ont cessé de l'être, ou bien elle périt dans la crapule, & l'espece se détériore; elle eût pu au contraire s'améliorer & s'accroître par la génération. Elle y étoit d'autant plus engagée, que la beauté du climat correspondoit à la facilité & à la rétribution de la culture. L'on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur la population du Canada & de la Louisiane, qui étoient cultivés par les Colons comme nos champs de l'Europe, & en même temps sur la facilité du travail & la rétribution du sol, plus considérable dans les climats de nos Isles que dans les climats froids; la constitution des naturels des climats chauds, moins robuste que celle des Européens, prouve que leur travail doit être moins dur. La chaleur & le peu de fa-

lubrité du climat, dont les Européens couvre leur inaction dans les Colonies, n'est que le prétexte de la foiblesse où sont parvenus des hommes intempérans, débauchés, & trop vains ou sensuels pour continuer le travail des mains, & pour prendre des usages analogues au nouveau climat qu'ils habitent. Plusieurs remarques me prouverent aussi qu'un établissement qui n'est pas guidé par toute la sagesse du Gouvernement, donne lieu à l'avidité des particuliers de le rendre peu durable; cela arrive souvent dans le commerce & dans les Colonies : mais je finis mes trop longues réflexions, & je reviens aux Philippines.

Les Anglois avoient connu l'importance d'un établissement dans leur voisinage, & lorsque par la derniere paix ils rendirent Manilla à l'Espagne, ils profiterent des offres du Roi de Holo, & firent un établissement dans son Royaume; ils ont depuis long-temps cherché à connoître parfaitement cet Archipel, au travers duquel ils tiennent leur route pour se rendre à la Chine dans l'arriere-saison : cette route assure aussi en temps de guerre le débouquement dans la mer de l'Inde. Cette navigation de l'Archipel ouvre en outre le commerce que les Chinois font à présent avec toutes ces Isles; elle favorise la contre-

bande aux Isles Moluques, Philippines, & dans les divers comptoirs Hollandois; elle peut enfin favoriser beaucoup, dans des circonstances favorables, l'invasion de quelqu'une de ces Contrées, soit Indiennes, Espagnoles ou Hollandoises : on trouvera peut-être mes réflexions vaines; elles le paroîtront cependant moins, si l'on fait attention que le moindre particulier Anglois est véritablement Patriote; que ses idées sur l'extension du bien de la Patrie ont droit d'être reçues par le Gouvernement; que ce n'est que par cette voie que l'on peut connoître les Pays éloignés, qui ne sont guere parcourus que par des gens d'un bas état qui y cherchent leur fortune; que les moindres débouchés, la position des canaux, des ports, des montagnes, choses qui ne paroissent pas d'abord importantes, sont cependant de la plus grande utilité à une Nation qui cherche à s'y établir avec solidité; que ce sont enfin les moyens dont l'Angleterre s'est servie pour faire ses conquêtes dans l'Amérique, établir son immense pouvoir dans l'Inde, & pour s'ouvrir diverses voies au Mexique.

Le commerce actuel de Manilla ne consiste, outre le cabotage des Philippines, qu'en un ou deux petits vaisseaux que l'on envoie à

Macao pour acheter des marchandiſes de la Chine, en cinq ou ſix bâtimens Chinois qui viennent de Canton ou de Quemoy pour apporter la même eſpece de marchandiſes : l'on envoie quelquefois, mais rarement, un vaiſſeau à Siam, au Bengale ou à la côte de Coromandel; un autre va à Batavia pour chercher des denrées d'Europe, & le galion de la Nouvelle-Eſpagne eſt chargé des marchandiſes apportées de la Chine ou du Bengale. Il ne devoit partir de l'Iſle aucun bâtiment avant celui qui étoit deſtiné pour Batavia, vers le mois de Mars; je me décidai à en profiter.



CHAPITRE IX.

TRAVERSÉE de Manilla à Batavia, dans l'Isle de Java ; & mon séjour dans cette Ville.

Le 7 de Mars 1769. JE partis de Manilla pour Batavia sur une goëlette Espagnole, le 7 de Mars 1769 ; les vents étoient à l'est, joli frais. Nous laissâmes Marybelles & la pointe de Caponnes à stribord derriere nous, & en fîmes bientôt de même des Isles de Luban & Mindoro, que nous laissâmes à bâbord derriere & fort au large. Nous ne vîmes point Paragoa, & nous nous défiâmes des bancs qui sont au nord de la sonde de *Pulo sapato*. Nous joignîmes la sonde de cet Islot, qui est de trente à quarante brasses, fond de sable & de coquillage pourri. Bientôt après nous reconnûmes Pulo sapato ; ce rocher ressemble en effet à un soulier. Les vents de la partie de l'est petit frais nous avoient bien servis ; mais ici ils commencerent à calmer, & nous tournâmes Pulo sapato. Il a d'autres islots ou rochers découverts, qui sont assez dangereux, à trois lieues de distance au nord à lui : le vent ayant un peu

peu fraîchi, & nous défiant des vents de sud-est dans cette saison, car nous étions au 20 de Mars, nous éloignâmes l'ouvert du golfe de Siam, & nous en étant élevés, nous reconnûmes les Isles d'Anambas & Natuna. Nous avions toujours la sonde. Nous vîmes ensuite Pulo aor, & bientôt après les Isles du Saint-Esprit. Les vents, petits depuis Pulo sapato, fraîchirent entre les Isles du Saint-Esprit & celles qui forment l'entrée du détroit de Malaca. Nous avions très-peu de fond, la sonde n'étant que de sept à huit brasses, & sa qualité depuis les Anambas étoit de vase. Les orages nous annoncerent bientôt l'Isle de Sumatra, & dans peu nous vîmes les hautes montagnes de Monopin, qui sont au nord-ouest dans l'Isle de Banca. Nous faisions route sur Sumatra, que nous rangeâmes à une lieue & demie de distance, pour alarguer la pointe de l'Isle de Banca, & en même temps ne pas ranger de trop près la terre de celle de Sumatra. Là est la riviere de Palimban, où nous vîmes un vaisseau Hollandois qui chargeoit du poivre; le temps étoit orageux, & il y avoit peu de vent. Lorsque nous fûmes en dedans du détroit, nous rangions l'Isle de Sumatra, & nous étions par les six brasses d'eau fond de vase, étant par le tra-

vers de la feconde pointe : le peu de vent & les orages nous engagerent à mouiller, mais voulant en même temps faire de l'eau, nous traversâmes le détroit, & nous mouillâmes, par les quatre braffes, à une portée de pierrier de celle des petites Ifles de Nanca, qui eft la plus au fud; elles font fur la côte de l'Ifle de Banca; l'aiguade eft fur la feconde plage de fable en partant de l'oueft. Nous appareillâmes bientôt après, ces parages étant critiques pour les petits bâtimens tels que le nôtre, à caufe des Pirates Malayes ; nous débouquâmes de ce détroit. Le lendemain, les vents étoient petits à l'eft; nous découvrîmes Nortwater, que nous doublâmes dans peu, & nous vîmes à clair l'Ifle de Java. Lorfque nous fûmes par le travers des mille Ifles, le renvoi des brifes & le courant qui nous affalloit deffus ces Ifles, nous obligerent de mouiller; nous appareillâmes au changement de brife, & ayant doublé Sudwater & l'Ifle d'Edam, nous mouillâmes, le 15 d'Avril 1769, en rade de Batavia par fix braffes fond de vafe.

L'Ifle d'Edam a des Travailleurs & un Fort Hollandois, dont le feul bâton de pavillon paroît au deffus des arbres qui le couvrent. Il faut fe garder d'accofter cette Ifle dans le fud-eft, où elle a un banc de roches.

La rade de Batavia eſt belle, vaſte & ſûre, n'ayant que deux dangers. Un de ces dangers eſt dans l'eſt, & en allant chercher le mouillage ordinaire de la rade, nous l'avions laiſſé très au loin à bâbord; l'autre danger eſt également fort au large de ce même mouillage ordinaire, qui eſt à environ un gros quart de lieue de terre vis-à vis de l'embouchure du canal de Batavia. Le premier danger eſt marqué par des croix, & eſt peu à craindre, les vaiſſeaux qui ont affaire aux Moluques ou dans l'Archipel, ne rangeant pas ordinairement la terre; mais le ſecond peut ſe trouver ſur le louvoyage des vaiſſeaux qui ont affaire à l'Iſle de Hondrus ou du côté du détroit de la ſonde; il eſt marqué par une perche, au bout de laquelle eſt un triangle. Cette rade eſt formée du côté de terre par une vaſte ſinuoſité que laiſſent deux pointes avancées, & du côté du large, par pluſieurs Iſles, dont les Hollandois occupent une partie pour leurs arſenaux, leurs magaſins & autres ateliers; leur induſtrie brille ſur-tout à Hondrus, & dans leurs moulins à vent, pour ſcier des planches. Je me rendis à la ville de Batavia, qui eſt ſituée à une demie-lieue du bord de la mer au haut d'un beau canal, bien entretenu, où des vaiſſeaux de quatre cents

Danger de la rade de Batavia.

tonneaux peuvent entrer. Cette Ville a un château très - régulier ; la garnifon Européenne, & les Habitans également Européens, y font en très - grand nombre ; & quoique réguliérement, mais moyennement fortifiée, elle eft très-fufceptible de défenfe, à caufe de la grande quantité de canaux & des allées de gros arbres qui en rempliffent & entrecoupent tous les dehors à une lieue de diftance, & qui par conféquent formeroient une quantité prodigieufe de retranchemens.

Pendant un féjour de quatre mois que je fis dans cette Ville ou aux environs, & par tout ce que j'y appris, je ne pus m'empêcher de faire attention au peu de folidité des établiffemens Hollandois, en comparaifon de celle des Ifles Philippines. Depuis le temps que les Hollandois font établis dans ces parties, ils n'ont pu s'incorporer les Indiens ; ils n'ont fait, au contraire, qu'en aliéner l'efprit ; ils ont befoin d'une extrême politique en employant la feinte, la force ou la douceur pour conferver leur commerce avec fûteté ; ils font fouvent en guerre avec eux, & ils peuvent l'être d'un inftant à l'autre, même avec ceux des environs de Batavia. Si un événement malheureux ôtoit aux Hollandois la faculté de porter toute leur attention à leurs

établiſſemens, un léger laps de temps pourroit, dans certaines circonſtances, les réduire au néant. Je n'attribue ce défaut de ſolidité qu'aux Chefs Indiens qu'ils ont laiſſé ſubſiſter, à la différence de Religion de ces mêmes Indiens avec la leur, & à l'avidité ordinaire du commerce, qui, par les moyens bas ou cruels dont il ſe ſert chez les Etrangers, ne peut produire que le mépris ou la haine.

Quoique cet établiſſement Hollandois offre un vaſte ſujet à traiter, je parlerai peu de ce que j'y ai vu ou appris. La fréquentation de la rade par les Etrangers tant Européens qu'Aſiatiques; le commerce des Hollandois, auquel cette Ville ſert d'entrepôt; leurs vaſtes poſſeſſions; la beauté ſimple de leur Ville, des canaux, des allées & des jardins; la régularité & la propreté des maiſons; le nombre immenſe des Indiens, des Maures, des Chinois & des Portugais; la quantité, la ſomptuoſité & la richeſſe des Hollandois; le nombre de leurs eſclaves; les grands reſſorts qui entretiennent un commerce auſſi étendu, & le pouvoir des armes Hollandoiſes ſur tant de différens Princes puiſſans par eux-mêmes; enfin tout ce qui regarde ce Pays, eſt aſſez connu.

Description de la Ville.

Je me plaisois à parcourir une Ville dont les rues peuvent passer pour autant de petites promenades ; elles sont bordées de maisons presque régulieres, dont le bas des murs est plaqué en briques différemment faïencées ou peintes. Il regne le long du mur une espece de terrasse élevée de deux ou trois marches sur le niveau de la rue ; elle est séparée de celles des maisons voisines par des bancs, & elle est couverte de tentes pour la commodité de la promenade de chaque propriétaire. Au bas est un espace égal de six à sept pieds, pavé en larges carreaux, & qui sert pour les piétons : on trouve ensuite un large sol de gravier, uni, fin, & sablé pour le passage des voitures, & enfin une allée d'arbres touffus & toujours verts, taillés en éventail, qui regne le long d'un canal d'eau courante, d'environ quinze toises de largeur ; le dessous de ces arbres est occupé par une petite terrasse, élevée d'un ou deux pieds sur le sol de la rue ; elle est proprement pavée en larges carreaux : le canal est revêtu de murs, avec des escaliers de distance en distance, & la même uniformité regne à l'autre bord du canal.

Le château est aussi agréable, & c'est le seul ouvrage de main d'homme que j'aye vu s'annoncer aussi bien, par sa réguliere simplicité,

& par ſes environs champêtres & militaires.

Deſcription des Fauxbourgs Portugais, Chinois & Indiens.

Les dehors de la Ville ne ſont pas moins beaux ; ils ſont partagés en trois gros fauxbourgs, qui ſont ſéparés par des grandes diſtances occupées, de même que leur campagne, par les jardins des Hollandois. Le premier fauxbourg eſt compoſé de Portugais, qui ſont Chrétiens - Hérétiques, Indiens originairement Malabares ou Bengalis ; leurs rues & leurs maiſons ſont des diminutifs du goût de celles des Hollandois.

Le ſecond fauxbourg eſt extrêmement vaſte & peuplé ; il eſt compoſé de Chinois, qui, par leur ondulation dans les rues, & leur application dans les boutiques, font voir leur génie actif & induſtrieux. Leurs maiſons, excepté celles des perſonnes riches, qui ſont d'une élégance ſimple, ſont aſſez mal bâties ; elles ſont très-ſerrées, & à étages très-bas & mal diſtribués, à cauſe de la grande population ; les rues ſont petites par la même raiſon, malpropres, & embarraſſées du produit du travail des Chinois ; tout y annonce le caractere de la Nation.

Le troiſieme fauxbourg eſt peuplé d'Indiens de ce vaſte Archipel, ou des diverſes parties de la terre ferme de l'Inde. Il eſt plus vaſte, plus champêtre, & moins peuplé que les deux

autres. Quoique les maiſons & les jardins des riches Maures de la preſqu'Iſle de l'Inde ſoient dans le goût Aſiatique, ils ne cedent point à la beauté de ceux des plus riches Hollandois. Le reſte eſt bâti aſſez ſimplement entre des arbres près des jardins, & ſur le bord des canaux, dont les Indiens ont grand beſoin, à cauſe de l'eau dont ils font un uſage fréquent. Tout y caractériſe également les Habitans, qui, quoiqu'originaires de Pays ſi étendus, ont, à peu de différence près, les mêmes mœurs. Ils ſont droits dans leur façon d'agir, mais un peu ſauvages; ils ſont ſobres, & ne mangent guere que du riz & des fruits; ils vont ſimplement vêtus. Ceux de l'Inde le ſont à l'Indienne, & ceux de l'Archipel ſont entourés à la ceinture d'une piece de toile qui deſcend à mi-jambe; leurs épaules ſont couvertes d'une eſpece de camiſole, large par le bas, qui deſcend juſques à la ceinture; & par-deſſus tout cela, ils portent en écharpe une large piece de toile, couſue par les deux bouts de ſa longueur : elle leur ſert de redingote, lorſqu'ils ont froid, étant aſſez longue pour les couvrir entiérement; elle a la forme d'un ſac ſans fond, aſſez large pour les entourer & ſe doubler. Ils portent cette écharpe roulée & en bandouliere, lorſqu'il fait beau,

& elle n'eſt pas indifférente à leur parure : les deux ſexes ſont également vêtus ; les femmes ont cependant leur camiſole & les pieces de toile de leur ceinture plus longues que celles des hommes, & ordinairement de couleur noire ; elles portent la même eſpece de redingote que les hommes. Leur tête eſt nue, & leurs cheveux ſont différemment noués ou roulés ſur le haut de la tête, à la façon des Chinoiſes. Les hommes portent des eſpeces de chapeaux : les uns ſont très-larges & preſque plats, faits avec des feuilles, à peu près comme les premiers que je vis aux Philippines ; les autres ſont en forme de chaudrons, faits avec de la peau de routan très-fine, & treſſée très-ſerrée.

Jardins des Hollandois, & dehors de Batavia.

Les intervalles & la campagne autour de ces trois Bourgs, ſont occupés par les jardins délicieux des Hollandois ; ils ſont également embellis par les canaux qui les diviſent & en font des Iſles & des Iſlots, & par la ſimple régularité des maiſons. Quoiqu'elles ſoient belles & commodes, on n'habite guere dans le jour que deux galeries qu'elles ont ſur les deux faces oppoſées. La premiere, bien meublée & commode, ſert à mettre la compagnie à l'abri de la chaleur, par le frais que le vent y amene ; un des bouts de la ſeconde ſert de cabinet au maître de la maiſon. Il y établit ſon

bureau de commerce au milieu de ses papiers, de ses Commis, & de ses Censaux; l'autre bout sert à son épouse, qui, au milieu de ses esclaves, femmes ou filles, préside à leur travail de couture & de ménage : ces jardins s'étendent à environ une lieue & demie de la Ville, le long des plus superbes canaux, qui sont bordés d'arbres & de promenades où regne une ombre continuelle. A cette distance commence la distribution de plusieurs rivieres, qui, par des digues bien ménagées, fournissent l'eau nécessaire à tous les canaux de la campagne, & en gardent la plus ample portion pour ceux de la Ville.

Je passai mon temps très-agréablement dans ce Pays, tantôt à la Ville, tantôt dans un jardin, tel que ceux dont j'ai parlé. Les Comédies Européennes & Chinoises, des especes d'Opéra Javans, mêlés de danses, la musique de ces différens Peuples, toutes ces nouveautés me charmoient. J'y vis des enterremens de Javans; les plaintes ameres des assistans, les pleurs consécutifs des parens du défunt, les fleurs & les parfums dont ils entourent son corps, sont le symbole de la tendre & douce amitié qui les unit.

L'affluence des différentes Nations de l'ancien Continent qui abondent ici, me fit remarquer la différence de leur physionomie & de

leur caractere, qui eſt plus ou moins ſpirituel & ſérieux, ſuivant qu'on s'éloigne des Pays voiſins de la ligne, & qui eſt modifié en même temps ſuivant le climat, la qualité du ſol & de la nourriture de ces différens Peuples; j'ai depuis ſuivi cette remarque, & je l'ai trouvée plus frappante; mais il m'a paru bien ſingulier qu'il y eût plus d'analogie entre deux parties éloignées de l'Aſie, qu'entre deux autres parties, l'une de l'Europe, & l'autre de l'Aſie, quoiqu'elles fuſſent plus voiſines que les premieres; je ne puis l'attribuer qu'à l'origine de leur population.

Je vis auſſi au dehors de cette Ville les Temples des Chinois, où regne leur bon goût, comme dans l'élégance de leurs maiſons. Ces Temples ſont ornés des ſtatues des anciens Chinois, dignes d'être vénérés; devant ces ſtatues ſont des autels où brûlent ſans ceſſe des eſpeces de meches. Leurs Prêtres font des ſacrifices que j'ignore, & ils préſentent chaque ſoir des offrandes à l'objet de leur culte, en brûlant certains papiers diverſement peints & inſcrits, & en battant la caiſſe après la priere. Ils allument, ſur tout en certains temps de la lune, beaucoup de flambeaux & de lanternes; la lumiere & le ſon font une grande partie de leur culte, & le feu eſt le ſymbole de l'amour

emple Chinois, leur Culte.

qui enflamme leur cœur, comme le ſon exprime le déſir qu'ils ont d'être écoutés dans leurs prieres. Je trouvai du moins cette idée vraiſemblable, par le rapport qui ſe trouve entre ce bruit & celui du grand tambour, qui étoit autrefois à la porte du palais des Empereurs de la Chine. Tout ſujet avoit droit de le battre lorſqu'il vouloit obtenir une audience extraordinaire, & le Souverain ne la refuſoit jamais dès qu'il entendoit le ſon du grand tambour.

Les femmes des Aſiatiques riches ne ſortent preſque jamais, & les Chinois ſe marient pour la plupart ſans connoître leurs futures femmes. Le logement d'une fille Chinoiſe à marier eſt ſeulement indiqué par des vaſes ſur les fenêtres. Les Javans ſont grands & bien faits; ils ont l'abord plus noble que les Indiens des Philippines, & une phyſionomie douce. Les Malayes au contraire ſont petits & gros, ayant les yeux & la phyſionomie bourrus; je ne puis d'ailleurs parler avec certitude des mœurs des uns ni des autres, les ayant peu fréquentés, puiſque j'étois logé chez une famille Européenne; je n'ai d'eux que des idées vagues & incertaines.

Idée des Javans & des Malayes.

On ſe plaint à Batavia du peu de ſalubrité des eaux & de l'air. Je m'y portai cependant

fort bien, ne buvant que de l'eau, & ne mangeant que du fruit & des légumes. Cette façon de vivre eſt oppoſée à celle qui eſt en uſage chez les Européens; mais elle eſt pareille à celle des Indiens : j'y fis très-bonne chere; toute ſorte de jardinage & de productions des quatre ſaiſons d'Europe y abondent. Les fruits du Pays y ſont auſſi très-communs & en quantité; comme il part tous les ans, au mois de Mai, un vaiſſeau de Regiſtre, j'écrivis en Europe par cette occaſion.

Je ne pus m'empêcher de comparer la ſûreté de ces poſſeſſions avec celles des Philippines. Il eſt ſurprenant que depuis le temps que les Hollandois poſſedent ce Pays, ils ne puiſſent ſe maintenir tranquilles dans leurs comptoirs éloignés. Ils ſont ſans ceſſe en guerre, & ſans ceſſe vainqueurs. C'eſt cependant une hydre d'où renaiſſent ſans ceſſe de nouvelles guerres. Ils venoient d'en terminer deux, une aux Moluques & l'autre à Malaca; ils en faiſoient une conſidérable à l'eſt de Java, & ils alloient en entreprendre une autre à Sumatra, contre le Roi de Palimban. Ils entretiennent deux Compagnies de Cavalerie Européenne auprès de l'Empereur de Java, ſous prétexte de lui faire honneur, & toutes les avenues de Batavia ſont bordées de forts.

On ferme toujours les portes de la Ville lorſqu'on y célebre le Service divin, ou que l'on y fait une exécution publique, quoiqu'il y ait cependant une forte garniſon & une immenſe quantité d'Européens.

Le Conſeil de Batavia couronne les Rois Indiens, alliés des Hollandois, après avoir porté, par force ou par adreſſe, leur Nation à les approuver, & à embraſſer plutôt le parti de l'un que de l'autre, ſuivant que les Hollandois les croient attachés à l'intérêt de leur Compagnie.

Ils leur laiſſent d'ailleurs tout l'extérieur de la grandeur & de la royauté, & ils reçoivent leurs Ambaſſadeurs avec beaucoup d'honneurs. J'en vis arriver un qui étoit chargé des affaires du Roi de Palimban, dont la Compagnie étoit mécontente; l'Introducteur des Etrangers, qu'on nomme Chabandar, & qui eſt le dernier des Conſeillers des Indes ou Edlers, alla le recevoir en grand cortége à ſon débarquement. L'Ambaſſadeur lui remit la lettre de ſon Souverain, qui fut miſe ſur un carreau ſoutenu d'un grand baſſin d'argent, & portée par un Officier prépoſé; elle étoit eſcortée, de même que l'Ambaſſadeur, par un nombreux détachement. Le canon de l'Amiral, & une décharge de mouſ-

queterie, accompagnerent la préſentation de cette lettre, & le cortége ſe mit en marche pour le château. Le Conſeil y étoit aſſemblé, & les avenues étoient bordées de troupes : l'Ambaſſadeur étant arrivé au château, & ſa lettre préſentée au Conſeil, le canon de l'Amiral, & une ſeconde décharge de mouſqueterie, précéderent ſa lecture, & un égal honneur la ſuivit. L'Ambaſſadeur ſe retira, & le Conſeil ſe ſépara.

Les Conſeillers jouiſſent d'une grande diſtinction, & lorſque le Général, qui eſt leur Chef, eſt en marche, ſa voiture eſt eſcortée d'un détachement de Cavalerie, & précédée de pluſieurs trompettes qui annoncent ſon arrivée. L'on eſt obligé de faire arrêter ſa voiture, & de mettre pied à terre & de s'incliner.

Lorſque les Conſeillers marchent, leurs voitures ſont précédées de deux Coureurs; eux ſeuls peuvent en avoir ce nombre, & un cortége de voitures avec de la muſique. Lorſqu'ils paſſent, toutes les voitures ſont obligées de s'arrêter, comme pour le Général, & ceux qui ſont dedans, de ſe lever ſeulement. La permiſſion d'avoir des carroſſes dorés, eſt auſſi réſervée à l'état immédiat après celui des Conſeillers. L'on a établi une

impoſition très-ſage ſur les voitures; elle eſt conſidérable, & en proportion inverſe du rang de ceux qui les poſſedent; en ſorte que le Conſeiller des Indes paye très-peu, & que le plus bas état paye beaucoup.

Les Eſpagnols au contraire ſont tranquilles poſſeſſeurs de leurs Iſles, & n'ayant des ennemis qu'au dehors, ils n'ont rien à craindre de leurs ſujets. Ils ſont cependant, proportion gardée, plus nombreux que ceux des Rois alliés, ou plutôt ſujets des Hollandois.

La grandeur attachée à l'état de l'Officier en place, & qui regarde ſeulement la Nation, eſt accompagnée de très-peu d'honneurs & de force; c'eſt ſa perſonne ſeule & ſes démarches qui en impoſent. Un ſeul Alcalde, ſans ſoldats, gouverne dix mille Indiens; ils le déteſtent, à la vérité, au moins autant que ceux-ci déteſtent les Hollandois, mais ils ne ſe révoltent pas. J'attribue cette différence à l'égalité de Religion de l'Indien des Philippines avec celle de ſon Souverain, à l'attention des Moines, Curés des Paroiſſes, qui, pour le bon ordre, valent mieux qu'une Compagnie de Grenadiers, & au défaut de Chefs qui puiſſent faire fomenter & éclore le parti Indien.

La ſévérité des Hollandois eſt au moins auſſi

aussi grande que celle des Espagnols : tout le monde sait l'abaissement dans lequel ils tiennent les Indiens, qui leur sont directement soumis, & le carnage qu'ils firent des Chinois qui s'étoient révoltés. On empala, pendant mon séjour à Batavia, un criminel plus cruellement qu'en Turquie, & on le laissa six jours au pal, jusqu'à ce que la pluie le fît mourir de ses plaies; on en décolla un autre; & un Prince de cet Archipel étoit détenu dans une prison perpétuelle, sur une porte du château, tandis qu'un autre Prince, qui étoit de l'Isle de Ceylon, l'étoit également, mais pas si à l'étroit.

La sévérité des Espagnols ne cede point à celle-là. Leur rigidité au Mexique, & la pauvreté des descendans de Montezuma, intéressent en faveur des Mexiquains; & le carnage qu'ils firent lors de la révolte des Indiens & des Chinois, ainsi que la pauvreté des descendans des Datous des Philippines, n'excite pas moins la pitié; enfin l'on est également touché du traitement qu'essuya à Manilla un malheureux Prince Indien, qui étoit venu s'y réfugier.

Ce Prince, nommé Israël, étoit Souverain de Holo, & de plusieurs autres Isles adjacentes, d'une partie de Mindanao, & d'une

autre partie de Borneo. Etant en guerre avec
un de ſes oncles, il étoit vénu chercher aſile
& ſecours chez les Eſpagnols; il avoit ap-
porté beaucoup de richeſſes, & il envoya en
préſent au Roi d'Eſpagne, deux perles poires
d'une groſſeur conſidérable; il ſe fit même
baptiſer avec toute ſa famille, & ſe défit de
ſes femmes, car il étoit Mahométan. On eu
cependant la dureté dans la ſuite de lui en-
lever par fineſſe tout ſon bien, de faire quaſ
eſclaves ſes proches parentes, de les maltraite
de coups, & après l'avoir réduit à une ex
trême miſere, on finit par l'empriſonner lui-
même; il n'a recouvré ſa liberté & ſes Etat
qu'à l'arrivée des Anglois à Manilla, qui l
prirent ſous leur protection.

Les ordres de la Cour d'Eſpagne tenden
cependant à protéger l'Indien, & à n'en faire
s'il eſt poſſible, qu'une même Nation ave
l'Eſpagnol. C'eſt pour cela qu'ils favoriſen
les mariages entre les Indiens & les Eſpagnols
c'eſt le véritable moyen de réuſſir dans l
projet de former une Colonie national
avec des ſujets étrangers; au lieu que le
poſſeſſions Hollandoiſes ne feront jamais qu
des comptoirs établis chez des Etrangers. L'o
ne doit donc l'incorporation de tant de ſuje
Indiens qui ſe regardent comme Eſpagnols

qu'à cette politique à laquelle commence à céder le génie altier du particulier Européen.

Je n'ai point parlé des productions ni des animaux des environs de Batavia : ils sont généralement connus par sa grande fréquentation. Je dirai cependant que j'y trouvai une nuit un animal qui est peut-être une *Armadilla.* Il avoit environ un pied de longueur, des pattes très-courtes avec des doigts & des griffes ; le museau étoit pointu & la queue longue ; il avoit l'œil vif & benin, de même que la physionomie ; il étoit tout couvert d'écailles d'un pouce au moins de largeur. J'étois avec un Officier Suisse, qui le prit d'abord pour un Caïman, car il venoit du bord de l'eau, & il traversoit la rue : il lui donna un coup de couteau de chasse qui ne le blessa point, par la dureté de ses écailles ; croyant que c'étoit un animal malfaisant, je lui donnai un coup d'épée qui le perça au défaut des écailles. Cet animal se sentant blessé, se replia comme une boule, & sentant la pente du sol, il rouloit du côté de l'eau avec une très-grande vîtesse, genre de fuite que son instinct lui indiquoit : en cette forme ronde, il ne se servoit point de ses pattes, qui, de même que sa tête, étoient cachées sous son dos & sous sa queue ; nous le repoussâmes

Quadrupede couvert d'écailles.

vers le haut du bord avec le pied, & l'ayant ſaiſi, nous l'apportâmes ſuſpendu par la queue ; il vécut pendant ſept à huit jours aſſez familiérement ; il cherchoit à ſe tapir dans la terre, & il étoit couvert de fourmis. Je ne ſais ſi ſa qualité ou ſes bleſſures les attiroient, je crus qu'il en mangeoit ; lorſqu'il voyoit qu'on prenoit garde à lui, il ſe replioit en deſſous, & il ne paroiſſoit alors ni patte, ni tête, ni queue, mais il formoit une boule couverte de dures écailles. Il n'étoit pas méchant, & l'on me dit que l'on croyoit que les Portugais l'appeloient *Bichou-Bergougnoſou*, ou le petit animal honteux. Il mourut ſept à huit jours après, des ſuites de ſa bleſſure.

Bombay étant le ſeul port ſûr, commode & fortifié de la Terre-Ferme de l'Inde, & par ces raiſons le plus conſidérable, je me propoſai d'y paſſer, & je m'embarquai ſur un vaiſſeau Anglois, qui, allant à Surate, devoit y relâcher pour ſon commerce.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE,
ET
VERS LES DEUX POLES,
PAR TERRE ET PAR MER.
SECONDE PARTIE,

CONTENANT *le Voyage depuis Batavia, par la voie de l'ouest, jusques en France, en passant par l'Océan des Indes, le Pays des Marates, les Provinces de Guzarat & de Bassein, le Golfe Persique, l'Asie, & la Mer Méditerranée.*



VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR TERRE ET PAR MER.

CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE de Batavia à Bombay & à Surate, avec mon séjour dans ces deux Villes.

NOUS mîmes à la voile de Batavia pour Bombay & pour Surate, le 2 Août 1769; nous laissâmes les Mille-Isles à stribord, Hondrus & ses Isles voisines à bâbord; & à l'entrée de la nuit nous eûmes dépassé tous leurs écueils. Pendant la nuit nous doublâmes Bantam, & nous donnâmes dans le dé- Départ de Batavia par Bombay, le 2 Août 1769.

troit de la ſonde, de ſorte qu'au jour nous laiſſions derriere nous Towards-Peper. Nous prîmes du ſud pour paſſer entre l'Iſle du Prince & la terre de Java, où nous fîmes de l'eau; nous gouvernâmes enſuite à l'oueſt-ſud-oueſt, juſques à ce que nous euſſions atteint la latitude de douze degrés; lorſque nous fûmes par cette latitude, nous fîmes l'oueſt; les vents avoient été permanens au ſud & ſud-ſud-oueſt, ils ne varierent à l'eſt & eſt-ſud-eſt, que vers le méridien des Iſles Maldives.

Route juſques au nord des Iſles de l'Amirante & autres.

Nous paſſâmes entre les Iſles de l'Amirante, que nous ne vîmes point, & nous faiſions l'oueſt-nord-oueſt ; nous prîmes enſuite la route par le nord-oueſt, & lorſque nous fûmes par la latitude ſud de ſix degrés, & par le méridien de l'Iſle Bourbon, nous fîmes le nord; les vents étoient toujours à l'eſt & eſt-ſud eſt ; ils commencerent bientôt à mollir, & ils furent petits juſques aux ſept degrés de latitude nord, où nous eûmes quelques jours de calme & des orages; enſuite les vents changerent à l'oueſt.

C'étoit la ſeconde fois que je me trouvois au large & au changement des climats, où les vents ſont différémment reglés ſuivant les ſaiſons. Je m'étois trouvé dans cette circonſ-

tance avant d'aborder aux Isles Philippines, & je m'y retrouvois ici; je ne pus donc m'empêcher de faire quelques réflexions à ce sujet.

Réflexions sur la cause des vents alisés & ceux d'ouest, & sur les pluies.

J'avois d'abord vu aux environs des Tropiques, dans l'Océan, dans la mer du sud & dans la mer des Indes où j'étois, les mêmes vents constans dans la partie de l'est; mais ils prenoient du nord ou du sud, suivant la qualité de la latitude où l'on se trouvoit. J'avois vu que dans tous les Pays, lorsque le ciel est serein, le vent d'est, ou de cette partie, est beaucoup plus fréquent que celui de l'ouest. Je savois que le vent au nord-ouest par la latitude nord, & au sud-ouest par la latitude sud, amenoit le beau temps, & qu'au contraire il amenoit la pluie, lorsqu'il étoit ou nord-ouest par la latitude sud, & au sud-ouest par la latitude nord. Je savois aussi que le vent au sud-est par la latitude nord, & au nord-est par la latitude sud, amenoit la pluie, & qu'au contraire il amenoit le beau temps lorsqu'il étoit au nord-est par la latitude nord, & au sud-est par la latitude sud; mais je croyois que cela ne pouvoit être regardé que comme provenant d'une cause seconde ou troisieme.

J'avois remarqué qu'en Amérique, aux Isles Philippines, & je savois qu'également

à la côte de l'Inde où nous allions aborder, les vents étoient à la partie de l'oueſt dans le temps des pluies. Ce temps arrivoit entre un tropique & la ligne, lorſque le ſoleil étoit le plus proche de la ligne perpendiculaire de ce climat; en ſorte que le ſoleil ſe trouvant entre le tropique nord & la ligne, les pluies y tomboient, & que le temps étoit beau entre la ligne & le tropique ſud; il en étoit de même de la partie du ſud vis-à-vis de celle du nord pour le ſoleil & pour la pluie, chacun dans ſa ſaiſon & ſon climat : mais ces pluies & ce vent d'oueſt ne ſe faiſoient reſſentir qu'à terre, ſur les côtes ou dans des mers qui, par leur voiſinage, pouvoient recevoir influence des côtes ſujettes à cette révolution.

Je vis que les vents d'eſt ou aliſés ſouffloient tout autour du globe entre les tropiques, ſans autre interruption que celle cauſée par l'attraction des humeurs pompées par le ſoleil, lorſqu'il approche de la perpendiculaire d'un lieu; alors ces vents aliſés changent de cours, & prennent celui de l'oueſt : ils ſont connus ſous les diverſes dénominations, de mouçon d'oueſt aux Indes, d'hivernage aux Iſles de France & Antilles, & de temps de pluie aux deux côtes de l'Amérique, à celles d'Afrique, de la Chine, & de l'intérieur des mers de

Perſe & d'Arabie. J'avois auſſi remarqué que dans les Pays élevés en latitude, les vents d'oueſt ſouffloient dans le temps des pluies.

Les vents s'étant cependant décidés à l'oueſt, nous fîmes le nord-nord-eſt, & peu après le nord-eſt, juſques à la latitude de quatorze degrés. Nous mîmes alors le cap à l'eſt-nord-eſt, les vents étant au nord-oueſt. Nous croyions être près de la ſonde; on jeta le plomb, & on trouva 70 braſſes fond de ſable. Nous fîmes route à l'eſt, & nous découvrîmes la terre, que nous reconnûmes être celle des montagnes de Baſſein; peu après on découvrit Carangear & l'Iſle de Bombay. Nous étions par trente braſſes, & nous gouvernions ſur la pointe de Malabar; la nuit vint, & nous tînmes cette route juſque vers onze heures, qu'étant par douze braſſes de fond, & les vents étant au nord-oueſt, on tint le plus près à l'oueſt-ſud-oueſt : nous conſervâmes cette mauvaiſe bordée juſque vers les cinq heures du matin, & c'étoit trop long-temps. La dérive & les courans nous ayant portés rapidement dans le ſud, nous nous trouvâmes au jour ſous Chaoul; c'eſt un morne qui eſt ſitué ſur la Terre-Ferme au ſud de l'entrée de Bombay. Nous étions donc beaucoup tombés ſous le vent; nous lou-

voyâmes : mais les vents ayant fraîchi conſidérablement toujours au nord-oueſt & oueſt-nord-oueſt, ils nous deriverent pendant deux jours. Il ne nous reſtoit des vivres que pour trois jours, & il fut queſtion de relâcher à Rajepour ; c'eſt une eſpece de port dans une baie ſituée ſur la Terre-Ferme; mais on connoiſſoit peu ce mouillage, qui d'ailleurs étoit peut-être encore critique dans cette ſaiſon, qui étoit la fin de celle des vents d'oueſt. On agita auſſi d'aller faire des vivres à Goa : ſi on eût pris ce parti, cette même ſaiſon des vents d'oueſt nous eût mis dans le cas de repaſſer de nouveau la ligne, pour nous remettre au vent de Bombay ; ce qui eût alongé de beaucoup notre traverſée. Les vents ſauterent cependant au ſud-oueſt avec force; nous nous relevâmes un peu dans le nord; ils calmerent après cinq jours, & les briſes ſe renvoyant du ſud-eſt à l'oueſt-nord-oueſt, nous regagnâmes la vue de Chaoul & de Carangear. Bientôt après nous vîmes les White-Rounds de Wold-Womans-Iſland & ſon fanal. Ces White-Rounds ſont des reconnoiſſances que l'on a bâties en rond & en arcades; ils reſſemblent à de grands pigeonniers fraîchement blanchis. Ils ſont ſur une angue de terre très-baſſe, qui tient au ſud

de l'Isle de Bombay, & que l'on nomme Olo-Womans-Island, ou l'Isle des vieilles Femmes. L'on entretient aussi de pareilles reconnoissances sur l'Isle de Bombay; l'église de la Ville en sert aussi, de même que celle d'un bourg nommé Mahim : il est situé au nord-ouest de l'Isle, & il est varié par des arbres très-hauts qui servent à le faire reconnoître.

Lorsque nous fûmes à trois lieues dans le sud-ouest de l'Isle de Bombay, nous étions par quinze brasses de fond, & ayant appelé un Pilote, il nous fit d'abord faire l'est pour doubler un grand banc de roches qui est à la pointe de l'Isle des vieilles Femmes; il s'étend en deux pointes dans le sud-est & dans le sud-ouest, jusques à une lieue au large; nous nous tenions à une lieue & demie de terre. Lorsque nous eûmes doublé ce banc, nous l'arrondîmes en mettant le cap au nord-est & ensuite au nord-nord-est; mais nous ne rangions pas la côte de Bombay plus près que par le fond de sept brasses. Nous laissâmes à bâbord les roches Sunquen & Droven, qui sont toutes les deux en dedans de la pointe du fanal des vieilles Femmes. Celle de Sunquen étant la plus en dehors & la plus au large, est par conséquent la plus dangereuse. Elle est dans la même direction

que celle du baſtion nord-eſt du fort & la maiſon de Maſagon. Cette maiſon, qui eſt entretenue & blanchie pour cette reconnoiſſance, eſt remarquable par ſa forme carrée, par ſa blancheur & par ſa ſituation ſous une hauteur au nord-eſt de la ville de Bombay. La roche nommée Droven eſt plus en dedans & plus à terre que celle de Sunquen; elle eſt dans la même direction que celle d'un bois de cocotiers planté ſur l'Iſle des vieilles Femmes, & un haut tronçon de cocotier que l'on entretient à cet effet dans la partie nord-oueſt du fort. Il faut cependant que ce bois de cocotiers des vieilles Femmes ſoit un peu ouvert dans l'oueſt, c'eſt-à-dire qu'il ſoit un peu à l'oueſt du tronçon du fort. Il faudroit ranger la côte de trop près, pour aller chercher cette roche. Enfin nous gouvernions au nord & nord ¼ nord-eſt, en ſorte qu'une petite Iſle nommée Croſſ, nous reſtoit par les écoutes de foc de bâbord. Lorſque nous fûmes dans la rade, nous rangions l'Iſle à une portée de pierrier. Il faut ſe méfier d'une autre roche nommée Midle-Ground, qui reſte dans l'eſt ¼ ſud-eſt de l'égliſe de Bombay, à la diſtance d'une petite lieue; les vaiſſeaux ſont mouillés à terre d'elle & près de la Ville, qu'on peut accoſter ſans riſque à la portée de la voix.

L'Iſle des vieilles Femmes n'eſt iſolée de celle de Bombay que par une plage de roches qui ne ſont tout-à-fait couvertes que dans les grandes marées. Quoiqu'à fleur d'eau à la haute mer, elle n'eſt abordable que difficilement, même dans ce temps, car elle eſt bordée de roches. Sa communication avec Bombay eſt occupée par une batterie dominante; l'on voit enſuite les glacis de la Ville, dont les murs bordent la mer, & en même temps deux batteries en avant & ſur ſes glacis; la tête des foſſés a auſſi, ſous le baſtion de cette partie, un ouvrage défendu. Ce baſtion, ſa courtine & le baſtion oppoſé qui les flanquent, ont également du canon pour protéger la baie; mais ce dernier en a une double batterie. Une petite anſe laiſſe enſuite l'eſpace d'un petit port qui eſt bordé par l'arſenal, par des baſſins de conſtruction & par diverſes maiſons de la Compagnie & des particuliers. Le mur de la Ville reprend ſur la pointe oppoſée de ce port, & s'étend juſques à un petit fort carré que les Portugais avoient conſtruit : cette Ville eſt aſſez bien fortifiée pour protéger la mer. Elle l'eſt moyennement du côté de la terre, étant entourée d'un ſimple mur garni de très-petits baſtions, mais bordés par un foſſé profond

& par un glacis bien entretenu ; quelques-unes des portes ont des demi-lunes. Une hauteur très-voiſine nommée Hongary, m'a paru être très-importante.

Cette Ville, quoiqu'aſſez bien peuplée, & ayant quelques belles maiſons, eſt généralement mal bâtie & ſans ordre : elle a les fauxbourgs de Hongary & de la Palmeyra ; ce dernier eſt agréable & très-peuplé d'Indiens.

L'Iſle eſt très-étroite en certains endroits, où elle n'a qu'environ demi-lieue de largeur ; mais elle a plus d'étendue vers la partie du bourg de Mahim ; elle eſt généralement peu abordable, même du côté de la baie, ſurtout à baſſe mer : le ſol y eſt ſouvent inégal ; il eſt cependant aſſez peu élevé, mais à pic, ou bordé de roches ; il n'eſt qu'un composé de gravier de roches, mêlé d'un peu de terre : la bonté du mouillage & du port, qui eſt le ſeul commode & de cette qualité dans toute la Terre-Ferme de l'Inde, a rendu cette Iſle habitable ; elle eſt cependant devenue, par cette raiſon, d'une très-grande conſéquence, & je la regarde comme la baſe du pouvoir des Anglois dans cette partie du Monde.

La ſtérilité de ſon ſol y rend la vie difficile ; mais les Anglois trouvoient chez les Marates de Salcet, de Baſſein & de la Terre-Ferme,

Ferme, les vivres qui leur sont nécessaires. Le nouvel accroissement de leurs possessions dans ces parties, a beaucoup favorisé la bonté & la sûreté de la possession de Bombay.

Le vaisseau sur lequel j'avois passé ayant rempli l'objet de son commerce pour Bombay, & étant destiné pour Surate où j'avois dessein de me rendre, nous appareillâmes le 25 de Septembre; mais le vent étant contraire, pour sortir, nous fûmes obligés de louvoyer. Les longues bordées de deux roches qui sont au loin, nous tenoient alors en méfiance; elles se nomment pieds de Carangear & roc de Chaoul, du nom des mornes qui les avoisinent, & qui, comme on l'a vu, servent de reconnoissance aux vaisseaux qui viennent du large, & lorsque l'Isle de Bombay est couverte par les terres plus élevées de l'intérieur. Chaoul est un gros morne qui présente une forme presque ronde; il est très-haut & sur la Terre-Ferme au sud de Bombay. Carangear est aussi un morne assez haut, qui est situé sur une Isle qui est à terre de celle de Bombay; il s'éleve en forme de deux pyramides tronquées en courbe d'ellipse; cette inégalité le fait distinguer en grand & petit Carangear.

Lorsque nous eûmes doublé les pointes des rochers des vieilles Femmes, nous gouver-

nâmes au nord-nord-oueſt, & nous conſervions la ſonde de douze braſſes; les briſes de terre qui ici venoient du ſud-eſt étoient très-foibles; celles du large, qui y venoient du nord-oueſt, & par conſéquent contraires, étoient très-fraîches. Les courans & le juſan portoient au ſud; auſſi nous gagnions très-peu lorſque nous ne mouillions pas à propos, ou que le juſan & la briſe de terre étoient dans le même temps.

Nous ne vîmes qu'au bout de huit jours le Cap de Saint-Jean; il forme l'entrée du golfe de Cambaye, & il eſt connoiſſable par le pic de Saint-Jean, qui eſt dans le ſud à lui; ce pic, placé dans un défaut de montagnes, s'éleve ſeul & très-haut, en forme d'aiguille. Le lendemain nous arrondîmes le Cap à la diſtance de quatre lieues, à cauſe des roches qui l'avoiſinent; nous nous tenions par la ſonde de quinze à dix-huit braſſes, & nous évitions, du côté du large, celle de douze qui avoiſine un banc étendu, dangereux, & aſſez à pic, qui regne dans le milieu de ce golfe. Notre route nous faiſoit couper la ſinuoſité que la côte des Marates & de Damum forment ici, & le 6 de Septembre nous découvrîmes les vaiſſeaux qui étoient mouillés dans la rade de Surate. Nous y mouillâmes auſſi le lende-

Le 6 Septembre 1769.

main par dix brasses fond de vase; la côte est saine aux approches de la rive droite de la riviere; mais elle ne l'est pas autant vers la rive gauche. Cette rade est belle, mais elle est exposée à tout vent, & éloignée de terre; le courant n'y étoit pas si fort que dans le golfe & dans Bombay; mais dans le temps des pluies, ce mouillage est impraticable, à cause de la force du courant, de la crue de la riviere, des gros vents & de la grosse mer; le bord de la mer est alors presque tout noyé. On ne distinguoit du mouillage qu'un village qui est sur la rive droite, à la distance d'environ une lieue de la pointe de ce bord de la riviere. La ville de Surate est sur la rive gauche, à environ cinq lieues de l'embouchure; les bâtimens d'environ trois cents tonneaux seulement peuvent y remonter dans la saison des temps secs; mais dans celle des pluies, les vaisseaux de la rade peuvent y venir hiverner. Je m'y rendis dès notre mouillage; j'y vis le Château qui est enclavé dans la Ville, & situé sur le bord de la riviere. Cette fortification, quoique irréguliere & d'un goût différent de celui d'Europe, est cependant assez bonne. C'est un composé de très-grosses tours ou ouvrages en ligne courbe qui se flanquent mutuellement; ils sont en amphithéâtre; &

forment par conféquent des batteries doubles; ils dominent la Ville & la riviere; l'alentour eft clair, à une affez grande diftance; mais le corps du bâtiment, quoique folidement conftruit dès fon origine, mérite par fon antiquité bien des réparations, fur-tout du côté de la riviere. Quoique les pavillons Anglois & Maures y foient également arborés, il eft entiérement au pouvoir des premiers; ils ont prefque le même pouvoir dans la Ville, quoique leurs troupes n'en occupent que certaines portes & un baftion. Le refte eft gardé par les troupes du Nabab, qui, dans les affaires importantes, n'a que l'apparence de l'autorité, comme tous les autres Princes de l'Inde, avec lefquels les Anglois fe font alliés.

Les Marates de Guzurat ont auffi fous leur garde deux portes de cette Ville au mur de la premiere enceinte; car Surate eft formée d'une Ville enclavée dans une autre. Elle leur paye quelquefois tribut, lorfqu'ils font affez forts pour l'exiger.

Tout annonce combien cette Ville eft confidérable, la richeffe ou l'aifance des Habitans, la quantité de voitures, un grand commerce, une populace nombreufe, le bon marché & l'abondance de toutes les néceffités de la vie, les belles maifons, quoique dans le

goût Maure, la vaſte étendue de la Ville; tout, dis-je, en annonce l'immenſité.

Je vis ſortir le Nabab, dont l'eſcorte étoit de trois mille ſoldats, outre un même nombre de gens à pied & à cheval, & en palanquin; cette marche donnoit l'idée de la pompe Aſiatique. Il avoit à ſa ſuite une muſique très-bruyante, pluſieurs chameaux, & quatre éléphans richement ornés. Pompe du Nabab.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'humeur laborieuſe des Gentils & de leurs femmes. Outre quelques Banians qui s'adonnent au commerce par état, les Gentils des baſſes Caſtes font dans ce Pays tous les travaux pénibles; certaines de ces Caſtes croient à la Métempſycoſe. Gentils.

Il y a une autre eſpece de gens, qu'on nomme Parſes ou Perſans, qui ont conſervé quelques reſtes de la loi de Zoroaſtre, & qui adorent la Divinité ſous l'emblême du feu: ils pouſſent la charité aſſez loin, pour entretenir une maiſon où l'on prend ſoin des animaux malades, & où l'on donne à manger à ceux qui ont faim. Guebres.

L'on m'aſſura des choſes preſque incroyables des pénitences des Yoguis ou Pénitens Gentils. Les uns reſtent toute leur vie un bras en l'air; d'autres ne marchent jamais, & font le Yoguis.

tour d'un Royaume, étendus à terre, en rampant ſur le ventre; d'autres ne bougent pas de la place où on les a mis, quand même un chariot ſeroit prêt à leur paſſer ſur le corps, & ils ſe feroient écraſer, ſi une ame charitable ne les prenoit par la main pour les éloigner du danger. Un jour je vis un de ces Yoguis faiſant une très-rude pénitence, que la décence ne permet pas de rapporter, & prêchant ſur le bord d'un lac, voiſin d'une pagode; il lui prit fantaiſie de me ſuivre en prêchant, & il ne me quitta que lorſque je repaſſai devant le lac où je l'avois rencontré. Ces Yoguis ſont en vénération, & il eſt d'uſage de leur laiſſer prendre, ou de ne pas leur refuſer ce qu'ils demandent. Celui-ci prit diverſes choſes chez le Banian où j'allois, & on le ſouffrit patiemment.

Religions de Surate.

Les Habitans de cette grande Ville qui compoſent le haut état, & la moitié au moins du reſte, ſont Mahométans; les Gentils ſont enſuite les plus nombreux; les Parſes le ſont moins; les Juifs & les Chrétiens ſont en petit nombre, & ces derniers ne paſſent pas le nombre de cinq cents.



CHAPITRE II.

ROUTES de Surate à l'Isle de Salcet, & retour à Surate par les terres des Marates des Provinces de Guzurat & de Bassein, avec divers séjours.

AYANT dessein de connoître les Marates, je fis faire des habits à la façon du Pays, & ayant pris un guide de leur Nation, je partis six jours après mon arrivée.

Je trouvai des villages de quatre en quatre lieues, & quelquefois plus près; leur voisinage étoit semé de maïs, de quelque peu de riz, de légumes, & d'autres grains dont on fait de l'huile, ou d'autres, de la tige desquels ont fait des cordages. Le Pays est très-coupé de rivieres, qui ne sont considérables qu'au temps des pluies. Culture du Pays.

Le lendemain, à dix petites lieues ou *coss* de distance, j'arrivai à Nausary, Ville de moyenne grandeur, où l'on fabrique des toiles de coton; il y a un Fort Marate & des Pagodes, des jardins & des parterres charmans. J'étois surpris de voir la familiarité de toutes sortes d'animaux qui se jouoient librement

devant nous. Les arbres étoient couverts d'oiseaux, qui ne fuyoient pas à notre approche, de singes & d'especes d'écureuils qui sautoient légérement sur nos têtes, de branche en branche, ou sur les toits des maisons; les autres quadrupedes étoient aussi doux, ce qui nous mettoit également hors de crainte de leur part. Heureux effet de la coutume de ces Peuples, qui ne tuent aucun animal ! Ils sont divisés en Castes, & la plus basse mange certaines fois de la viande. Le Gentil ordinaire ne mange que du poisson, des légumes ou des fruits; mais le Banian & le Brame, qui est la plus haute Caste, ne vit que des productions de la terre; il mange cependant du beurre & du lait. A mon arrivée à Nausary, j'étois très-fatigué de ma route à pied; je louai un bœuf, monture ordinaire de ce Pays, & je continuai ma route pour Gondivy. Je fus bien surpris, lorsqu'à mon dîner, on m'y donna pour plat des feuillages que je fus obligé de jeter moi-même, après avoir mangé ce qu'on m'avoit servi dessus. L'on me donna aussi une feuille pour gobelet, que je jetai de même. Aucun Gentil ne vouloit y toucher, & c'est chez eux une souillure que de toucher au même endroit qui l'a été par la bouche d'un homme d'une autre Caste; les Maures,

Mœurs & usages des Gentils.

les Gentils, les Parſes & les Chrétiens ont tous les uns envers les autres la même façon d'agir. Ces Parſes, qui ſont très-nombreux au village de Gondivy, ſont les mêmes qu'à Surate. Ils deſcendent des anciens Habitans de la Perſe, qui, pour cauſe de Religion, furent chaſſés par le vainqueur, & ſe ſont répandus dans ce Pays.

Après avoir traverſé huit lieues de Pays de pacage, preſque déſert, j'arrivai de Gondivy à Pardy, petite Ville formant l'apanage de ſon petit Souverain. Le lendemain j'arrivai à Deman ou Damum; je ne m'y arrêtai pas, n'ayant pas voulu me faire connoître au Gouverneur, qu'il étoit néceſſaire de voir, & j'allai loger à un quart de lieue de là, dans un Bourg, compoſé de quelques Chrétiens & de beaucoup de Gentils. Ceux-ci ſont ici ſujets des Portugais, qui ont environ quatre lieues de côtes, où ſont cinq ou ſix villages, ſur un ſol extrêmement ſec; leur pauvreté eſt extrême, & j'y vis des Chrétiens obligés, pour vivre, d'aller chercher du travail chez les Marates; ils ſont cependant généralement pareſſeux & orgueilleux. C'étoit le premier endroit depuis mon départ, où je logeois chez des Chrétiens, n'y en ayant point d'établis ſur la route de là à Surate. Je dépaſſai le lendemain les jolis

Chef lieu des Guebres.

Poſſeſſion Portugaiſe.

villages Marates de Narguoil & de Barauly, & le ſurlendemain, après ſept jours de route, j'arrivai à un autre village, nommé Danou. Il y avoit un Curé, Naturel ou Indien Portugais, à qui j'étois adreſſé, & chez qui j'avois deſſein de ſéjourner.

Séjour à Danou.

Libre exercice de la Religion Chrétienne.

Depuis Damum, on trouve par-tout des Chrétiens, le Pays conquis autrefois par les Portugais, n'étant paſſé que depuis environ trente ans ſous le pouvoir des Marates, qui ne gênent point les Religions. Il y avoit dans ce village beaucoup de Chrétiens, un Curé, & une égliſe; j'y vis une petite fête à l'occaſion de quelques mariages; les Marates, & même les Brames de la plus haute Caſte, que la curioſité attiroit, ſoit à la porte de l'égliſe, ſoit aux divertiſſemens, s'y tenoient avec une décence & une retenue qu'à peine auroient eues des Chrétiens, légitimes Seigneurs du Pays: les proceſſions, les enterremens, l'uſage des Croix ſur les chemins, enfin tout culte extérieur y eſt auſſi libre qu'en France.

Comparaiſon entre les Indiens Chrétiens & les Gentils.

Les Marates, & les femmes ſur-tout, ne démentoient point l'humeur laborieuſe que je leur avois remarquée à Surate; il eſt cependant ſurprenant que les ſoi-diſans Portugais, qu'on nomme auſſi Naturels, & qui ne ſont que des Gentils devenus Chrétiens, n'ayent embraſſé

cette Religion & fréquenté les Portugais, que pour devenir pareſſeux & vains; la fréquentation des mauvais ſujets que l'on exile du Portugal, & qui leur ont donné les premiers exemples de leur vie chrétienne, bien différente de ce qu'elle eût dû être, n'en pourroit-elle pas être la cauſe ? Je n'ai point vu de diſpute chez les Gentils, qui vivent très-ſocialement, & ſont très-humains & hoſpitaliers. J'étois très-bien reçu chez eux, & je l'étois à peine chez les Portugais.

Quoiqu'il y ait chez les Gentils beaucoup de troupeaux de boeufs, c'eſt un crime puni de mort de tuer ou de bleſſer ces animaux, qu'ils ont en vénération à cauſe de leurs ſervices.

Relation ſur la Religion des Gentils.

J'ai vu à leurs Pagodes différentes ſtatues & eſpeces d'animaux, des arbres & des pierres. Les ſtatues groteſques ſont des emblêmes de la Divinité, & le reſte de leurs Idoles eſt en vénération pour le ſouvenir & la repréſentation de quelque bienfait reçu de Dieu; ils ſe ſervent, comme les Parſes & les Muſulmans, de l'eau pour ſe purifier, mais ſeulement de certains lacs. Il y en avoit un de cette qualité entre Baſſein & Agaſſein, où étoient de très-belles Pagodes. Dans une converſation que j'eus avec un Brame, il m'aſſura qu'il n'ado-

roit qu'un Dieu, qui étoit remonté aux Cieu
après avoir purgé la terre des Géans & de
Malfaiteurs. Je crois qu'ils ne sont pas Idolâ
tres, & qu'il n'y en a point dans le Monde. J
ne sache pas qu'il y ait aucun Peuple qu
adore les Idoles ; mais la Divinité, qu'elle
représentent sous diverses figures. J'expliqua
dans une église, à un autre Brame, les céré
monies & les engagemens du Baptême pen
dant qu'on baptisoit un enfant en notre pré
sence ; il en fut très-satisfait, & me dit n'avoi
d'autre but dans sa Religion que celui qu
nous avions dans la nôtre, telle que je la lu
expliquai de mon mieux.

Marine des Marates.

Pendant mon séjour dans ce village, il relâ
cha dans la riviere une petite flotte de leur
bâtimens de guerre, qui sont de la grandeu
de nos tartanes : ils les nomment Galvettes
elles n'ont que quatre ou six canons. Ces bâ
timens leur servent à purger la côte des Pirate
nommés Chamchas, qui viennent du fond du
golfe de Guzurat.

Route de Danou à Agassein.

Après quelques jours de séjour, & vers le
12 de Novembre, je me remis en route. Je
passai à Trapor, Ville défendue par un Fort,
assez considérable, & bien peuplée. Je fus en-
suite à Mahim ; c'est un grand Bourg plein
de Brames, & le lendemain j'arrivai à Agas-

ſein : j'y ſéjournai en compagnie d'un François qui commandoit trente Européens au ſervice des Marates; il dépendoit d'un Ragea ou Souverain, dont les poſſeſſions ſont dans la Province de Guzurat, où il ſe tient à un lieu nommé Barauda. Celui du Pays où j'étois, eſt un Ragea puiſſant; il réſide à Puna ou Poney, grande Ville ſituée en dedans des terres.

Souveraineté de ces Pays.

Agaſſein eſt diſtant de cinq lieues d'une Ville aſſez conſidérable, nommée Baſſein, où l'on trouve une aſſez bonne rade & une grande riviere, ſur laquelle l'on conſtruit des bâtimens pour le commerce de la côte ou de l'Arabie. Tout le Pays depuis Trapor eſt très-peuplé, & la côte eſt bien fortifiée; elle eſt entiérement bordée de jardins. Outre les herbages, on y cultive beaucoup de cocotiers, de bananiers & de cannes à ſucre, & il n'y a pas de Baſſein à Agaſſein un pouce de terre en friche, ou qui ſoit deſtiné à un autre uſage. Les jardins ſont fertiles, & arroſés par une quantité prodigieuſe de puits à roue, tournés par des buffles; mais dans les terres intérieures & ſur la côte, depuis Trapor juſques à Pardy, le ſol eſt, pour la plus grande partie, extrêmement ſec pendant les ſix mois de beau temps. Ce même ſol étant inondé pendant les ſix mois de pluie, il y pouſſe une quantité prodi-

Fortification & culture de ce pays.

gieuse d'herbe, qui feroit prendre ce Pays pou
une vaste prairie; car il reste sans broussaille
le sol étant d'abord trop humide, & ensui
trop sec pour les produire. On ne trouve qu
des dattiers sauvages du côté de Surate, & d
palmiers également sauvages dans la partie q
est plus au sud. Ces arbres ne donnent d'autr
revenus que leur séve, qui est une boisson ass
bonne, & dont on fait de l'eau-de-vie. Le
bois & leurs feuilles sont employés pour
construction des maisons, & pour les couvr
Tout le sol n'est cependant pas en prairies c
planté de ces arbres; les champs de maïs
autres menus grains du côté de Surate, & c
riz dans le sud de cette partie, occupent beau
coup de terrein; les Naturels du Pays so
laborieux, & bons cultivateurs. Cette quanti
d'herbes qui vient pendant la saison des pluie
étant amoncelée & brûlée dans les champs c
riz, sert à fertiliser la terre par ses cendre
L'on ne seme point le riz comme nous semon
le blé; mais après l'avoir semé dans un en
droit bien fumé, & après qu'il est parvenu
une certaine grandeur, on le transplante dan
les champs.

Puits & étangs. La sécheresse du sol pendant le beau temps
a donné lieu à des ames pieuses de faire creu
ser des puits vastes & très-bien bâtis, où l'o

descend par de larges escaliers; la charité les a poussées à établir des fonds pour les réparations de ces puits, & pour en entretenir les gardiens, ainsi que les ustensiles nécessaires à puiser l'eau & à abreuver les animaux.

La nécessité a forcé ces Peuples à creuser dans d'autres lieux de grands étangs, très-vastes & profonds, où les eaux des pluies se ramassent & suffisent à abreuver les Habitans pendant le temps sec. Il n'y a guere d'autre eau que celle-là, lorsqu'on est éloigné des rivieres & dans la campagne; mais elle n'est pas mauvaise, par l'étendue des réservoirs qui la contiennent.

On ne trouve guere d'autres animaux dans ce Pays, que des tigres, des chiens sauvages, plus petits que ceux de l'Amérique, & des singes. Je n'y ai vu d'autres oiseaux que des tourterelles, quelques paons, des perroquets en grand nombre, une ou deux especes de petits oiseaux, & beaucoup de corneilles qui y sont si familieres qu'elles viennent souvent enlever le dîner. Les autres animaux se tiennent dans les montagnes voisines, où il y a des bois & de la fraîcheur. Animaux.

Les maisons de la campagne sont très-simples; elles sont construites de quelques bambous & de bois de palmier; elles sont cou- Description des maisons.

vertss de feuilles du même palmier, ou de foin. Les murs ſont faits avec des oſiers ou des gros joncs enduits de limon; mais les maiſons des Villes ſont belles, & d'un goût noble; elles n'ont ordinairement que deux étages, & chaque étage eſt compoſé de trois larges gradins en amphithéâtre, ſur le plus haut deſquels on trouve aux deux côtés deux petits cabinets, qui ſervent à renfermer les choſes les plus précieuſes. Au milieu de ce dernier gradin eſt un grand eſpace où ſont étendus des tapis qui ſervent à recevoir la compagnie. Sur le premier gradin eſt ordinairement un grand baſſin. La face du bâtiment eſt ouverte, ſoutenue en dedans par des colonnes, & par-dehors une galerie entoure le mur qui ferme les autres trois côtés. Les baſſins ſont remplis par des puits à roue, dont le rouage & la charpente ſont au premier étage; le chapelet & le pivot tournant s'étendent juſques au rez-de-chauſſée, & l'animal tourne à côté du puits & autour du pivot de la roue qui eſt au deſſus de lui. Le pavé de ces maiſons eſt compoſé de pierres molles, pilées & liées avec du plâtre, de l'huile & du blanc d'œuf : ce pavé bien battu, eſt tellement lié & uni, qu'il ne fait plus qu'une même pierre d'un vernis très-luiſant, de la beauté duquel nos parquets n'approchent

n'approchent pas, ſelon moi. On nomme cette eſpece de ciment algamaſſe. Le haut de la maiſon eſt en terraſſe revêtue de la même algamaſſe.

Vêtemens.

L'habillement des femmes conſiſte dans une piece de toile peinte, très-longue, qui fait d'abord pluſieurs tours autour de la ceinture, & qui s'y replie en arriere : on conſerve la moitié de ſa longueur, qui vient, après avoir couvert les épaules, paſſer ſur la tête, &, en tombant en avant, ſe replier par ſon bout à la ceinture, après avoir couvert le ſein & les bras. Cet habillement ſi ſimple couvre exactement tout le corps & même le viſage ; mais lorſqu'elles ſont à la campagne, elles laiſſent tomber ſur les épaules la toile qui eſt ſur la tête, & en la repliant, les épaules & le ſein reſtent à découvert. Cette toile, qui eſt très-fine, ne forme alors qu'une eſpece d'écharpe : elles prennent enſuite le reſte qui eſt à la ceinture, & l'ayant replié par le bas, ſans en prendre le bout, elles font paſſer ce bout entre les cuiſſes, & il vient ſe replier à la ceinture, ce qui forme alors une eſpece de caleçon venant à mi-cuiſſe au plus. Les hommes portent à la ville une longue robe blanche, compoſée d'un corſet couſu à un jupon ; le tout eſt ouvert par-devant, & croiſé par ſon ampleur. Lorſqu'ils ſont à la campagne, ils portent

deux larges & longues pieces de toile, l'une à la ceinture, & l'autre ſur les épaules, ou ſimplement une bande de toile autour de la ceinture, & qui paſſe entre les cuiſſes; ils ſe couvrent la tête d'un turban : les femmes ont la tête nue, autour de laquelle leurs cheveux ſont différemment noués.

Les femmes portent beaucoup de bagues aux doigts des pieds & des mains, des anneaux de verre au lieu de bracelet, & des anneaux d'argent garnis de grelots à la cheville du pied; elles ont trois boucles à chaque oreille, & elles portent quelquefois un anneau à la ſéparation des narines; elles ornent leur front d'une étoile d'or incruſtée dans la chair; leurs paupieres inférieures ſont peintes en noir, pour relever la beauté de leurs yeux.

Corps morts brûlés.

Les Gentils n'ont pas la coutume d'enterrer leurs morts, mais de les brûler; ils font ordinairement cette cérémonie ſur le bord des rivieres, où ils jettent les cendres. Pendant l'année de deuil, les femmes conſacrent à la mémoire du défunt les premiers momens de leur réveil, par des pleurs & des récits lugubres ſur le ſujet de leur douleur. L'on m'a aſſuré que quelques femmes Brames des plus conſidérables ſe jetoient encore dans le bûcher de leurs maris, mais qu'on les étouffoit à l'inſ-

tant, en les inondant de deux ou trois seaux d'huile; on me dit aussi qu'elles se frottoient d'huile avant cette cérémonie, qui étoit cependant très-rare.

Le 6 Décembre je me rendis à l'Isle de Salcet, après avoir passé par Bassein, qui en est séparé par un bras de mer très-étroit en certains endroits; mais il étoit de deux lieues de largeur dans l'endroit où je le passai. Cette Isle n'est séparée de celle de Bombay que par un autre bras de mer de très-petite largeur; car les déserteurs Anglois s'évadent à la nage par cet endroit, dans les forts Marates de Varsova & Bandora. Salcet a huit lieues de longueur, & n'est pas si fertile que la grande terre; le Pays étant un peu montagneux, on n'y voit pas un aussi grand nombre de jardins que dans le Pays que je venois de quitter; mais la campagne est plus belle, elle est couverte de manguiers & d'autres arbres, ou fruitiers, ou produisant des petites fleurs qui embaument l'air. Passage à l'Isle de Salcet; description du sol.

Je séjournai au centre de l'Isle à un village nommé Pary, près de celui de Malart. Ce dernier est la résidence d'un Avaldar ou Commandant, sous un Soubedar ou Gouverneur de Province, qui résidoit à cinq lieues de là, à un Bourg nommé Tana, qui est assez bien fortifié. La situation de Pary me parut agréable Mon séjour.

& champêtre, par le voiſinage d'une fontaine & de deux étangs ou réſervoirs conſidérables, bordés d'arbres charmans. J'y jouis auſſi de l'accueil de quelques Brames, qui me firent honnêteté.

Gouvernement du pays, politique, & culture.

Toutes les Provinces des Marates ſont commandées ſous l'autorité de Puna, par les Gouverneurs, qui nomment ſous eux quantité de Commandans particuliers, dans des petits diſtricts. Ces Avaldars levent les impoſitions, & font exécuter les ordres du Soubedar par des Cypays.

Le ſol n'eſt point vénal comme en Europe; il appartient au Souverain, qui, le donnant à cultiver aux particuliers, retire en nature une certaine portion du produit, qui eſt fixée depuis l'origine de la culture : elle n'eſt pas exorbitante, afin d'encourager le Colomby ou Cultivateur, qui forme une Caſte à part, & qui a ſes Chefs pour ſoutenir ſes droits. Les autres impoſitions ſont aſſez légeres, n'étant que d'environ cent ſous par famille. Pour engager l'Habitant à faire des jardins, on a affranchi, pendant dix ans, le terrein deſtiné à cet uſage : enſuite le Cercar ou Gouvernement a le tiers du revenu. Le Soubedar fait les fonctions de Fermier-Général, donnant une certaine ſomme au Souverain

pour le total des impositions qu'il se charge de retirer des particuliers Colombys, qui sont cependant à l'abri des vexations, leur Chef étant très-puissant & préposé pour les soutenir. Les réparations ordinaires de la Province, & les menus approvisionnemens des forts & de la maison du Gouverneur, se font par le peuple, sans distinction de Religion ni de sexe : on lui donne à ce sujet une légere paye.

Retour à Danou.

Après un assez long séjour dans cette Isle, le mois de Janvier 1770 étant presque écoulé, j'appris qu'un vaisseau de la Compagnie Françoise, nommé l'Indien, avoit mouillé à Surate. Je voulus profiter de cette occasion pour écrire en Europe, & je m'acheminai pour Danou, d'où le transport de mes lettres à Surate étoit aisé; je m'y rendis après cinq jours de route. En repassant à Bassein, j'admirai de nouveau la simplicité policée des Habitans de ces Pays; elle a cependant quelques nuances suivant les Religions. Les Portugais sont paresseux & vains, comme je l'ai déjà dit; les Mahométans sont fiers dans leur simplicité, & se croient supérieurs à tous les autres; les Parses ou Guebres sont industrieux, mais très-intéressés; & les Gentils, sur-tout les Brames, sont purement simples & d'une

Caractere suivant les Religions.

vie réguliere & douce. Quoiqu'il n'y ait qu'eux dans les emplois, ils ſont extrêmement affables; les maiſons du Gouvernement & de la Juſtice ſont ouvertes à tout le monde, & ceux qui adminiſtrent l'un & l'autre ſont auſſi acceſſibles au dernier Payſan qu'à tout autre homme. Le Soubedar fait tout par lui-même; je l'ai vu n'ayant quelquefois, pour tout vêtement, qu'un linge autour de la ceinture, & il écrivoit ſur ſes genoux, ayant les jambes croiſées ſur un tapis, en donnant audience à un peuple immenſe, & écoutant tout le monde avec bonté. J'avois de la peine à allier cette ſimplicité avec la puiſſance du Souverain. La grande population, les fortereſſes, le nombre de troupes, & la culture des terres, circonſtances qui annoncent la grande opulence d'un État policé, & en même temps la bonhomie de ces gens, me ſurprenoient. Cette bonhomie eſt portée à tel point, que lorſque j'arrivai à Salcet, l'Avaldar de Malart, après m'avoir fait une très-bonne réception, demanda à celui qui me préſentoit, qui étoit celui qui ſerviroit de caution pour ma conduite, à cauſe de l'eſprit ordinairement turbulent des Européens; je lui répondis que nos uſages n'exigeoient d'autres cautions que nos biens & nos perſonnes, ſi nous manquions

Police ſimple de ce pays.

aux Loix. Il me fit entendre que la férocité de certains Européens, incompatible avec leur douceur naturelle, les avoit forcés à les écarter, lorſqu'ils commettoient quelques fautes, ſans s'en prendre ni à leurs biens ni à leurs perſonnes, ce qui eût entraîné trop de trouble. Il y eſt, en effet, arrivé que des Européens réſolus ont tenu tête à des gardes entieres, & maîtriſé des Villages, perſonne n'oſant s'oppoſer à leur fougue; tant il eſt vrai que le préjugé qu'ont les Européens de ſoutenir leur réputation de bravoure, leur donne en pluſieurs occaſions une ame plus forte. Le contraire arrive auſſi quelquefois, & les Européens, ſupérieurs aux Maures dans l'Inde, deviennent inférieurs à ces mêmes Maures, lorſqu'ils ſont en Turquie, par je ne ſais quelle fatalité & quel préjugé.

Je cherchois la cauſe de cette douceur qui me frappoit, & je fus tenté de la rapporter à l'abſtinence de ſang & de viande, que ces gens obſervent réguliérement. Je penſai que l'uſage qu'en font les autres hommes pouvoit augmenter la violence de leurs paſſions, & je ne pouvois attribuer qu'à cette raiſon, la différence de la douceur des traits d'un Gentil à la rudeſſe de ceux d'un Muſulman ou d'un Chrétien, rudeſſe dont nous ne nous apper- Cauſe de la douceur des Indiens.

cevons pas, par le défaut d'objets de comparaison, mais qui est ici très-sensible, même entre deux naturels du même Pays. Il me vint aussi dans l'idée que leur genre de vie pouvoit y influer : en effet, les Brames habitent peu dans les Villes, mais seulement dans les environs, & leurs maisons sont au milieu de leurs vastes jardins; c'est ce qui fait que cette côte en est bordée depuis Trapor. Ce ne fut qu'après cette connoissance, que je revins de mon étonnement, d'avoir vu cette côte si peuplée, & de n'avoir trouvé ensuite dans la ville de Bassein, qui est grande & bien fortifiée, que des gens de guerre, qui même n'y reçoivent pas leurs familles. Cette demi-solitude des Brames & des Gentils ne leur ôte pas l'agrément de la Société, qu'ils sont les maîtres de prendre ou de laisser à leur gré; mais elle les met à l'abri de ses désagrémens, qui ne sont que trop grands pour les gens qui se sont enfermés dans les Villes. Le séjour d'une campagne toujours verte, la présence de leurs biens & de leurs troupeaux, l'affranchissement de la gêne qu'occasionnent les Villes pour les douceurs du ménage; tant de raisons, qui tendent à rapprocher l'homme du premier état naturel, pouvoient bien être la cause de la bonté du caractere de ces hon-

nêtes gens. Ils y font auſſi entretenus par leurs Loix, que l'on m'a dit être ſages : je n'en connois que quelques-unes : par exemple, celui qui refuſe volontairement de payer le tribut au Souverain, eſt puni par le double de l'impoſition, & jamais par une peine corporelle, qui n'eſt réſervée qu'à l'infraction du droit des gens. L'aſſaſſinat eſt puni de mort; le vol, de la perte du poignet & d'un eſclavage perpétuel, & la ſéduction illégitime eſt punie chez les deux ſexes, par la perte d'un œil & un égal eſclavage; mais il arrive rarement que la Juſtice ſoit obligée d'en venir à ces extrémités. Ces Loix me ſemblerent très-judicieuſes. En général, les Loix civiles & morales des Indiens me parurent tendre à rapprocher l'homme de la Nature, & à le forcer à ſe maintenir dans cet état, en le défendant contre la fermentation des paſſions. Les Loix divines n'ont pas d'autre but, & les Loix humaines ne doivent pas en avoir d'autres, ou elles manqueroient leur objet : je crus auſſi que par l'éloignement d'une Caſte à une autre, la Société y gagnoit par des moeurs plus uniformes, & par conſéquent plus parfaites.

Idée de leurs Loix.

Les réflexions ſolides que j'avois faites à l'Iſle de Samar, ſe confirmerent encore par la façon de vivre & de penſer des Brames,

Ma façon de vivre, analogue à celle des Brames.

que j'imitai ſur tout autre point que celui de la Religion. J'habitois des jardins, où je menois une vie douce & uniforme ; du riz, des fruits & des herbages que je cueillois & apprêtois moi-même, ſuffiſoient à ma nourriture, & j'y étois accoutumé depuis longtemps. Je tâchois de diminuer l'extrême chaleur du ſang, qu'avoit occaſionnée mon voyage, en prenant la premiere eau du riz cuit à l'Indienne ; cette eau épaiſſie à un certain point, eſt auſſi douce que le meilleur lait. Deux pieces de coton formoient mon vêtement journalier : j'en portois une à la ceinture & l'autre ſur les épaules ; j'avois laiſſé croître ma barbe à la façon des Grands, & je marchois ſouvent comme eux, la tête & les pieds nus. Mon vêtement de cérémonie étoit une longue robe blanche, à la Marate, pliſſée à la ceinture, un turban & des ſouliers à la Maure. Je paſſois mon temps à lire, à me promener ou à travailler dans le jardin : quelques chevres & des volailles que j'avois achetées ne contribuoient pas peu à mon amuſement, & j'allois au Village quelquefois pour y voir mes amis. Je paſſois enfin la nuit à la façon du Pays, ſur des nattes, dont la fraîcheur me procuroit un doux ſommeil.

Je menai cette vie aſſez long-temps; mais ma façon de vivre, analogue à celle des Brames, étoit ſi différente de celle qu'y menent les Européens, qu'elle m'avoit attiré la réputation de Pénitent. Les Chrétiens & même les Gentils me regardoient avec vénération. J'étois appelé à toutes les fêtes; on s'empreſſoit de lier connoiſſance avec moi; on m'apportoit des fruits choiſis; enfin l'on regardoit mon genre de vie comme celui d'un ſaint Pénitent, qui vouloit expier ſes fautes par ſes auſtérités: mais je n'étois pas aſſez vertueux pour mériter ces louanges; je ſentois combien elles ſont embarraſſantes, lorſqu'on n'en eſt pas digne, & en vérité elles me gênoient.

Maladie de la peau, ordinaire dans ce climat.

Je fus enſuite attaqué d'une incommodité aſſez commune dans ce Pays; elle ſe nomme Sarnas; elle me tourmenta beaucoup. Ce ſont des groſſes puſtules qui viennent au corps & aux mains; j'en eus aux doigts qui me firent tomber quatre ongles. Je fis quelques remedes; mais étant fort incommodé depuis vingt jours, je me vis obligé de partir pour Surate, où j'eſperois trouver plus de reſſources pour ma guériſon. Le changement d'air, la fatigue du chemin, & un bain d'eau de mer firent diſparoître la plus grande partie de ces boutons, & je me portai un peu mieux.

Départ pour Surate.

Depuis cinq mois que j'habitois ce Pays, j'avois couru de tous les côtés sans aucun danger, j'avois été bien reçu par-tout, & tout le monde me traitoit assez honnêtement. Je crus devoir cet avantage à mon habillement, pareil à ceux des Habitans, & à mon teint, qu'une si longue fatigue dans des Pays chauds, rendoit semblable au leur. Je n'avois d'autre Langue pour me faire entendre, que le Portugais, qui, quoiqu'en usage, n'est pas généralement su de tout le monde, & souvent, dans ce cas, on me prenoit pour un Indou. J'avois cependant trouvé par-tout la même hospitalité & la même confiance. Je n'ai jamais entendu parler de vol, & j'ai souvent été pendant trois ou quatre jours hors de ma maison, dont la porte ne se fermoit pas, comme beaucoup de celles du Pays, sans que je me sois jamais apperçu que l'on fût entré chez moi. J'avois remarqué une pareille sûreté dans tous les lieux où le rang & les richesses, à peu près égales, mettent tout le monde de niveau. Cette égalité ne donne pas lieu à une infinité de vices qui n'augmentent qu'à proportion de l'inégalité des rangs & des fortunes.

Hospitalité & sûreté de ce Pays.

J'arrivai à Pardy le jour de l'intru ou carnaval des Gentils, qui alors courent les rues,

Carnaval des Gentils.

ayant la figure & les habits barbouillés de poudres de différentes couleurs. Leur divertiſſement conſiſte à danſer au ſon de tout ce qui peut faire du bruit, & à barbouiller les paſſans de même couleur qu'eux. Je couchai le lendemain à Nauſary, dans un vaſte jardin, où un riche Parſe entretient un beau parterre & un grand pavillon, pour donner l'hoſpitalité à tout étranger : j'arrivai le jour ſuivant, 19 de Mars, à Surate; j'allai deſcendre chez le Chef de notre Comptoir, qui m'offrit un logement chez lui, & je fus obligé de ſéjourner un mois pour attendre le départ d'un vaiſſeau Maure qu'un riche Négociant de cette Ville armoit pour Baſſora. Je connus plus amplement cette grande Ville, qui eſt le port le plus conſidérable des Peuples de l'Inde. Tout annonce ſa grandeur; la richeſſe ou l'aiſance des Habitans, la quantité de voitures, un grand commerce, le bon marché & l'abondance de toutes les néceſſités de la vie, les belles maiſons, quoique dans le goût Maure, la vaſte étendue de la Ville, tout, dis-je, en annonce l'immenſité. Le commerce des Européens, borné autrefois à de ſimples Comptoirs dans cette Ville, me fit penſer qu'il eût été peut-être plus heureux pour eux que les côtes de l'Inde euſſent eu des Villes con-

ſidérables comme Surate, dans les lieux propres à leur commerce. Le pouvoir du Souverain Indien, maître de ces Villes où les Compagnies auroient néceſſairement établi leur commerce, eût été un frein à l'eſprit de conquête qui le détériore, ſoit par les malheurs de la guerre, ſoit par la dimunition de l'induſtrie des Indiens. Le commerce de Canton, qui, à peu de choſes près, eſt également favorable à toutes les Nations qui envoient dans l'Inde, & s'eſt toujours ſoutenu, montre l'évidence de ce raiſonnement.

Deſcription de Surate.

Cette ville eſt ſituée dans une plaine fertile & peu boiſée ſur la rive gauche de la riviere; elle domine la rive oppoſée; les rues, quoique mal percées & mal pavées, ſont aſſez larges, mais elles ſont embarraſſées par la grande quantité de populace, & par ſon travail : les maiſons ont peu d'apparence au dehors; elles ſont cependant vaſtes, ſolidement bâties, de bon goût, & commodes pour le climat; les places des marchés y abondent & ſont très-bien pourvues; enfin l'aiſance des Habitans s'y montre par le nombre de leurs Domeſtiques & de leurs Cypays (tout particulier pouvant avoir des gens armés à ſa ſolde), & par le nombre de palanquins & de carroſſes. Les cabriolets, dans le goût Maure, n'y ſont pas moins nom-

breux que dans nos Capitales; ils ſont auſſi commodes & auſſi leſtes, quoiqu'ils ſoient traînés par des bœufs, qui ſont accoutumés à aller au galop; les bambous, qui compoſent le timon & le train de cette eſpece de voiture, ſuppléent, par leur élaſticité, à nos ſoupentes. Les jardins ſont beaux, & en grand nombre. Le port eſt très-fréquenté, & la conſtruction des vaiſſeaux y eſt la plus ſolide que j'aye vue. Le commerce y eſt très-conſidérable, quoiqu'il ait beaucoup diminué par la gêne qu'il reçoit de la part des Anglois & du Nabab. Cette Ville eſt enfin l'entrepôt des immenſes productions de cette riche partie de l'Inde, & les magaſins y ſont par conſéquent ſuperbes & bien pourvus. Outre les Comptoirs Européens, les Négocians Maures, Parſes & Gentils, y abondent : l'on peut juger de leurs richeſſes par celles du propriétaire du vaiſſeau ſur lequel je devois paſſer. Quoique ſon commerce fût diminué de plus de moitié, il étoit poſſeſſeur de dix gros vaiſſeaux armés en guerre, qu'il donnoit à fret aux Anglois; il avoit des Eſclaves pour Facteurs dans ſes différens Comptoirs, & pour Subrecargues, Capitaines & Officiers de détail des vaiſſeaux qu'il chargeoit pour ſon compte : il y arboroit ſon pavillon particulier, ayant une fac-

torerie à Baſſora, également avec ſon pavillon, & une Iſle aſſez conſidérable dans l'Euphrate en propre ſouveraineté. Les reſtes de ſon commerce s'étendoient dans toute l'Inde, depuis la Chine juſques à Baſſora. Sa maiſon avoit au moins cent Eſclaves ſupérieurs, qui en avoient d'autres à eux. Lorſqu'il ſortoit en cérémonie, il étoit monté ſur un éléphant, entouré de ſes parens, qui étoient à cheval ou en palanquin, & de beaucoup de gens de pied; deux cents Cypays le précédoient, & une muſique bruyante terminoit ſa marche, qui reſſembloit plutôt à celle d'un Prince qu'à celle d'un particulier. J'eus lieu de voir le jour du Courban-Beyran (ou célébration du ſacrifice d'Abraham). Le faſte des Puiſſances de cette Ville, qui accompagnoient le Nabab à la Moſquée, le nombre des Soldats qui les précédoient, leur muſique, la richeſſe de leurs voitures, l'élégance des vêtemens & l'immenſe quantité de peuples rendoient cette fête une des plus brillantes que l'on puiſſe imaginer; le Nabab étoit eſcorté de cinq ou ſix mille Cypays, & de douze pieces de canon de douze livres. Dans cette eſpece de marche ſe trouvoient auſſi des Conſeillers Anglois, placés, avec leurs troupes du Pays, entre le Nabab & le Muphti.

Je

Je n'ai vu nulle part autant de gens armés que dans cette Ville, & il est difficile de savoir qui en est précisément le Maître, des Anglois, des Marates, ou du Nabab. Les Anglois ont la forteresse & quelques portes, le Nabab a la Ville & le Peuple; les Marates enfin ont la garde de deux portes & une armée qui vient chaque année lever le tribut: aussi y a-t-il quelquefois bien de la confusion par ce conflit d'autorité. Mais je finis sur cette Ville, dont la magnificence, quoique dans un genre différent de celle d'Europe, est d'un goût noble & majestueux. Le vaisseau Maure sur lequel je devois passer étant prêt à mettre à la voile, je me rendis à bord.

Mon embarquement sur un vaisseau Maure.



CHAPITRE III.

TRAVERSÉE de Surate à Baſſora, avec nos relâches à Maſcate, dans l'Arabie Heureuſe, à Bender-Aboucheir, dans la Perſe, à l'Iſle de Careith, & un cour ſéjour à Baſſora.

Le 20 Avril 1770. Pirates de la côte de Malabar.

NOUS mîmes à la voile pour Baſſora, le 20 Avril 1770, & nous fûmes pilotés & eſcortés juſques à la ſortie du golfe, par une galvette Angloiſe, armée en guerre, & deſtinée à purger cette côte des Pirates Sindys, Chamchas, & non des Marates, comme on le croit communément. La bonté du gouvernement Marate, ſon attention à aſſurer la côte contre les Forbans par des forts & par des bâtimens qui ſont toujours en croiſiere & eſcortent même le pavillon Portugais; toutes ces précautions ne pourroient s'accorder avec cette foule de Forbans qu'on nomme Marates, & qui infeſtent la côte de Malabar. Ils ſont peut-être Marates en effet dans ces parties, au ſud; mais ils ne ſont pas approuvés par le Gouvernement, & ils ne trouvent aſile

que chez différens petits Princes, presque rebelles, dont ces côtes sont semées.

Notre vaisseau devoit toucher à Mascate; la saison des vents de sud-ouest approchoit, & les courans portoient sur la côte de Sindy ou celle de Diu : nous prîmes en conséquence notre route vers l'ouest, & nous atterrâmes dans le sud-ouest des montagnes du Cap Resulgat, sur une côte basse & sablonneuse. Nous longeâmes la terre dans le nord, & nous mouillâmes à Mascate après treize jours de traversée. Mascate a, outre un très-bon port, une rade très-vaste; il y a quatre brasses & demie d'eau dans le port, & il n'y a jamais de la houle, étant à l'abri des vents, parce que la côte & les Isles qui le forment sont occupées par de hautes montagnes. Il y a aussi un autre port sur la côte où nous avions atterré dans le sud-ouest des montagnes du Cap Resulgat; mais il n'est fréquenté que par les Arabes, & en particulier par les Abyssins & par ceux de la mer Rouge. La situation de Mascate, en dehors du détroit d'Ormus, est heureuse pour le commerce; car cette Ville peut servir d'entrepôt au commerce de la côte de l'Indus & du golfe de Perse, dont la navigation n'est pas si courte que celle de la

Route & atterrage de Mascate.

mer de l'Inde, & dont le détroit d'Ormus eſt ſouvent orageux.

Qualités d'un Pilote Indien.

Notre Pilote, quoique Maure Indien, avoit beaucoup de capacité; il déterminoit très-promptement le point de ſon vaiſſeau, avec des regles différentes des nôtres, que je ne pus me faire expliquer. Son commandement étoit précis & tranquille, & il ſe conduiſoit par les cartes qu'il avoit levées des golfes de la Chine, de Bengale & de Perſe. Si ſes talens euſſent été cultivés par les Mathématiques, & s'il eût eu la hardieſſe qu'ont les Européens dans leur navigation, je crois qu'il eût fait un très-bon marin.

Idée de Maſcate & de ſes environs; politique de ſon Souverain.

Je deſcendis à terre, & j'y vis un natif d'Hiſpaham, qui faiſoit les affaires de France. Quoique la populace Arabe paſſe pour être méchante, je me promenai dans la Ville & à la campagne ſans être inſulté, quoique je fuſſe vêtu à l'Européenne. Je viſitai la Ville, qui eſt très-mal bâtie; j'y vis quelques jardins où l'on cultive des dattiers, des abricotiers, des figuiers bananiers & d'Europe, du trefle & aſſez de légumes, autant que la petite quantité de terre qui ſe trouve dans ces rochers arides peut le permettre; il s'en récolte cependant aſſez pour la ſubſiſtance journaliere de la

Ville & des Etrangers. Les vaiſſeaux abondent dans ce port. où il aborde des bâtimens de toutes les parties de l'Inde, & ſur-tout ceux qui font le cabotage de toute la côte, depuis Elcatif juſques à Ceylan. J'attribuai la tranquillité des Arabes dans cette Ville, à leur habitude avec les Etrangers, au nombre des Nations & des différentes Religions que l'on y voit, ainſi qu'aux vûes de l'Iman de ce Royaume, qui veut faire fleurir le commerce & ſa marine. L'ancienne poſſeſſion de ce terrein par les Portugais, & la force qu'ont ſouvent employées les Européens pour s'y faire reſpecter, leur y a donné plus de conſidération que dans les autres ports de l'Arabie : il n'y en a cependant point d'habitués dans la Ville, par la politique de l'Iman qui les attire dans ſon port à cauſe du commerce, mais qui craindroit les ſuites de leur établiſſement dans la Ville; car, quoiqu'elle ſoit ſur la Terre-Ferme, elle en eſt preſque iſolée, étant bordée de tous côtés par de hautes montagnes inacceſſibles, qui ne lui laiſſent de communication avec le reſte de l'Arabie, que par une gorge très-étroite d'un ſol de roc très-eſcarpé & raboteux; en ſorte que cent hommes peuvent défendre ce paſſage contre une armée entiere.

Sa qualité, lieu de sa résidence.

Cet Iman se dit seul vrai descendant de Mahomet; il porte un turban bleu, & non vert, comme le portent les Cherifs de la Turquie; il est Souverain du Pays, & se tient à sa Capitale, qui est située à cinq journées de Mascate, derriere des hautes montagnes arides.

Intérieur des terres.

On trouve, après avoir passé ces montagnes, des plaines immenses de dattiers, beaucoup de troupeaux, & des campagnes agréables & fertiles, peuplées d'Habitans affables. Je pris ces informations du Facteur François, qui y alloit ordinairement, pendant l'été, se mettre à l'abri des grandes chaleurs; car elles sont insupportables à Mascate, par la réflexion des montagnes & la rareté des pluies, qui ne tombent tout au plus que quatre ou cinq fois l'année.

Nourriture du pays.

Les Habitans de ce Pays ne se nourrissent guere que de dattes & de lait aigri & durci, au point qu'il ressemble à de petits cailloux. Ce lait étant dissous, forme une assez bonne boisson aigrelette ou une espece de bouillie; il ne vient que des légumes aux environs de la Ville, qui sont très-étroits & bornés par des montagnes fort hautes & pelées. La pêche y est extrêmement abondante, & les bâtimens Sindys & Persans, ainsi que les chameaux de l'intérieur des terres, y portent les autres

choſes néceſſaires à la ſubſiſtance des Habitans.

J'avois bien remarqué à Batavia & à Surate, qu'en général les femmes Aſiatiques, & ſurtout les Mahométanes, ſortoient peu, & qu'à Surate les dernieres ſe couvroient le corps & le viſage d'un voile; mais à Maſcate cet uſage étoit ſi exactement obſervé, que ni dans les marchés, ni dans les boutiques, ni par conſéquent dans les rues, on ne voyoit pas une ſeule femme Arabe, & je ne vis, pendant le ſéjour que j'y fis, que deux ou trois Négreſſes eſclaves, qui étoient couvertes d'une eſpece de grande cape de toile bleue rayée. Uſage à l'égard des femmes.

Après quelques jours de ſéjour dans cette Ville, qui eſt une des plus commerçantes de l'Arabie Heureuſe, & après avoir pris un Pilote du golfe de Perſe, nous appareillâmes, & nous fîmes route pour le détroit d'Ormus, que nous reconnûmes le ſurlendemain. Nous y trouvâmes les vents au nord-oueſt frais par grains, & nous louvoyâmes huit jours, pour dépaſſer les Iſles d'Ormus & de Mamouth-Salam. Départ de Maſcate, & paſſage au détroit d'Ormus.

Les bourraſques du détroit d'Ormus ont donné lieu à l'uſage des vaiſſeaux Indiens, de conſtruire un petit vaiſſeau, qu'ils lâchent à la mer en offrande à Mamouth-Salam, pour

appaiſer la colere des flots, & faire un échange de naufrage; après quoi ils repréſentent, par un combat ſimulé, les efforts des Habitans de ces côtes, pour leur défendre l'entrée de leur mer, & ils en reſtent à la fin victorieux.

Nous avions d'abord découvert le Cap de la côte de Perſe, qui, en forme de coude, forme l'entrée de ce détroit. Quoique l'on m'eût dit qu'il étoit d'uſage de le ranger, on tint la route de l'autre bord, en gardant cependant un tiers de la largeur du détroit, en diſtance de la côte d'Arabie. Je crois que cette route n'étoit pas la meilleure, car le lendemain les vents vinrent au nord-oueſt frais & par grains; c'étoit la ſaiſon des vents de nord-oueſt dans le golfe de Perſe; ils y regnent pendant tout l'été, & le paſſage du détroit eſt alors critique à cauſe de ſes rafalles : on commence à y trouver la ſonde, & on l'a toujours juſques à Baſſora. Nous vîmes la côte de Bender-Abaſſy, qui étoit un port autrefois fréquenté; nous gagnâmes le travers d'une petite Iſle qui eſt dans le ſud-oueſt de celle de Camron ou Kiſmiche, entre leſquelles il y a paſſage : les vents nous adonnerent un peu, & nous prolongeâmes cette derniere Iſle du côté du large. Les vents de nord-oueſt ſont debout juſques à Baſſora, & les courans

portent en dehors du golfe. L'on range la côte de Perſe à cinq ou ſix lieues de diſtance ſeulement, pour ſe maintenir dans la ligne de département, entre le nord-oueſt clair qui ſouffle vers la côte d'Arabie qui eſt d'ailleurs peu ſaine, & entre le parage des orages qui regnent ſur la côte de Perſe; l'on trouve même quelquefois alors des criſes moins contraires. En pourſuivant notre route, nous laiſsâmes au large trois Iſlots vers la côte de l'Arabie, dont nous ne voyions pas les terres, & nous nous tenions toujours à la même diſtance de celle de Perſe, dont nous craignions ou les orages ou que les hautes montagnes ne nous donnaſſent du calme.

J'étois aſſez bien traité par les Maures du vaiſſeau, dont le caractere doux & pacifique s'accordoit avec le mien. Quoiqu'ils fuſſent fanatiques pour leur Religion, comme tous les Muſulmans des Villes, je ne les embarraſſai nullement pour leurs cérémonies; ils faiſoient librement leurs prieres & leurs lectures à mes côtés, & j'avois ſeulement attention de me mettre derriere eux, lorſqu'ils ſe proſternoient, ſuivant leur uſage, du côté de la Mecque. Leur affabilité s'étendoit indifféremment ſur les Gentils, ſur les Chrétiens & ſur les Juifs, comme ſur les Muſulmans; &

Idée du caractere des Maures Indiens, & de la Religion Muſulmane.

ces bons traitemens me firent un peu revenir de l'idée désavantageuse que le premier abord impérieux de cette Religion m'avoit donnée de tous ceux qui la professent. Je discernai que ses principes justes, mais séveres pour les moeurs, & qui ne doivent leur origine qu'à la façon de penser nationale de leur Fondateur, tendent à inspirer à ses Sectateurs leur opinion de supériorité sur les non-croyans; mais que cette douce charité des Maures provenoit également du caractere & des moeurs Asiatiques, & des préceptes de la Religion Mahométane.

Derwichs. On avoit donné passage dans ce vaisseau à une vingtaine de Derwichs, dont les moeurs, conformes à leur état, attirerent mon estime. Je liai souvent conversation avec plusieurs d'entre eux, & je leur trouvai les principes de la plus saine morale qu'ils mettoient en pratique dans ce vaisseau, où le mal-être qu'ils éprouvoient exerçoit leur patience. Il en mourut un après beaucoup de souffrances, & je vis qu'il les soutenoit avec la plus grande douceur; il expira avec un visage serein & tranquille, qui marquoit le peu de peine que lui donnoit la perte de cette misérable vie. Les principaux Maures du bord prioient souvent à leurs repas ceux de ces Derwichs les

plus éclairés & les plus moralistes, de leur faire la lecture de leurs Livres, & de les leur expliquer; ceux-ci les en entretenoient pendant très-long-temps. Je conversois aussi souvent avec un Juif natif du Pays d'Aden, qui avoit les mêmes qualités morales que les Asiatiques, & je me plaisois à raisonner avec lui.

Façon de penser des Maures.

Les principaux du vaisseau me demandoient souvent pourquoi tous les Francs ne pensoient pas simplement, pourquoi ils ne restoient pas tranquilles chez eux, sans courir d'un bout du Monde à l'autre pour ramasser & dépenser de l'argent, & pourquoi ils portoient la discorde par-tout où ils étoient? Ils paroissoient fâchés de ce que les Européens étoient parvenus à leur faire prendre part à leurs interêts & à leur façon de penser, dont ils voyoient, mais trop tard, les funestes conséquences. J'avois beau leur étaler les mots de gloire, d'honneur & d'état à soutenir; ils ne connoissoient de gloire, d'honneur & de devoir, que dans la droiture de leurs actions & dans les démarches simples & charitables. Je ne savois à la fin qui avoit plus de raison d'eux ou de moi, mais je voyois que je ne les avois pas convaincus, & qu'ils désiroient l'être de bonne foi.

La plupart d'entre les Asiatiques font la

Idée de ces Peuples sur le raisonnement & l'esprit.

grace à tous les Européens de les regarder comme des foux ingénieux, plus raisonnans que raisonnables : ceux du vaisseau pensoient de même; ils disoient que pour penser solidement, il falloit ressembler à un Juge qui doit s'isoler de l'intérêt de l'affaire qu'il traite : cela leur paroissoit impossible chez les Européens, auxquels l'habitude des préjugés & des mœurs ne laissoit jamais l'entiere liberté de penser. Ils croyoient aussi que pour assurer la justesse de l'esprit, il étoit nécessaire d'avoir une libre élasticité de cerveau, ce qui ne pouvoit arriver chez les hommes d'affaires, ou chez ceux qui tendent trop leurs idées vers un but. Je vis bien qu'ils n'avoient pas tout-à fait tort; mais que leur indolence & nos foiblesses ne mettoient de différence entre eux & nous, que du plus au moins, étant impossible qu'il y eût des hommes assez impartiaux, pour que toutes leurs pensées fussent parfaitement justes.

Quoiqu'ils ne fussent pas grands Géometres, ils déciderent une fois, assez singuliérement, le siége de la pensée juste, par une idée géométrique : ils la faisoient placer, par la Nature, au sommet d'un angle extrêmement obtus, formé par deux lignes, dont les extrémités au point de rencontre repré-

ſentoient l'une l'eſprit & l'autre la raiſon. Les extrémités oppoſées à ce point de rencontre & preſque à elles-mêmes, par la qualité de leur angle extrêmement obtus, repréſentoient, ſelon eux, la folie oppoſée à l'eſprit, & la ſtupidité oppoſée à la raiſon; en ſorte que ſi on ſortoit du point angulaire où ils nous faiſoient placer par la Nature, ou du point de rencontre de l'eſprit & de la raiſon, on ne pouvoit que ſe rapprocher de la folie ou de la ſtupidité; ils nous rapprochent de la folie, & nous les plaçons près du point de la ſtupidité. Je crois que ni les uns ni les autres ne ſavent pas ſe maintenir au ſommet de l'angle; ce ſommet n'eſt qu'un point, & nous ſommes trop agités pour ne pas le perdre ſouvent de vue. Mais je reviens à notre voyage.

Nous devions toucher à Bender-Aboucheir, qui eſt un port de la Perſe, où le vaiſſeau devoit faire une partie de ſon commerce, & prendre enſuite un Pilote de l'Euphrate, parce que celui que nous avions pris à Maſcate ne connoiſſoit pas l'embouchure de ce fleuve, & n'étoit engagé que juſques à Aboucheir, pour le prix de cinquante roupies. Il étoit cependant très-mauvais Praticien; car à la diſtance d'environ vingt lieues d'Aboucheir, à un parage où la côte forme un Cap très-

Relations ſur Bender-Aboucheir.

avancé, dont les roches portent fort au large, nous fûmes obligés d'arriver. Nous trouvant engagés entre ces roches, quoique nous fuſſions au moins à cinq lieues de terre, les vents qui continuoient toujours au nord-oueſt, étant venus, dans cet intervalle, très frais & par grains, nous mouillâmes à deux lieues de la côte par vingt braſſes; ils calmerent bientôt, & nous réappareillâmes; nous employâmes douze jours à regagner le chemin que nous avions perdu; nous doublâmes enfin ce Cap, après lequel la côte fuit dans le nord-eſt; nous avions ſes roches à ſtribord, & du côté de bâbord un Iſlot & des bancs, qui ſont très-mal marqués ſur nos Cartes, généralement peu exactes, ſur-tout pour ce golfe. Six jours après nous gagnâmes les ruines d'un fort qui avoit été occupé autrefois par les Portugais, & enſuite la rade d'Aboucheir, qui, quoique foraine, a un fond de bonne tenue.

Les Anglois ſont les ſeuls Européens qui commercent dans cette Ville; il y avoit alors un vaiſſeau de cette Nation qui étoit mouillé à l'entrée du port; elle eſt difficile, & formée par des bancs de ſable qui portent fort au large; auſſi la rade eſt-elle très-éloignée de terre : la côte eſt d'ailleurs baſſe vers le bord de la mer.

Nous prîmes des rafraîchiſſemens qui abondent dans ce pays, que l'on regarde comme le grenier de Baſſora ; le ſol de ce dernier lieu eſt ſtérile, ainſi que ſes côtes voiſines, qui tirent auſſi toutes leurs commodités de Bender-Aboucheir, dont les environs ſont très-agréables & fertiles.

Après y avoir pris auſſi un Pilote de l'Euphrate, dont le ſalaire & celui d'un bateau pour ſonder, fut de trente roupies, nous mîmes ſous voile, le vent étoit favorable, pour gagner l'embouchure de ce fleuve. A peine avions-nous fait quatre lieues, car nous n'avions pas doublé l'Iſle de Careith, que le vent reprit au nord-oueſt frais & extrêmement chaud. Nous louvoyâmes, mais inutilement, le vent continuant dans la même force, les courans étant contraires, l'eau commençant d'ailleurs à nous manquer; car nous n'en avions pas fait à Aboucheir : nous mouillâmes à Careith, pour en faire. Cette Iſle appartient en ſouveraineté à un Prince Perſan qui eſt tributaire de celui de Bender-Aboucheir; celui ci retire auſſi un tribut de l'Iſle de Barhein, qui eſt fameuſe par ſa pêcherie de perles. L'Empire de Perſe eſt démembré en pluſieurs Souveraineté, comme celui du Mogol; mais

les Princes Perſans ſe reconnoiſſent tributaires de celui d'Hiſpaham.

Cette Iſle de Careith, qui appartenoit autrefois aux Hollandois, & dont les Anglois avoient même tenté de s'emparer, eſt habitée par des Perſans, des Curdes & des Arabes qui ont une haine extrême pour les Européens; ils ont des bâtimens en forme de galere, avec leſquels ils infectent cette mer : ce ne ſont cependant pas préciſement des Pirates; mais un vaiſſeau marchand Européen, qui ne feroit pas bien armé, riſqueroit quelque inſulte de leur part. Ils crurent d'abord que notre vaiſſeau appartenoit aux Européens, & ils avoient arrêté notre canot, qu'ils relâcherent dès qu'ils furent aſſurés que le vaiſſeau étoit Indien.

Les Habitans d'Aboucheir aiment auſſi peu les Européens, & le fond de ce golfe, depuis Barhein juſques à Aboucheir, eſt ſemé de petits bâtimens ſemi-Pirates dont il eſt bon de ſe méfier.

Les Habitans de Careith exigerent que nous priſſions chez eux un ſecond Pilote de l'Euphrate; le Gouvernement avoit une portion de ſon ſalaire; nous lui fîmes en outre un préſent, qu'il nous rendit par un autre, ſuivant

l'uſage

l'ufage Afiatique, & nous appareillâmes. Nos Pilotes étant très-mauvais, la côte étant très-baffe, bordée de terres noyées, nous gagnâmes, avec beaucoup de peine & en tâtonnant, l'embouchure du fleuve. Je vis qu'à environ huit lieues de cette embouchure, nos Pilotes fe méfioient beaucoup de ce qu'ils appeloient l'embouchure du vieux lit de l'Euphrate; elle eft fur la côte des Curdes : nous pafsâmes fur divers bancs & à travers divers chenaux, par où le fleuve fe dégorge; nous échouâmes même deux fois; nous gagnâmes enfin la côte des Arabes, après avoir bien tâtonné & chenalé. On envoya le canot à terre, pour chercher des branches de dattier; elles font la vraie reconnoiffance de la grande embouchure, parce qu'il n'y a point de dattiers fur les bords des autres paffes; alors nous donnâmes dedans avec affurance. Cette paffe eft celle qui borde la côte de l'Arabie; elle n'eft point tortueufe, lorfqu'on eft parvenu à la vue de la terre qui eft cependant très-baffe; alors on eft en dedans de tous les bancs. Il n'y a que vingt pieds d'eau à haute mer dans le chenal le plus profond, entre ces bancs : le courant eft très-rapide. Il faut prendre garde de s'échouer dans les chenaux; car, dans cette pofition, en prife à toute la ra-

pidité du courant, le bâtiment échoué risqueroit d'être chaviré : on prend la précaution d'échouer au défaut d'un banc & au dessous du courant qu'il a déjà rompu.

Quant aux autres passes que l'on donne à l'Euphrate, comme la côte des Curdes n'est formée que par des terres noyées, je ne les regarde que comme de très-petits rameaux de ce fleuve, du moins je n'ai pas vu, en le remontant, & je ne sache pas qu'il s'en sépare de branche un peu considérable.

La branche que nous suivîmes, a, pour reconnoissance certaine, les bords de la côte de l'Arabie, qui sont secs & sablonneux, & qu'elle longe; il faut les ranger avant d'être parvenu entre les deux pointes des deux bords de l'Euphrate, qui sont à découvert des eaux; l'on ne peut par conséquent donner, avant ce temps, dans le milieu de l'ouvert du fleuve. La côte Curde est verdoyante & presque toujours noyée ; lorsque l'on est en dedans des pointes des deux côtés, le fond augmente considérablement. Comme Bassora est à quarante lieues de la mer, on y remonte avec le flot & on mouille au Jusan, dans quelque partie, à l'abri de la rapidité du courant. La tenue est cependant excellente; le fond est de vase jaunâtre, & les ancres

ſont difficiles à déraper. Ce fleuve eſt aſſez net juſques à environ vingt - cinq lieues de ſon embouchure; il a alors quelques bancs, & la navigation devient un peu plus difficile.

A cette même diſtance, il ſe ſépare de l'Euphrate, ſur la côte de l'Arabie, un aſſez petit canal qui eſt navigable pour des bateaux de cinquante tonneaux; le long de ce canal on trouve des bourgs Arabes; ils commercent avec Baſſora & Elcatif, Ville de l'Arabie vers laquelle ce canal prend ſon cours. Nous rangions alors davantage la côte d'Arabie: il faut cependant s'en méfier; car, comme elle eſt très - baſſe & quelquefois dépourvue de dattiers, elle eſt en quelques endroits couverte par la haute mer.

Nous dépaſsâmes une moſquée de Derviches, qui eſt ſituée ſur la côte des Curdes; nous vîmes enſuite des reſtes de fortifications placées ſur les deux rives du fleuve, où Solimancha, fameux Chef Curde de ces parties, avoit appuyé autrefois les deux têtes des chaînes & des bateaux qui lui avoient ſervi à barrer le fleuve.

A environ ſix lieues de Baſſora, on longe l'Iſle de Cheliby, qui reſte à ſtribord; l'on découvre enſuite, ſur la côte de l'Arabie, l'embouchure d'une petite riviere, ſur le bord de laquelle

eſt une petite moſquée avec ſon minaret; l'on mouille vis-à-vis au tiers de la largeur du fleuve, en diſtance de la côte de l'Arabie.

Baſſora eſt ſitué à un quart de lieue en dedans & ſur les bords de cette petite riviere; ſes jardins s'étendent juſque ſur les bords de l'Euphrate.

Il y avoit au mouillage trois bâtimens Anglois armés en guerre, qui étoient deſtinés à protéger leur commerce à Baſſora, à Aboucheir & à Maſcate, & à aſſurer leur navigation contre les Habitans du fond du golfe de Perſe. Cette Nation faiſoit la plus grande partie du commerce de Baſſora ; & comme les Arabes & les Curdes, dont cette Ville eſt en grande partie peuplée, ne ſont pas abſolument bien policés, ou même comme l'éloignement de l'Europe peut donner au Gouvernement Turc de cette Ville quelques idées de monopole, les Anglois étoient parvenus à avoir, ſous divers prétextes, cinq cents hommes de troupes à terre ; d'un autre côté, leurs vaiſſeaux étant mouillés à moins d'une portée de canon de la Ville, étoient aſſez en forces pour ſe faire reſpecter ſi le cas l'eût exigé. Quoique la populace Arabe paſſe pour être très-méchante envers les Etrangers & les Européens, j'y ai vu des matelots Indiens au ſervice des

Anglois, lui faire la loi à coups d'aviron; cette conduite eût fait aſſommer tout individu d'une autre Nation : tant il eſt vrai que le pouvoir du maître inſpire à un ſerviteur, même peu courageux, de la ſupériorité ſur ceux à qui il eſt ordinairement inférieur en bravoure. Les Anglois font leur commerce aſſez rondement & ſans meſquinerie; il eſt très-étendu; leurs manieres impérieuſes peuvent déplaire, leur conduite attire cependant l'eſtime, l'intérêt applanit le reſte.

Cette Ville eſt grande & aſſez peuplée; ſes murs ſont de terre de même que toutes les maiſons, qui ſont aſſez mal bâties; la plupart ſont ſans fenêtres, ou en ont de très-petites, pour ne pas donner accès au vent chaud & brûlant du déſert qui commence ſous les murs de cette Ville. Il n'y a que les bords de l'Euphrate qui donnent des fruits & des légumes; l'on tire de Bender-Aboucheir & de la côte de Perſe le ſurplus de ce qui eſt néceſſaire à la vie. La plupart des Habitans ne ſe nourriſſent que de dattes & de lait aigri, comme dans le reſte de cette partie de l'Arabie. J'y obſervai auſſi les mêmes uſages à l'égard des femmes; il n'en étoit pas plus queſtion que s'il n'en eût jamais exiſté, & l'on n'y voyoit pas même des enfans de leur ſexe.

Deſcription de Baſſora, & autres ſujets.

Baſſora appartient au Grand-Seigneur, & elle eſt dépendante du Bacha de Bagdad, qui y eſt cependant très-peu en force, & eſt obligé de ménager les Curdes & les Arabes. L'on y trouve quelques Négocians Juifs & Arabes, qui commercent avec Aboucheir, Maſcate & Barheim ou Elcatif, ſur-tout avec l'Iſle de Barheim qui fournit de très-belles perles aux Négocians d'Elcatif, & à ceux qui ſont établis dans les Villes ſituées ſur les bords de ce canal que j'avois vu ſe ſéparer de l'Euphrate.

Arabes non Mahométans.

L'on m'a dit qu'il y a dans les déſerts voiſins de cette Ville, un Cheikr ou Chef Arabe qui a une haine irréconciliable pour les Mahométans, & qui n'adore qu'un ſeul Dieu, ſans aucun culte ni myſtere; tous les autres Habitans de ces contrées, ſur-tout des bords du déſert, ſont bons Mahométans & très-religieux; mais l'on dit que dans le centre du déſert il y a des Tribus fort ignorantes, ſemi-Juives & ſemi-Chrétiennes, ou plutôt ſans un culte bien décidé.

Le 25 Juin 1770.

J'avois devancé le vaiſſeau, & je m'étois fait mettre à terre le 25 Juin 1770; le Conſul de France me reçut très-bien, & m'offrit ſes ſervices.

J'appris que quinze jours auparavant, il étoit parti pour Alep une nombreuſe & riche cara-

vane ; la longueur de la traverſée depuis Surate m'avoit fait manquer cette occaſion, & je craignois d'être obligé de ſéjourner ſix mois dans cette Ville pour attendre une autre caravane. Baſſora avoit un aſſez grand commerce avec la partie de l'Aſie dépendante du Grand-Seigneur par l'Euphrate & le Tigre, moyennant certains grands bateaux qui ont une calle très-profonde, conſtruits de bois de dattiers, & revêtus de cuir, tout autre bois manquant abſolument dans ce Pays. J'admirai auſſi l'induſtrie avec laquelle les Habitans formoient les petits bateaux de riviere ; ils ſont ronds, & ne ſont faits qu'avec des oſiers flexibles, entrelâcés en façon de paniers, & enduits de limon & de goudron. Ils ſont juſtement nommés couffes, & ils ne vont en avant qu'en tournant par le moyen d'une pagaye ; cette navigation me parut aſſez nouvelle.

Bateaux de l'Euphrate.

Caravane de Bedouins

La crainte que j'avois d'être obligé de ſéjourner long-temps à Baſſora, ceſſa bientôt, &, conformément aux avis que l'on m'avoit donnés à Surate, j'appris, le lendemain de mon arrivée, qu'une caravane d'Arabes Bergers ou Bedouins, allant vendre de jeunes chameaux à Alep, étoit arrivée la veille à deux journées de la Ville. Elle étoit campée dans le déſert, & le Chef envoya demander ſi

quelqu'un vouloit profiter de ſon eſcorte pour le traverſer. Quelques Arabes des environs de Baſſora ſaiſirent cette occaſion, & le Conſul François ſe donna la peine de convenir de prix avec un de ces Arabes, pour le louage d'un chameau pour moi, pour le port de mon eau & de mes effets, & pour le ſervice d'un autre Arabe qui devoit m'apprêter à manger. Le vaiſſeau Maure n'étoit pas encore arrivé au mouillage; je courus chercher mes effets que j'avois laiſſés à bord; je fis des proviſions de bouche, je m'habillai à la Turque, & après avoir remercié le Conſul François de ſes ſoins, je me ſéparai de lui.



CHAPITRE IV.

ROUTE de Baſſora à Damas, par les déſerts de l'Arabie déſerte.

LE 28 de Juin, après trois jours de ſéjour à Baſſora, je partis pour aller joindre la caravane de Bedouins qui devoit ſe rendre à Alep; je couchai le ſoir à un village bâti ou logeoit l'Arabe avec qui j'avois fait mes conventions, & qui m'avoit paſſé une obligation pour mon paſſage à Alep; il me reçut fort bien, & me traita moitié à la façon des Villes, moitié à la Bedouine. Le jour ſuivant, le frere de mon Arabe ayant pris ſa place au voyage d'Alep, je montai pour la premiere fois de ma vie un chameau, en compagnie de huit Arabes. Nous partîmes enſemble, & nous joignîmes ſur le ſoir la caravane, qui étoit poſée près d'un camp de Bedouins de ces parties; elle pouvoit conſiſter en cent cinquante Arabes & quinze cents jeunes chameaux. Le déſert étoit couvert de troupeaux de toute eſpece qui appartenoient aux Bedouins du camp voiſin; le ſoir ils vinrent au camp, ſelon leur coutume. Ces animaux connoiſſent la tente de

Départ de Baſſora.

Mon arrivée à la caravane & à un camp d'Arabes.

leur maître, devant laquelle ils viennent s'accroupir, & leur laitage & leur toiſon fourniſſent aux Arabes de quoi ſe nourrir, ſe vêtir & ſe loger, ſeules véritables néceſſités de la vie.

Le lendemain, toute la caravane ſe mit en marche, & elle formoit un aſſez beau coup-d'œil, par l'étendue du terrein qu'elle embraſſoit.

Rencontre d'un chateau ruiné, & des puits.

Le jour ſuivant, nous trouvâmes un château ruiné avec des puits, où nous fîmes de l'eau : deux jours après, nous trouvâmes d'autres puits, & deux Arabes montés ſur des ânes.

Séjour à un camp Arabe.

A quatre journées de là, nous découvrîmes un campement; l'on me donna une abe ou robe à la maniere des Arabes, avec un mouchoir flottant ſur la tête, que je fus obligé de mettre pour ne pas être diſtingué des autres; car j'étois vêtu à la façon des Turcs, qui differe un peu de celle des Arabes, & ſur-tout de celle des Arabes Bedouins.

Vêtement Arabe.

Cette abe eſt une piece d'étoffe de laine, qui compoſe tout le vêtement des Arabes des deux ſexes; ils en ont une fine & blanche ſur la peau, & par-deſſus celle-là une ou deux, plus longues & plus amples, dont une reſte flottante, & l'autre eſt fermée & tenue par une ceinture; celles-ci ſont ordinairement grandes & rayées de blanc & de noir; celle qui reſte

ottante eſt quelquefois de couleur noire : les ſont d'une forme aſſez ſimple, & pour les bien peindre, on n'a qu'à s'imaginer un ıc auſſi large que long, duquel on a ôté une ande dans ſa longueur pour s'en vêtir & y aſſer le cou ; deux trous pratiqués aux deux oins du fond du ſac, laiſſent le paſſage aux ras, qui reſtent cependant à moitié couverts ar l'ampleur du haut de la robe. Voilà leur ſeul êtement ; il les couvre exactement & eſt fort tile pour le mauvais temps ; car il ne peut être énétré par l'eau, à cauſe de la façon dont il ſt tiſſu ; il eſt auſſi très-commode pour la cha·eur, étant aſſez épais pour rompre la pre-niere ardeur des rayons du ſoleil, & laiſſant par on ampleur un libre paſſage à l'air. Les hom-nes ni les femmes ne portent point de culottes omme dans les Villes ; les hommes portent ur la tête un très-grand mouchoir de ſoie & le coton ; il y eſt attaché par une autre toile le coton très-ample, qui, ayant fait deux ours autour de la tête, vient tomber ſur les paules qu'elle couvre par ſon ampleur : l'ex-cédant des bouts du mouchoir de ſoie, après ;'être doublé ſur la bouche & ſur le nez, vient ſe replier dans la piece de coton qui le ſerre contre la tête. On couvre ainſi la bouche & le nez, pour ſe garantir de la ſéchereſſe qu'oc-

casionne le vent. Le véritable Bedouin ne se fait raser ni la tête ni la barbe, & il arrange ses cheveux en dix ou douze tresses flottantes. Les femmes se coiffent de même, & l'ajustement des deux sexes est à peu près égal, excepté dans l'arrangement, la couleur des mouchoirs, & les bijoux dont les femmes s'ornent la tête. Elles se couvrent le visage, en mettant sur la tête une abe, qu'elles laissent entre-ouverte pour se conduire; d'ailleurs, dans bien des occasions, les deux sexes vont nus.

Je m'avançai avec les Arabes à un quart de lieue du camp; par méfiance nous avions laissé à deux lieues derriere nous, les chameaux qu'on menoit vendre. L'on courut demander asile à cette Tribu, qui nous le donna, les Arabes ne le refusant jamais, quand on a une fois abordé leurs tentes; mais on le donne toujours avec les formalités de guerre. Les Arabes campés firent sortir un nombre de leurs guerriers armés de lances, qui coururent sur nous. A leur approche, les nôtres sautant à bas des chameaux, allerent au devant d'eux à la course, & ils s'entremêlerent la lance en arrêt, en feignant de combattre avec de grands cris. On les introduisit ensuite dans le camp, & tout rentra dans le calme. Mes compagnons voulant trafiquer quelques cha-

Formalités guerrieres.

eaux, nous y séjournâmes deux jours & demi.
J'allai seul visiter ce camp, mon conducteur yant refusé de m'y accompagner, en feignant e craindre quelque événement. Lorsque je fus quarante pas des tentes qui étoient rangées utour des puits, je rencontrai un Arabe qui enoit au devant de moi; il me demanda ce ue je souhaitois, je lui fis entendre que la uriosité m'amenoit. Il me salua civilement, c m'amena dans sa tente, où, pour me faire onneur, il me donna la place du fond; il toit Forgeron, & il avoit un petit fourneau u'il chauffoit avec du charbon fait de racines le ronces du désert; quatre peaux en forme le vessie, que deux enfans pressoient, lui ser-oient de soufflets. Sa tente, comme toutes es autres, étoit longue & partagée par le nilieu de sa longueur; la moitié étoit desti-iée pour les hommes, & l'autre moitié pour es femmes, qui s'occupoient à travailler de a laine; je sortis, & j'allai visiter les puits, qui sont simplement des trous faits en terre sans revêtement; l'eau est au plus à six pieds de profondeur. J'allai ensuite dans une autre tente, près de laquelle je voyois attachée une des plus belles jumens : ces Peuples les préferent aux chevaux; je fus également bien reçu par un bon vieillard, qui s'occupoit à

Visite au camp Arabe.

préparer des uſtenſiles de peau de chevre. Le
femmes ourdiſſoient ſur le ſable des tentes d
poil de chevre; juſques à la jument & ſon petit
tout vint me ſentir. Je parcourus égale
ment une ſeconde enceinte de tentes; toute
ſont ouvertes du côté oppoſé au vent qu
regne ſix mois de la même partie; on y tra
vailloit à la laine de chameau & de brebis, ou
au poil de chevre. Je fus ſurpris de l'air peu
curieux & peu empreſſé de ces gens qui me
recevoient bien, mais ne ſortoient pas de leur
tentes : elles étoient ouvertes dans leur lon-
gueur, & laiſſoient voir combien les Habitans
en étoient nombreux; j'admirois cette rete-
nue, ſur-tout de la part des enfans, ordinai-
rement amateurs de la nouveauté; car il ne
paſſe pas ſouvent des étrangers par cette par-
tie de l'Arabie, qui eſt vers le milieu du déſert
ayant enfin ſatisfait ma curioſité, je me retirai.

Qualités des biens des Arabes.

Les Arabes n'ont d'autres biens que leurs
troupeaux. Les chevaux, & particuliérement
les jumens, leur ſervent dans leurs courſes & à
la guerre, & comme ils ſont bons cavaliers,
ils ſavent très-bien les conduire. Ce ſont les
plus vîtes que l'on connoiſſe, & qui ſe nour-
riſſent le plus ſobrement : on ne leur donne à
manger que très-peu, & une fois par jour. Les
chameaux leur ſervent, ſoit pour échanger

avec des grains ou autres néceſſités de la vie, ſoit pour le tranſport de leurs effets, lorſqu'ils errent d'un endroit à un autre. Quand l'herbe leur manque, ou que l'eau des puits eſt deſſéchée, ils décampent & vont chercher d'autres pâturages & d'autre eau dans des Pays moins arides; car ces déſerts ſont couverts d'un ſable fin, mêlé de gravier, ſur lequel on ne trouve que quelques ronces d'un pied & demi au plus de hauteur, & une eſpece d'herbe de quatre pouces de hauteur, & d'une ſeule tige, qui ne ſe réunit point en motte comme notre gazon.

Qualité du ſol du déſert.

Pendant l'été, il regne dans ces déſerts un vent de nord-oueſt, extrêmement échauffé par la réverbération du ſable; & pendant l'hiver, la chaleur du vent du ſud eſt encore plus inſupportable : elle y eſt ſi forte, que la peau en eſt criſpée, & les pores ſi reſſerrés, qu'il eſt impoſſible de ſuer. Il faut être extrêmement vêtu, pour ne pas être brûlé par l'ardeur du ſoleil, & nos vêtemens d'hiver ne ſuffiroient pas dans le déſert; l'on ſe couvre le front, le nez & la bouche d'un mouchoir épais & double, afin que la chaleur du vent ne deſſeche pas la poitrine, & que l'humidité néceſſaire à ces parties du corps puiſſe s'entretenir; on ne laiſſe que les yeux à découvert pour pouvoir ſe conduire; mais la chaleur & la réver-

Climat chaud du déſert.

bération du ſable y fait reſſentir des cuiſon
aiguës, & qui affoibliſſent la vue à la longue.

Deſcription du déſert & de ſes animaux.

Le déſert eſt formé en grande partie par de
plaines immenſes, où la vue n'eſt bornée qu
par le ſeul horizon. L'œil cherche en vain d
quoi s'y fixer, & après avoir parcouru triſte
ment une ſurface uniforme de couleur griſâ
tre, qui eſt celle du ſable, & des ronces deſſé
chées, il revient attriſté chercher un peu d
variété ſur les effets & ſur les troupeaux qu
l'entourent. Un ſilence profond accompagn
cet affreux payſage; point de quadrupedes
point d'oiſeaux, pas même des inſectes qu
puiſſent le troubler. A peine dans toute l'Ara
bie déſerte ai-je vu quatre lapins, cinq ou ſ
rats, trois gros oiſeaux, & ſept à huit petits
encore ces derniers étoient-ils aux environs d
Pays habités, & les lapins & les rats dans d
parties plus terreuſes que n'eſt le ſol ordinai
du déſert; ces rats ſont d'une autre eſpece qu
les nôtres, & très-jolis.

Leurs yeux ſont aſſez grands & vifs, la mou
tache, le muſeau & le haut du front eſt blanc
de même que le ventre, les pattes, & le bou
de la queue; le reſte du corps eſt jaune, d'u
poil aſſez long & très-propre; la queue eſt mé
diocrement longue, mais elle eſt groſſe, d
couleur jaune, & terminée en blanc. Mes com
pagnon

pagnons mangeoient ces rats, après les avoir tués à coups de bâton, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse sur le chemin du quadrupede ou de l'oiseau qu'ils veulent attraper.

Enfin, les eaux sont presque toutes salées, ameres, & en petite quantité dans cet immense désert.

Les seuls Arabes sont assez heureux pour s'être accoutumés à la dureté de ces contrées. Amateurs de leur liberté, méprisant les richesses, durcis à la fatigue, regardant la mollesse & les plaisirs au dessous d'eux, braves, fideles à leur parole, & hospitaliers, fiers & entreprenans, extrêmement soupçonneux, & recevant par cette raison tout étranger les armes à la main, ils se regardent cependant tous comme freres, & les besoins ou les affronts du moindre particulier deviennent l'affaire de toute la Tribu; ils sont extrêmement circonspects à engager une affaire où il pourroit y avoir effusion de sang; mais ils vengent ce sang à quelque prix que ce soit. Ils croient avoir sur le bien d'autrui un droit égal à celui qu'ils donnent au premier venu sur le leur, en exerçant à son égard la charité & l'hospitalité. Ce principe les rend voleurs sans être assassins: toutes ces qualités & ces préjugés étranges sont cependant leur force & leur union; & si

Caractere des Arabes.

leurs moeurs étoient adoucies par la morale pure de notre Religion, j'ose assurer qu'il n'y auroit pas de Peuple dont les usages & le caractère fussent plus propres à approcher du vrai bonheur, & qui fût moins susceptible de corruption. La stérilité du Pays qui en défend le séjour à tout étranger, & l'assure contre tout Conquérant, la certitude d'avoir le nécessaire, & l'impossibilité de jouir du superflu, telles seroient les plus sûres défenses des moeurs simples de ces Peuples.

Leurs Chefs.

Ils ont des Chefs à qui leurs préjugés d'indépendance n'ont donné une certaine portion d'autorité, que parce qu'ils connoissent qu'il faut quelqu'un qui marche, qui agisse le premier, & qui soit le point de réunion des volontés de la Nation. Les Arabes sont souvent en guerre, & ils sont divisés par Tribus, suivant le pere dont ils descendent, ne prenant d'autre nom que celui de ses enfans. Ceux avec qui j'étois se nommoient Ben-Halet ou enfans de Halet.

Description détaillée sur les Arabes.

Ils sont très-légers à la course à pied, adroits à manier la lance, de moyenne taille, nerveux, maigres, & d'un brun noir; ils ont les os très-gros. Les véritables Bedouins portent leurs cheveux & leur barbe, & généralement tous les Arabes portent la barbe, qu'ils ont très-

fournie; leur figure eſt alongée; leurs traits ſont grands & réguliers; leurs yeux ſont grands, ſecs, noirs, & d'une vivacité ſombre. Cette phyſionomie, & l'idée qu'on ſe fait d'eux, leur donnent l'air un peu farouche au premier abord; mais on leur trouve bientôt de la nobleſſe & l'air mâle.

Remarque ſur la qualité de leurs cheveux.

J'ai remarqué que les Arabes du milieu du déſert avoient les cheveux preſque crépus, fins, & à peu près de même nature que ceux des Negres. Dans un auſſi court eſpace que celui de ma traverſée, mes cheveux devenant auſſi plus ſecs, plus fins, & ne prenant point d'aliment par le défaut de tranſpiration, paroiſſoient vouloir auſſi ſe crêper. Le défaut d'humidité extérieure & radicale, & la grande chaleur du climat qui l'occaſionne, ne pourroient-ils pas contribuer à cette qualité de fineſſe & de criſpation? Mon ſang étoit devenu ſec, & mon teint différoit peu de celui d'un Indou ou d'un Arabe; mais je n'oſe pas tirer de ces obſervations, de plus fortes inductions ſur le rapport des formes avec les climats.

Incurſion des Arabes.

Après avoir approfondi par la ſuite les mœurs & les principes des Arabes, je revins de cette opinion générale qui leur donne la qualité de voleurs. Diverſes circonſtances où je me trouvai avec mes compagnons Arabes, me prou-

verent leur fidélité, & je ne ſache pas que des hommes d'une même Tribu ſe volent entre eux; il eſt au contraire généralement connu qu'ils vivent très-ſocialement; ils ne ſont donc voleurs qu'envers l'étranger qui leur eſt inconnu : encore n'eſt-ce que dans le déſert ſeulement, & lorſqu'ils ſont en petit nombre. Un ſeul Arabe ne vole jamais dans les Villes ou dans les Pays cultivés; ils n'y pillent que lorſqu'ils ſont raſſemblés en corps de Nation. Ce vol peut alors être regardé comme incurſion, & comme une ſuite du préjugé Arabe, qui regarde tout Peuple ou Tribu étrangere à la ſienne comme ennemi, à moins de quelque convention particuliere. Leurs vols dans les déſerts ſont une conſéquence du même préjugé. Ils ſuſpendent cependant leur inimitié à l'égard des étrangers, lorſqu'ils ont fait une eſpece de treve avec eux, par le payement d'une certaine ſomme, qui leur donne la liberté de paſſer ſur leurs terres, ou lorſqu'un étranger eſt protégé ou ami d'un ſeul membre de la Nation, qui la repréſente ſans doute en entier par la fraternité qui les unit. Alors cet ami lui ſert de ſauvegarde, & aucun d'eux ne l'enfreint jamais; d'ailleurs ils ſont poſſeſſeurs & ſouverains de leurs déſerts, & il leur ſeroit libre d'en empêcher le paſſage à qui il leur plairoit, au lieu qu'ils

n'exigent qu'un tribut relatif à la quantité de marchandises qu'on veut faire passer sur leur territoire ; ce tribut peut être regardé comme une douane, dont le particulier, qui représente ici la Nation, a droit de retirer le profit, ou d'exempter les passagers.

Ce droit du particulier, pour l'exemption du tribut, est si connu & si bien établi, que les voyageurs prennent ordinairement un Arabe pour sauve-garde de sa Nation. Avec cette précaution on ne risque rien ; mais ceux qui ignorent ces usages, ou ceux qui sont volés, jugent sans examen que la Nation entiere n'est composée que de voleurs.

Leurs mœurs.

Malgré les désagrémens de ce Pays, il me parut que ceux qui y étoient accoutumés s'en dédommageoient par le plaisir de l'indépendance & de la fraternité avec laquelle ils vivent. J'avouerai même que je n'éprouvai jamais mieux qu'alors, & dans les déserts de l'Amérique, les charmes de cette liberté que nous donna le Créateur, & que nous perdons dans les villes, dans les campagnes cultivées, & par l'habitude du luxe & des distinctions. Une simple toile que l'Arabe transporte où bon lui semble, le garantit, lui & sa famille, de la pluie & de l'ardeur du soleil ; & sa robe, où n'entra point le ciseau, plus ample, mais dans le goût de celle que

les Peintres donnent à S. Jean-Baptiſte, couvre ſon corps autant qu'il lui eſt néceſſaire; il en eſt le tiſſerand, & par conſéquent ſe paſſe de tout ſecours étranger : tout le terrein qu'il voit autour de lui, lui appartient, & ſans le limiter, il y partage avec ſes freres le pacage de ſes troupeaux; rien n'y borne ſa courſe, il peut la diriger où il veut. Dans un Pays policé, chaque partie de ſon corps eût été différemment empaquetée & gênée par des étoffes, dont l'acquiſition lui eût coûté mille ſoins, & dont la poſſeſſion n'eût flatté que ſa vanité, & chaque pas qu'il auroit fait auroit été ſoumis à des réglemens & des uſages ſouvent contraires au bon ſens & à l'ordre naturel.

J'avoue que malgré l'aridité des déſerts, cette liberté & cette égalité abſolues dont jouiſſoient ces Arabes, me cauſoient quelque impreſſion agréable & involontaire qui m'en faiſoit connoître le prix. Ils ne ſont d'ailleurs pas privés de tous plaiſirs; outre celui d'être libres, ils retirent des laitages de leurs troupeaux, bien des mets agréables, & qui nous ſont inconnus. Ils s'amuſent auſſi à divers exercices, & je n'ai vu nulle part d'auſſi bons coureurs : ils ont des danſes très-gaies, & ils s'appliquent ſur-tout à celles qui repréſentent leurs combats, en s'entremêlant dans leurs

Leurs exercices & leurs occupations.

figures la lance à la main, avec une dextérité incroyable. J'avois vu ces danſes, également en uſage chez les Biſſayes & chez les Javans, qui, de plus que les Arabes, ſont armés de boucliers. Les femmes ont auſſi entre elles des danſes, ſoit dans le genre gai, ſoit dans le genre voluptueux; elles ſont ſur-tout extrêmement expreſſives dans le dernier; elles ont beſoin de s'échauffer extrêmement l'imagination pour y parvenir, ces danſes exigeant que le ſentiment ſoit peint dans leurs yeux & ſur leur viſage, & s'accorde avec les mouvemens de leurs corps. Le Fandango Eſpagnol & le Calenda de l'Amérique en ſont une repréſentation imparfaite, que les Eſpagnols & les Negres de Guinée & d'Angole ont priſe chez les Arabes leurs voiſins.

Les Arabes fabriquent, avec leurs laines, des tuniques & des tapis qui feroient honneur à nos manufactures; la peau de leurs chevres ſert à faire leurs outres & les baquets pour abreuver leurs beſtiaux. Le change des troupeaux, qui les ſurchargeroient, leur donne le néceſſaire en vêtement, en dattes ou en grains dont ils ont beſoin, & qu'ils vont acheter dans les Pays cultivés. Certains d'entre eux cultivent les parties voiſines de l'Euphrate ou des Pays habités qui en ſont ſuſceptibles.

Après les avoir ensemencées, ils abandonnent leurs champs, & n'y reviennent que lors de la moisson.

Idée d'une Tribu en marche.

Il est assez curieux de voir une Tribu en marche. Une multitude de troupeaux couvre le désert, & forme un coup-d'œil très-agréablement varié; quelques chameaux sont chargés de tentes, de bagages, & de volailles qui viennent s'y percher au premier mouvement du décampement; d'autres chameaux portent des animaux qui ne peuvent pas marcher, & qui, par leurs cris, marquent leur étonnement de cette nouvelle situation : des femmes & des enfans sont entassés sur d'autres chameaux; on entend leurs cris confus & perçans, ainsi que ceux d'une infinité d'animaux de différens âges & de différentes especes. L'embarras des femmes n'est pas médiocre au milieu de leurs petits enfans, dont les uns se battent, les autres sautent ou pleurent à leurs côtés : d'autres femmes s'occupent, sur leurs chameaux, à filer, ou à faire de la farine avec leurs moulins à bras. Toute cette confusion est dominée par des lances de huit à dix pieds, & l'on distingue de tous côtés la voix mâle des hommes, dont une partie tâche de mettre de l'ordre, & l'autre entoure & forme le rempart de cette Ville ambulante. Je reviens à notre campement.

Nous voulions continuer notre route par le milieu du désert, dont l'aridité assuroit notre marche & nous éloignoit du campement des Tribus; mais les Arabes de ce campement nous assurerent qué nous n'y trouverions pas de l'eau, & on se décida à prendre la route qui se rapprochoit de l'Euphrate. Le lendemain, nous allâmes, au point du jour, faire de l'eau aux puits du campement, & j'observai le même flegme de la part des Habitans : ils ne sortoient que pour leurs besoins ou pour traire leurs troupeaux, & c'étoit l'office des femmes. Toute la caravane remplit ses outres avec la même tranquillité que si nous eussions été seuls au milieu du désert; je remarquai sur-tout que quoique je fusse le seul de toute la troupe monté sur mon chameau & vêtu un peu différemment des autres, à peine deux ou trois enfans jeterent leurs regards sur moi; les uns se préparoient à mener paître leurs troupeaux, les autres remplissoient leurs outres, & les autres, après avoir trait le lait de leurs chevres, appeloient leurs familles pour prendre leurs repas aussi tranquillement que s'ils eussent été seuls dans leurs tentes. Les femmes cependant se couvroient un peu le visage, lorsqu'elles paroissoient hors de leurs tentes.

Rencontre d'un lac & d'un château ruiné; paysage du désert.

Après avoir fait de l'eau, nous nous mîmes en route, en prenant un peu plus au nord-ouest. Quatre jours après, nous trouvâmes un château désert à trois tours, situé près d'un petit lac; nous y fîmes de l'eau qui étoit d'une puanteur & d'une amertume extrêmes. La curiosité & la soif m'attirerent vers ce lac & dans ce château; je voyois des roseaux verts agités par le vent, & une petite piece d'eau, chose très-rare dans ce Pays. Ce coup-d'œil me charmoit : j'approchai; mais au lieu d'un endroit que je croyois être si agréable, je ne trouvai qu'un sol humide, & même un peu marécageux, dont l'eau croupie & corrompue par la chaleur, étoit devenue couleur de fer & de plomb, brillante dans certains endroits, & plus noire dans d'autres; mais généralement ce marais exhaloit une odeur infecte. Je parvins à un endroit où il y avoit beaucoup d'eau, espérant qu'elle seroit meilleure : elle étoit encore noirâtre, & des roseaux voisins qui en étoient teints, m'en dégoûterent bientôt; j'essayai cependant d'en boire, & elle me parut avoir un goût fétide & amer qui me révolta. Je me retirai peu satisfait de ma curiosité. Le château étoit placé auprès du lac, sur une butte de terre formée de main d'homme, & haute d'environ vingt

pieds : je montai & j'en cherchai la porte; mais elle étoit si basse, que je crus me tromper; elle n'avoit que deux pieds & demi de hauteur au plus, & la moitié en largeur; le mur étoit épais & bâti de terre. J'entrai, & je trouvai une grande cour; à trois de ses coins étoient trois tours, dont les portes étoient encore plus basses que celle par où j'étois entré; elles ne m'inviterent pas à y passer. Les murs étoient très-hauts; j'y montai, & je remarquai qu'au lieu de parapet, on avoit courbé la sommité du mur de façon que l'on pouvoit en voir le pied. On avoit également donné aux courtines, entre les tours, une forme cintrée, pour augmenter leurs défenses. Après cet examen, je portai mes regards autour de ce château; ses environs me rappelerent au naturel les peintures de ce Pays, telles que je les avois trouvées dans certains Contes Arabes. Un silence profond; un reste de souffle d'un vent brûlant par la chaleur du jour, & qui étoit prêt à finir avec lui; une plaine d'un grisâtre uniforme, pareil à celui de la cendre, qui s'accordoit très-bien avec sa chaleur; une vue qui n'étoit bornée que par un horizon dont l'atmosphere triste, uniforme & blanchâtre n'offroit d'autre objet remarquable que le disque du soleil, pâle &

rougeâtre au moment de ſon coucher; tout enfin inſpiroit la triſteſſe & la rêverie. Je deſcendis de cet affligeant ſéjour, & je rejoignis mes compagnons.

Rencontre de puits & de tentes Arabes.

Nous continuâmes notre route le lendemain, & après deux jours de marche, nous fîmes encore de l'eau à des puits où nous trouvâmes quatre tentes, dont les femmes vinrent raccommoder nos outres. Le lendemain, je penſai me caſſer le cou, étant tombé de deſſus mon chameau, lorſqu'il avoit voulu ſe dreſſer pour partir.

Chaſſe donnée à douze Arabes.

Le troiſieme jour de route, après ces derniers puits où nous avions trouvé quatre tentes, nous vîmes ſur le ſoir douze Arabes avec des chameaux. Le Chef de la caravane, ſûr apparemment de leur petit nombre, fit courir après eux : on les chaſſa à coup de fuſil, & ils laiſſerent ſur le champ de bataille quelques linges, des outres & des maſſues. Je ne pus applaudir intérieurement à cette action, & augurant que douze hommes n'étoient pas ſeuls dans ces parties, je craignis les ſuites de cet acte d'hoſtilité. Je comparois la précaution avec laquelle nous avions abordé quelques jours auparavant le camp Arabe, parce que nous étions les plus foibles, avec notre audace à la vue d'un

peloton de gens qui n'étoient presque point armés : ce procédé ne me parut nullement généreux.

Nous passâmes la nuit fort tranquillement, & le lendemain nous continuâmes notre route. A midi, les craintes de la veille se vérifierent : l'on découvrit un cavalier qui venoit à nous; l'on fit accroupir tous les chameaux, & l'on parlementa. Apparemment que l'on ne s'accorda point, car le cavalier s'en retourna, & chacun prépara ses armes.

Attaque, combats, & blocus de la caravane par une Tribu ennemie.

Cependant la caravane se remit en marche; mais un quart d'heure après, l'on vit s'avancer un bon nombre de cavalerie & de piétons. L'on fit réaccroupir les chameaux extrêmement serrés; l'on déploya un pavillon bleu avec certains caracteres & signes blancs : les fusiliers s'avancerent à deux cents pas de la caravane; les lances resterent à cinquante du pavillon, qui étoit soutenu du reste des Arabes, armés de sabres & de massues, & qui étoit planté au coin de la caravane du côté de l'ennemi. Celui-ci s'avançoit en troupe au nombre de cinq cents hommes; nous en avions cent cinquante de notre part; on les attendit cependant de pied ferme, avec des cris de Allah-ou-Allah, par lesquels j'augurai qu'ils prenoient Dieu à témoin de l'action qui al-

loit ſe paſſer. Les ennemis étant arrivés à deux
cents pas des fuſiliers, engagerent l'affaire
la courſe, comme j'ai déjà dit qu'on l'avoi
pratiqué au camp Arabe, près duquel nou
avions établi le nôtre quelques jours aupara
vant : alors commença une légere fuſillade
& les ennemis s'étendirent dans la plaine, aſ
ſiégeant la caravane; mais ils ne s'appro
choient que de la portée du fuſil pour lâche
leur coup, & ſi quelquefois ils paroiſſoien
vouloir foncer, nous nous levions tous
courant à eux : quand ils nous voyoien
prêts à les recevoir, ils rétrogradoient a
petit pas. Ce manége dura juſques à la nuit
que les fuſiliers ſe rapprocherent, après que l
plupart des ennemis ſe furent un peu éloignés
Il n'y eut perſonne de tué de notre part, &
nos Arabes prétendirent avoir tué trois o
quatre des ennemis & deux de leurs chevaux
Une partie de nos gardes étoient poſées e
avant, & celles de la caravane, en répon
dant au ſignal de bonne garde ou de dé
couverte dans le déſert, par des cris ſin
guliers, donnoient une bonne idée de l
prudence de ces gens-là. La nuit ſe paſſa au
camp avec beaucoup de joie & de danſes figu
ratives de combats. Mes compagnons exci
toient leur courage par leur nom de Ben-Hale

ou d'enfans de Halet, & ils échauffoient leur courroux par le nom de Turquis ou Turc, qu'ils regardent comme leur mortel ennemi. Je tâchai de faire entendre à mon conducteur, qui m'avoit paru brave & prudent, que l'on feroit très-bien de prendre des forces pour le combat du lendemain, en se reposant, sans les épuiser par des marques de joie inutiles. Je lui dis que sans attendre que le nombre des ennemis augmentât, l'on feroit aussi fort sagement de se mettre en marche le jour suivant, en mettant les chameaux dans le milieu, & les hommes armés sur les ailes, pour faire face à l'ennemi. Je ne fus point écouté, & je ne savois pas assez bien parler Arabe pour pouvoir donner mon avis à l'assemblée des Arabes, qui se tenoit autour du pavillon. Je me résignai à la Providence, & tâchai de profiter de quelque intervalle de sommeil, dont j'étois quelquefois distrait par les balles qui siffloient autour de mes oreilles.

Dès que le jour parut, on recommença une attaque pareille à celle de la veille, & elle cessa après environ deux heures de combat. Vers huit heures, on parlementa avec l'ennemi, & l'on me demanda de l'argent à emprunter; je promis celui que j'avois. On reçut divers messages des ennemis; mais on

ne put pas apparemment s'accorder, car l'on ne me parla plus d'emprunt, & l'on me dis que les ennemis vouloient absolument nous dépouiller, & que nous fussions à leur discrétion. Je jugeai qu'une animosité si extraordinaire contre des caravanes qui passent toujours librement en payant une certaine somme, ne provenoit apparemment que du ressentiment qu'ils avoient de la premiere hostilité que nous avions commise contre les douze Arabes, & de l'effusion du sang de leurs freres dans le combat. Quoi qu'il en soit, après la réponse définitive des ennemis, on se tint de nouveau sur ses gardes; mais nous ne pouvions pas résister long-temps à cette fatigue : il y avoit cinq jours que nous avions quitté les derniers puits, & nous n'avions plus d'eau; l'extrême chaleur & l'agitation où nous étions épuisoient nos forces.

Le soir, les ennemis recommencerent une nouvelle attaque, mais elle fut légere; ils ne s'approcherent qu'à la portée du fusil, & nous n'eûmes personne de tué. La nuit fit cesser cette escarmouche, & ils s'éloignerent à une demi-lieue dans la plaine. L'on posa, comme la nuit précédente, des gardes avancées qui faisoient bonne garde, avec les sentinelles de la caravane. L'on alluma beaucoup de

de feux; mais je vis tenir fecrétement beaucoup de petits confeils, & l'on chuchotoit fouvent à l'oreille, ce qui m'annonçoit quelques nouvelles démarches. Vers les dix heures, l'on chargea les felles fur des dromadaires; mon conducteur me demanda mon linge pour le porter fur le fien, & il le mêla avec fes hardes; un autre Arabe prit mes provifions les plus légeres, & l'on m'avertit d'abandonner le refte. Je vis plufieurs Arabes en faire de même. Cependant, quelque temps après, on répartit la plupart de mes provifions fur divers dromadaires, & on attacha le tout bien folidement. L'on m'avertit de me tenir fur mon dromadaire le mieux qu'il me feroit poffible, & qu'on étoit dans le deffein de prendre la fuite.

Préparatif de la fuite.

Quelles réflexions ne fis-je pas alors! J'allois être obligé de fuivre cette caravane à la courfe du dromadaire. La dureté & l'allure de ces animaux m'expofoit aux dangers les plus effrayans. Si je tombois à la premiere fuite, je me trouvois feul dans un défert immenfe, ou bien je rifquois d'être foulé aux pieds par les autres fuyards. Dans le premier cas, je ne voyois de reffource qu'en faifant route vers le nord, pour rencontrer les bords de l'Euphrate; je les favois fréquentés, en cette

ſaiſon, par des camps Arabes; mais ils étoient éloignés au moins de quatre journées. Je déſirois, dans certains momens, que les ennemis vinſſent fondre ſur nous, pour me remettre entre leurs mains, ou pour vendre chérement ma vie : mais on m'avoit averti qu'ils ne recevoient pas leurs ennemis priſonniers, même après les avoir dépouillés, & qu'ils ne donnoient l'hoſpitalité que dans leurs tentes, qui étoient peut-être bien éloignées. Je mis donc ma confiance en Dieu ſeul; & je me repoſai ſur mon traverſin en attendant le ſignal de la fuite.

Fuite & déroute de la caravane; précaution à cet égard.

Vers les quatre heures du matin, on redoubla les cris de bonne garde, & l'on alluma beaucoup de feux, qui, n'étant faits qu'avec des ronces deſſéchées, s'éteignirent bientôt. Un grand ſilence ſuccéda, & vers les quatre heures & demie, comme nos gardes avancées redoubloient leurs cris de bonne garde, mon Arabe me fit monter ſur mon chameau, & au même inſtant toute la caravane partit comme un éclair, en fuyant dans le ſud eſt, du côté d'où nous venions.

Je remarquai, à travers l'énorme pouſſiere de ſable qui s'élevoit & rendoit notre départ horrible à voir, que les chameaux deſtinés à être vendus avoient un pied attaché : on avoit

apparemment pris cette précaution pour éviter l'embarras de les emmener, augmenter celui de la poursuite, & pour amuser l'ennemi & arrêter sa course.

Nous fîmes environ trois lieues dans le sud & à la grande course du dromadaire. La Providence seule me soutint sur cet animal, où j'étois perché comme sur une table; ses mouvemens étoient pour moi d'une violence insupportable, chacun d'eux donnoit un grand choc à mes poumons : mes deux mains me servoient d'arc-boutans en avant & en arriere; mais je les avois blessées par le froissement; mes nerfs n'avoient plus ni ressort ni sentiment, & je fus vingt fois à la veille de lâcher prise.

Les ennemis nous poursuivirent, dépouillerent plusieurs des nôtres, & s'amuserent à piller les effets & les jeunes chameaux que nous avions abandonnés pour accélérer notre fuite. Le huitieme de notre troupe de Bassora, qui faisoit ma cuisine, tomba entre leurs mains à mes côtés. Leur occupation à piller fit que nous les laissâmes un peu loin derriere nous; & après ces trois lieues au sud-est, nous changeâmes de route, sept que nous restions de notre petite troupe, & nous nous séparâmes de la caravane. J'ignore quel fut le sort des autres Arabes, n'en ayant plus en-

Fausse route & séparation de la caravane.

tendu parler. Nous contournâmes au large l'eſpace que nous venions de quitter, &, laiſſant par ce moyen les ennemis & le reſte de la caravane ſur une route oppoſée, nous reprîmes notre chemin vers le nord - oueſt.

Fuyant toujours à la même aire de vent & avec la même vîteſſe, nous trouvâmes un ſol ſemé de roches détachées. Mon dromadaire broncha & fit un écart qui m'ébranla. Je tombai aſſez loin, & l'animal effarouché renverſa ſa charge. Heureuſement il ſe trouva auprès de moi un Arabe généreux, qui, faiſant vîte accroupir ſon dromadaire, me fit monter à la hâte & à poil derriere lui. Un autre Arabe coupa les cordes avec leſquelles mes effets étoient attachés ſur mon dromadaire qui les traînoit après lui. J'abandonnai tous mes vivres & quelques hardes dans le déſert, & mon dromadaire marcha à vide devant nous.

Service d'un Arabe.

Vers les huit heures nous entrâmes dans un lit de torrent deſſéché, & nous nous y cachâmes, tandis qu'un des nôtres alla obſerver ſur une hauteur s'il ne voyoit rien dans la plaine : il ne découvrit ni la caravane, ni les ennemis. Nous remontâmes, & je repris mon dromadaire; il n'avoit plus qu'un mauvais bât, compoſé d'un groſſier couſſin de foin qui entouroit ſa boſſe, & quatre morceaux de

planche en forme de fût de ſelle qui ſerroient ce couſſin contre cette boſſe. Je pourſuivis ma route avec beaucoup de ſouffrances, la vîteſſe étant preſque la même.

A dix heures nous arrivâmes à une ſource d'eau très-douce; elle étoit au pied d'un rocher où croiſſoient des arbuſtes, ce qui en aſſuroit la bonne qualité. J'étois rendu de ſoif & de fatigue. Je bus d'un trait près de deux bouteilles, & je penſai me trouver mal. Nous n'étions cependant pas ſans crainte à cette aiguade; & ſi nous avions eu peur d'y rencontrer quelques tentes des ennemis, qui nous auroient attaqués, les traces fraîches des animaux qui s'y étoient abreuvés le matin, ne nous laiſſoient pas ſans méfiance. Un des nôtres étoit placé ſur une hauteur, d'où il faiſoit bonne garde, & nous étions prêts à fuir au premier ſignal. Heureuſement on n'apperçut rien dans le déſert, & je crois que notre contremarche ne fut pas découverte.

Puits d'eau douce.

Je voulus récompenſer l'Arabe qui avoit fait ſi généreuſement accroupir ſon dromadaire, lorſqu'en fuyant j'étois tombé de deſſus le mien, & qui m'avoit enſuite pris en croupe. Ce ſervice m'avoit ſauvé d'une mort preſque inévitable ou de faim ou de ſoif, & il pouvoit l'expoſer à tomber entre les mains des

Générosité des Arabes, mes compagnons; leur nourriture.

ennemis. Je ne pus lui préſenter que quatre piaſtres; il ne vouloit pas d'abord les recevoir, ignorant ce qui me portoit à lui donner cet argent, tant la charité eſt gravée dans le cœur de ces gens. A la fin je les lui laiſſai ſur ſa robe, & je m'en allai; quelques inſtans après, il vint me les rapporter, & je ne pus les lui faire garder qu'en l'aſſurant que c'étoit un don volontaire que je lui faiſois, parce que je l'aimois.

Il ne me reſtoit plus de vivres, les ayant perdus & abandonnés dans le déſert; mais mes compagnons, les bons Arabes, me nourrirent; ils me donnerent une ample portion de gâteau d'orge plus grande que la leur; ils le faiſoient cuire ſous la cendre ou le ſable réchauffé; ils le mettoient enſuite en morceaux, & le pétriſſoient une ſeconde fois avec des dattes & du beurre fait avec le lait de la femelle du chameau. Ce ragoût n'étoit pas mauvais, mais nous pouvions rarement le faire, à cauſe du peu de proviſions que nous avions; à ſon défaut, nous mangions des dattes. Ils continuerent ainſi à me nourrir juſques à notre ſéparation, ſans jamais me laiſſer voir aucun motif d'intérêt, & en me donnant toujours une portion plus conſidérable de leurs vivres, que celle qu'ils ſe réſervoient à eux-mêmes.

Nous ne voulions pas rester à cette aiguade, crainte des ennemis que nous indiquoient les traces fraîches des animaux. Nous montâmes sur nos chameaux après dîner, & nous courûmes jusques à la nuit, presque avec la même vîtesse que le matin. J'étois rendu de fatigue & de douleur; j'étois couvert de plaies aux endroits qui servoient à m'accrocher sur mon bât ; & comme les secousses le rejetoient en arriere, il me laissoit quelquefois sur la bosse de l'animal : mes nerfs, devenus sans sentiment, ne me servoient plus, & mes doigts alloient malgré moi, par la grande agitation de mon sang, comme des touches de clavecin. Cet état m'ôtoit même l'appétit nécessaire pour prendre des forces; je mettois mon unique espoir dans le sommeil que j'espérois prendre dans la nuit; mais vers les neuf heures du soir, mes compagnons me dirent qu'il falloit repartir : il fallut m'y résoudre. Heureusement nous n'allâmes cette fois qu'au grand pas, que je pouvois alors aisément supporter. Mon extrême fatigue.

A deux heures du matin, nous nous reposâmes dans un endroit enfoncé, & nous dormîmes un peu jusques à six heures; nous remontâmes ensuite, & nous continuâmes notre route toute la journée, tantôt au grand

Vue de l'Euphrate & de ruines douteuses.

pas, tantôt à toute courſe, ſuivant que le déſert paroiſſoit plus ou moins fréquenté. Le lendemain nous découvrîmes l'Euphrate & une maiſon ſur ſes bords; mais ayant tout d'un coup apperçu du monde, nous rebrouſsâmes chemin en fuyant à toute courſe. Dans ces endroits nous appercevions des tas de pierres de diſtance en diſtance, qui apparemment marquoient la direction de la route. Je vis auſſi des monceaux de terre; mais leur forme ne put point m'indiquer s'ils étoient l'ouvrage des hommes ou de la Nature. Nous avions réglé notre direction depuis notre départ, en prenant pour point fixe, pendant le jour, le cours du vent qui ſouffle du nord-oueſt; & pendant la nuit les étoiles nous guidoient.

Sobriété des chameaux.

J'étois étonné de la bonté de nos dromadaires, qui different de ceux d'Afrique, étant plus petits & n'ayant qu'une boſſe. Outre la fatigue que devoit leur cauſer la longueur du chemin que nous faiſions par jour, ils reſtoient quelquefois quatre ou cinq jours ſans boire, & ils ne mangeoient qu'à la hâte & en courant, le peu de ronces qu'ils pouvoient attraper dans leurs marches; car ils reſtoient accroupis toute la nuit : ils ont la faculté de reprendre, dans le beſoin, leur boiſſon & leur nourriture, qu'ils n'ont en quelque façon fait

qu'avaler avec avidité, pour les ruminer ensuite comme font les bœufs. Il eſt d'ailleurs inutile que je parle de la conſtruction de ces animaux, qui eſt généralement connue.

Nous nous rendîmes à des puits qui nous étoient d'autant plus néceſſaires, que l'eau commençoit à nous manquer; nous avions attention d'y faire très-peu de ſéjour, de les aborder & de les quitter à la courſe. Par cette précaution, nous nous expoſions moins à être découverts par les gardiens des troupeaux qu'ils y venoient abreuver & dont nous voyions les traces encore fraîches. Aiguade.

Nous découvrîmes, quatre jours après, de hautes montagnes à notre droite; elles s'étendoient en avant de nous. Quelque temps après, je vis un petit nuage qui fut ſuivi de pluſieurs autres, ce qui me parut nouveau, le déſert n'ayant offert juſque-là qu'un ciel très-ſerein. Vue des montagnes, & ciel du déſert.

Cependant nous n'étions pas ſans crainte & ſans fatigue, par les marches & contremarches forcées que nous étions obligés de faire, lorſque nous découvrions des traces ou que nous craignions de rencontrer des Arabes. Quelquefois, lorſque nous nous trouvions ſur la pente des hauteurs, nous étions obligés de rebrouſſer chemin à la grande Campemens Arabes pendant l'été.

courſe, pour ne pas être découverts des en
droits bas de ces déſerts, qui ſont ordina
rement habités pendant l'été. Quand les pa
ſages étoient critiques, nous nous cachion
le jour & nous marchions la nuit.

Lorſque nous approchâmes de ces haut
montagnes, nous apperçûmes des fonds bla
chis par le ſalpêtre qu'avoient dépoſé l
eaux de l'hiver. Dans certains de ces fonds
le terrein formoit une croûte extrêmemen
ſeche, mais élevée en voûte, & ſéparée d
ſol d'environ quatre pouces; de ſorte que n
dromadaires, ſous qui elle cédoit en ſe ron
pant, avoient beaucoup de peine à marche
Cette croûte s'étoit apparemment bourſoufflé
par l'extrême ardeur du ſoleil, à la ſuite d
pluies.

Ville & ruines douteuſes.

L'on me montra une Ville dans la monta
gne, que je ne pus diſtinguer, & dont j'igno
le nom ; l'on me montra auſſi un march
d'Arabes qui ſe tenoit dans la plaine. Je paſſ
à travers une aſſez grande étendue de trè
petites ruines alignées, qui, par leur pet
teſſe, ne pouvoient donner des notions in
téreſſantes.

Campemens Arabes pendant l'hiver ; changement de ſol.

Je remarquai dans cette partie les trac
des campemens Arabes pendant l'hiver ; ell
étoient ſur des hauteurs & au bord des torren

.e ſol commença bientôt à être plus terreux ; ɪais auſſi plus difficile, étant parſemé de rous faits par les rats, qui n'y habitent ap- ɪaremment que dans des temps moins ſecs. Ces trous rendoient le ſol comme miné, de açon que lorſque le dromadaire appuyoit le ɪied, le terrein cédoit ſouvent ſous lui, & e pied s'enfonçant inégalement, ne ſe déga- geoit qu'avec peine ; heureuſement nous n'eûmes pas à fuir dans cette eſpece de ſol.

Nous longeâmes à droite les montagnes, & nous arrivâmes à une aiguade qui étoit au milieu d'une plaine. Son eau infecte & amere étoit au fond d'une caverne de roches aſſez profonde, qui étoit placée elle-même au fond d'un vaſte creux : elle donnoit une idée des ſources infernales, par ſa qualité & par ſa po- ſition. Nous nous cachâmes le lendemain aſſez loin de l'aiguade, parmi des inégalités du ſol. A la nuit, nous marchâmes aux mon- tagnes ; la lune éclairoit juſques à une heure du matin, & vers les dix heures du ſoir nous nous arrêtâmes en attendant ſon coucher ; car nous étions à l'entrée d'une gorge où nous voulions paſſer, pour nous rendre à Alep. Nous avions vu dans la journée un marché d'Arabes, & la gorge & le pays étoient habités. Un des nôtres alla à la découverte dans cette

gorge; nous n'osions parler, à cause du gran
silence qui regne dans le désert, le moind
bruit se faisant entendre au loin. Nos dromada
ret, dont l'instinct est admirable, paroissoie
seconder nos vues. A minuit, nous entendîm
une clochette dans le désert, & peu de temp
après nous entendîmes, à une très-petite di
tance, des Arabes du campement voisin q
conduisoient un âne. Craignant d'être appe
çus par la couleur de nos habits, nous no
étendîmes à terre derriere nos dromadaire
& quoiqu'au bruit de ces Arabes ils eu
sent tourné la tête, heureusement ils ne pr
rent point l'épouvante. Celui de nos ger
qui avoit été à la découverte, revint sur se
pas; nous étions incertains si l'on nous avo
apperçus, & cet homme jugeoit impossibl
de tenter le passage de la gorge; nous mon
tâmes donc sur nos dromadaires en gran
silence, & nous nous enfuîmes à toute cours

Route dans la montagne; changement du sol.

Nous côtoyâmes toujours les montagnes
que nous commençâmes à gravir le lende
main. Étant arrivés au haut de la premiere
nous vîmes la plaine que nous venions d
quitter semée de camps Arabes, que nou
avions heureusement évités; c'étoit la pre
miere hauteur considérable depuis Bassora. L
sol devenoit un peu susceptible de culture

: la qualité des ronces commençoit à changer; ous y vîmes un ſanglier. Quoique nous ſuſ-ons dans une vaſte plaine, nous avions au oin des montagges à droite & à gauche, & a vue commençoit à être variée. Les courſes e nos dromadaires me tourmentoient ce-endant toujours, quoique je fuſſe un peu evenu de mon extrême fatigue, & que je ommençâſſe à n'y être plus ſi ſenſible. Je ne ouvois pas attribuer ma laſſitude à trop de élicateſſe de ma part; car un de nos Arabes toit preſque auſſi fatigué que moi, & reſtoit ouvent en arriere. Le peu d'expérience que 'avois, m'empêchoit de connoître les meil-eurs allures de ces animaux : ceux qui en toient inſtruits, ſavoient les entretenir dans ne eſpece d'amble aſſez vîte, qui équivaut u trot ſans en avoir la rudeſſe. Ils trottent l'eux-mêmes lorſqu'ils reſtent en arriere; car eur émulation eſt telle, qu'ils cherchent tou-ours à ſe dépaſſer les uns les autres.

Nous fîmes de l'eau à un puits où elle étoit très-bonne; ce puits étoit placé au milieu des uines d'une cour & d'un château aſſez conſi-dérable; nous n'y reſtâmes pas une heure, voyant le ſol encore mouillé de l'eau fraî-chement puiſée. Nous courûmes en longeant toujours la montagne ſur la droite, & nous

Puits d'eau douce, & château ruiné.

dormîmes, pendant la nuit, dans des val-
lons, au milieu des rochers. Le lendemain nou
continuâmes notre route, en laissant paîtr
nos dromadaires dans des endroits bas, entr
des rochers qui nous couvroient. Nous mar
châmes la nuit dans un chemin que nous trou
vâmes pratiqué dans le lit d'une espece d
torrent desséché qui sortoit dans la plaine
nous le quittâmes au jour, en côtoyant tou
jours les montagnes.

Précautions pour la sûreté de la route.

Le désert commençoit à être battu, &
étoit plein de traces & d'endroits où s'ac
croupissent les chameaux. Nous nous cachâ
mes derechef pendant la journée dans de
torrens, derriere des rochers, & à la nuit nou
partîmes en laissant toujours la montagne
droite.

Abord aux second. montagnes, & à un village de la Syrie.

A huit heures, je vis du feu dans la mon
tagne. A dix heures, j'entendis des chien
aboyer, qui nous sentoient dans le désert
& peu après je vis des traces de sillons.
minuit, nous traversâmes des terres labourées
séparées par des petits fossés. A une heure
nous entrâmes dans un chemin borné; &
une heure & demie, je vis, sur le chemin, le
premieres maisons habitées; au bout d'un
demi-heure, la premiere eau courante qu
j'eusse rencontrée depuis Bassora : nous arriv

mes enfin à un village bâti ; on y fit accroupir les dromadaires, & on se tint les armes à la main. Tout le monde du Village dormoit, & je m'endormis aussi.

Au jour, je découvris un beau Pays bien cultivé & arrosé, où il y avoit quelques peupliers ; c'étoit le premier arbre que j'eusse vu depuis Bassora. Nous sortîmes du Village, & nous allâmes préparer notre nourriture au milieu d'un champ voisin : on nous en avoit priés, & je crois qu'on nous faisoit la grace de nous prendre pour des bandits & des pillards qu'on tâchoit d'éloigner, parce que nous étions bien armés. Nous nous reposâmes jusque vers onze heures, que nous remontâmes sur nos dromadaires, & nous marchâmes ensuite vers le Pays peuplé que nous voyions devant nous : il étoit couvert de Villages, & la campagne en étoit très-belle.

Je m'amusai beaucoup en observant l'étonnement de nos dromadaires. La différence du vêtement Turc à celui de l'Arabe, la différence de corsage & de stature des gens que nous voyions avec ceux des Arabes, les maisons, les chiens, les animaux, tout, jusques aux ruisseaux, les épouvantoit ; ils n'en approchoient qu'avec méfiance ; c'étoit même un embarras réel pour nous, lorsque nous

Férocité des chameaux.

trouvions du monde ou des animaux dans le chemins: nos chameaux fuyoient à toute courſe ou n'oſoient plus paſſer. Au premier mur d clôture que nous apperçûmes, ils n'appro choient que malgré eux : dans les intervalles un rat parut & les épouvanta tellement, qu'e fuyant à toute courſe & par écarts, ils jeteren à bas un de nos gens, & nous eûmes toute les peines du monde à retenir les nôtres & nous garantir du même accident. Nous fûme très-long-temps à paſſer le premier pont : ce animaux connoiſſant que le ſol n'étoit pa ſolide, & ayant mis un pied en avant, n pouvoient ſe réſoudre à continuer.

Deſcription des environs de Damas.

Nous côtoyâmes pluſieurs grands Villages dont pluſieurs peuvent paſſer pour de petite Villes. Le ſol n'étoit compoſé que de jardin couverts de toutes ſortes d'arbres, & très bien arroſés. Enfin, vers les quatre heures nous rencontrâmes une arcade ſans porte, & une voûte où étoit une belle fontaine. Me Arabes partageoient la méfiance de leurs mon tures : nous nous tînmes en dehors de cett arcade, & ayant préparé nos armes, nou n'entrâmes qu'après qu'un de nous en eu été reconnoître l'intérieur : nous avions au paravant paſſé des rivieres ſur leſquelles il y avoit des moulins; nous traverſâmes alors un

un lieu rempli de tombeaux, & je vis bientôt après les murs d'une Ville. L'affluence du monde, le nombre des tombeaux, la quantité de jardins, tout m'annonçoit son étendue. Après l'avoir côtoyée, nous voulûmes nous arrêter à une place assez commode; mais on nous signifia de nous en éloigner, en nous menaçant de la Justice du Bacha. Nous choisîmes une autre place : on nous fit encore la même signification, & personne ne nous vouloit pour voisins, tant on craint l'approche des Bedouins armés; cependant un des nôtres poussé à bout, & moins timide, fit accroupir son dromadaire, & planta sa lance à terre en signe de prise de possession. Nous suivîmes son exemple, malgré les cris des possesseurs des jardins voisins. Nous campâmes donc près de cette Ville, le troisieme du mois d'Août, trente-cinq jours après mon départ de Bassora.

Méfiance des gens du pays contre les Arabes; arrivée à Damas, & autres sujets.

J'étois assez surpris de l'endroit où je me trouvois; les marches & contremarches que nous avions faites en fuyant dans le désert, avoient causé beaucoup d'erreur dans mes spéculations particulieres sur ma route, & quoique j'eusse vu que nous avions pris beaucoup à l'ouest de celle d'Alep, je ne trouvois dans mes combinaisons géographiques que la ville de Damas, à l'éloignement où je me croyois

de la mer. Je demandois à mes conducteurs
elle ne se nommoit point ainsi; ils me répo
doient qu'elle s'appeloit Chams ou ville d
Soleil, qu'elle étoit gouvernée par un Bach
très-puissant, & que les Francs n'y étoie
pas connus : ils m'en peignoient les Habita
comme très-méchans, & je ne vis jamais mo
Arabe revenir de la Ville sans faire mille im
précations contre les Turcs. Tout cela me de
routoit & me donnoit à penser. Je le presso
de repartir le lendemain pour Alep, qu'il m
disoit encore éloigné de dix journées; j'e
voyai acheter des rafraîchissemens, que no
dévorâmes; je me lavai le corps pour me de
lasser, je changeai d'habits, & je tâchai
prendre du repos.

J'avois demandé à mon conducteur de m
mener dans quelque auberge; un usage si o
posé aux leurs lui paroissoit ridicule & inutil
& il craignoit que je ne fusse insulté par l
Turcs; je l'engageai le lendemain à me fai
venir quelque Chrétien Asiatique; il m'
amena un du rit Syrien, qui m'apprit qu'
effet les Arabes nommoient *Chams* la ville
Damas. Nous allâmes nous promener en vill
où nous rencontrâmes un Jésuite qui éto
vêtu à la façon du Pays, & qui, apprenant q
j'étois François, se fit connoître à moi po

être de la même Nation ; il m'offrit aſile dans ſon auſpice, & en vérité il me fit grand plaiſir.

Je trouvai cette Ville très-grande & bien peuplée ; les maiſons, quoiqu'avec de médiocres façades, paroiſſoient belles & bien bâties ſur leurs derrieres. Il y a beaucoup de manufactures & des baſards ou marchés très-bien & très-richement bâtis en divers marbres & en colonnades ; les rues ſont aſſez larges, mais le quartier des Chrétiens n'eſt pas auſſi beau que le reſte de la Ville.

Je me confirmai enſuite combien elle eſt conſidérable par ſa population, ſon commerce, & la vénération que les Turcs ont pour elle, attendu qu'elle eſt le rendez-vous des Pélerins Mahométans de l'Europe, & des parties du Nord de la Syrie, qui s'y raſſemblent pour le pélerinage de la Mecque ; c'eſt ce qui lui a fait donner le titre par excellence de talon de Mahomet.

Relations ſur le pélerinage de la Mecque.

La caravane de la Mecque eſt toujours conduite par le Bacha de Damas ; il reçoit à cet effet une ſomme conſidérable de la Porte, pour l'entretien de l'eſcorte & des châteaux conſtruits dans le déſert, pour aſſurer les puits néceſſaires aux Pélerins contre les Arabes, à qui la caravane paye contribution à ſon paſſage. Elle eſt jointe à une certaine diſtance par les

caravanes de Bagdat & du Grand-Caire. La premiere amene les Pélerins du ſud de l'Aſie, & la ſeconde ceux de l'Afrique. Le départ de la caravane de Damas ne peut être retardé ſous aucun prétexte; elle doit être rendue à la Mecque dans le temps de la célébration de la fête du Courban-Beyran, ou du ſacrifice d'Abraham, & dans celui du Beyran, qui eſt à la fin du Ramadan ou Carême des Turcs. Cette fête du Beyran eſt la même que celle de l'Agneau Paſcal.

Politeſſes des Jeſuites.

Les PP. Jéſuites eurent toute ſorte d'attentions pour moi; l'aſile qu'ils me donnerent dans une Ville où il n'y a point d'Européens établis, & où le Peuple eſt méchant, fut un des plus doux que j'aye trouvés pendant mon voyage. Ils prirent ſoin de me procurer un conducteur pour Baruth ſur les bords de la Méditerranée, éloigné de quatre journées, & après avoir paſſé cinq jours dans cette Ville, je pris congé d'eux.



CHAPITRE V.

ROUTE de Damas à Baruth, Seyde, & Saint-Jean Dacre, avec divers voyages & séjours au Mont-Libàn, dans le Pays du Quesrouan, & celui des Druses.

NOUS partîmes de Damas pour Baruth; nous marchâmes vers la montagne, qui, comme auparavant, nous restoit à la droite : nous la montâmes par un chemin assez commode, & vers les dix heures, après huit de marche, nous nous arrêtâmes à un petit village; j'y mangeai du fruit, du laitage & des légumes qui étoient très-bons; le sol n'étoit cependant presque pas cultivé, & il étoit extrêmement sec. **Départ de Damas.**

La nuit suivante, nous partîmes. Vers deux heures du matin, & après quelques légeres montées & descentes, nous suivîmes une gorge assez étroite, mais très-longue, qui nous conduisit à une vaste & longue plaine en forme de vallon, nommée le Beca : elle étoit marécageuse, & d'une terre noirâtre & fertile. Au milieu de cette plaine couloit une moyenne riviere, que nous passâmes. Nous arrivâmes, peu de temps après, à un petit village qui ser- **Gorge des montagnes, & fertilité du vallon du Beca.**

voit d'entrepôt aux grains que donne la partie voiſine.

Rudeſſe & culture des montagnes de Druſes.

La troiſieme nuit, à la même heure, nous repartîmes, & nous gravîmes des montagnes très-hautes & eſcarpées, mais cultivées autant qu'il étoit poſſible. Les montées & les deſcentes étoient très-rudes; nous fûmes obligés une fois de mettre pied à terre, & pluſieurs mulets s'abattirent.

Pendant notre route, on nous apportoit des fruits de toute eſpece, qui abondent dans le ſein de ces rochers affreux; le peu de terre qu'il y avoit, étoit planté ou de vignobles ou de mûriers & arbres fruitiers. Nous nous reposâmes à une petite maiſon, où étoient des veſtiges d'une aſſez grande fontaine qui arroſoit les mûriers d'alentour.

Culture des mûriers.

Je remarquai la différence de culture de ces arbres en Aſie & en Europe. Dans cette derniere partie du Monde, on les laiſſe venir à haute tige, au lieu qu'ici on les tailloit en cueillant la feuille, & ils n'étoient que de la hauteur de huit à neuf pieds.

Nourriture du pays.

J'étois très-bien reçu par-tout. Les mets les plus communs de ce Pays ſont du lait frais & aigri, & des pains faits en façon de crêpe, & cuits ſur les côtés d'un cylindre de maçonnerie, échauffé par le feu qu'on y allume inté-

rieurement. Le lait étoit meilleur que celui que m'avoient donné les Arabes du désert, qui étoit également aigri, mais durci comme des cailloux.

Les Habitans de ces montagnes me paroissoient d'une noble simplicité. Je ne leur trouvai ni la fierté des Turcs de Damas, ni la bassesse & la soumission qui m'avoient paru peintes sur le visage des Habitans Chrétiens de cette même Ville. Ces Chrétiens vivent à Damas plutôt en esclaves qu'en hommes, par la tyrannie des Mahométans, & par leur lâcheté dans la plupart de leurs actions.

Idée du caractere des Druses & des Chrétiens de Damas.

Nous repartîmes dans la nuit, & nous n'étions plus qu'à une petite journée de Baruth. Après avoir continué notre route vers le sommet de ces montagnes, je découvris la mer, & je remerciai Dieu de m'avoir conduit à la vue d'un élément qui baignoit les bords de ma Patrie. Le temps étoit couvert, & depuis longtemps je n'avois vu ni des nuages entassés les uns sur les autres comme j'en voyois devant moi, ni tomber de pluie : je commençai à regretter la chaleur des climats que je venois de quitter, car les nuits étoient fraîches sur ces montagnes.

Culture & arrosage des montagnes & de la plaine de Baruth ; arrivée dans cette Ville.

Nous les descendîmes peu à peu, & je découvris une plaine, dont le vert charmoit la vue. A la descente, les sources arrosent & inon-

dent par intervalles la pente des collines; elles font verdir le peu de terre qui se trouve parmi les roches; elles se joignent ensuite & forment de gros ruisseaux, qui, partagés en canaux, arrosent le reste de la colline & la plaine. Sur le bord de cette plaine, nous trouvâmes un fortin ou château, situé près d'une petite riviere qui domine une vaste étendue de mûriers, qu'elle arrose aussi bien que pourroient faire les plus grandes pluies. Nous traversâmes ce bois de mûriers, qui s'étend dans cette vaste plaine. Le sol en est si bien cultivé, qu'il ne reste pas un pouce de terrein en friche; mais l'eau devient un peu plus rare à mesure qu'on s'éloigne des montagnes. Enfin, nous découvrîmes la ville de Baruth, où nous arrivâmes vers les neuf heures; j'allai descendre à la Douane, d'où après avoir fait visiter mes effets, je me rendis à l'auspice des PP. Capucins, asile ordinaire où ces bons Peres veulent bien recevoir les Etrangers.

Arrivée à Baruth en Syrie, le 12 Avril 1770.

Les PP. Jésuites de Damas m'avoient donné une lettre pour le Supérieur d'un de leurs auspices, situé dans le Quesrouan. Cette partie des montagnes du Liban est habitée par les seuls Maronites, que je m'étois proposé de visiter. J'en pris des informations circonstanciées du Supérieur des Capucins, dont la physio-

nomie douce & ſpirituelle répondoit parfaitement à la délicateſſe de ſon eſprit, & au véritable zele dont il étoit animé pour ſes devoirs de Miſſionnaire.

Je ne reſtai que deux jours à Baruth, Ville d'ailleurs petite & aſſez mal bâtie. Elle eſt, ainſi qu'une grande partie des montagnes, ſous le pouvoir d'un Emir, tributaire des Turcs, ce qui l'affranchit de leurs vexations. Elle eſt habitée par des Chrétiens & par des Mahométans, qui vivent en aſſez bonne intelligence, par la crainte mutuelle de la juſtice du Gouvernement, qui eſt fort impartial, ou par la crainte de la vengeance très-prompte des inſultes; car on ſe fait ſouvent juſtice ſoi-même & ſur le champ. Son Gouvernement.

Je partis donc pour le Queſrouan, dont on m'avoit extrêmement vanté les défenſes naturelles, par le nombre des montagnes preſque inabordables où il eſt ſitué. On m'avoit auſſi beaucoup parlé du nombre & de la valeur de ſes Habitans, ainſi que de la quantité de Couvens pour les deux ſexes qui s'y trouvent. Enfin, l'on m'avoit aſſuré que la Religion Catholique y étoit auſſi librement exercée qu'en France, les Habitans ne permettant aucune ſecte chez eux. Départ pour le Queſrouan.

Je traverſai une partie de la plaine de Ba-

Route & description du sol de Baruth à Aintoura.

ruth, où coule une petite riviere; je continuai ma route au bord de la mer sur le chemin de Tripoly; j'arrivai au pied d'une montagne que l'on gravit par un chemin formé par des rampes taillées dans le roc. Cet ouvrage a été fait par les Romains, qui y ont placé diverses inscriptions. Il est large d'environ douze pieds, & l'on a pratiqué des trous dans le roc, afin que les chevaux puissent y mettre les pieds sans glisser; on a même pris la précaution d'y mettre un garde-fou du côté de la mer qui vient se briser sur des rochers; ils ne présentent de ce côté qu'un précipice affreux.

Après avoir monté par ce chemin, qui est assez doux, & être descendu également de l'autre côté, je passai à deux lieues de Baruth une riviere nommée fleuve du chien; là, le bord de la mer laisse une plage plantée de mûriers, & arrosée par les eaux de cette riviere, qu'on ménage par le moyen des canaux. Je n'entrai point dans cette plage; je pris à droite en remontant sur le bord de la riviere, qui, quoique serré d'abord par deux montagnes à pic, s'élargit ensuite, & est planté de mûriers. La pente de la montagne, à ma gauche, étoit travaillée en amphithéâtre, arrosée & également plantée. Je traversai la riviere à gué au dessus d'un pont assez grand, où est une inscription,

& je commençai à monter près d'un moulin par un ſentier rude & difficile. Etant arrivé au haut, je viſitai un couvent de Moines Maronites, nommé Louiſy; leur égliſe eſt aſſez propre; je découvrois de là ſur une colline les environs de l'auſpice des PP. Jéſuites, nommé Aintoura; je m'y acheminai en deſcendant & en paſſant par un grand village. Je traverſai un vallon fort étroit, dont le ſol étoit, comme tout ce Pays, couvert de mûriers, de figuiers & de vignobles; mais il étoit plus ſec, ayant peu de fontaines. Je côtoyai en remontant le penchant de cette nouvelle montagne, laiſſant à droite, derriere moi, une belle campagne très-bien plantée, & au loin un village conſidérable; & après une lieue de route, en côtoyant toujours la montagne, je découvris ſur une petite hauteur quelques maiſons & un couvent de Religieuſes, qui ſont dirigées par les PP. Jéſuites. J'arrivai enſuite à leur auſpice, qui eſt à deux lieues du fleuve du chien.

Politeſſes des Jéſuites, & idée de leur miſſion.

Je fus bien reçu par le Supérieur, à qui je fis part de ma curioſité de viſiter le Queſrouan; il me promit de me donner toutes les facilités poſſibles. L'auſpice eſt ſitué au tiers du penchant d'une montagne aſſez rude, mais preſque toute cultivée & plantée. Quoique le ſol ſoit aſſez ſec & pierreux, les arbres & la vigne

y ſont frais & bien venans. Il n'y a preſque point de village ramaſſé, & les maiſons ſont toutes éparſes. Outre le couvent des Religieuſes, on voit au deſſus un Séminaire où les Jéſuites travaillent à former des ſujets que leur vocation peut appeler dans la ſuite à la Prêtriſe; mais ils y étoient un peu gênés pour le local, par une Princeſſe, veuve d'un Emir, qui, profeſſant la Religion Chrétienne, avoit demandé partie de ce Séminaire pour l'habiter quelque temps.

Le Supérieur me fit faire connoiſſance avec un Cheickr ou Seigneur, qui logeoit à deux lieues de là, à un village nommé Jelton. La plus grande portion de la famille régnante des Cheickrs Chrétiens, qui eſt très nombreuſe & diviſée en pluſieurs branches, ſe tient dans ce village. Le troiſieme jour après mon arrivée, il me donna une lettre pour ce Cheickr, & je me remis en route.

Route & deſcription du ſol d'Aintoura à Jelton.

Après avoir monté conſidérablement, je dépaſſai ſur la hauteur un petit bois de pins. La crête de la montagne étoit très-ſeche. Je voyois à gauche les vallons d'Aintoura, & à droite un immenſe vallon formé par le fleuve du chien, & l'amphithéâtre des montagnes élevées de l'anti-Queſrouan, ſur leſquelles je découvrois les poſſeſſions de l'Emir de Solyma,

dont le village étoit caché derriere une colline.

Sur le bord de ce grand vallon où coule le fleuve du chien, eſt une ſource abondante qui fournit l'eau de ce fleuve, groſſi d'ailleurs par des rivieres qui s'y jettent du haut du vallon. Cette ſource ſort d'une profonde caverne & anti-caverne. Cette anti-caverne, que l'on rencontre d'abord, eſt fort vaſte & formée dans le roc, où pendent quantité de très-belles criſtalliſations; la caverne qui ſuit eſt plus baſſe en pente, & de difficile accès. Outre les criſtalliſations qui s'y trouvent auſſi, il s'en ſépare une de la voûte, qui, tombant juſques à un pied de terre, paroît former une eſpece de pilier de la groſſeur d'un homme. On voit par un trou le cours de l'eau de la ſource, qui, paſſant en deſſous de ces cavernes, fait, par ſon abondance & ſa chute, un murmure conſidérable. Je gravis enſuite une autre montagne très-haute, au bas de laquelle eſt la réſidence d'un Evêque, & ſur laquelle eſt le village de Jelton. Le ſol étoit toujours pierreux & ſec; mais les mûriers étoient aſſez frais. Quoique ce village ſoit mieux bâti que les autres, les maiſons n'y annoncent rien moins que la demeure des Cheickrs ou des Seigneurs du Pays: ils ſont aſſez unis entre eux, & ils y menent une vie frugale, mais noble & aiſée; on les prendroit plutôt pour

Caverne & ſource du fleuve du chien.

Deſcription de Jelton, & façon de vivre des Seigneurs Chrétiens.

des riches Payſans, que pour des Seigneurs aussi ces Montagnards ne doivent-ils qu'à leu ſimplicité & à leur peu de luxe, la bravoure qu les rend libres & indépendans de la vexatior des Turcs. Ils payent cependant exactement le tribut qu'ils font au Grand-Seigneur-, & ils n'y manquent jamais, quoique leurs fortifications naturelles puſſent les engager à la révolte.

Je deſcendis chez le Cheickr à qui j'étois adreſſé ; il n'étoit pas chez lui, & il y avoit pluſieurs de ſes parens qui s'amuſoient ſous une treille. Ils me firent politeſſe, & je fus enſuite très-bien accueilli par le maître de la maiſon. Il recommanda à un de ſes enfans de ne pas me perdre de vue, & de me conduire dans les endroits les plus propres à m'amuſer & à me ſatisfaire. Il ne me laiſſa partir que le troiſieme jour de mon arrivée, & je paſſai mon temps chez différens Cheikrs qui me donnoient des collations, ainſi que l'avoient fait des Négocians réfugiés, & les Religieuſes d'Aintoura, lorſque j'étois allé les viſiter. J'étois de leurs aſſemblées, qu'ils tiennent ſous des arbres ; ils me conduiſoient exactement avec eux aux Offices divins ou à une aſſemblée du ſoir, où ſe raſſemble toute la jeuneſſe. Dans cette aſſemblée, après quelque entretien amuſant, on fait une lecture pieuſe, & on récite quelques prie-

res. Je fus surpris de trouver chez ces gens autant d'urbanité ; la douceur de caractere du fils du Cheichr qui m'accompagnoit par-tout, me parut très-intéressante.

Ce village est situé sur un sol sec & pierreux, & n'a d'autres eaux que celle des puits & des citernes ; mais son élévation sur le troisieme degré d'amphithéâtre des montagnes en fait la force, & a déterminé ces Seigneurs à s'y établir.

Pouvoir de ces Seigneurs.

Tout le Pays du Quesrouan leur appartient ; on leur paye rente, & à leur tour ils payent une certaine somme à l'Emir, qui est lui-même tributaire du Grand-Seigneur ; ils rendent la justice, & départissent les impôts ; mais la différence des états n'y est pas aussi grande qu'en Europe, & chaque homme y connoît sa valeur. Il n'y a que les Catholiques qui soient regardés comme Habitans, & les Turcs même payent un droit sur le chemin de Tripoly qui passe dans le bas des dépendances de ce Pays ; les Chrétiens seuls en sont exempts.

Bravoure des Habitans ; leur caractere.

Lorsque les Habitans de ce Pays s'éloignent de leur village, ils sont armés de pied en cap. L'injure parmi eux ne reste jamais sans punition ; aussi voit-on sur leurs visages une assurance qui, sans tenir de l'effronterie, indique un caractere mâle, quoique bon & affable. Ils sont

compatissans & hospitaliers, & je les crois spirituels & d'un caractere badin, & peut être même ironique.

Etat Ecclésiastique des montagnes.

Les Prêtres y sont pauvres & travaillent de leurs mains pour soutenir leurs familles, car, quoique Catholiques, mais d'un rit différent du Latin, ils peuvent être ordonnés après leur mariage contracté avec une fille seulement. Peu d'entre eux sont célibataires, ce qui est fort du goût des Paroissiens. Le service divin se célebre en Langue Syriaque; mais l'Evangile & l'Office sont lus à haute voix par le Prêtre en Langue Arabe, qui est la Langue vulgaire de tous les Pays qui bordent l'Arabie. Ils sont généralement ignorans sur les questions théologiques, & ils n'ont pour toute étude que l'Ecriture sainte & leur Catéchisme; mais ils sont de bonne foi & de bonnes mœurs, & peut-être plus de science fomenteroit-elle chez eux des disputes qui diminueroient l'extrême soumission qu'ils ont pour l'Eglise Romaine.

Cependant nos Missionnaires y font beaucoup de bien, de même que dans le reste de la Syrie, tant en instruisant les Catholiques, qu'en ramenant au véritable rit ceux qui sont dans l'erreur du schisme ou de l'hérésie. Notre Religion a fait des progrès à Damas & dans le sud-ouest des montagnes, où les Grecs Syriens

&

& Arméniens étoient très-peu nombreux, eu égard aux Schismatiques & aux Hérétiques de différens rits. Elle s'est aussi étendue en Egypte, où quantité de Cophtes se sont rangés sous l'obéissance & la croyance de Rome. Certains d'eux conservent cependant l'usage de leurs pays ou de leur rit, qui, à titre d'usage, admet la circoncision des deux sexes, malgré une décision précise de la Cour de Rome.

Il faut espérer que ces progrès s'étendront plus loin, sur-tout dans l'Abissinie, où la quantité de Chrétiens Hérétiques d'un caractere simple & bon donneroit lieu à une mission fructueuse. J'ai vu par moi-même combien on doit louer & souhaiter l'augmentation du nombre des vrais Missionnaires, qui prennent beaucoup de peine dans la Turquie, la Perse & les Etats de l'Inde, pays qui fourmillent de Chrétiens sans secours & peu instruits. L'on ne peut qu'admirer le progrès des Missions aux Royaumes de Pegu, Siam, Cambodia, la Cochinchine, & la Chine : elles sont cependant gênées dans ce dernier Empire ; mais les sujets Chinois que l'on instruit en Italie, sont d'un grand secours à leurs compatriotes.

Je ne saurois assez admirer la réponse d'un Roi d'Espagne que l'on pressoit d'abandon-

ner les Isles Philippines, à cause de la charg qu'elles donnoient à l'Etat; il répliqua qu'i n'en demandoit d'autre fruit que celui de l Mission, & qu'il étoit content, si, parmi le millions de Chrétiens qui s'y étoient faits de puis leur soumission, il y en avoit un qui fû au rang des Bienheureux. L'on peut dire ave justice que cette Couronne a fait plus de Chré tiens en Amérique & en Asie, qu'elle ne pos sede de sujets en Europe, qu'elle a par con- séquent doublés par cette vertueuse *politique*. mais revenons au Quesrouan.

Les Evêques & les couvens des deux sexes y sont en grand nombre, la situation de ce pays étant le seul asile sûr des Chrétiens de l'Asie Turque; c'est la résidence du Patriarche d'Antioche, à qui sont soumis les Maronites, ou du Patriarche des Arméniens, qui y a quel- ques couvens de son rit. Le Patriarche des Grecs Catholiques se tient autre part dans ces montagnes; tous ses Habitans sont générale- ment religieux, & quoique les vices soient communs à tous les Pays, on en trouve moins ici que dans la plaine. Le sexe n'y est cepen- dant pas si exactement voilé que dans les villes; mais une fille enceinte paye de sa vie, par la propre main de ses parens, la faute qui Mœurs. la met dans cet état. Une mere se croiroit dés-

honorée, si le lendemain des noces, la vertu de sa fille ne lui étoit prouvée par son gendre; j'avois aussi vu ce dernier usage chez les Indiens du Mexique.

Le troisieme jour de mon arrivée, je partis de Jelton; j'imaginois que les endroits les plus élevés seroient les moins fréquentés, & que par conséquent j'y trouverois des mœurs plus pures. Je marchai vers le Masra. Ce village est au pied de la montagne la plus haute du Quesrouan, & c'est le lieu où se tiennent les troupeaux pendant l'été. Une heure après mon départ, je me rendis à un couvent situé entre des rochers affreux, d'où sort une source abondante qui arrose & verdit les environs; cette verdure y fait un heureux contraste avec l'aridité des rochers en aiguille, dont le voisinage est hérissé; ce couvent est le lieu de résidence d'un Evêque.

Route & description du sol de Jelton au Masra.

Après que j'eus gravi encore assez considérablement, je passai au village du Claat, dont le sol est fertile, moins pierreux, & couvert d'arbres frais & bien venans. Je m'y reposai en compagnie d'un Cheikr très-honnête. Bientôt après je repartis, & après une demi-heure de chemin, j'arrivai au bord d'un vallon à pic. Il n'avoit de sol dans le fond, que la largeur d'une petite riviere qui rouloit ses eaux

avec bruit & impétuosité à travers des rochers énormes. Je descendis la montagne à pied, & je passai la riviere sur un pont près d'un moulin. Je remontai la montagne de l'autre bord; c'étoit la plus rude que j'eusse encore rencontrée. Arrivé au sommet, j'étois un peu fatigué; mais j'y trouvai une campagne agréable, plantée des plus beaux mûriers que j'eusse encore vus : l'eau distilloit de par-tout sur un sol fertile, sans pierre, & presque uni par la largeur des amphithéâtres & par l'égalité de la crête de la montagne; le dessous des mûriers étoit cultivé en jardinage de différentes especes. Peu après j'arrivai au village du Masra, qui est à environ trois lieues & demie de Jelton; il est situé sur la pente d'une haute colline qui est, de même que le haut, parsemée de maisons; je fus satisfait de la beauté de ce lieu, & je ne regrettai pas la peine que j'avois prise pour y monter.

Hospitalité d'un Curé & de sa femme.

Le Cheikr de Jelton m'avoit recommandé au Curé; j'allai descendre chez lui : il en étoit sorti; je ne trouvai que sa femme & ses enfans. Cette bonne personne me reçut fort bien, me pria d'attendre son mari, & de me reposer. Je me plaisois à observer cette jolie femme au teint rustique, dans une grossesse assez avancée, & à la fleur de son âge, épouse d'un

Prêtre apparemment auſſi ruſtique, qui étoit occupé à labourer ſon champ. Elle étoit au milieu de trois petits enfans qu'elle tâchoit de contenter tour à tour, & elle prenoit tous les ſoins du ménage. J'admirois la ſimplicité de leur façon de vivre; une eſpece de porche ou de galerie ouverte leur ſervoit de chambre; elle rangeoit par terre un lit où elle tâchoit d'endormir ſes petits enfans; elle avoit en même temps l'œil à un fourneau, où elle faiſoit cuire, dans un pot, quelques tranches de citrouille: elle me prépara enſuite des œufs pour mon ſouper, avec du lait différemment apprêté, & du pain en façon de crêpes. Tantôt elle me perſuadoit, par ſes regards, ſon envie de me bien recevoir; tantôt elle étoit impatiente du retard de ſon mari. Sur ces entrefaites il arriva, & il tâcha de renchérir ſur la réception de ſon épouſe, qui, ſuivant l'uſage de l'Aſie, qui tient les femmes retenues envers les hommes, ne ſe préſenta plus à moi, ne s'occupant plus que des affaires de ſon ménage. A la nuit, l'heure de la priere fit aſſembler pluſieurs Habitans, & on la récita en plein air, avec autant de dévotion que pourroient en inſpirer les temples les mieux ornés. Quelques-uns des voiſins me tinrent compagnie, cherchant ce qu'ils croyoient propre à m'amuſer.

La nuit fit retirer quelques animaux, qui peut-être faiſoient toute la richeſſe de ce bon Prêtre; lui & ſa femme, en leur donnant à manger, en recevoient des careſſes; c'étoit le ſeul retour qu'ils pouvoient témoigner à leurs maîtres, & l'heureux effet de la douceur générale des Aſiatiques.

Je fis faire mon lit dans un petit endroit élevé, ſous le même porche, & il voulut coucher auprès de moi & de mon conducteur. C'eſt un uſage dans ces montagnes, que le maître de la maiſon eſt lui-même le gardien de ſes hôtes. Les enfans du Cheikr de Jelton avoiēnt ſuivi le même uſage; d'ailleurs, vu la coutume d'éloigner les femmes des hommes, les étrangers ne peuvent loger dans la même maiſon que les femmes; les hôtes ſont reçus ſous des porches ou dans des appartemens nommés Manzouls, qui n'ont point de communication avec la maiſon. Je dormis fort bien; mais dans ces hautes montagnes, qui ſont une continuation du Liban, l'air frais & extrêmement vif de la nuit m'incommoda un peu; mais la chaleur du lendemain diſſipa mes douleurs.

Uſages.

Au jour, nous allâmes entendre la Meſſe de ce bon Prêtre; après quoi, malgré ſes inſtances, je me mis en chemin & je pris ma

route vers la haute montagne : il n'y a point d'habitation au dessus du Masra, à cause des neiges de l'hiver; ce village en est même couvert pendant six mois de l'année.

Nous traversâmes la continuation des plantations de mûriers du Masra. Le sol étoit toujours de la même fertilité, peu pierreux, & extrêmement arrosé. Je montai une petite montagne, après laquelle je ne rencontrai plus de mûriers; le sol étoit apparemment trop froid & trop sujet aux neiges. Je vis ensuite des endroits incultes où paissoient des troupeaux de toute espece, & j'arrivai à des endroits où on les faisoit parquer pendant la nuit en plein champ. Ces parcs étoient au haut d'une colline, dont le penchant étoit semé en différens grains. On y faisoit du lait durci avec celui qu'on avoit trait le matin. Je m'y arrêtai pour déjeûner, & j'y fus joint par divers Habitans du Masra.

Route depuis le Masra jusques à un château antique.

Après déjeûner, on me conduisit un peu plus haut, à une plaine d'un sol fertile, d'une petite lieue de longueur sur un quart de largeur. Elle étoit semée des mêmes grains que la colline précédente, & la verdure en charmoit la vue. Cette plaine étoit bornée au sud par la haute montagne, qui offroit des rochers exactement à pic & à perte de vue; elle étoit

bornée, du côté du nord eſt de l'eſt, par un
très-petite colline, & elle étoit ouverte ver
l'oueſt, d'où la vue s'étendoit & dominoit ſu
des montagnes qui ſe ſuccédoient dans l
lointain. L'on me fit voir les ruines d'un
tour preſque carrée; elle étoit bâtie avec de
pierres d'une énorme groſſeur, & aſſez lon
gues pour ſervir de plancher aux eſpace
pratiqués en dedans, & de ſoutien au hau
de la porte, au lieu d'arceau. Au deſſus d
cette porte étoit une inſcription en caractere
grecs, que je ne pus copier; mais à un angl
en dehors j'en trouvai une autre que je copia
en entier & figurativement. L'Académie a eu
la bonté de m'en donner l'explication; elle dé
ſigne l'époque de la conſtruction de la tou
où elle eſt inſcrite, & non du temple don
je parlerai bientôt, qui apparemment eſt plu
ancien, & duquel cependant cette inſcription
fait mention.

Inſcription de ce château, & deſcription d'un temple.

LE NTEΠITΘAM PAB BOMOY EΠMEΛHTOY

douteux.

EKTωNTOY MEΠΣTOY ΘEOY ωKOΔO MHΘH.

*La trois cent cinquante-cinquieme année,
Tholmus étant, pour la ſixieme fois, chargé du
ſoin du temple du Dieu ſuprême, ce bâtiment a
été conſtruit* (l'ere déſignée eſt celle des Sé-
leucides, ou 312 ans avant Jéſus-Chriſt). On

voit des ruines qui s'étendent de cette tour, en descendant vers l'ouverture, à l'ouest de la plaine dont je viens de parler; elles conduisent à des ruines plus considérables, où je découvris une grosse pierre qui pouvoit former, par sa taille & sa forme, la base d'un autel : il y en a à côté une autre, sur le plan de laquelle & au milieu est un carré long, relevé & entouré d'un canal taillé dans la même pierre; elle formoit peut-être la table du même autel. L'on trouve ensuite des restes d'une grande porte fort large, aux côtés de laquelle, en dehors, regnent deux galeries qui font face. Au bout de ces galeries sont deux grandes salles ouvertes, ornées de colonnes, dont les chapiteaux, sculptés en fleurs & en feuillages, indiquent l'immensité & la beauté de l'ouvrage : en dedans de la porte, est une grande cour avec un puits ou souterrain qui est dans le milieu. Dans le fond de cette cour, on voit une galerie qui tient toute la face du bâtiment; elle est ornée de colonnes très-grosses, comme celles du dehors : après cette galerie, toujours en face, sont les ruines d'un mur & le vide d'une vaste salle, au fond de laquelle sont encore d'autres ruines; je n'ai pu découvrir ce qu'il y a dessous, & si elles font la séparation d'une seconde salle qui est en arriere.

Ce bâtiment eſt preſque ruiné ; les colon nes & une grande partie des murs ſont épar ſur terre ; il étoit conſtruit entre des rocher taillés à pic & très-hauts, qui ſervoient d murs à pluſieurs de ſes côtés ; l'on me dit qu c'étoit un temple dédié à la Mere des Dieux lors du regne d'un des Ptolomées, ſans ſavoi lequel. L'ancienneté de cette tradition doi l'avoir altérée, en ce qu'elle differe de l'expli cation de l'Académie ; & cette différence n'eſ qu'aux mots de pere au lieu de celui de mere qui ſont aiſés à ſe confondre en Arabe. Le gens du pays appellent ce lieu *Elſogra* ; c'étoit auſſi dans ces lieux que Salomon fit couper les cédres dont il conſtruiſit une partie du temple de Jéruſalem. Quoi qu'il en ſoit, la poſition de ce temple étoit charmante, & la même que j'ai citée de la plaine, à l'oueſt de laquelle il étoit placé.

Route de ce château à une grande ſource.

Je laiſſai ces ruines en longeant cette petite plaine, au milieu de laquelle coule abondamment une ſource agréable & limpide, qui nous invita à nous arrêter : elle eſt d'un froid à n'y pouvoir tenir la main. J'unis mon dîner à celui des Habitans du Maſra, qui m'étoient venus joindre, & après un repas agréable, nous côtoyâmes ſur la droite, la montagne qui eſt taillée à pic. Quel-

ques inſcriptions en grec y ſont encore gravées ; mais comme elles ne conſiſtent qu'en deux ou trois caracteres, elles ne me donnerent pas envie de les prendre. Nous allâmes vers l'eſt, &, en montant, nous rencontrâmes d'autres ruines avec des pierres qui paroiſſent avoir été traverſées par des tuyaux de jets d'eau ; ces ruines peuvent avoir ſervi de perſpectives au bâtiment ou au temple que j'avois viſité dans le fond de la plaine.

Nous finîmes de monter la colline, & nous nous trouvâmes ſur un ſol en dos d'âne, qui, d'un côté, tombe dans la plaine que je venois de quitter, & de l'autre dans un vaſte vallon extrêmement profond. Sur ce dos d'âne eſt un canal bien entretenu, qui fournit les eaux que j'avois vues en ſi grande abondance au Maſra ; nous le ſuivîmes pendant un quart de lieue, & étant arrivés auprès d'une haute montagne à pic, nous trouvâmes une grande ſource, dont je ne pus découvrir le fond : elle fournit rapidement deux canaux qui peuvent contenir chacun trois pieds cubes d'eau. Sa froideur eſt telle, qu'ayant voulu en boire, j'eus les dents gelées comme au fort de l'hiver, & je craignis que ſa fraîcheur ne me donnât des coliques : l'on m'a dit depuis, & j'ai trouvé vraiſemblable, que

ces sources ne provenoient que de la filtratio
de la fonte des neiges, qui sont à deux ou tro
lieues plus au nord & plus élevées.

Nous pouvions être alors à deux lieues c
Masra, & le pays n'étant pas habité pl
haut, après quelque repos, je me séparai c
ceux qui étoient venus à ma rencontre; i
retournerent à leur village, & en m'en retou
nant aussi, je pris vers la droite en suivar
l'autre branche du canal qui part de la mêm
source.

Description d'une arche naturelle.

Je passai sur une arche naturelle d'enviro
quarante pas de large, sur quatre-vingts d
long. Je n'ai jamais vu d'ouvrage de la Natur
aussi majestueux, & qui imitât aussi bien l'Ar
en certaines parties. Les eaux des montagne
s'écoulant avec rapidité pendant la fonte de
neiges, ont formé un torrent qui saute pa
une cascade d'environ quarante pieds; i
forme ensuite son lit à travers des rocher
énormes, sous l'arc ou voûte dont je parle,
qui est à cinquante pas au moins au dessous
de la cascade. Cette voûte est au niveau du
sol; mais elle est élevée au moins à la hauteur
de cent pieds au dessus du lit du torrent, qui
commence l'ouverture d'un vallon, & elle
n'est soutenue que par les deux bords du tor-
rent, comme une véritable arche. Je ne puis

concevoir comment la Nature peut l'avoir taillé dans le roc à pic, uniment & en voûte, comme avec un ciseau. L'extrême violence des eaux de la fonte des neiges a miné apparemment le roc le plus foible, & rongé peu à peu & également celui qui reste, dont la dureté & la forme lui ont opposé une égale résistance.

Nous marchâmes à mi-colline, après avoir passé sur cette voûte. Nous trouvâmes des champs assez fertiles. A un recoin que forment ces montagnes, je vis la source de la riviere de la Croix, que j'avois passée en allant au Masra. Je côtoyai toujours à mi-côte, de nouvelles montagnes, dont l'eau jaillissante en cascades, tombe en abondance, & j'arrivai à un vallon assez vaste, très-bien arrosé & semé de menus grains. La riviere de la Croix fournit à deux grands canaux, & de plus à un autre canal pratiqué sur le penchant de la montagne opposée. Après avoir traversé ce vallon, je montai une haute colline de terre, que je parcourus ensuite dans sa longueur; mais le sol, quoique de terre sablonneuse, ne me parut pas si fertile. Je pris ensuite à droite : je trouvai un beau village, d'où je découvrois le Masra sur la montagne voisine; il a de très-beaux mûriers, bien arrosés, & est

Route & description du sol jusques à Agusta.

voisin d'un lieu nommé Haragges. Je dépassa
ce village, & de même quelques endroits pier
reux & des terres sablonneuses & peu fertile
Ensuite, laissant à droite & dans un fond
des vallons en plaine qui paroissoient fertiles
bien plantés & bien arrosés, j'arrivai sur l
bord d'une petite plaine, où est une espec
de couvent avec une église : il n'y a qu'u
Moine & un Frere, détachés d'un gran
couvent supérieur. Nous nous arrêtâmes
cette maison, & nous y fûmes assez bie
traités. Le lendemain, après la Messe, nou
déjeûnâmes; car il n'est point d'usage de laisse
partir ses hôtes à jeun, & nous nous remîme
en route. Nous passâmes par un sol peu fer-
tile, tantôt sablonneux & tantôt plein d
roches, comme la veille : nous y trouvion
également des pins & des troupeaux de che-
vres. Vers les neuf heures, nous vîmes un
très-petit village nommé Besommar, où réside
le Patriarche des Arméniens, & où est un
assez belle église : je le saluai; je m'y rafraî
chis, & je repartis tout de suite. Nous des-
cendîmes & nous contournâmes la montagne
à droite; le sol y est derechef pierreux & dif-
ficile, semblable à celui d'Aintoura & de
Jelton. Après la descente, nous nous trouvâ-
mes sur une seconde montagne qui domine

a mer, & nous vîmes le village d'Agoufta fous nous, & au loin, fur la droite, celui de Gazir. Quelques Cheikrs & le Patriarche des Maronites ou d'Antioche, réfident dans le premier. J'allai defcendre chez le Patriarche, & je le faluai : il me reçut poliment & affectueufement; il parloit bon latin & bon italien. J'y dînai, & un de fes Grands-Vicaires ne me quitta jamais. Vers les quatre heures, à fon réveil de la fiefte, je pris congé de lui. Je tournai autour de ce village, qui eft très-agréablement fitué fur la pente d'une haute montagne, cultivée en forme d'un rude amphithéâtre, qui laiffe de petits efpaces pour des jardins & pour des plantations de mûriers : les maifons font éparfes, & occupent le fer à cheval que forme la montagne, & dont l'ouverture eft du côté de la mer; elles s'étendent jufque dans le bas, où la montagne forme une croupe encore très-élevée & bien arrofée; elle eft partout bien cultivée & il y a en outre une fource abondante au milieu du village, vis-à-vis la maifon d'un Cheikr. La pofition de ce lieu eft belle; mais ordinairement, vers l'heure de midi, les nuages qui fe trouvent arrêtés par la hauteur à pic de la montagne, obfcurciffent l'air & caufent une brume épaiffe que je crois être mal-faine.

Politeffes du Patriarche d'Antioche.

Route & description du sol jusques à Aintoura.

En sortant du village, je traversai la montagne, & peu de temps après avoir passé un sol pierreux & stérile, je vis l'hospice d'Arissa, qui est aux Peres de Terre-Sainte ou Récollets de S. François; je m'y rendis, après une heure de chemin depuis Agoussa. Cet hospice est situé sur le sommet d'une montagne qui est peu distante du bord de la mer, sur laquelle elle domine; mais son sol est sec, stérile & solitaire : il n'y a d'autre eau que celle des citernes. Le lendemain, je partis de bon matin, & après être descendu par le côté du dedans des terres & en côtoyant la montagne, qui est assez rude, j'entrai dans un vallon étroit, où coule un petit ruisseau. Je remontai de l'autre côté en longeant la montagne, & je vis Aintoura sur une éminence voisine. Le terrein qui nous séparoit, étoit un sol inégal, mais moins rudes que les hautes montagnes que je venois de parcourir. J'arrivai à dix heures à Aintoura, le sixième jour après mon départ. Je remerciai le Supérieur de ses bontés, & après dîner je repartis pour la plaine.

Retour à Baruth, & arrivée à Seyde.

J'arrivai à Baruth le soir, après dix jours d'absence, que j'avois employés à parcourir le Quesrouan. Le Pere Capucin me reçut à son ordinaire, & il m'apprit qu'un chebec du Roi étoit destiné à croiser sur les côtes de la Syrie,

Syrie. Le lendemain, on me dit qu'il étoit arrivé à Chypre, d'où il devoit, dans peu de jours, se rendre à Seyde. Je n'étois éloigné de cette Ville que de huit lieues. Je projetai de m'y rendre pour voir des camarades que j'avois connus long-temps à Toulon, où j'avois servi. En effet, je m'y rendis le vingt-cinq d'Août; j'allai d'abord voir le Consul de cette Echelle, qui me fit beaucoup d'honnêtetés & m'offrit sa maison : il me confirma l'arrivée prochaine du chebec; mais quelques jours après il reçut avis de son départ de Chypre pour Candie, où il alloit rejoindre les bâtimens de sa division. Frustré de mon attente, je me préparai à passer à Acre, où la fréquentation des vaisseaux de Marseille rend le passage pour la France presque assuré.

Le Consul m'avoit fait mille questions sur mon voyage, & il paroissoit prendre à moi beaucoup d'intérêt; il me pressa de rester chez lui, pour me remettre des fatigues du désert & du délabrement de ma santé, qui, par quelques restes des boutons que j'avois eus chez les Marates, annonçoit visiblement la chaleur de mon sang. Il me représenta que comme je voulois connoître les Habitans des montagnes, il étoit nécessaire de les examiner plus amplement, ne les ayant vus qu'en pas- Politesses du Consul de cette Echelle.

ſant & en très-petite partie. Malgré l'eſpec
de ruſticité que j'avois acquiſe par l'éloign
ment des femmes, ſon épouſe voulut bien
joindre à ſon mari. Ils employerent l'un
l'autre toute leur éloquence pour que je ſ
journaſſe chez eux, & ils ébranlerent la r
ſolution que j'avois priſe de partir pour
France; la foibleſſe de mon corps, les reſt
de mes boutons, le bien-être nouveau do
j'allois jouir, ſuſpendirent mon activité o
dinaire; & les connoiſſances conformes
mon goût, que je pouvois prendre chez l
Arabes voiſins, excuſerent à mes yeux cet
eſpece de foibleſſe. J'eus cependant une fiev
réglée un mois après mon arrivée, & je f
obligé de prendre l'émétique; mais les ſoi
que l'on eut de moi, rétablirent peu à peu m
ſanté délabrée.

Environs & antiquités de Seyde.

Les dehors de Seyde offrent les points de vu
les plus verdoyans & les plus champêtres qu
l'on puiſſe imaginer; des jardins, des verge
fertiles & bien arroſés ne forment propremen
que des bois touffus de toutes ſortes d'arbr
fruitiers, qui ſont la plupart couvert de vign
qu'on y laiſſe s'étendre à volonté.

L'on trouve dans les montagnes des env
rons, des cavernes pratiquées dans le roc
qui, plus ou moins, ſuivant leur grandeur

ont dix à douze petites cellules : on me dit qu'elles étoient les tombeaux des anciens Habitans de Sydon ; mais je croirois plutôt qu'elles servoient de retraite aux anciens Habitans des montagnes. On voit aussi à Seyde un château bâti par S. Louis, quelques colonnes de marbre, & des parquets de jaspe en mosaïque, qui indiquent la beauté des maisons dont ils faisoient un des ornemens.

Description d'une Mosquée.

C'est dans les environs de cette Ville que je pénétrai pour la premiere fois dans l'intérieur d'une Mosquée assez considérable, n'ayant vu jusque-là que celles des Javans, qui ne méritent aucune description. Celle-ci forme un carré long, disposé comme toutes les Mosquées, suivant la direction du lieu où l'on est avec la Mecque. Le fond de ce carré est occupé par une grille qui laisse voir le simulacre d'un édifice représentant la maison d'Abraham, située à la Mecque ; une quantité prodigieuse de lampes alignées & entremêlées d'œufs d'autruche, sont suspendues à la voûte, & tombent à sept ou huit pieds de distance de terre. Le pavé est couvert de nattes très-propres, destinées aux prosternations qui se font toujours la face tournée du côté de la Mecque. Cet usage d'adoration, sous la forme de prosternations courtes & réi-

térées, ne doit peut-être pas ſon origine à Ma
homet; car les Chrétiens de ces parties le pra-
tiquent à peu près comme les Muſulmans
& cet acte de piété me parut d'un genre noble
majeſtueux, & conforme à l'objet qu'il re
préſente.

Relations ſur les Habitans des montagnes de Seyde.

Je paſſai mon temps à prendre des principe
de la Langue Arabe, dans laquelle je décou
vrois de grandes beautés, & à m'inſtruire
autant qu'il étoit poſſible, des mœurs de
Habitans des montagnes voiſines. Celles du
côté du ſud-oueſt ſont habitées par une ſect
de Muſulmans, qui n'eſt liée avec aucun
Nation; on les nomme Mutuallis. Ils ont pou
les Etrangers les mêmes principes d'éloigne
ment que les Indiens; on ne peut loger che
eux, ni manger dans le même vaſe; ils me pa
rurent même un peu féroces. Je n'en ai ce-
pendant jamais reçu de mauvais traitemens
lorſque j'ai été dans leurs villages. Les Chré
tiens habitent librement parmi eux, & ils n
les haïſſent pas auſſi fortement que les Turcs
Il y a auſſi de ces Mutuallis au nord du
Queſrouan. Leurs montagnes s'étendent de
puis Gebail juſques à Balbec, & ces deux
Villes leur appartiennent; mais on m'a pein
ceux-ci plus féroces que ceux qui avoiſinen
Seyde. Les montagnes du nord-eſt de Seyde

ſont habitées par des Druſes & des Chrétiens, entremêlés, comme chez les Mutuallis.

Tous ces Habitans des montagnes ſont peu portés en faveur des Turcs, dont les principes de Religion & les préjugés les éloignent également : auſſi les premiers ne doivent-ils qu'à leur bravoure & à l'aſpérité de leurs montagnes, l'eſpece d'indépendance où ils ſont du Gouvernement Turc. Les Druſes ſont amis des Chrétiens, & ils ne haïſſent pas abſolument les François, dont on les dit iſſus par des fugitifs réfugiés dans ces montagnes, lors de l'expulſion des Croiſés. On reconnoît dans quelques-uns d'eux, des reſtes des principes des ſujets du Vieux de la montagne.

Deſcendans douteux des Croiſés.

L'on trouve auſſi dans les environs de Jéruſalem, des eſpeces d'Arabes Bedouins, qui ſe diſent deſcendans des François; ils reçurent très-bien un Capucin qui m'en donna connoiſſance, & ils avoient auparavant gardé chez eux, avec beaucoup d'égards, un Miſſionnaire de cet Ordre.

J'étois charmé de la beauté du climat, qui, ſelon moi, eſt ce dont jouit le plus un homme qui cherche à ſe rapprocher de la Nature. J'avois parcouru divers climats de l'Univers, & je ne trouvois point de poſition plus favo-

Relations de divers climats & de celui de la partie du ſud de la Syrie.

rable à cet égard que celle de la partie ſud d
la Syrie ; car dans les Pays ſitués entre le
Tropiques, il pleut à peu près pendant ſi
mois de l'été ; & dans ceux qui ſont à quel
ques degrés au delà des Tropiques, il n'
pleut que rarement, & ſeulement dans l
printemps & dans l'automne, temps où le
pluies ſe renvoient des Pays froids au
Pays chauds. J'avois remarqué ſous cette lat
tude, comme par exemple en Aſie, aux en
virons de Baſſora, & en Amérique, aux ap
proches du Sartille, & aux déſerts ſitués dan
l'Afrique, que le défaut de pluie rend le ſol pe
habitable & ſec, & qu'il eſt alors toujours ſa
blonneux : je ne prétends pas cependant don
ner ceci comme une regle ſans exception
mais ſous la latitude de trente à trente-cin
degrés, les ſix mois de l'été ſont ſans pluie
& les ſix mois de l'hiver ſont d'un froid ſup
portable, & toujours entrecoupé par d
longs intervalles où le temps eſt auſſi bea
que dans les plus beaux jours de l'été.

Les productions du ſol de la Syrie ſon
une preuve inconteſtable de ce que j'avance
Beaucoup de grains pouſſent & produiſen
même pendant l'hiver. Certains arbres à l
vérité ſont ſans feuilles, mais les jardins ſon
pleins de fleurs & de légumes nouvellemen

ſemés, qui produiſent depuis le mois de Novembre juſques à l'été; & j'y ai mangé des féves fraîches au mois de Novembre. La ſituation de la Syrie contribue auſſi beaucoup à la beauté de ſon climat; elle eſt garantie du vent de nord par de hautes montages, & elle eſt bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par le déſert, dont le ſol étant ſec, pierreux & ſablonneux, fournit peu d'exhalaiſons, & par conſéquent peu de pluie. La Haute Egypte eſt auſſi dans une poſition charmante, auſſi bien que les environs de Lima; je crois qu'ils ne doivent l'un & l'autre la ſéchereſſe & la beauté de leur climat, qu'aux montagnes qui les défendent également contre le cours des nuages; mais les environs de Lima ſont ſablonneux & peu fertiles, & l'Egypte ne doit ſa fertilité qu'au travail des Habitans qui mettent à profit l'inondation annuelle du Nil; d'ailleurs les chaleurs de l'été ſont inſupportables dans la Haute Egypte, & les naturels Péruviens & Cophtes payent bien cher la beauté de leur climat, par la dureté de leur Gouvernement.

La Syrie réunit également les productions des climats chauds & celles de ceux qui ſont froids; le blé, l'orge, le coton, le bamy ou gombeau, le chêne, le pin & le *Productions de la Syrie.*

ſycomore y croiſſent également bien. La vigne, le figuier, le mûrier, le pommier, & autres arbres d'Europe, y ſont auſſi communs que le jujubier, les figuiers banabiers, les orangers, les limoniers doux & aigres, & les cannes à ſucre. Les productions communes aux deux climats pour les jardins, s'y trouvent auſſi.

La Religion Catholique eſt auſſi exactement obſervée & libre dans le ſein des montagnes qu'au centre de Rome; les mœurs ſont plus ſimples, & par conſéquent meilleures.

Productions des montagnes.

L'induſtrie des Habitans a fertiliſé le sol des montagnes, & en a fait un jardin très agréable. Quantité de ſources bien ménagées arroſent les mûriers qui forment le principal revenu de ce territoire, & ils n'exigent qu'un travail aſſez léger pour aſſurer la ſubſiſtance des Habitans, par le prix de la belle ſoie qu'on en retire. Le vin eſt auſſi un objet principal de revenu, de même que l'huile & les figues.

Simplicité des Habitans, & ſon utilité.

A la vérité, on n'y voit point le luxe & les richeſſes de l'Europe; mais auſſi les fortunes y ſont moins inégales, & par conſéquent l'extrême pauvreté n'y eſt pas auſſi commune que dans bien des parties de la France.

Il me ſemble que pour rendre l'homme le moins malheureux qu'il eſt poſſible, il faut

lui défirer une pofition égale à celle de ces Montagnards, où il ne puiffe fe procurer que le néceffaire, mais avec abondance. Il faut auffi qu'il n'y parvienne que par un léger travail des mains, qui, fans l'affoiblir, entretienne fon corps dans un exercice qui le rende robufte. Ce travail écarte la molleffe & le befoin de toutes ces fuperfluités, qui ne deviennent néceffaires qu'aux hommes fenfuels & oififs; il ne faut pas même que les hommes puiffent regarder l'oifivete comme le terme & la récompenfe de leurs travaux, & il leur eft utile qu'une moyenne rétribution à leur fatigue les mettent dans le cas de continuer leurs travaux, pour s'affurer un honnête néceffaire. L'ame acquiert plus de nerf, lorfque le corps eft robufte & fait aux exercices journaliers & pénibles, & l'homme laborieux goûte mieux que tout autre, les plaifirs purs & permis, qui font le délaffement de fes fatigues. Une telle fociété n'offre à la vérité ni des favans ni des gens bien aimables; mais elle préfente des hommes heureux, portés à leurs devoirs par un fentiment naturel, bons peres de famille & bons citoyens, & je penfe que de tels Habitans valent bien les riches oififs, qui, dans d'autres lieux, corrompent les moeurs de la fociété fans lui être de la moindre utilité.

Régularité des Moines & des Prêtres séculiers.

Les Moines de Syrie ne font ni extrême-ment aufteres, ni bons Théologiens ; mais il obfervent des regles fimples, & qui font fcru-puleufement fuivies. Ils font réellement Reli-gieux pauvres, & fe procurent le néceffaire pa le travail de leurs mains.

Les Prêtres féculiers ne font ni favans, r d'un rang fort au deffus du commun ; mais il font refpectés, pieux, & n'ont d'autre inf-truction que l'Evangile ; ils font pauvres, & ils procurent cependant la fubfiftance à leu famille, par leur travail : ils prêchent la pu-reté des moeurs, par le bon exemple qui leu eft facilité par le mariage. Les foins qu'ils pren-nent de leur famille, font un nouveau fuje de bon exemple qu'ils peuvent donner à leur Paroiffiens, & je regarde le mariage comm un hommage à la Nature, qui doit être che à tout homme.

J'ai remarqué que dans les Pays les plu anciennement peuplés, les Loix étoient tou-jours les meilleures ; mais que ces Loix étoien infuffifantes pour s'oppofer à la corruption des Villes, où les bonnes mœurs n'étoien jamais qu'apparentes. Dans les campagnes, au contraire, les Payfans fuivent les Loix & le ufages avec exactitude, & ne peuvent fe cor-rompre, ou par le peu de faculté & de loifir que

leur donne leur pauvreté, ou par leur rusticité naturelle qui les éloigne de la société des Villes.

Il est, par exemple, établi dans la plus grande partie de l'Asie, que les hommes se marient sans voir leur future. Aucune Loi ne peut être plus bizarre, & cependant j'ai vu dans les campagnes, que j'ai presque toujours habitées, moins de querelles intérieures qu'en Europe. Il est aussi d'usage dans l'Inde, de se marier à l'âge de huit ou dix ans au plus tard; rarement attend-on même cet âge pour les filles qui sont quelquefois promises à trois ou quatre ans. Je n'y ai cependant point vu de mauvais ménages; ces enfans qu'on a élevés ensemble, s'accoutument de bonne heure à la variété de leurs humeurs, & ne les trouvent point surprenantes dans un âge plus avancé. Dans ce bas âge, le mâle prend sur sa compagne ce droit de force que lui donna la Nature, & elle est obligée, pour s'y soustraire, d'user à son tour de ses armes naturelles, qui sont la douceur & la complaisance. Le succès en est toujours assuré parmi ceux chez qui la droiture est, pour ainsi dire, innée. Par ce moyen, l'équilibre est rétabli sans que l'autorité de l'homme soit diminuée. Cette liberté du choix, sur laquelle est fondée toute la perfection apparente de nos Loix, fait

Relations de diverses mœurs de l'Asie.

quelquefois germer dans les jeunes coeurs l
principe de l'infidélité ; & quelque purs qu
soient les motifs de cet usage, une personn
qui a cru pouvoir choisir une fois, est bie
disposée à se conserver la même liberté pou
un second choix.

Je crois m'être apperçu que les Asiatique
pensoient assez généralement que les bonne
moeurs des femmes influoient beaucoup sur le
caracteres de leurs enfans, & sur les bonne
moeurs de la société ; ils pensent que l'inten
sité & la qualité des sentimens dont les homme
sont affectés, prennent en partie leur sourc
dans l'habitude & les préjugés, & en parti
dans l'attrait du plaisir, & dans la crainte d
la douleur & du mal qui peuvent opérer notr
destruction ; l'espérance, le désir, les diver
appétits, toutes nos passions sont, selon eux
les effets ou les compagnes de cette crainte
qui produit la foiblesse ou le courage, sui-
vant que nous sommes agités par le dan-
ger de succomber ou par l'espoir de triom
pher : cette crainte seroit-elle en effet le prin-
cipe de nos sentimens? La tendresse maternelle
ne devroit-elle son origine, comme les Asia-
tiques en semblent persuadés, qu'à cette sen-
sation délicieuse qu'éprouve une mere à la fin
des douleurs de l'accouchement, occasionnées

par un objet qu'elle ſait être une partie d'elle-même, & qu'elle eſt par conſéquent diſpoſée à regarder avec complaiſance ; ou bien cette tendreſſe & l'amour paternel ne devroient-ils leur accroiſſement qu'à l'habitude & à l'attachement que nous contractons pour les objets qui nous ont coûté le plus de ſoins & de peines ? L'amitié, ce ſentiment ſi rare & ſi ſacré, ne ſeroit-elle que l'eſpoir du ſecours de notre ami, ou l'effet d'une fréquentation habituelle ; la pitié, la bienfaiſance, que l'effet d'un retour ſur nous-mêmes, à la vue des maux qui les excitent ; & enfin la magnanimité, la généroſité, le courage, ne ſeroient-ils que la Nature qui s'applaudit d'avoir évité des maux que nous ſoulageons dans les autres ? Cette idée me parut humiliante.

Il eſt encore d'uſage chez les Arabes & dans les Pays qu'ils ont fréquentés, de cacher & de ſéparer les femmes d'avec les hommes ; chaque ſexe vit ſeul & à ſa fantaiſie, & le mari même paſſe pendant la journée très-peu de temps dans l'appartement de ſa femme. Ils regardent cet uſage comme avantageux pour l'un & pour l'autre. L'objet du mariage étant la fidélité réciproque, ils penſent que le mélange des deux ſexes en eſt le plus grand écueil, & que ſi les humeurs des époux ſont

Uſage des Arabes de ces Pays vis-à-vis des femmes.

peu compatible, en ſe voyant moins, ils ont auſſi moins d'occaſion de les aigrir, & ils ſont très-perſuadés qu'ils ne pourroient trouver dans la fréquentation des deux ſexes que des dangers pour leur vertu, ou des aiguillons à leur humeur, ſans aucun avantage réel. Les proches parens des deux ſexes ſe fréquentent ſeulement & encore très-rarement, & la réſerve y eſt ſi grande, que dans beaucoup de maiſons, le logement des garçons qui ont atteint douze ou quatorze ans, eſt dans un corps-de-logis ſéparé des femmes, que l'on appelle mauſoul.

Ils ſont ſi jaloux de cette dignité de l'homme ſur la femme, que beaucoup d'entre eux ne mangent point avec leurs épouſes ; elles les ſervent à table avec le même ſoin qu'apporteroient nos domeſtiques les plus attentifs, & elles ne mangent qu'après leur mari. Ils ne s'entretiennent jamais avec elles de leurs affaires, & ne leur donnent d'autre travail que celui qu'elles peuvent faire dans la maiſon, ou de telle nature au dehors que leur viſage puiſſe reſter voilé. Les femmes de tout état ſont ſoumiſes à ces uſages, & elles ont également ſoin de leurs enfans & de leur ménage, qui ſe réduit à peu, vu leur ſimplicité.

Cette façon de traiter les femmes me parut

l'abord révoltante : je remarquai cependant quelque reſſemblance entre les uſages des Sauvages de l'Amérique, des Arabes ou des Aſiatiques. On trouve des rapports étonnans entre ces différens Peuples, quoique fort éloignés les uns des autres. En Amérique, le Sauvage ne porte que ſon fuſil, & la femme porte les bagages ; en Aſie, c'eſt le même uſage. Le Sauvage ne s'entretient point avec ſa femme, & elle ne fait pas partie de ſes aſſemblées. Il en eſt de même dans la Syrie & en Aſie : elles travaillent en Amérique aux plantations de maïs, ainſi que chez les Biſſayes & les Marates. Un Arabe monte ſur ſon âne, & la femme le ſuit à pied, avec un gros paquet ſur la tête. Un Sauvage de l'Amérique reſte très-ſouvent tranquille dans ſa pirogue, tandis que les femmes rament à toute force. Il me parut en général bien ſurprenant que des Peuples ſi éloignés, & dont l'un étoit ſi ancien, & l'autre peut-être ſi récent, ſe reſſemblaſſent auſſi parfaitement, & que nous euſſions des mœurs ſi oppoſées, quoique nous nous trouvaſſions à une égale diſtance de ces différens Peuples.

Analogie de cette conduite avec celles des Peuples ſimples.

La grande population eſt chez l'Arabe l'objet des vœux des deux ſexes, & l'eſt à tel point, qu'une vieille fille, un vieux garçon ou une femme ſtérile ſont regardés avec une eſ-

pece de mépris. Les peres & meres ont une grande considération pour leurs enfans, qu'a-près la naissance du premier enfant mâle, il quittent leur nom pour prendre celui de per de cet enfant; en sorte que si Pierre & Mari ont Jacques pour fils, après sa naissance il quittent tout de suite leur nom pour prendr celui de pere & de mere de Jacques. C'est aus alors qu'ils laissent croître leur barbe, comm une marque de leur nouvelle qualité & d la vénération que l'on doit avoir pour eux Les tribus de Bedouins portent le nom d'en fans de leur pere commun; les Syriens & le particuliers Arabes portent le nom de pere de leurs enfans. Rien n'est plus touchant & plus avantageux à la société, que ce nom qu représente tous les individus d'une tribu comme freres : ce double lien semble oblige les enfans à respecter leurs peres, & les pere à marquer à leurs enfans toute leur tendress en se glorifiant de porter leur nom.

Origine de leur bon sens. D'après cette séparation perpétuelle des deux sexes, l'on jugera qu'on ne trouve point en Syrie cette gaieté qu'inspire chez nous le désir de plaire, & cette légéreté pi-quante & superficielle devenue nécessaire dans nos conversations, pour les rendre agréables aux jeunes femmes. Le maintien des jeunes gens

gens eſt auſſi grave que leurs converſations, qui ſont cependant ſpirituelles, & cette gravité augmente chez les gens d'un âge mur. Ils parlent peu, & ne perdent jamais de vue le but de leur converſation. Le peu de vivacité de leurs entretiens, les longs intervalles auxquels donnent lieu leur habitude de fumer, celle de paſſer leur main ſur leur barbe, ou de manier une eſpece de chapelet, leur donnent le temps de mûrir leurs queſtions & leurs réponſes : elles deviennent plus conformes à leur but, courtes & énergiques, la Langue Arabe étant la plus expreſſive & la plus ſimple que j'aye entendu, ſuivant le peu de connoiſſance que j'en ai pu prendre pendant mon ſéjour dans ce pays.

Les femmes ne font jamais le ſujet de la converſation, & l'on ne fait aucune attention à elles dans les rues. Les lieux où elles ſe trouvent, ſont ſacrés & inabordables aux hommes; il ſeroit même honteux de les ſaluer. Les Européens attribuent ces uſages à leur jalouſie; mais c'eſt plutôt une délicateſſe outrée ſur l'honneur des femmes, que l'on porte en Aſie bien plus loin qu'en Europe. Cependant elles s'amuſent entre elles auſſi bien & peut-être plus gaiement que nos Européennes ne le font dans leurs ſociétés. Aucune Mœurs.

eſpece d'intérêt ne les diviſe, & l'amuſeme
eſt leur unique but : elles ſont par conſéque
plus libres & plus ſociables : les jardins, l
bains & les tombeaux ſont leurs lieux p
blics; elles ſe viſitent auſſi dans leurs appa
temens. Cet uſage des Aſiatiques, de fr
quenter les tombeaux, fait connoître leur ſe
ſibilité, qui, étant naturellement plus grand
mais plus variée chez les femmes, a don
lieu à la qualité des aſſemblées qu'elles y tie
nent; car dès leur arrivée elles s'abandonne
à leur douleur; mais bientôt après elles font
converſation, qui devient triſte ou gaie, ſu
vant le degré de ſenſibilité ou le caractere d
aſſiſtantes. Quoi qu'il en ſoit, un cœur bi
placé trouve des douceurs & des leçons da
cet uſage.

Ancienneté & qualité de leurs mœurs & uſages.

Ces Peuples ſont extrêmement attachés
leurs uſages, & l'on y reconnoît ceux do
il eſt parlé dans l'Ecriture ſainte. Les ta
nours ou fours cilindriques, où ils font cui
leurs crêpes, & les tantoura ou coiffures
cône d'argent que portent les femm
Druſes, ne ſont que les fours des Juifs &
mitre de Judith. Les mœurs d'Abraham & d
ſa famille ſont retracées chez les Bedouins. L
troupeaux du déſert & des Arabes des Vill
ſont conduits & recueillis la nuit, comm

ceux de Laban & des Juifs. Le style de l'Ecriture sainte est celui de la Langue Arabe, ressemblance qu'ils n'ont conservée que par leur attachement à leurs usages.

Comme ils descendent de Nations errantes, ils embellissent peu leurs maisons, & leurs meubles sont tous susceptibles de pouvoir se rouler dans des sacs. Ils aiment avec excès à monter à cheval : enfin ils sont propres, simples, sobres, & connoissent peu le luxe. Les coutumes & le faste des Turcs, leurs conquérans, n'ont pas encore porté leur influence dans les campagnes, où la bravoure du Paysan n'a pas laissé établir un entier despotisme. Ils sont intéressés, & quelquefois, mais rarement, de mauvaise foi à l'égard des Francs, qu'ils croient obligés de leur payer un tribut, à cause du commerce qu'ils viennent faire chez eux. D'ailleurs ils les méprisent, à cause de l'opposition qui se trouve entre leurs mœurs & celles des Francs. Leur conduite & façon de penser vis-à-vis des Européens.

On ne trouve en Syrie que quatre ordres différens ; le premier est celui des Princes ; le second, celui des Seigneurs & des Commandans ; le troisieme est celui des riches Paysans & des Commerçans ; & enfin le quatrieme est composé de pauvres Paysans & de tout autre étage. Le Prince & le Seigneur peuvent des- Qualités des divers Etats.

cendre de leur rang, ſans cependant faire commerce, & ſeulement pour le temps néce faire au rétabliſſement de leur fortune, ſa perdre pour cela la conſidération de leur na ſance. Le Payſan conſidéré & le Commerça ne peuvent prétendre à un état plus éleve mais ils peuvent deſcendre auſſi dans un pl bas étage, juſques à ce que leur fortune ſo rétablie, ſans que le public y trouve à r dire : il y a bien des Commandans, des Prêtr & des Négocians dont les enfans, dans l viciſſitudes de leur fortune, n'ont pas é honteux de ſervir de domeſtiques aux ge inférieurs à eux par leur naiſſance. Il e vrai qu'il regne le même point d'honneu dans tous les états, & il eſt appuyé de faculté de ſe faire juſtice par ſoi-mêm Tout deſcendant d'Arabe tire dans l'inſta vengeance de l'affront qu'il a reçu ; ce q fait un meilleur effet que les Loix les pl ſéveres.

Excepté le reſpect inaltérable que tout monde porte au Prince & au Seigneur po les objets eſſentiels, tout état eſt preſqu confondu à l'extérieur par le peu de différenc de vêtement & de nourriture, & par l'éga lité des mœurs. Tous les Arabes ſont ent eux ſans hauteur ; le Prince, le Seigneur & l

dernier Payſan font la converſation enſemble, & s'allument leur pipe avec auſſi peu de façon que s'ils étoient freres : ils mangent, ils dorment, ils travaillent enſemble, & ſouvent j'ai pris des Payſans pour des Seigneurs, & des Seigneurs pour des Payſans ; il n'y a guere que la beauté des armes ou des chevaux qui les diſtingue.

Pour mieux connoître les Habitans des montagnes, je réſolus de reſter plus long-temps avec eux, & ſur-tout avec les Druſes ; mais auparavant je revins chez les Maronites du Quefrouan : je me rendis d'abord à Aintoura, & je continuai ma route vers Agouſta, où je voulois voir le Patriarche d'Antioche. Arrivé le lendemain à Aintoura, j'y ſaluai le Supérieur des Jéſuites, qui vouloit abſolument me retenir, & j'allai coucher à Baruth.

Deſcription du ſol de Baruth à Abey.

J'en repartis le lendemain pour un lieu nommé Abey : je traverſai diagonalement, vers le ſud, la plaine de Baruth pendant l'eſpace de trois lieues : elle eſt d'abord plantée de mûriers ; j'y trouvai enſuite un très-beau bois de pins, planté en quinconce, où étoit un petit campement Arabe ; & après quelques plantations de mûriers & un ſol ſec & vaſte, planté d'oliviers, j'arrivai au pied de la montagne & d'un gros village nommé Chouifat,

qui eſt l'apanage & la réſidence d'un Emir particulier. En le laiſſant à gauche, je montai par un ſentier très-eſcarpé & très-long. Je laiſſa un autre gros village à droite : je traverſa enſuite pluſieurs montagnes, & après avoi monté encore conſidérablement, je trouva un gros village nommé Aramon, où étoit u château ou ſerrail appartenant à la famille d l'Emir régnant. Tout le ſol étoit arroſé planté de mûriers & d'oliviers. Je deſcendis u peu, & après avoir traverſé de nouvelles mon tagnes & des vallons, je montai de nouveau juſqu'à ce que je découvris le village d'Abe ſur une éminence. Je traverſai un petit vil lage dont le Cheikr me fit des politeſſes, & j'arrivai ſur le ſoir à Abey, après ſept lieue de route.

Deſcription d'Abey.

Ce village étoit autrefois la réſidence d'un famille d'Emirs, qui s'eſt éteinte : il eſt à deux lieues d'un gros bourg nommé Dair-el-Kamar, qui eſt le chef-lieu du pays des Druſes, & la réſidence ordinaire du Grand Emir & de ſes parens. La ſituation d'Abey eſt une des plus belles que j'euſſe encore vues ; il eſt éloigné d'environ trois lieues du bord de la mer, & d'une lieue du fleuve Thamour ; il eſt bâti au haut du troiſieme degré d'amphithéâtre, que forment trois montagnes entaſ-

ées qui occupent la diſtance de ce village
uſques à la plage. La montagne ſur laquelle il
eſt placé, découvre lès villes de Seyde & de
Baruth avec leurs plaines. La deſcente à la
ſeconde montagne eſt formée par un dos
d'âne qui laiſſe de chaque côté deux vallons
d'une profondeur & d'une roideur énormes;
au bas de ces vallons coulent deux ruiſſeaux
abondans, fournis par les ſources des envi-
rons du village; ils ſervent à arroſer la pente
de la montagne, qui, malgré ſa roideur, eſt
toute cultivée en amphithéâtre & plantée de
mûriers : on y trouve de plus cinq ou ſix
ſources abondantes d'une eau excellente, près
deſquelles ſont des eſpeces de places bordées
de noyers.

C'eſt dans ce village que j'établis le chef-
lieu de ma réſidence, à un hoſpice de Peres
Capucins, dont le Cuſtode avoit toujours eu
pour moi des intentions très-marquées. J'avois
ſous mes yeux cinq ou ſix villages, où j'al-
lois le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible.
Pour fréquenter ces Montagnards, je me liai
avec quelques-uns d'eux, & pour y parvenir
avec plus de confiance, je me joignois aux
mêmes exercices qu'eux : je les accompagnois
même dans la garde de leurs troupeaux de
chevres; auſſi avois-je un peu réuſſi à ſur-

Fréquentation des Druſes.

monter l'éloignement que, malgré leurs prin-
cipes d'hoſpitalité & de ſûreté pour tout étran-
ger, ces peuples ont pour les Francs. J
voyois avec plaiſir ces chevres gambader ha
diment d'une roche à l'autre, après avoir pa
défier le précipice qui les ſéparoit, par le
bêlement & en frappant du pied avec ro
deur. L'aſpect des effets extraordinaires d
montagnes où ce ſoin me conduiſoit, &
libre fraternité des gardiens, mes compagnon
me dédommageoient de la longueur & de
difficulté de mes courſes.

Funérailles de Montagnards.

J'eus lieu, dans ce pays, d'aſſiſter aux fun
railles des Habitans Druſes, & à celles d
Chrétiens, qui, aux prieres près, ſe reſſem
blent beaucoup. Quelques heures après l
trépas, on expoſe ſous une tente le corp
du défunt, & il eſt vêtu & armé comme s'
étoit vivant; mais les Druſes ſpirituels, don
je parlerai bientôt, ont un Livre de moral
entre les mains. Les femmes environnent l
corps & l'arroſent de leurs pleurs, & le
hommes reſtent en ſilence un peu au loin
après avoir fait retentir les vallons de leur
cris mâles & lugubres, afin que la nouvell
paſſe chez leurs parens & amis des village
voiſins : ceux-ci accourent en troupes, &
dès qu'on les voit venir, les parens vont a

devant d'eux, avec le corps qu'ils promenent à quelque diſtance autour du village, en exprimant leurs regrets par de grands cris & des ſanglots, & en faiſant de grands geſtes avec leurs mouchoirs. On rapporte enſuite le corps ſous la tente, où les femmes reprennent leur place, & la même cérémonie recommence à chaque nouvelle troupe de parens qui arrive. On garde ainſi le corps juſqu'au lendemain, où tous les Habitans du village, Druſes & Chrétiens, étant raſſemblés, on enleve en ſilence le corps, après l'avoir enfermé dans une biere. Un Prêtre ou un Druſe, ſuivant la religion du mort, récite des prieres à demi-voix. L'enlévement du corps eſt accompagné des cris & des oppoſitions des femmes, qui paroiſſent ne pouvoir ſe réſoudre à s'en ſéparer. Les hommes gardent un morne ſilence, & regardent le tout triſtement. Les plus proches parentes rentrent dans la maiſon en pleurant, & les hommes accompagnent le corps juſques à ſa tombe. Après l'enterrement, les Habitans du village ſe diſtribuent entre eux les étrangers, pour les régaler le mieux qu'il leur eſt poſſible, & s'attendrir ſur la mémoire du défunt.

J'allai viſiter le village du Dair-el-Kamar, ſitué ſur la revers de la montagne qui forme

Deſcription du Dair-el-Kamar.

la rive du fleuve Thamour, opposée au revers de la montagne d'Abey. Je passai ce fleuve sur un pont bâti sur une croûte de vase pétrifiée, où étoient tracés les sillons de l'eau, & les roches détachées qui s'y étoient incrustées avant sa pétrification. Ce gros village est pour le moins aussi élevé qu'Abey, mais moins accessible : les serrails ou palais des Emirs de la Maison régnante, sont assez beaux ; les églises y sont belles & d'un goût agréable ; quelques maisons de Cheikrs & Commandans y paroissent grandes & commodes ; le reste du village est simple & mal bâti, mais il est très-bien arrosé. La moitié des Habitans, au moins, est composée de Maronites & Grecs Catholiques ; l'autre moitié est de Druses ; il y a très-peu de Grecs Schismatiques dans cette partie, par les soins des Peres Capucins, qui, depuis vingt ans, ont réuni à l'Eglise Romaine plus des trois quarts de cette Nation.

Gouvernement des montagnes.

On appelle pays de Souf, les montagnes au sud du fleuve Thamour, quoique Dair-el-Kamar, qui est dans cette partie, soit la résidence ordinaire des Emirs ; plusieurs d'entre eux étant allés résider à Baruth, ils n'y sont pas si puissans que dans le nord de ce fleuve ; & plusieurs Cheikrs considérables du pays de Souf, éludent en quelques occasions

la foumiffion exacte au Grand Emir. Dans le refte des montagnes, les Cheikrs font affez foumis, de même que deux familles d'Emirs, qui poffedent un terrein affez confidérable; les Cheikrs Chrétiens, ou la Maifon de Gazen, qui gouvernent le Quefrouan, font les plus tranquilles, quoiqu'ils poffedent un pays très-confidérable & très-peuplé; mais ils font trop nombreux & trop fubdivifés en diverfes branches, pour rien entreprendre contre le Gouvernement. La politique de l'Emir confifte à mettre la divifion, & en même temps à tenir la balance entre les Cheikrs, afin qu'ils ne puiffent pas fe lier contre lui.

Juftice des montagnes.

La Juftice a des formes très-fimples. Le Cheikr la rend, mais rarement dans fon village; il termine ordinairement à l'amiable les différens civils. Si on ne veut pas s'accommoder, on a recours au Grand Emir, qui juge fouverainement dans toutes les montagnes, excepté fur les difcuffions qui concernent les poffeffions du Quefrouan ou de la Maifon de Gazen & celles des Emirs fubalternes, qui fe gouvernent eux-mêmes. La juftice n'eft pas fort rigoureufe, & on fe borne à envoyer des logemens chez les coupables, ou à brûler leurs maifons ou plantations; elle at-

tente rarement à la perſonne d'un Habitant des montagnes ; les ſuites en feroient dangereuſes par la difficulté d'arrêter les coupables.

Bravoure des Habitans.

Aucun Habitant ne ſort de ſa maiſon ſans être armé de ſon poignard ou long couteau courbe, & il ne s'en éloigne pas ſans ſon fuſil & ſes piſtolets. Il eſt d'uſage entre eux de repouſſer la force par la force, & un homme inſulté ſe défait bientôt de ſon ennemi, à la premiere occaſion où il peut lui tirer un coup de fuſil.

Mariages entre pareils.

Comme il eſt très-rare & mépriſable chez eux de donner en mariage une fille à tout autre qu'à quelqu'un de ſes parens, & que certain d'entre eux voulant enfreindre cet uſage, trouvent la mort aux approches de la bénédiction nuptiale, les familles ſont ſi unies, qu'en attaquant un de leurs membres, on a affaire à toute la famille, qui eſt généralement aſſez nombreuſe. Outre le ſecours de ſa famille, le criminel, qui craindroit ou la force d'un famille ennemie, ou une pourſuite opiniâtre de la part du Grand Emir, va ordinairement ſe mettre ſous la protection d'un Cheikr ou d'un Emir voiſin, qui ſe feroit une grande honte de ne pas mettre en ſûreté la perſonne de ſon réfugié.

Levée des troupes, & diſſentions des Emirs & des Seigneurs.

Les Cheikrs ou les Emirs d'une famille non régnante, n'ont droit de tenir des gens à

leur folde ou quiffe, que ceux de leurs terres; mais les Emirs de la famille régnante peuvent faire des levées dans toutes les montagnes, ce qui met quelquefois un frein à l'autorité du Grand Emir, lorfqu'il eft en difpute avec fes parens. Les Bachas tâchent d'entretenir ces difcuffions, pour affoiblir ce Gouvernement; & en devenant les médiateurs de leurs difputes, ils tâchent toujours d'extorquer quelques préfens. Ces diffentions entre les Emirs & les Cheikrs, ne font jamais fanguinaires comme celles de famille à famille. Les levées des uns & des autres ne font compofées que de gens qui, fuivant leur caprice ou leurs connoiffances, ont accepté certaines fommes plutôt d'un Emir que d'un autre; ce qu'on appelle fe mettre à la quiffe. Comme les familles font étendues & difperfées dans des villages appartenant à divers Seigneurs, il fe trouve fouvent que le pere & le fils, les freres & les coufins marchent les uns contre les autres : ils ne font jamais portés à verfer leur fang pour les divifions de leurs Seigneurs; il y a feulement beaucoup de tapage. Les armées fe rangent en préfence l'une de l'autre; alors les Cheikrs & les principaux Payfans difent leurs avis : le refte des troupes politique; car chaque homme fe regarde comme

un membre essentiel du Gouvernement. La voi du peuple pour l'accommodement passe au Cheikrs; ils le proposent aux parties enne mies qui sont quasi forcées de l'accepter : elles ne le veulent pas, elles se coupent mu tuellement leurs mûriers, & tout le monde s retire chez soi, bien portant & en bonne in telligence; le Paysan seul y gagne la sold que l'Emir lui donne chaque année pour êtr à sa quisse & marcher quand il l'ordonne elle est d'autant plus considérable que sa bra voure est mieux reconnue.

Bravoure des Habitans à l'égard des étrangers.

Autant leurs guerres intestines sont paci fiques, autant leurs guerres étrangeres son furieuses & terribles. Ces Peuples sont géné ralement redoutés, & un Habitant des mon tagnes va seul & de sang froid, assassiner un ennemi au milieu d'une Ville ou de ses trou pes, s'il en reçoit l'ordre de son Emir ou Cheikr. Ils en ont donné diverses preuves : il y a quelque temps qu'un Druse alla assassiner l'Aga de la Douane de Seyde, au milieu de ses gens, tandis qu'un Maronite de ses amis, le sabre & le pistolet à la main, empêchoit qu'on ne fermât la porte de la Ville, pour lui couper la retraite.

Impôts.

Le mery ou tribut du Grand Seigneur, est distribué par l'Emir sur les Cheikrs, qui à leur

tour le répartiſſent ſur leur village. Si le village reſſort directement de l'Emir, alors les Habitans partagent l'impoſition entre eux, dans leurs aſſemblées. Ils tiennent ces aſſemblées pour toutes les affaires qui regardent la Nation, ou pour les réparations néceſſaires pour fertiliſer leurs terres. Ces impoſitions ſont peu conſidérables, & ſont très-é alement réparties, ſuivant le revenu des terres & des troupeaux. Les chevres ſur-tout ſont en abondance dans toutes ces montagnes, & leur entretien ne conſiſte qu'au ſoin de les garder. La température du climat leur fournit toujours des pâtures dans la campagne, ſuivant le degré d'élévation de la montagne ; elle eſt commune à tout le monde, pourvu que le ſol ne ſoit ni planté ni enſemencé.

Pour ce qui eſt de la Religion, on compte que dans le pays de Souf, la moitié des Habitans eſt compoſée de Chrétiens ; le tiers de cette moitié eſt de Grecs Catholiques, & le reſte de Maronites. Les Grecs Schiſmatiques y ſont en ſi petit nombre, qu'on n'y fait pas attention. Dans le reſte des montagnes, la moitié des Habitans eſt de Chrétiens Maronites : il y a très-peu de Grecs Catholiques ou Schiſmatiques. Qualités des Religions.

L'autre moitié des Habitans n'eſt compoſée

que de Drufes, qui fe divifent en deux fo
tes. L'une fuit la Religion naturelle, & l'autr
eft nommée *Aquelle* ou *Spirituelle*; ces Aque
profeffent une Religion qui n'eft pas connu
Drufes fimples & Aquels.
Les Drufes fimples ne peuvent être au nomb
des Spirituels (qualité qui n'eft point acqui
par la naiffance), qu'en menant une vie fim
ple, integre, religieufe & pénitente. Ces Sp
rituels ne font vêtus que de couleur noire
ou rayée blanc & noir. Leur turban eft blanc
mais rangé d'une façon modefte; ils ne peu
vent porter des armes que lorfque la guerre
pouffée à l'extrémité, fait marcher tous le
Cheikrs : ils ne mangent que chez des pe
fonnes dont l'intégrité eft folidement établie
ils ne reçoivent de préfens que de ceux-là
craignant de participer à un bien qui fero
mal acquis; ils lifent fouvent les cinq pre
mier Livres de Moïfe, qu'ils nomment e
Arabe *Taura*, & d'autres qui me font incon
nus : ils s'affemblent pour prier dans leurs ora
toires, dont je n'ai pu voir ni connoîtr
l'intérieur; car ils tiennent des gardes à un
demi-lieue aux environs, pendant le jou
de leurs prieres. Les maifons où les plus re
ligieux d'entre eux fe renferment pour prie
pendant plufieurs femaines, fe nommen
Caloué, & font placés fur le fommet de
montagne

montagnes les plus escarpées, aux environs de leurs villages. On m'a assuré que certains des plus consommés reçoivent à confession ceux que le repentir de leurs fautes porte à un tel aveu. Ils ont en vénération ceux qui sont morts en odeur de sainteté, & dont on place les corps dans de petits oratoires. Ils se mortifient par le jeûne & l'abstinence des plaisirs, & il y avoit un Spirituel à Abey qui ne vivoit qu'avec du pain & de l'eau. Il y a aussi dans ce village le corps d'un ancien Druse qui est en vénération & repose dans un oratoire. Ils visitent nos églises avec respect & avec un maintien modeste & recueilli qui fait honte aux Chrétiens, quoique ceux-ci y observent cependant une décence incomparable à celle des Européens. Enfin plusieurs des plus integres d'entre ces Spirituels, écoutent avec plaisir les vérités bien expliquées de notre Religion; mais la crainte du ridicule & de la perte de leurs biens les retient dans l'erreur; elle fait perdre le fruit des travaux des Missionnaires Capucins, qui sont aimés & respectés dans ces montagnes, par l'utilité de la médecine qu'ils y exercent, & la régularité de leurs mœurs : ces deux circonstances leur donnent une entrée libre chez les Emirs, dont plusieurs femmes ont, par leur soin, embrassé

Missions des Capucins.

le Chriſtianiſme. Certaines d'entre elles on fait baptiſer leurs enfans même au ſu de leu peres, qui, par leur état, ſont au deſſus d tout reſpect humain. Je ſuis même porté croire que pluſieurs d'entre les Emirs déſir roient le baptême, ſi, en faveur de leur cor verſion intérieure, la ſévérité de la Cour d Rome vouloit ſe relâcher en ne leur pre crivant pas le culte extérieur.

Les Druſes ſimples n'ont point de culte du moins on n'en connoît pas : certains ce pendant prient & craignent Dieu. Ils liſent l *Taura* avec plaiſir; mais leur extérieur eſt plu rude que celui des *Aquels* & des Chrétiens. I tiennent leur bravoure à grand honneur, j'en ai connu qui étoient fort braves gens mais dont le ſeul extérieur & les préjugés m prévenoient beaucoup contre la bonté réell de leur ame.

Différence du caractere des divers Montagnards.

L'on trouve quatre nuances d'humeurs che les Habitans; depuis Seyde juſques au fleuv d'Ibrahim en longueur, & en largeur depuis l mer juſques au Beca (ce grand vallon e entre les montagnes des Druſes & celles de D mas, proprement nommées anti Liban), cett diſtance forme le pays ſoumis au Grand Emi Ceux du Pays, entre Seyde & le fleuve Tha mour, ſont aſſez polis, bien faits, & braves

ceux du fleuve Thamour au Quesrouan sont plus féroces; ceux du Quesrouan moins fiers, mais âpres à la vengeance, haïssant moins les étrangers, mais plus pauvres; & enfin ceux du pays au dessus du Quesrouan, proprement nommé anti-Quesrouan, sont plus grossiers. A ces petites différences près, les mœurs sont par tout les mêmes, & un étranger peut y bannir toute crainte de vol ou d'assassinat. J'ai passé trois mois à Abey; j'y dormois pendant la nuit dans un jardin sans mur ni haie, sur le bord d'un chemin; je n'y ai jamais reçu la moindre insulte.

Je m'occupai pendant ce temps à fréquenter une douzaine de villages des environs. L'on me montra, près d'un lieu nommé Roche-Maya, une partie de montagne d'environ une lieue de longueur, qui, sapée par le temps, s'étoit éboulée dans le vallon où coule le fleuve Thamour. Elle avoit écrasé un village & plusieurs hameaux qui s'étoient trouvés sur son chemin. Le cours du fleuve en fut interrompu jusques à ce que l'eau, se faisant jour, eût délayé & entraîné peu à peu les parties qui lui faisoient obstacle.

Eboulement du sommet d'une montagne.

Je voulus quitter mon séjour d'Abey, & habiter le Masra Kafar-de-Bian, village que j'ai déjà dit situé au pied de la plus haute mon-

Voyage d'Abey au Masra, à Baruth, & à Saint-Jean-d'Acre.

tagne du Quefrouan, & dont j'ai parlé dans mon premier Voyage dans ce pays. Je paſſai à Baruth; je revis enſuite mes connoiſſances à Aintoura & à Jelton, & je rejoignis mon Curé du Maſra; mais quoique nous fuſſions à la fin de Juin 1771, je trouvai les maiſons encore occupées par les vers à ſoie, dont on fait quantité dans ces parties.

Je viſitai un autre village, nommé *Bec Touta*, dont le Cheikr m'avoit montré, l'année précédente, les inſcriptions du Focqra. Il fut très-aiſe de me revoir; j'eus occaſion d'y voir un beau couvent de filles Grecques Catholiques, que faiſoit bâtir à ſes dépens un riche Négociant de Damas. Il étoit venu dans ces montagnes, pour mettre ſes vieux jours à l'abri des vexations des Turcs. Je découvrois dans un recoin de ces montagnes, les poſſeſſions des Emirs de Beſconta, qui ſont très puiſſans.

Mon ſéjour dans cette partie de l'Aſie ayant été très-long, je me propoſai de repaſſer en Europe; je me rendis en conſéquence à Saint-Jean-d'Acre, port fréquenté par les bâtimens du commerce de Marſeille.

Idée du caractere des Grecs.

J'avois eu occaſion à Baruth, à Seyde, & je l'eus encore mieux ici, de fréquenter plusieurs familles Grecques d'origine. Outre leur

mœurs, qui, à beaucoup près, ne ſont pas auſſi ſaines que celles des Arabes, leur eſprit auſſi délicat, ſubtil & ruſé, que leur langage l'indiquoit, ne me plut pas. Ils ne me préſentoient, en échange du bon ſens mâle & du cœur droit & ſimple de l'Arabe ſpirituel, quoique féroce, que la légéreté induſtrieuſe d'une ame fourbe & intéreſſée. Cette réflexion me conduiſit à repaſſer briévement les divers Peuples ſimples que j'avois obſervés dans mes voyages. Je me déterminai en faveur de la liberté, de la force & des mœurs du Sauvage de l'Amérique, ou des Arabes; & les principes de ces derniers me parurent même préférables à tous les autres. L'eſprit agréable & l'adreſſe des Biſſayes, la douceur du caractere des Indiens, & généralement le bon cœur de tous ces Peuples, ſous un climat auſſi beau & un ſol auſſi fertile que celui où je me trouvois, me semblerent auſſi mériter quelque avantage ſur le caractere & les mœurs des Européens.

Réflexions ſur les caracteres & mœurs des peuples ſimples que j'avois vus.



CHAPITRE VI.

TRAVERSÉE de Saint-Jean-d'Acre à Marseille, avec nos relâches aux Isles de Rhodes & de Malte, à Tunis & en Sardaigne.

Août 1771.

Vents de cette saison en cette partie.

NOUS mîmes à la voile pour Marseille, à la fin du mois d'Août 1771; nous fîmes route sur l'Isle de Chypre. Après l'avoir côtoyée, les vents d'ouest, par conséquent contraires, qui regnent pendant l'été dans ces parties, nous firent élever au nord; nous cherchions la côte de la Caramanie, pour rencontrer des vents de nord que nous y trouvâmes en effet. Je remarquerai ici que j'avois toujours eu des vents d'ouest depuis Surate, & que ces vents soufflent généralement pendant l'été depuis la ligne jusques en Candie; je dis généralement, parce qu'il faut en excepter le temps des brises de terre. En atterrant sur cette côte au golfe de Satalie, nous vîmes un bateau de moyenne grosseur, qui, après avoir réglé sa route & sa marche sur la nôtre, arriva sur nous. Nous nous méfiions des Forbans que les vaisseaux de guerre Russes & François chassoient de l'Ar-

Notre méfiance d'un bateau.

chipel, & qui pouvoient bien s'être jetés dans ces parages. Quoique nous ne viſſions qu'un homme à la barre ſur ce bateau, nous lui tirâmes un coup de canon, & il ne changea de route qu'après pluſieurs autres coups de canon, dont apparemment il craignit l'effet.

Rade de Limba, & villages Grecs.

Le défaut d'eau nous fit relâcher à une rade foraine, dans la partie ſud de l'Iſle de Rhodes, nommée Limba, du nom d'un village voiſin. Il y avoit des ruines des deux vieux Forts, conſtruits par les Chevaliers, à mi-montagne : nous y fîmes de l'eau & des rafraîchiſſemens à des villages Grecs. Je comparois toujours les Grecs policés avec les Arabes; l'oppreſſion des Grecs par les Turcs, avec la liberté que procure aux Arabes leur vie mâle & ſauvage; la différence de la fine politeſſe, de la nourriture ſaine, du vêtement & des logemens propres des premiers, avec la moyenne groſſiéreté de toutes ces choſes, telles qu'on les trouve chez les Arabes, & je me perſuadois toujours de plus en plus que l'extrême police d'un Peuple eſt l'avant-coureur de ſa décadence. Je voyois avec peine combien ces deux Peuples s'éloignoient l'un de l'autre, pour le but commun du bonheur de la vie. Le Grec étoit ſpirituel & intéreſſé, pauvre & cependant recherché dans les néceſſités de la vie;

Comparaiſon entre les Grecs & les Arabes.

l'Arabe étoit ſpirituel & généreux, pauvr
auſſi, mais ſans beaucoup de beſoins. Quell
différence pour leur félicité ! le plus malheu
reux étoit cependant né ſous un climat plu
heureux que l'autre.

Méfiance des Turcs, & rencontre d'un de leurs chébecs.

La méfiance des Turcs, qui croyoient qu
nous venions faire des proviſions pour l
Ruſſes, nous en donna auſſi, & nous mîm
à la voile. Lorſque nous fûmes en dehors d
la baie, nous vîmes à terre un bâtiment venan
ſur nous avec très-peu de voilure : dès qu'
put juger, par ſa poſition, que nous l'avion
apperçu, il ſe couvrit de voiles, & il nou
donna chaſſe. Nous mîmes en panne, & nou
arborâmes la flamme & le pavillon, que nou
aſſurâmes : nous fûmes apparemment regardé
comme un bâtiment de guerre, car le vaiſſea
chaſſant, qui étoit un chébec avec pavillo
Turc, arriva & prit une autre route. Nou
en fûmes fort aiſes ; car s'il nous eût viſités,
nous eût trouvés en partie chargés de riz ; cet
cargaiſon eſt contre les ordres du Grand-Se
gneur, & on eût pu nous donner du déſagré
ment en conduiſant le vaiſſeau à Rhodes, o
le ſéjour eût été long.

J'avois été choqué du peu d'égards que le
Turcs ont pour les Européens, & par conſé
quent pour la Nation Françoiſe ; les ſuites qu

la rencontre du chébec Turc pouvoit avoir, me les rappelerent; cela m'engagea à repaſſer dans ma mémoire ce que je ſavois déjà, & ce que je venois de voir en Syrie, touchant notre commerce & nos comptoirs du Levant.

Outre l'éloignement cauſé par la différence de Religion & par l'oppoſition des mœurs Aſiatiques à celles des Européens, il me parut que la conduite de nos Nationaux pouvoit donner lieu au peu d'égards que les Turcs ont pour nous.

J'avois cru appercevoir que nos Négocians de ces Echelles étoient ſouvent obligés d'accélérer leurs opérations de commerce, pour ſatisfaire aux demandes de leurs correſpondans de l'Europe; qu'il y avoit quelquefois peu d'ordre & de poids dans les marchés qu'ils faiſoient avec les Naturels du pays, qui oppoſent à cette légéreté une combinaiſon réfléchie & naturelle; que les Gouverneurs avoient généralement trop de connoiſſance de leurs affaires de commerce & particulieres, à cauſe des correſpondances que ces Négocians entretiennent avec le Gouvernement, & dont ils ſe ſont prévalus quelquefois pour traverſer les vûes de leurs Conſuls ou de leurs aſſemblées Nationales; que certaines familles protégées, que l'on nomme Barataires, ſervoient ſouvent de

prétexte aux monopoles des Gouverneur
Turcs : ceux-ci y étoient en outre engagé
par les petits égards presque serviles que l'o
n'a que trop souvent pour eux, & par un ref
pect extrême & trop éloigné de la nobless
& de la fermeté qui enhardiroient à des refu
qu'on pourroit leur faire dans certaines oc
casions. Je ne prétends pas dire que l'on dû
leur refuser des présens & même de l'argen
dans leurs besoins réels; mais j'avance qu'o
devroit refuser avec fermeté leurs emprunts
lorsque l'avarice ou l'extorsion en sont l'u-
nique source. La générosité & les services ren-
dus à propos sont aussi susceptibles d'attirer la
reconnoissance d'une Nation noble, & qu
pense aussi juste que la Turque, qu'ils sont
capables d'attirer leur mépris, lorsqu'ils ne
sont que l'effet de la crainte, ou qu'ils sont
rendus de mauvaise grace & avec mesquinerie.

La Nation Françoise emploie, dans le Le-
vant, une certaine quantité de vaisseaux pour
le transport des marchandises que les Turcs
veulent faire passer d'un port à un autre : je ne
sais si l'argent que cette branche de commerce
fait entrer dans le Royaume, peut balancer la
désertion immense des matelots ou la dégrada-
tion de leur façon de penser, & le peu d'é-
gards qu'elle fait nécessairement naître pour

ıne Nation qui ſe met à la ſolde d'une autre; un Hollandois ou un Raguſien penſera qu'il peut a balancer; un Anglois ou un Eſpagnol penſera le contraire.

Il eſt peu d'uſage que les Conſuls du Levant traitent eux-mêmes les affaires avec les Gouverneurs Turcs : ils y emploient leurs Droguemans, qui ſouvent ſont peu inſtruits de la Langue du pays, & ſont toujours accoutumés ramper auprès des Bachas ou de leurs Officiers; les demandes acquierent par cette voie moins de conſidération; elles ſont ſouvent refuſées, à moins qu'on n'emploie de grands moyens; & ſi les affaires ſont délicates ou critiques, les Gouverneurs s'écartent aiſément envers le Drogueman, des égards dus à la Nation; ils s'en écarteroient moins vis-à-vis du Conſul, dont l'emploi leur en impoſe.

Nous continuâmes notre route par le canal de Candie, & nous fîmes enſuite route pour Malte. Nous mouillâmes dans cette Iſle le 15 d'Octobre; j'eus le plaiſir d'y voir, ſur des frégates Françoiſes de relâche, pluſieurs de mes camarades dont l'abſence n'avoit pas diminué l'affection.

Nous remîmes ſous voile, & après ſix jours, le propriétaire du vaiſſeau ayant affaire à Tunis, nous y relâchâmes; j'y fus très-bien reçu

Analogie du caractere des mœurs de Tunis avec celui des Bedouins.

par le Consul. J'eus occasion d'y voir plusieu Mahométans, dans le caractere desquels trouvai de la douceur & de l'analogie avec Arabes Bedouins de Bassora & de Mascate, non la dureté des Turcs de la Syrie.

Après avoir appareillé, ce ne fut que le de Novembre que les vents contraires no permirent d'accoster la Sardaigne, & ils no y firent relâcher pendant deux jours au go de Palme. Je trouvai encore avec plaisir, da un lieu aussi voisin de la France, des restes notre premiere simplicité, qui me laissoient to jours le regret de la vie de nos premiers Per

Portrait d'un rebelle de Sardaigne.

Un homme robuste de corps & de figure longue barbe, & solidement vêtu, gard paisiblement un nombreux troupeau de bœu dans les gras & marécageux pâturages des bor de cette rade ; il portoit un fusil en bando liere, & il étoit monté sur un beau cheva sa demeure étoit dans les montagnes voisin où l'influence des mœurs policées de la plai n'a pu encore adoucir ou plutôt asservir d montagnards fideles à leurs anciens & simp usages, & dont la bravoure n'a pas permis leur Souverain de les subjuguer entiéremen La propreté & la simplicité de ses habits, s abord ferme, la beauté de ses troupeaux, son adresse à manier son cheval & son fusil,

mbloient pas devoir l'engager à chercher de
ouvelles mœurs.

Nous réappareillâmes & nous longeâmes la rdaigne à l'oueſt; nous alarguâmes un peu côte de Corſe, & nous abordâmes, après pt jours de traverſée, à Pomegues, Iſle dans golfe de Marſeille, deſtinée à recevoir les aiſſeaux en quarantaine. Le lendemain, 5 de)écembre 1771, je débarquai aux Infirmeries e Marſeille, pour y faire ma quarantaine, : je remerciai Dieu de m'avoir fait enfin terniner heureuſement un auſſi long voyage.

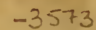
Mouillage à Marſeille, le 7 Décembre 1771.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Façon



Fin de la Table.

CARTE REDUITE DU GLOBE TERRESTRE

Pour servir aux Trois Voyages autour du Monde et vers les deux Poles, faits par M. de Pages, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de S. Louis, Capitaine des Vaisseaux du Roi, et Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Dressée d'après toutes les nouvelles découvertes, par le S. Seguin, Ingénieur Géographe du Roi, en 1782



CARTE D'UNE PARTIE DE L'AMÉRIQUE SÉPTENTRIONALE, QUI CONTIENT PARTIE DE LA N.le ESPAGNE, ET DE LA LOUISIANE.

Pour servir aux Voyages au Tour du MONDE et vers les deux Pôles, faits par M. de PAGÈS, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de S.t Louis, Capitaine des Vaisseaux du ROI, et Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

LA LOUISIANE

Sauvages Apaches

Sauvages Texas

Province de los Texas

Apaches

Sauvages

Province de Coaguila

Peuples Sauvages

Nouvo Reyno De Leon

Santander

Nouvo Santander

Sonnora

Mines de Serro Prietto

DURANGO

Provincia de S.t Xavier Navarit

Nueva Galicia

GUADALAXARA

VALLADOLID

MEXICO

PUEBLA

Vera Cruz

OAXACA

Acapulco

Bouches du Missisipi

Bouches de Rio Bravo ou Grande

GOLFE DU MÉXIQUE

Tropique du Cancer

Campeche

Ciudad Real

GOLFE DE LA CALIFORNIE

CALIFORNIE

S.t Joseph

MER PACIFIQUE OU DU SUD

Echelle de 150 Lieues Communes de France

5 10 15 20 25 50 75 100 125 150

REMARQUES

- Villes du 1.er Ordre
- Villes, et Bourg du 2.e Ordre.
- Idem, Ville et Bourg.
- Archevêché
- Evêché.
- Ville et Fort
- Habitation et Fort.
- H Habitations.
- Villages et Habitations.
- Missions.
- M V Missions et Village.
- Hutes de Sauvages, ou il y a des Missionnaires.
- Hutes de Sauvages non Policés
- V. Villages de Sauvages
- ——— Route de M.r de Pagès.



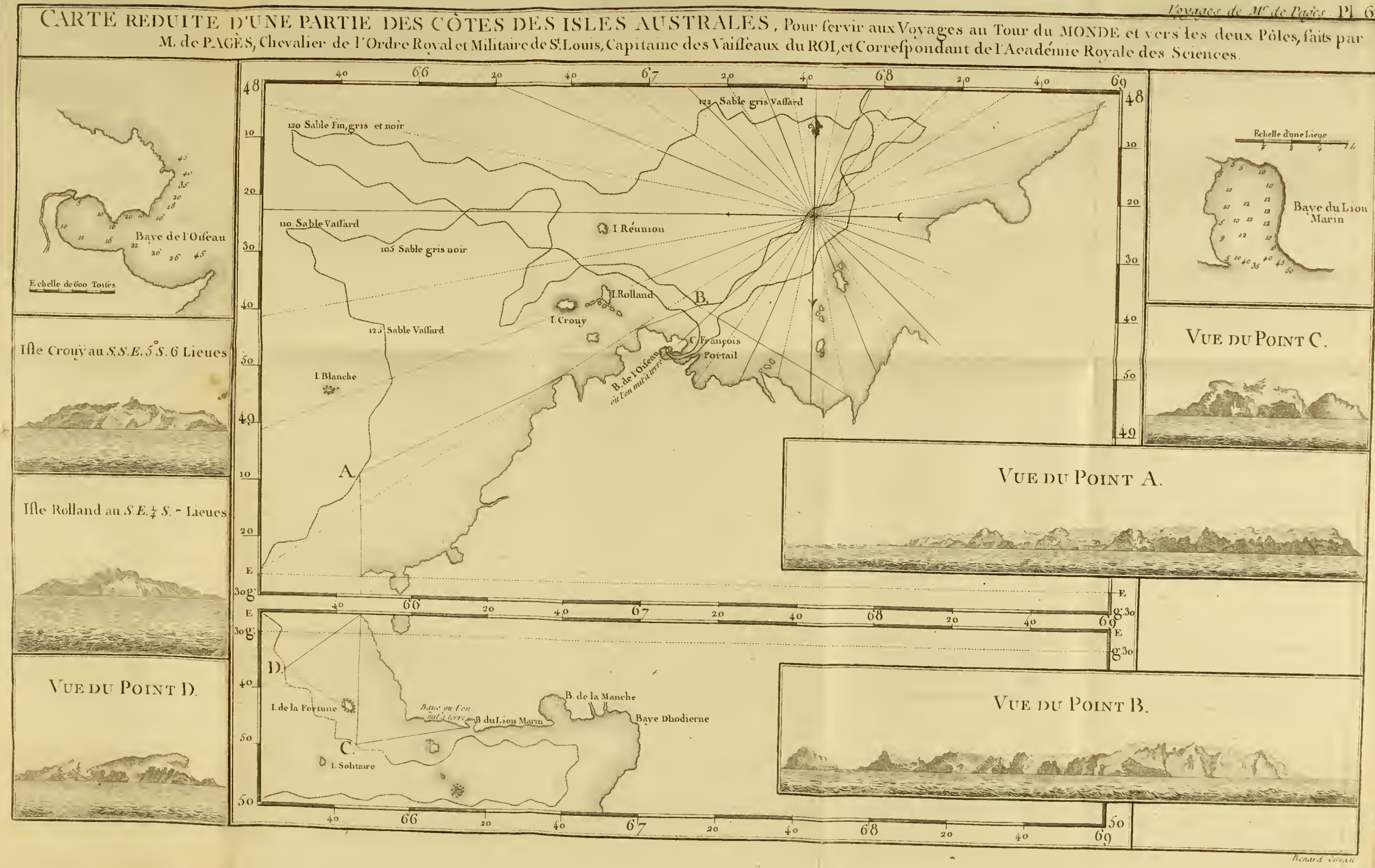


Benard direxit.



CARTE D'UNE PARTIE DE L'ASIE,
DEPUIS LA MER MÉDITERRANÉE JUSQU'AU GOLFE DE CAMBAYE DANS LA MER DE L'INDE.
Pour servir aux Voyages au Tour du MONDE et vers les deux Pôles, faits par M. de PAGÈS, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine des Vaisseaux du ROI, et Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.
Remarques
Route de M. de Pagès.
Villages Arabes Bâtis.
Ruines de Ville, ou Châteaux.
Camps Arabes.
Puits.
Combat et attaque de Caravane.
Tas de Pierres.
Dunes de Terre.
TURQUIE
CURDISTAN
ARABIE DESERTE
ARABIE PETRÉE
EGIPTE
PARTIE
D'AFRIQUE
MER ROUGE
PARTIE DE L'ARABIE HEUREUSE
Cette Partie est un Desert
PAYS D'ADEN
Possessions du Cherif de la Mecque
Possessions de l'Iman de Mascate
Pays du Cheikr d'Elcatif
GOLFE DE PERSE
L'EMPIRE DE PERSE
Tropique du Cancer
MER DE L'INDE
PARTIE DE L'INDOSTAN
Golfe de Synde
Golfe de Cambaye
Indus Fl.
Euphrate Fl.
Chypre
Alexandrette
Alep
Orfa
Diarbekir
Merdin
Mosul
Barut
Damas
S. Jean d'Acre
Jerusalem
Gaza
Suez
Ana
Bagdad
Mesquet Aly
Korna
Bassora
Ispaham
Karbis
Salem
Aberkok
Neubandjan
Schiras
Darabgherd
Velazgberd
Bender abassi
Ormus
Kerman
Piruz Abad
Pitehin
Titz
Mend
Mastih
Bardsíhir
Dizec ou Rasec
Sipauend
Espeke
Multan
Bucker Sakor
Mansora
Nagar
Tatta
Devave
Ashnagar
Atoc
Medine
Jambo
la Mecque
Zebid
Nageran
Sanaa
Mascate
Cap Curiatte
Cap Resalgatte
Cap Chanseli
Cap Fortuach
Baye Curiamuria
I. Mazura
Diu
Cambaye
Surate
Bombay
Goa
Benard direxit


CARTE
D'UNE PARTIE DE LA SYRIE ET DE LA PALESTINE,
Pour servir aux Voyages au Tour du MONDE et vers les deux Pôles, faits par M. de PAGÈS, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine des Vaisseaux du ROI, et Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.
Route de Mr. de Pagès.
Ville Fermée de Murailles.
Lieux Considérables.
Châteaux.
Villages.
Camps Arabes.
Residence de Patriarches
Residence d'Evêques.
Eglises et Missions.
Mosquée.
Puits.
Moulins à Eau.
DAMAS
Anti Liban
Continuation des Montagnes des Curdes
peuplé de Mutualys
VALLON DE BECA
Balbek
Ruines d'Heliopolis
SYRIE
Continuation du Liban très Peuplée
Formant le Pays
et le Gouvernement du grand Emir des Drufes
Pays des Mutualis soumis au grand Emir des Drufes
PALESTINE
Dépendance des Cheikrs Mutualis
Dépendance du Cheikr D'Acre
Plaine de Sephet
MER TIBÉRIADE
Monts Galaad
Canatha
Gessur
le Gué de Jacob
Suela
Cédar
Bella
Gaddi
Pela
le Jourdain Fl.
Bourg de la Goulanite
Aauran
Sagana
Corosain
Lac Meron
Capharnaum
Sephet
Antiopie
Beafort
Zabud
Thoron
Montfort
Nazareth
Cana en Galilée
Endor
Mont Gelboé
Mont Thabor
Saba
Naplouze
Mont Carmel
Mont de Cain
Cain
S. Jean d'Acre
Plaine d'Acre
Cap Blanc
Cap Carmel
Sour
Seide
Sidon
Barut
Gebail
Dairelkamar
Beladelsouf
Beladeleybes
Quelrouan
Lacura
MER MÉDITERRANÉE
34°
33°
Benard direxit



Benard direxit

CARTE DU SPITS-BERG,

ET PARTIE DE LA CÔTE DE GALLES HAMS-KES AU NOUVEAU GROENLAND.

Pour servir aux Voyages au Tour du MONDE et vers les deux Pôles, faits par M. de PAGÈS, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de S. Louis, Capitaine des Vaisseaux du ROI, et Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

VUE DE L'ISLE DES DANOIS, au S.E ¼ E. à 3 Lieues.

VUE DE L'ISLE DE JEAN MAYEN, au Sud.

VUE DE L'ISLE AUX OYES, à l'Est.

Isle marquée d'une †

BAYE DE LA MAGDELAINE

CÔTE DE SPITS-BERG

Isle de l'Hollandois, ou d'Amsterdam

Isle des Danois

L'ISLE DE SPITS-BERG

NIEU VRIESLAND

LE PAIS DE NORD EST

ISLE DU SUD EST

CÔTE DE GALLES HAMS-KES, au Nouveau Groenland.

Amérique Septentrionale

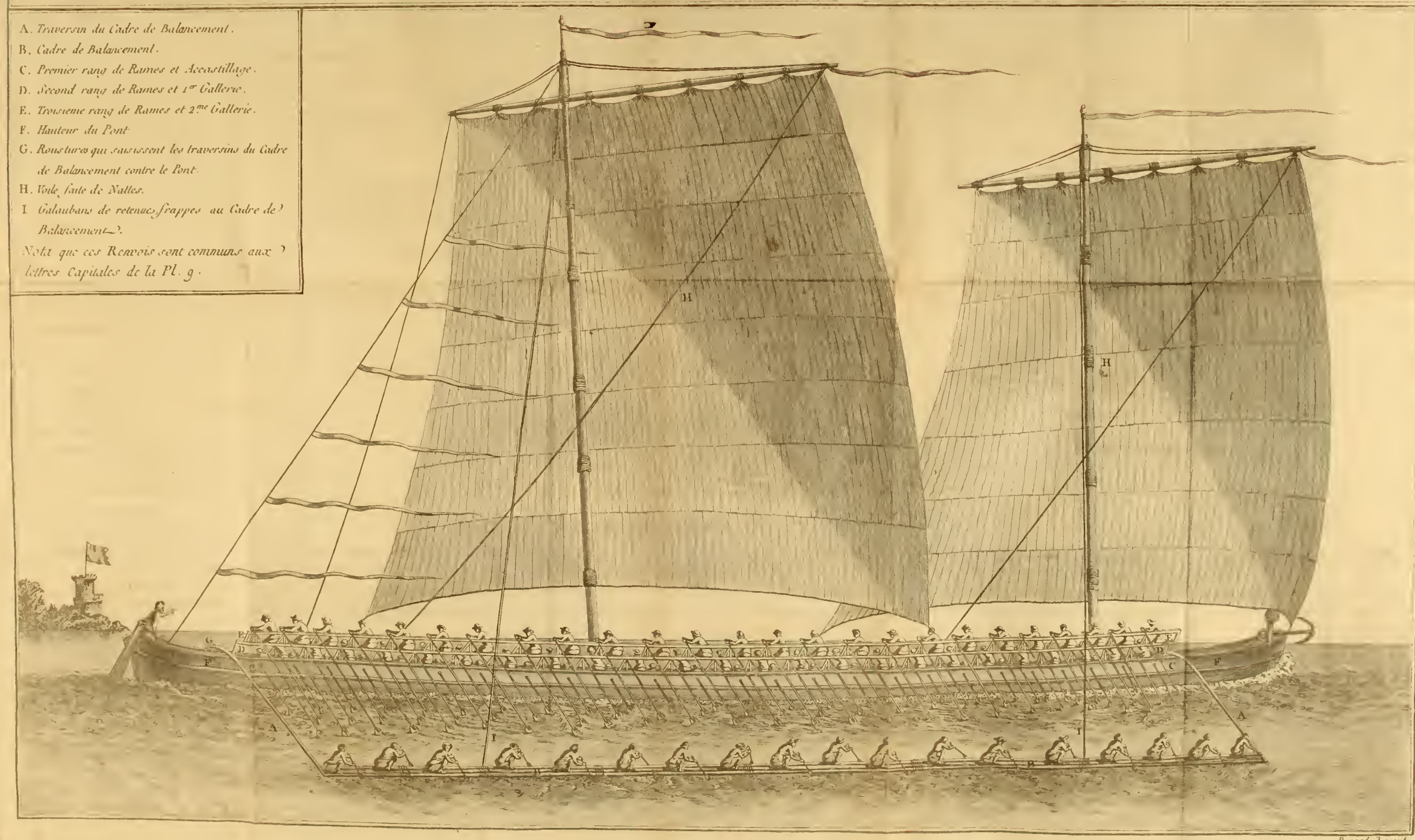
Méridien de Paris

Latitude Septentrionale

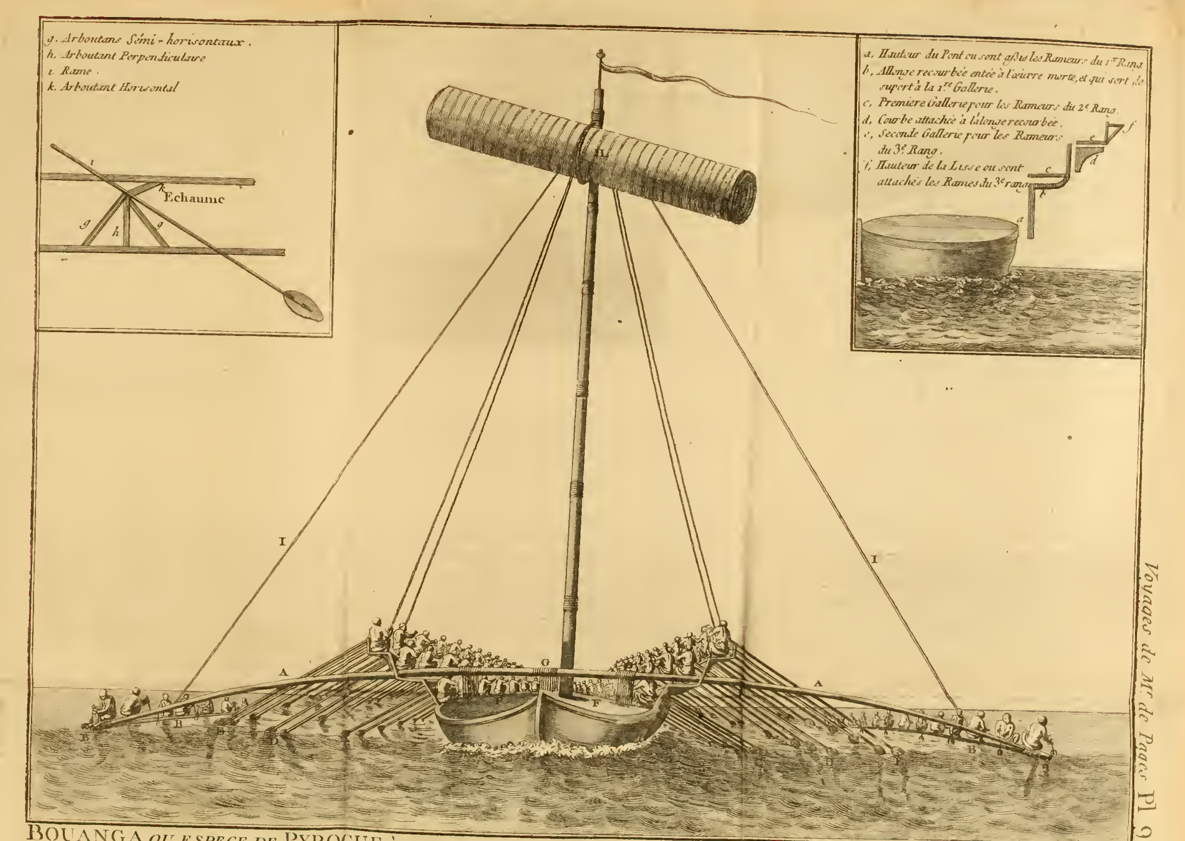
Longitude Orientale

Echelle de Lieues Marines de France

BOUANGA, *OU ESPECE DE* PYROGUE *À TROIS RANGS DE RAMES*, Pour servir aux Voyages au Tour du MONDE et vers les deux Pôles, faits par M. de PAGÈS, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de St. Louis, Capitaine des Vaisseaux du ROI, et Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.



Benard direxit.



BOUANGA, *OU ESPECE DE* PYROGUE *À TROIS RANGS DE RAMES*, Pour servir aux Voyages au Tour du MONDE et vers les deux Pôles, faits par M. de PAGÈS, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de S. Louis, Capitaine des Vaisseaux du ROI, et Correspondant de l'Acad.e R.le des Sciences





